

george
Orwell
1984

NOUVELLE TRADUCTION



du
monde
entier
Gallimard

Du monde entier

GEORGE ORWELL

1984

roman

*Traduit de l'anglais
par Josée Kamoun*

nrf

GALLIMARD

PREMIÈRE PARTIE

C'est un jour d'avril froid et lumineux et les pendules sonnent 13:00. Winston Smith, qui rentre le cou dans les épaules pour échapper au vent aigre, se glisse à toute vitesse par les portes vitrées de la Résidence de la Victoire, pas assez vite tout de même pour empêcher une bourrasque de poussière gravillonneuse de s'engouffrer avec lui.

Le hall sent le chou bouilli et le vieux paillason. Sur le mur du fond, on a punaisé une affiche en couleur trop grande pour l'intérieur. Elle ne représente qu'un énorme visage de plus d'un mètre de large, celui d'un bel homme de quarante-cinq ans environ, à l'épaisse moustache noire et aux traits virils. Winston se dirige vers l'escalier. Il est inutile de chercher à prendre l'ascenseur, qui fonctionne rarement, même en période faste, et en ce moment le courant est coupé en plein jour par mesure d'économie à l'approche de la Semaine de la Haine. L'appartement est au septième et Winston, qui a trente-neuf ans et un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, monte lentement, se ménageant plusieurs haltes en route. À chaque palier, en face de la cage d'ascenseur, la face énorme sur l'affiche l'observe car c'est un de ces portraits conçus pour suivre le spectateur des yeux. BIG BROTHER TE REGARDE, dit la légende inscrite au-dessous.

À l'intérieur de l'appartement, une voix gourmande dévide une liste de chiffres relatifs à la production de fonte. Elle émane d'une plaque de métal oblongue qui ressemble à un miroir terni et occupe une partie du mur de droite. Winston tourne le bouton, la voix décroît sans que les mots cessent d'être intelligibles : on peut mettre en sourdine l'appareil, le télécran, c'est son nom, mais pas l'éteindre. Il s'approche de la fenêtre, petite silhouette frêle dont le bleu de travail du Parti ne fait que souligner la maigreur. Il est d'un blond pâle, le visage naturellement sanguin, la peau irritée par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui finit tout juste.

Même fenêtre fermée, on sent qu'il fait froid dans le monde extérieur. En bas, dans la rue, des bouffées de vent font tourbillonner la poussière et les lambeaux de papier ; malgré le soleil éclatant et le ciel d'un bleu dur, on dirait que toute couleur s'est retirée sauf celles des affiches placardées partout. À tous les coins de rue, le visage à la moustache noire avec sa vision en surplomb. Il y en a un sur l'immeuble d'en face. BIG BROTHER TE REGARDE, dit la légende, et les yeux sombres plongent dans ceux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche dont un coin est déchiré claque irrégulièrement au vent, couvrant et découvrant ainsi le seul mot SOCIANG. Dans le lointain, un hélicoptère descend entre les toits, il reste un instant en vol stationnaire, grosse mouche bleue qui repart comme une fusée sur sa trajectoire courbe. C'est une patrouille de police qui vient mettre son nez aux fenêtres. Mais les patrouilles, ce n'est pas grave. La grande affaire, c'est la Mentopolice.

Dans le dos de Winston, le télécran continue ses vocalises sur les chiffres de la fonte et le dépassement des objectifs du neuvième plan triennal. L'appareil est tout à la fois émetteur et récepteur, et le moindre son émis par Winston — à l'exception du chuchotement le plus étouffé — est enregistré ; en outre, tant qu'il reste dans le champ de la plaque de métal, il est visible en même temps qu'audible. Il n'y a bien entendu pas moyen de savoir si l'on est observé à tel ou tel moment. À quelle fréquence et selon quel système la Mentopolice se branche sur un individu donné relève de la spéculation. Il n'est pas exclu qu'elle surveille tout le monde tout le temps. Une chose est sûre, elle peut se connecter sur chacun quand bon lui semble. Il faut donc vivre — et ainsi vit-on, l'habitude devenant une seconde nature — avec le présupposé que le moindre bruit sera surpris et le moindre geste — sauf dans le noir — scruté.

Winston reste dos tourné au télécran, c'est plus prudent, quoiqu'un dos même puisse en dire long, il en a conscience. À un kilomètre de là, le Ministère de la Vérité, son lieu de travail, se dresse immense et blanc contre le paysage noir de suie. Tel est donc Londres, se dit-il avec un fond de dégoût, Londres, la ville principale de la Zone Aérienne Numéro Un, elle-même troisième province d'Océanie par sa population. Il fouille sa mémoire pour trouver un souvenir d'enfance qui lui indique si Londres a toujours présenté ce visage. S'il y a toujours eu ces enfilades de maisons du XIX^e siècle vermoulues, leurs flancs étayés par des madriers, les carreaux de leurs fenêtres remplacés par des cartons et leurs toits en tôle ondulée, leurs jardins en délire aux murs de guingois qui s'écroulent. Sans oublier les secteurs bombardés où la poussière de plâtre tourbillonne et où l'herbe s'effiloche sur les gravats, et les zones où les bombes ont dégagé un espace plus grand, investi par de sordides colonies de baraquas en bois qu'on prendrait pour des poulaillers. Mais impossible de s'en souvenir. Il ne reste rien de son enfance sinon une série de tableaux en lumière crue qui se déroulent sur une absence totale de fond, inintelligibles pour la plupart.

Le Ministère de la Vérité — Minivrai en néoparler¹ — offre un contraste frappant avec toute construction alentour. C'est une colossale pyramide de béton blanc étincelant, dont les degrés audacieux s'étagent jusqu'à trois cents mètres dans les airs. D'où il se trouve, Winston parvient à lire en lettres élégantes sur sa façade blanche les trois slogans du Parti :

GUERRE EST PAIX
LIBERTÉ EST SERVITUDE
IGNORANCE EST PUISSANCE

On dit que le Ministère de la Vérité comporte trois mille salles en surface et des ramifications correspondantes en sous-sol. En d'autres points de Londres se dressent trois autres édifices analogues par la forme et la dimension, si gigantesques qu'on les voit du toit de la Résidence de la Victoire. Ils hébergent les quatre ministères qui se partagent l'appareil du gouvernement : le Ministère de la Vérité, qui s'occupe de l'information, des loisirs, de l'éducation et des beaux-arts, le Ministère de la Paix, chargé de la guerre, le Ministère de l'Amour, qui fait régner la loi et l'ordre, et le Ministère de l'Abondance, qui gère les questions économiques — soit en néoparler : Minivrai, Minipaix, Miniamour et Miniplein.

Celui qui fait vraiment peur, c'est le Ministère de l'Amour. L'édifice n'a pas une seule fenêtre. Winston n'y est jamais entré, et ne s'en est même jamais approché à moins de cinq cents mètres. On n'y a pas accès, sauf à y être appelé officiellement, encore faut-il franchir un dédale de barbelés, des portes d'acier et des nids de mitrailleuses cachées. Dans les rues qui mènent à ses barrières extérieures rôdent des gardes au faciès de gorille en uniforme noir, armés de matraques télescopiques.

Winston se retourne brusquement. Il s'est fabriqué l'expression de sérénité et d'optimisme qu'il est plus sage d'arborer face au télécran. Il traverse la pièce pour aller dans la minuscule cuisine. En quittant le ministère à cette heure-ci, il a sacrifié son déjeuner à la cantine tout en sachant pertinemment qu'il n'y a rien à manger chez lui sinon un quignon de pain noir qu'il lui faut garder pour le petit déjeuner du lendemain. Il prend sur l'étagère une bouteille de liquide incolore dont l'étiquette blanche indique simplement « Gin de la Victoire » et qui exhale une odeur malsaine et grasse, comme celle d'un alcool de riz chinois. Il s'en verse une pleine tasse ou presque, se blinde au choc et la descend cul sec, comme on avalerait une purge.

Aussitôt son visage s'empourpre et ses yeux larmoient. De la nitroglycérine, cette gnôle, un coup de trique sur la nuque. Cependant, la brûlure d'estomac passée, le monde lui paraît tout de suite plus accueillant. Il prend une cigarette du paquet froissé qui porte inscrit « Cigarettes de la Victoire », et la tient étourdiment à la verticale si bien que le tabac se répand par terre. Il a plus de chance avec la suivante. Il retourne dans le séjour, et s'assied à une petite table à gauche du télécran. Il prend dans son tiroir un porte-plume, une bouteille d'encre, et un gros livre de format in-quarto, dos rouge et couverture marbrée, dont les pages sont vierges.

Pour une raison ou pour une autre, le télécran du séjour occupe une position insolite : au lieu d'être placé logiquement sur le mur du fond pour embrasser toute la pièce, il se trouve sur la longueur, face à la fenêtre. Tout à côté, le petit renforcement où Winston vient de s'asseoir a sans doute été prévu lors de la construction pour loger une bibliothèque. Pourvu qu'il s'y tienne bien en retrait, Winston déjoue l'œil du télécran. On peut l'entendre, certes, mais pas le voir. C'est d'ailleurs en partie la configuration inhabituelle de la pièce qui lui a inspiré ce qu'il se prépare à faire.

Mais c'est aussi le livre qu'il vient de sortir du tiroir, un livre particulièrement beau. Son papier lisse, de couleur crème, un peu jauni par le temps, est d'une qualité qu'on ne fabrique plus depuis au moins quarante ans. Du reste, le livre est sans doute bien plus ancien. Il l'a repéré en vitrine d'une petite brocante minable, dans un quartier pouilleux, lequel il ne s'en souvient plus, et il a été saisi aussitôt par une envie impérieuse de le posséder. Les membres du Parti ne sont pas censés acheter dans les boutiques ordinaires, « sur le marché libre », comme on dit, mais la règle n'est pas appliquée strictement parce qu'il y a divers articles du type lacets de chaussures et lames de rasoir qu'on ne peut pas se procurer ailleurs. Après un regard furtif à droite et à gauche, il est entré discrètement dans la boutique et il l'a acheté, deux dollars cinquante. Sur le moment, il n'avait pas conscience de le réserver à un usage précis mais il l'a emporté dans sa serviette avec un sentiment de culpabilité. Même sans rien d'écrit sur ses pages, c'est un objet compromettant.

Ce qu'il se prépare à faire, c'est commencer un journal. Ce n'est pas illégal, rien n'est illégal puisqu'il n'y a plus de lois, mais si cette activité était découverte, il y a tout lieu de croire qu'elle serait punie de mort, ou d'au moins vingt-cinq ans de travaux forcés. Winston ajuste une plume au manche et la suce pour en éliminer la graisse. Instrument archaïque, la plume sert rarement, même à signer, et il s'en est procuré quelques-unes avec difficulté, en catimini, parce qu'il avait le sentiment que le beau papier crémeux méritait une vraie plume plutôt qu'un stylo à encre qui l'égratignerait. À vrai dire, il n'a pas l'habitude d'écrire à la main, sauf des notes très courtes, puisque d'ordinaire tout passe par le parlécriteur — exclu en l'occurrence pour des raisons évidentes. Il trempe la plume dans l'encre et hésite une seconde, la peur au ventre. Marquer ce papier constitue un geste irrévocable. En petits caractères maladroits, il écrit :

4 avril 1984

Il se cale dans son siège. Un sentiment d'impuissance totale s'abat sur lui. Pour commencer, il n'est même pas sûr d'être en 1984. C'est sans doute la date approximative, dans la mesure où il est à peu près certain d'avoir trente-neuf ans et pense être né en 1944 ou 1945. Mais il est devenu impossible de préciser une date à un ou deux ans près.

Et pour qui l'écrit-il, ce journal, au fait ? Pour l'avenir, pour ceux à naître. Sa pensée tourne un moment autour de la date problématique puis se heurte au mot néoparler : doublepenser. Pour la première fois, la démesure de son entreprise lui apparaît. Comment communiquer avec l'avenir ? Impossible, par définition. Car de deux choses l'une : soit le futur ressemblera au présent, et ne l'écouterait donc pas, soit il sera différent, auquel cas sa triste situation ne lui évoquera rien.

Il contemple un moment le papier, le regard vide. Le télécran diffuse maintenant une musique militaire stridente. Chose curieuse, il a l'impression d'avoir perdu toute capacité à s'exprimer, et pis encore, d'avoir oublié ce qu'il avait l'intention de dire. Ce moment, il s'y prépare depuis des semaines et il ne lui est pas venu à l'esprit qu'il requerrait autre chose que du courage. Écrire doit être facile en soi. Il lui suffirait en effet de transférer sur le papier l'interminable monologue tourmenté qui court dans sa tête depuis littéralement des années. Cependant, en cet instant, ce monologue lui-même s'est tari. Qui plus est, son ulcère variqueux commence à le démanger de manière insupportable. Il n'ose pas le gratter de peur de l'enflammer. Les secondes s'égrènent. Il perd toute sensation sinon celle de la page blanche devant lui, de la peau qui le démange au-dessus de la cheville, de la musique qui lui casse les oreilles, et de la légère griserie causée par le gin.

Tout à coup, il se met à écrire sous l'effet de la panique, sans savoir exactement ce qu'il couche sur le papier. Son écriture serrée quoique enfantine gondole sur la page, défaussée des majuscules tout d'abord, et des points ensuite.

4 avril 1984. Hier soir au ciné. Rien que des films de guerre. Un fameux, qui montre un bateau de réfugiés bombardé quelque part en Méditerranée. Public hilare devant les plans d'un gros type à la nage qui essaie de s'enfuir poursuivi par un hélicoptère ; on le voit d'abord se rouler dans l'eau comme un marsouin, puis il est filmé à travers le viseur de l'hélico qui le crible de balles, la mer rosit autour de lui, et il finit par couler à pic comme s'il avait pris l'eau par tous ses trous. public hurle de rire ensuite apparaît un canot de sauvetage plein d'enfants avec un hélicoptère au-dessus une femme entre deux âges à la proue, peut-être juive, avec un petit garçon d'environ trois ans dans les bras ; il hurle de terreur et se cache la tête contre sa poitrine comme pour y entrer tout entier elle le serre pour le réconforter bien qu'elle ait une peur bleue elle-même elle l'enveloppe de ses bras comme pour faire écran aux balles c'est là que l'hélico largue une bombe de 20 kilos sur eux éclair terrible le canot vole en éclats plan extraordinaire sur un bras d'enfant qui fuse dans les airs il faut croire qu'il y avait une caméra fixée au nez de l'appareil pour le suivre tonnerre d'applaudissements au niveau des sièges réservés au parti mais dans la zone des prolos une femme s'est mise à faire du scandale en brailant non quand même faut pas faire voir ça aux gosses, c'est dégueulasse pas devant les gosses tant et si bien que la police a dû la sortir la sortir je pense pas qu'elle ait été inquiétée tout le monde s'en fout de ce que disent les prolos d'ailleurs c'est une réaction typique chez eux jamais ils...

Il cesse d'écrire, en partie parce qu'il ressent une crampe. Il se demande ce qu'il lui a pris de déverser un pareil torrent de sornettes. Chose curieuse, pendant qu'il écrivait, un souvenir d'un tout autre ordre lui est clairement revenu, au point qu'il se sent presque d'attaque pour le coucher

sur le papier. Du reste, il le comprend à présent, c'est cet incident précis qui l'a décidé à rentrer chez lui toutes affaires cessantes et à entamer le journal.

Il s'est produit le matin même au Ministère, si l'on peut considérer que quelque chose d'aussi impalpable s'est effectivement produit.

Il était presque 11:00 et au Service des Archives, où il travaille, on traînait les chaises des cabines pour les regrouper au centre du hall face au grand télécran en prévision des Deux Minutes de Haine. Il était en train de prendre place dans l'une des rangées du milieu lorsque deux personnes qu'il connaît de vue sans leur avoir jamais parlé sont entrées inopinément. L'une des deux est une fille qu'il croise souvent dans les couloirs. Il ne sait pas comment elle s'appelle mais il sait qu'elle travaille au Service Littérature. Il l'a souvent vue avec une clef anglaise entre ses mains poisseuses de cambouis : sans doute est-elle mécanicienne sur machine à romans. C'est une fille aux allures hardies, qui peut avoir dans les vingt-sept ans, une opulente chevelure brune, des taches de rousseur, des gestes vifs de sportive. Autour de la taille de son uniforme bleu s'enroule plusieurs fois la fine ceinture rouge vif, emblème des Jeunesses Antisexe, juste assez serré pour mettre en valeur la rondeur de ses hanches. Cette fille lui a déplu dès le premier regard et il sait pourquoi : elle charrie avec elle une atmosphère de terrains de hockey, de bains froids, de randonnées communautaires et d'hygiénisme. Presque toutes les femmes lui déplaisent, d'ailleurs, surtout quand elles sont jeunes et jolies. Ce sont toujours les femmes, les jeunes en particulier, les plus farouches adhérentes du Parti, elles qui avalent tous les slogans, les espionnes amateurs acharnées à débusquer les manquements à l'orthodoxie. Or celle-ci lui paraît singulièrement redoutable. Alors qu'ils se croisaient dans un couloir, elle lui a lancé un bref regard de côté qui semblait le percer à jour et l'a jeté un instant dans une terreur noire. L'idée l'a même traversé qu'elle puisse être une agente de la Mentopolice. Peu probable, certes. Tout de même, il continue d'éprouver un malaise caractéristique, fait de peur et d'hostilité, chaque fois qu'elle se trouve dans les parages.

L'autre se nomme O'Brien, c'est un membre du Parti Intérieur ; il occupe un poste si important dans les hautes sphères que Winston n'a qu'une vague idée de sa nature. Un instant, le groupe qui entourait les chaises a baissé la voix en reconnaissant la combinaison noire d'un membre du Parti Intérieur. O'Brien est un grand gaillard au cou de taureau, doté d'un visage brutal et grossier sous lequel perce l'humour. Malgré sa physionomie intimidante, il n'est pas dépourvu de charme dans ses manières. Il a une façon d'ajuster ses lunettes sur son nez qui est singulièrement désarmante, singulièrement civilisée dans son genre. Si ces références avaient encore cours, le geste évoquerait un gentilhomme du XVIII^e siècle offrant sa tabatière. Winston a dû voir O'Brien peut-être une douzaine de fois dans sa vie à raison d'une par an. L'homme l'attire profondément, pas tant parce qu'il l'intrigue par le contraste entre ses manières urbaines et son physique de boxeur mais surtout parce qu'il croit en secret — voire espère tout simplement — qu'il n'est pas d'une orthodoxie politique à toute épreuve. Quelque chose dans son visage le lui suggère irrésistiblement. Et, là encore, il ne s'agit peut-être pas tant de déviance éventuelle que de simple intelligence. Quoi qu'il en soit, il offre l'apparence de quelqu'un à qui on aimerait parler si on parvenait à ruser le télécran pour se trouver en tête à tête avec lui. Winston n'a jamais fait le moindre effort pour vérifier cette hypothèse — comment le pourrait-il ? C'est alors qu'O'Brien, ayant jeté un coup d'œil à sa montre, a vu qu'il était presque 11:00 et a manifestement décidé de rester jusqu'à la fin des Deux Minutes de Haine. Il a pris une chaise dans la même rangée que Winston, deux places plus loin. Entre eux s'était assise une petite femme aux cheveux blond-roux qui travaille dans la cabine voisine de celle de Winston. Quant à la brune, elle se trouvait juste derrière eux.

Aussitôt, un grincement de mécanique monstrueuse aux rouages mal huilés a crevé le grand télécran, au fond de la pièce — un bruit à mettre les nerfs à vif, à hérissier les cheveux de la nuque. La Haine venait de commencer.

Comme d'habitude, le visage d'Emmanuel Goldstein, l'Ennemi du Peuple, a surgi sur l'écran. Coups de sifflets dans le public. La petite femme rousse a poussé un couinement où la peur le disputait au dégoût. Goldstein, c'est le renégat, l'apostat qui, il y a longtemps — quand au juste, qui s'en souvient ? —, comptait parmi les leaders du Parti, presque à l'égal de Big Brother lui-même. Mais il s'est fourvoyé dans des activités contre-révolutionnaires qui lui ont valu d'être condamné à mort, et après s'être mystérieusement évadé, il a disparu. Les programmes des Deux Minutes de Haine varient d'un jour sur l'autre, mais il n'y en a aucun dont il ne soit la figure centrale. C'est le traître originel, celui qui a le premier souillé la pureté du Parti. Tous les crimes ultérieurs contre le Parti, les trahisons, les sabotages, les hérésies, les déviances, procèdent de son enseignement. Il est toujours vivant et ourdit ses complots dans un coin de la planète. Outre-mer, peut-être, sous la protection de ses commanditaires étrangers, voire — le bruit en court aussi — bien caché en Océanie même.

Winston a senti son diaphragme se contracter. Il ne voit jamais le visage de Goldstein sans émotions contradictoires jusqu'au malaise. C'est un visage émacié de juif, auréolé de cheveux blancs mousseux, avec un petit bouc — un visage intelligent et pourtant foncièrement méprisable, avec une bêtise sénile dans ce long nez effilé au bout duquel sont perchées les lunettes. On dirait une face de mouton, et d'ailleurs il a une voix bêlante. Il était en train de prononcer sa sempiternelle diatribe contre les doctrines du Parti — une diatribe si outrancière, d'une mauvaise foi si flagrante qu'elle ne tromperait pas un enfant, et pourtant assez plausible pour qu'on s'alarme à l'idée que d'autres, à la tête moins solide, puissent s'y laisser prendre. Il insultait Big Brother, dénonçait la dictature du Parti, il exigeait que soit immédiatement signée la paix avec l'Eurasie. Il revendiquait la liberté d'expression, la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté de penser. Il piaillait d'une voix hystérique, affirmant que la Révolution avait été trahie. Véritable parodie du style des tribuns du Parti, son discours crépitait, truffé de mots-tiroirs et même plus riche que les leurs de vocables en néoparler. Et pendant ce temps-là, pour le cas où l'on aurait douté de la réalité que couvraient ses élucubrations spécieuses, on voyait dans son dos s'avancer les colonnes sans nombre de l'armée eurasiennne, les rangées inépuisables d'hommes massifs aux visages asiatiques impénétrables, qui défilaient sur l'écran pour disparaître, aussitôt remplacés par d'autres. Sur le piétinement sourd et cadencé de leurs bottes se détachaient les éléments de Goldstein.

Il n'a pas fallu trente secondes pour que la moitié de l'assistance commence à cracher sa rage. La face de mouton autosatisfaite superposée à la puissance terrifiante de l'armée eurasiennne était insupportable. Du reste, l'image, voire la simple idée, de Goldstein déchaîne automatiquement la peur et la colère. Il fait un objet de haine plus constant que l'Eurasie ou l'Estasie dans la mesure où, lorsque l'Océanie est en guerre avec l'une, elle fait la paix avec l'autre. Mais ce qui est bizarre, c'est que ce Goldstein honni et méprisé de tous, ce Goldstein dont les théories sont quotidiennement réfutées, battues en brèche, ridiculisées, présentées au public pour les pitoyables inepties qu'elles sont et cela mille fois par jour, sur les estrades, les télécrans, dans les journaux, dans les livres, ce Goldstein semble ne jamais perdre son influence ; il se trouve toujours de nouvelles dupes pour se laisser séduire. Et pas un jour ne passe sans que des espions et des saboteurs agissant sur ses instructions ne soient démasqués par la Mentopolice. Il est le chef d'une vaste armée des ombres, d'un réseau clandestin de conspirateurs bien déterminés à renverser l'État et qui s'appelleraient la Fraternité. On chuchote aussi que circule sous le manteau un livre maudit, condensé de toutes les hérésies et dont il est l'auteur. C'est un livre sans titre. Quand on en parle, ce qui est rare, on dit *le livre*. Mais ce ne sont que des rumeurs, et un simple membre du Parti n'aborde jamais le sujet s'il peut l'éviter.

Pendant la seconde minute, la haine est entrée dans une phase frénétique. Les gens se sont mis à sauter sur place et à hurler à tue-tête pour tenter de couvrir cette voix exaspérante qui provenait de l'écran. Les joues de la petite rousse avaient viré au rose vif, elle ouvrait et fermait la bouche comme un poisson hors de l'eau. Les traits lourds d'O'Brien lui-même s'étaient empourprés. Il était assis bien droit sur son siège et sa poitrine puissante se gonflait et frémissait comme s'il se préparait à affronter une vague. Derrière Winston, la brune s'est mise à crier : « Espèce de porc ! Espèce de porc ! » Tout à coup, elle s'est emparée d'un gros dictionnaire de néoparler et l'a catapulté contre l'écran où il a rebondi sur le nez de Goldstein. La voix poursuivait, imperturbable. Dans un éclair de lucidité, Winston s'est surpris à brailler avec les autres, et à cogner le barreau de sa

chaise du talon. Le plus atroce dans ces Deux Minutes de Haine, ce n'est pas qu'on soit obligé d'y participer mais tout au contraire qu'on ne puisse s'empêcher d'y adhérer. Au bout de trente secondes, plus besoin de faire semblant. Une extase abjecte où se mêlent la peur et la vindicte, un désir de tuer, de fracasser les crânes à coups de gourdin, semblent parcourir le groupe comme un courant électrique, et on se transforme à son corps défendant en fou hurleur et grimaçant. Pourtant, cette rage est abstraite, c'est une émotion vacante, susceptible de passer d'un objet à l'autre telle la flamme du chalumeau. C'est ainsi qu'il y a un moment où la haine de Winston ne se tourne pas contre Goldstein mais à l'inverse contre Big Brother, le Parti et la Mentopolice ; dans ces instants, son cœur le porte vers l'hérétique solitaire et conspué, seul gardien de la vérité et de la santé mentale dans un univers de mensonges. Et pourtant, une minute plus tard, il est à l'unisson de ces gens, et prend pour argent comptant tout ce qui est dit de Goldstein. Alors sa haine secrète de Big Brother se mue en adoration, et il croit le voir se dresser invincible et ignorant la peur, solide comme un roc contre les hordes asiates. Goldstein, tout isolé qu'il est, sans défense, lui semble un sorcier maléfique, capable de faire sauter les structures de la civilisation par le seul pouvoir de sa voix.

Quelquefois, il lui est même possible de rediriger sa haine par un sursaut de volonté. C'est ainsi qu'au prix de l'effort violent avec lequel on s'arrache à l'oreiller pour échapper à un cauchemar, il est parvenu à transférer sa détestation de la face sur l'écran à la fille brune derrière lui. D'intenses, de somptueuses hallucinations lui traversaient la cervelle. Il la cognerait à mort à coups de matraque. Il l'attacherait nue à un poteau et la criblerait de flèches tel un saint Sébastien. Il la violerait en l'égorgeant à l'instant de l'orgasme. Il a compris mieux que jamais pourquoi il la hait. Il la hait parce qu'elle est jeune et jolie et asexuée, parce qu'il a envie de coucher avec elle et n'y arrivera jamais, parce que autour de sa taille adorablement souple qui invite à l'enlacer, elle porte l'odieuse ceinture rouge, agressif symbole de chasteté.

La Haine atteignait son paroxysme. La voix de Goldstein est devenue un vrai bêlement, et son visage une face de mouton ; puis ce visage lui-même s'est fondu en celui d'un soldat eurasien en marche, immense et terrifiant, mitrailleuse rugissante. On aurait dit qu'il allait crever l'écran, au point que les spectateurs du premier rang ont eu un mouvement de recul sur leurs sièges. Mais au même moment, soupir de soulagement général : la figure hostile s'est muée en celle de Big Brother, avec ses cheveux bruns et sa moustache noire, sa puissance et son calme mystérieux — si vaste qu'elle remplissait presque le cadre. Personne n'entendait ce que Big Brother disait, quelques mots d'encouragement, de ceux qu'on prononce dans le fracas de la bataille et qui, sans qu'on en distingue le sens précis, ramènent la confiance par le seul fait d'être prononcés. Puis l'effigie s'est estompée à son tour pour faire place aux slogans du Parti, en majuscules et en gras :

**GUERRE EST PAIX
LIBERTÉ EST SERVITUDE
IGNORANCE EST PUISSANCE**

Mais le visage de Big Brother est resté à l'image encore quelques secondes comme une rémanence rétinienne sur toutes les pupilles. La petite rousse s'était jetée sur le dossier de la chaise devant elle. Avec un murmure tremblant qui semblait dire « Mon Sauveur ! », elle a tendu les bras vers l'écran, puis caché son visage dans ses mains. De toute évidence, elle priait.

Alors, tout le groupe s'est mis à psalmodier lentement d'une seule voix profonde « B... B !... B... B ! », répété indéfiniment au ralenti, avec une longue pause entre les deux « B » — bruissement curieusement primitif, à l'arrière-plan duquel on aurait cru entendre un martèlement de pieds nus et des roulements de tam-tam. Ils ont psalmodié ainsi au moins trente secondes. C'est un refrain qui monte souvent dans les moments d'émotion violente. C'est un peu un hymne à la sagesse et à la majesté de Big Brother, mais c'est surtout un moyen de s'hypnotiser, de noyer sa conscience par le bruit cadencé. Winston a senti ses entrailles se glacer. Lors des Deux Minutes de Haine, il ne peut s'empêcher de partager le délire général mais cette mélodie indigne de l'humain l'emplit d'horreur. Certes il a chanté comme les autres, comment faire autrement ? Dissimuler ses sentiments, contrôler l'expression de son visage, se conduire comme tout le monde, l'instinct le lui dicte. Mais il y a eu un laps de deux secondes, peut-être, où son regard aurait pu le trahir. Et c'est précisément à cet instant que le phénomène remarquable s'est produit — s'il s'est effectivement produit.

Il a croisé le regard d'O'Brien. L'homme s'était levé. Il avait retiré ses lunettes et il était en train de les repositionner sur son nez avec ce geste qui lui est caractéristique. Mais pendant une fraction de seconde, ils ont échangé un regard, et dans le même temps, Winston a deviné — il en a été certain — qu'O'Brien pensait comme lui. Un message clair venait de passer. On aurait cru que leurs esprits s'étaient ouverts et que les pensées de l'un coulaient vers l'autre par leurs yeux. « Je suis avec toi, semblait lui dire O'Brien. Je sais exactement ce que tu éprouves, je connais ton mépris, ta haine, ton dégoût, mais sois tranquille, je suis de ton côté. » Là-dessus l'éclair d'intelligence s'est éteint et le visage d'O'Brien est redevenu aussi impénétrable que celui des autres.

Rien de plus, et Winston n'est déjà plus très sûr que la chose ait eu lieu. Ces incidents n'ont jamais de suite. Ils ne font que le maintenir dans l'idée ou l'espoir qu'il n'est pas le seul ennemi du Parti. Peut-être ces rumeurs de vastes complots sont-elles fondées, après tout. Malgré les arrestations et les confessions sans fin, impossible de savoir si la Fraternité est autre chose qu'un mythe. Certains jours il y croit, d'autres pas. Il n'a jamais eu aucune preuve de son existence mais seulement des images entrevues, des bribes de conversations surprises, des graffitis qui s'effacent dans des toilettes, et une fois, il a été témoin de la rencontre éclair entre deux inconnus, d'un petit geste de la main qui pouvait s'interpréter comme un signe de reconnaissance. Pure spéculation, œuvre de son imagination sans doute. Il est retourné à sa cabine sans regarder O'Brien. L'idée de poursuivre leur contact furtif ne lui a guère traversé l'esprit. Ç'aurait été follement dangereux quand bien même il aurait su s'y prendre. L'espace d'une ou deux secondes ils ont échangé un regard ambigu, point final. Mais il n'en faut pas plus pour constituer un événement mémorable dans la solitude carcérale qui est son lot.

Winston se ressaisit et se redresse sur son siège. Il lâche un rot. Il a des renvois de gin.

Sa vision se met au net sur la page. Pendant que ses pensées vagabondaient, il a dû écrire, comme sous l'effet d'un automatisme. Finies les pattes de mouche maladroites. Sa plume a glissé avec volupté sur le papier lisse, traçant les grandes majuscules lisibles :

À BAS BIG BROTHER
À BAS BIG BROTHER
À BAS BIG BROTHER
À BAS BIG BROTHER

Ainsi de suite sur une demi-page.

Il ne peut réprimer un pincement de panique, d'ailleurs absurde puisque ces mots ne sont pas plus dangereux que le simple acte d'entreprendre un journal. Un instant, il est tout de même tenté de déchirer les pages ainsi gâchées et d'abandonner son projet.

Il n'en fait rien, cependant, il sait que c'est inutile. Qu'il écrive « À bas Big Brother » ou qu'il s'en abstienne, aucune différence. Qu'il poursuive ce journal ou qu'il s'arrête, aucune différence. Quoi qu'il fasse, la Mentopolice finira par l'avoir. Il a commis, et aurait commis quand bien

même il n'aurait jamais pris la plume, le crime essentiel, celui qui englobe tous les autres. Le mentocrime, c'est son nom. Le crime de pensée, on ne le cache pas indéfiniment. On peut louvoyer un certain temps, des années parfois, mais tôt ou tard, on se fait coincer, c'est couru d'avance.

Ça se passe toujours la nuit. Les arrestations ont invariablement lieu la nuit. C'est le réveil en sursaut, les mains rudes qui te secouent par les épaules, les lampes de poche qui t'éblouissent, le cercle de visages durs autour du lit. Dans l'écrasante majorité des cas, il n'y a pas de procès, l'arrestation n'est même pas rendue publique. Les gens disparaissent, toujours la nuit, et voilà. Ton nom sort des registres, toute trace de ce que tu as fait est effacée, ton existence est niée puis oubliée. Tu es aboli, annihilé — vaporisé, c'est le terme.

Un instant, il cède à l'hystérie. Il se met à écrire d'une main négligée, à toute vitesse :

ils vont me mettre une balle je m'en fous ils vont me mettre une balle dans la nuque je m'en fous à bas big brother, ils tirent toujours dans la nuque je m'en fous à bas big brother.

Il se cale dans son siège, un peu honteux, et repose le porte-plume. Aussitôt, il sursaute violemment : on a frappé.

Déjà ! Il ne bouge ni pied ni patte dans le vain espoir que l'inconnu derrière la porte se découragera après sa première tentative. Mais non, on frappe de nouveau. Surtout, ne pas faire attendre. Son cœur bat à se rompre mais, fruit d'une longue habitude, son visage est sans doute impassible. Il se lève et se dirige lourdement vers la porte.

1. Sur les structures et l'étymologie du néoparler, langue officielle de l'Océanie, voir l'Appendice.

Comme il pose la main sur la poignée, il s'aperçoit qu'il a laissé le journal ouvert sur la table, avec l'inscription À BAS BIG BROTHER en lettres assez grosses pour être vues depuis la porte. Quelle sottise incroyable ! Il comprend que même au plus fort de l'affolement il n'a pas voulu maculer le beau papier crème en refermant le livre sans attendre que l'encre sèche. Il prend sa respiration et ouvre. Une vague de soulagement l'inonde. Une femme incolore et accablée, cheveu pauvre et joues ridées, se tient devant lui.

— Oh, camarade, commence-t-elle d'une voix consternée et larmoyante, je me disais bien que je t'avais entendu arriver. Tu crois que tu pourrais venir jeter un coup d'œil à notre évier ? Il est bouché, alors...

C'est Mme Parsons, l'épouse d'un voisin de palier. Le vocable « Madame » est plus ou moins mal vu du Parti — tout le monde s'appelle « camarade » — mais il y a des femmes auxquelles on l'associe spontanément. Celle-ci peut avoir la trentaine, mais elle paraît beaucoup plus. On dirait qu'il s'est incrusté de la poussière au fond de ses rides. Winston la suit dans le couloir. Les bricolages de cet ordre font partie des tracasseries quasi quotidiennes. À la Résidence de la Victoire, construite dans les années 1930, les appartements sont vétustes et se dégradent à vue d'œil. Le plâtre s'écaille au plafond et sur les murs, la tuyauterie gèle aux premiers vrais froids, il y a des fuites dans la toiture dès qu'il neige, le chauffage ne fonctionne jamais à plein régime quand il n'est pas coupé pour des raisons d'économie. Sauf à s'y astreindre soi-même, les réparations doivent être validées par de lointaines commissions qui font parfois traîner deux ans le simple remplacement d'un carreau.

— Si je te demande ça c'est parce que Tom n'est pas là, bien sûr, bredouille Mme Parsons.

L'appartement des Parsons est plus grand que celui de Winston, et tout aussi décati dans un genre différent. Tout est fatigué, déglingué ; on croirait qu'il a été saccagé par un mastodonte en folie. Des accessoires sportifs, crosses de hockey, gants de boxe, ballon de football crevé, short à l'envers encore tout moite de sueur, jonchent le sol ; la table disparaît sous la vaisselle sale et les cahiers cornés. Sur les murs se déploient les banderoles rouges de la Ligue de la Jeunesse et de celle des Espions, ainsi qu'une affiche de Big Brother au format rue. Règne l'habituelle odeur de chou bouilli, commune à tout l'immeuble, mais avec un effluve plus âcre de sueur qui — on le perçoit d'emblée sans pouvoir l'expliquer — doit appartenir à un individu absent pour l'heure. Dans une autre pièce, quelqu'un joue du peigne sur du papier hygiénique en tentant de suivre le rythme de la musique militaire toujours diffusée par le télécran.

— C'est les enfants, explique Mme Parsons avec un regard teinté d'appréhension vers la porte. Ils ne sont pas sortis de la journée, alors forcément...

Elle a l'habitude de laisser ses phrases en suspens. L'évier de la cuisine est plein à ras bord d'une eau verdâtre infecte qui pue le chou à un degré maximal. Winston s'agenouille pour examiner le coude du tuyau. Il a horreur des besognes manuelles et de se pencher en avant parce que cette position lui déclenche des quintes de toux. Mme Parsons le regarde, éperdue.

— Bien sûr, si Tom était là, il nous réparerait ça en deux temps trois mouvements. Il adore bricoler. Il est tellement habile de ses mains, Tom.

Parsons est collègue de Winston au Ministère de la Vérité. C'est un homme grassouillet mais alerte, d'une bêtise confondante, un condensé d'enthousiasmes imbéciles, un de ces tâcherons à la dévotion indéfectible et inaltérable sur lesquels repose, plus encore que sur la Mentopolice, la stabilité du Parti. À trente-cinq ans, il vient d'être exclu bien malgré lui de la Ligue de la Jeunesse, et avant d'y être promu, il avait réussi à se maintenir chez les Espions un an au-delà de la limite d'âge. Au Ministère, il occupe un poste subalterne ne nécessitant pas d'intelligence particulière ; en revanche, il joue un rôle de premier plan au Comité sportif et dans tous les autres comités organisateurs de randonnées, de rassemblements spontanés, de campagnes d'économies et d'activités volontaires en général. Il informe son interlocuteur avec une fierté discrète, entre deux bouffées de pipe, que depuis quatre ans il fait un saut quotidien au Centre communautaire. Il laisse dans son sillage une suffocante odeur de transpiration qui témoigne de ses divers efforts et plane longtemps après qu'il a disparu.

— Tu aurais une clef anglaise ? demande Winston en bricolant l'écrou de serrage.

— Une clef anglaise, reprend Mme Parsons, aussitôt réduite à l'état de mollusque. Alors là, je n'en sais rien du tout. Peut-être que les enfants...

Bruit de bottes, baroud d'honneur du peigne contre le papier, les enfants en question font irruption dans le séjour au pas de charge. Mme Parsons apporte la clef anglaise. Winston laisse s'écouler l'eau et retire avec dégoût le tampon de cheveux qui bouchait le tuyau. Il se rince les doigts de son mieux sous l'eau froide du robinet et retourne dans l'autre pièce.

— Haut les mains ! hurle une voix sauvage.

Un beau petit dur de neuf ans vient de jaillir derrière la table et le menace d'un pistolet automatique factice tandis que sa petite sœur, qui peut avoir deux ans de moins que lui, imite son geste avec un bout de bois. Tous deux portent le short bleu, la chemisette grise et le foulard rouge des Espions. Winston lève les bras, mal à l'aise : le gamin lui paraît si vindicatif que le jeu n'en est plus un.

— Traître ! braille-t-il. Mentocriminel, espion eurasien ! Je vais t'abattre, je vais te vaporiser ! Je vais t'expédier dans les mines de sel !

Il se met à sauter autour de lui en criant « Traître ! », « Mentocriminel ! », la petite reproduisant chacun de ses gestes. Ils offrent un spectacle assez effrayant, comme ces bébés tigres qu'on voit batifoler mais qui ne tarderont pas à devenir des mangeurs d'homme. Il y a une férocité calculatrice dans le regard du gamin, un désir flagrant de frapper Winston à coups de poing ou à coups de pied, et la conscience d'être bientôt assez fort pour passer à l'acte. Encore heureux que ce pistolet soit un jouet, se dit Winston.

Les yeux de Mme Parsons passent nerveusement de lui aux enfants et retour. Comme il fait plus clair dans le séjour, il peut constater qu'il y a bel et bien de la poussière incrustée dans ses rides — intéressant.

— Qu'est-ce qu'ils sont bruyants, cet après-midi ! Tout ça c'est parce qu'ils sont déçus de ne pas pouvoir aller voir la pendaison. Moi j'ai trop à faire pour les emmener, et Tom ne va pas rentrer du travail à temps.

— Pourquoi on peut pas aller voir la pendaison ? rugit le gamin de sa grosse voix.

— Veux aller voir la pendaison ! Veux aller voir la pendaison ! scande la petite sans cesser de cabrioler autour de Winston.

Des prisonniers eurasiens coupables de crimes de guerre doivent être pendus dans le parc le soir même, se rappelle Winston. Le spectacle se produit environ une fois par mois et rencontre un franc succès. Les enfants réclament toujours qu'on les y emmène. Il prend congé de Mme Parsons et se dirige vers la porte. Mais il n'a pas fait trois pas dans le couloir qu'il ressent une vive douleur à la nuque. À croire qu'on vient de le piquer avec un fil de fer chauffé à blanc. Il se retourne juste à temps pour voir Mme Parsons traîner son fils qui rempoche sa fronde dans l'appartement.

« Goldstein ! », beugle le gamin au moment où la porte se referme sur lui. Mais ce qui frappe le plus Winston, c'est la peur et le désarroi qu'il lit sur le visage grisâtre de la femme.

De retour chez lui, il passe rapidement devant le télécran et se rassied à la table sans cesser de se frotter la nuque. La musique s'est tue et une voix militaire coupante lit avec une délectation brutale la description des armements de la nouvelle Forteresse Flottante qui vient de jeter l'ancre entre l'Islande et les îles Féroé.

La malheureuse, se dit-il, avec des enfants pareils, elle doit vivre dans la terreur. D'ici un an ou deux, ils la surveilleront nuit et jour pour dépister chez elle le moindre manquement à l'orthodoxie. Les enfants d'aujourd'hui sont presque tous odieux. Le pire, c'est qu'embrigadés dans des mouvements comme les Espions, ils se changent en sauvages ingouvernables qui, paradoxalement, ne songent pas une seconde à se révolter contre la discipline du Parti. Au contraire, ils adorent le Parti et tout ce qui lui est lié. Les chants, les défilés, les banderoles, les randonnées, l'entraînement avec des fusils factices, les slogans aboyés, le culte de Big Brother, ils n'y voient qu'un jeu superlatif. Leur férocité se retourne contre l'extérieur, les ennemis de l'État, les étrangers, les traîtres, les saboteurs, les mentocriminels. Pour les plus de trente ans, il devient presque normal d'avoir peur de ses enfants — peur fondée d'ailleurs car il ne se passe pas une semaine sans qu'on lise dans le *Times* un paragraphe évoquant un petit soursnois — un « enfant-héros », ainsi qu'on les appelle — qui a surpris une remarque compromettante en écoutant aux portes et dénoncé ses parents à la Mentopolice.

La douleur causée par le projectile s'est émoussée. Il reprend la plume sans conviction en se demandant s'il va trouver autre chose à consigner dans son journal. Tout à coup, il repense à O'Brien.

Il y a des années — combien au juste ? mettons sept —, il a rêvé qu'il traversait une pièce dans l'obscurité la plus totale. Quelqu'un assis tout près lui disait au passage : « Nous nous reverrons dans un lieu où il n'y a pas de ténèbres. » Les mots étaient prononcés sur un ton égal, presque l'air de rien ; c'était un constat, non une convocation. Il ne s'était pas arrêté. Chose bizarre, dans son rêve, les mots ne lui avaient pas fait une forte impression. Ce n'est que plus tard, avec le temps, qu'ils ont pris tout leur sens. Impossible de se rappeler si c'est avant ou après son rêve qu'il a vu O'Brien pour la première fois. Il ne se rappelle pas davantage à quel moment il a identifié la voix du rêve comme la sienne. Quoi qu'il en soit, c'est bien O'Brien qui lui a parlé depuis l'obscurité.

Winston n'a jamais pu décider — et pas davantage depuis ce coup d'œil échangé le matin même — si O'Brien est un ami ou un ennemi. Quelle importance, au fond ? Il passe entre eux une intelligence qui vaut toutes les amitiés, tous les liens des compagnons de route. « Nous nous retrouverons dans un lieu où il n'y a pas de ténèbres », a-t-il dit. Winston ne sait pas ce que l'annonce recouvre, il sait seulement que d'une manière ou d'une autre elle se réalisera.

La voix du télécran marque un temps. Un appel de trompette, clair, magnifique, flotte dans l'air immobile. La voix reprend, grinçante :

« Attention, attention ! Votre attention s'il vous plaît ! Un flash d'information nous parvient du front de Malabar. Nos forces en Inde du Sud viennent de remporter une victoire éclatante. Je suis autorisé à vous dire que l'action dont nous allons vous parler pourrait bien amener la fin de la guerre dans un futur proche. Voici notre flash... »

Mauvaises nouvelles en perspective, se dit Winston. Et comme de juste, après la description sanglante de l'anéantissement de l'armée eurasienne avec un nombre astronomique de tués et de prisonniers, la communication est celle-ci : dès la semaine prochaine, la ration de chocolat passera de trente à vingt grammes.

Winston a un nouveau renvoi. L'effet du gin se dissipe en lui laissant un goût de cendre. Le télécran, soit pour fêter la victoire, soit pour noyer tout souvenir du chocolat perdu, fait retentir « Océanie, c'est pour toi ». On est censé se lever par respect, mais dans l'alcôve il est invisible.

À « Océanie, c'est pour toi » succède une musique plus légère. Il s'approche de la fenêtre, dos tourné au télécran. La journée demeure froide et lumineuse. Au loin, une roquette explose dans un grondement assourdi qui se prolonge. Il en pleut entre trente et quarante par semaine sur Londres en ce moment. Dans la rue, le vent fait claquer l'affiche déchirée et le mot SOCIANG apparaît par intermittences. Sociang. Les principes sacro-saints du Sociang. Néoparler, doublepenser, malléabilité du passé. Il a l'impression de déambuler à travers les forêts du fond des mers, perdu dans un monde monstrueux dont il serait lui-même le monstre. Il est seul. Mort le passé, irreprésentable l'avenir. Comment être sûr qu'il existe un seul autre humain vivant qui soit dans les mêmes dispositions que lui ? Et comment savoir que la suprématie du Parti ne sera pas éternelle ? En guise de réponse, les trois slogans sur la façade blanche du Ministère de la Vérité lui reviennent en force :

GUERRE EST PAIX
LIBERTÉ EST SERVITUDE
IGNORANCE EST PUISSANCE

Il sort de sa poche une pièce de 25 cents. Les slogans s'y inscrivent aussi, en minuscules bien nettes, tandis que le côté face est frappé à l'effigie de Big Brother. Et même sur la pièce, il te suit des yeux. Sur les pièces, les timbres, la couverture des livres, sur les banderoles, les affiches, les paquets de cigarettes — partout. Partout ses yeux te suivent, partout sa voix t'enveloppe. Dans la veille comme dans le sommeil, au travail comme à table, dedans comme dehors, au bain comme au lit — tu ne lui échapperas pas. Tu n'as rien à toi sinon quelques centimètres cubes au fond du crâne.

Le soleil a tourné, et les myriades de fenêtres du Ministère de la Vérité, n'étant plus éclairées, offrent l'aspect sinistre de meurtrières. Le cœur lui manque face à cette pyramide colossale : trop solide, elle résisterait à tous les assauts, mille roquettes ne sauraient l'abattre. De nouveau, il se demande pour qui il écrit ce journal. Pour l'avenir, pour le passé — pour un âge imaginaire. Ce qui l'attend, lui, ce n'est pas la mort mais l'anéantissement. Son journal finira en cendres et lui en vapeur. Seule la Mentopolice lira ce qu'il a écrit, avant de l'effacer du réel comme de la mémoire. Comment s'adresser à l'avenir quand il ne subsistera nulle trace de soi, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier ?

Le télécran annonce 14:00. Encore dix minutes et il sera temps de partir puisqu'il doit être retourné au travail à 14:30.

Contre toute attente, ce rappel à l'heure lui redonne un peu de courage. Il n'est qu'un fantôme exprimant une vérité que personne n'entendra jamais, mais tant qu'il l'exprimera, obscurément, la continuité ne sera pas rompue. Ce n'est pas en se faisant entendre qu'on transmet l'héritage humain, mais en gardant sa raison. Il se rassied, trempe la plume et écrit :

À l'avenir ou au passé, à un temps où la pensée sera libre, où les hommes seront différents les uns des autres et ne vivront plus isolés
— à un temps où la vérité aura cours et où ce qui a été fait ne pourra être défait
L'ère de l'uniformité, l'ère de la solitude, l'ère de Big Brother et du doublepenser vous salue !

Il est déjà mort, à bien y réfléchir. Il vient seulement de sauter le pas en se mettant en devoir de formuler ses pensées. Tout acte porte en soi ses conséquences. Il écrit :

Le mentocrime n'entraîne pas la mort, le mentocrime, c'est la mort.

Maintenant qu'il s'est reconnu comme un homme mort, il s'agit de rester vivant le plus longtemps possible. Il a des taches d'encre sur deux doigts de la main droite. Voilà justement le genre de détail sur lequel se faire cueillir. Un zélateur fouinard du Ministère (une femme, comme de juste, la petite bonne femme rousse, ou la brune du Service Littérature) pourrait se demander pourquoi il a écrit pendant la pause déjeuner, pourquoi il s'est servi d'un porte-plume à l'ancienne, et surtout ce qu'il a écrit, puis glisser une allusion à qui de droit. Il passe à la salle de bains récupérer l'encre à l'aide du savon noir granuleux qui râpe la peau comme du papier de verre, parfait en l'occurrence.

Il range le journal dans le tiroir. Inutile de tenter de le cacher, mais si son existence a été découverte, il pourra du moins en avoir le cœur net. Glisser un cheveu entre les pages est une ruse trop grossière, alors il recueille au bout de son doigt un grain de poussière blanche bien reconnaissable et le dépose dans un angle de la couverture, d'où il tombera sitôt qu'on déplacera le livre.

Winston rêve de sa mère.

Il devait avoir dix ou onze ans quand elle a disparu. C'était une grande femme sculpturale, lente dans ses gestes, peu bavarde, avec une magnifique chevelure blonde. Son père, il se le rappelle plus vaguement comme un homme mince et brun, toujours impeccablement vêtu de sombre (il se souvient en particulier de ses chaussures à fines semelles) et portant des lunettes. Ses parents ont de toute évidence été engloutis au cours d'une des grandes purges des années 1950.

Dans son rêve, sa mère est assise loin au-dessous de lui, sa petite sœur dans les bras. Il ne se rappelle pas du tout celle-ci, sauf comme un bébé minuscule et chétif qui ne pleurerait jamais et ouvrirait de grands yeux. Toutes les deux le regardent d'en bas. Elles se trouvent en effet dans un lieu souterrain — au fond d'un puits, ou d'un tombeau abyssal — mais ce lieu lui-même continue de descendre. Elles sont dans le salon d'un navire en train de couler et le regardent à travers l'eau de plus en plus sombre. Il y a encore de l'air dans le salon, elles le voient comme il les voit, mais elles s'assombrissent sans fin dans les eaux glauques qui les déroberont bientôt à sa vue pour toujours. Lui demeure dans l'air et la lumière tandis que la mort les aspire, et elles sont au fond parce qu'il est à la surface. Il le sait et elles le savent, il le lit dans leur expression. Nul reproche sur leur visage ou dans leur cœur, elles savent simplement qu'il leur faut mourir pour qu'il vive, c'est dans l'ordre des choses.

Il ne se rappelle pas ce qui s'est passé, mais il sait que d'une certaine façon leurs vies ont été sacrifiées à la sienne. C'est un de ces rêves qui, tout en conservant une atmosphère onirique, ne font que poursuivre l'activité intellectuelle diurne ; un de ces rêves dans lesquels émergent des faits et des idées qui continuent de faire sens au réveil. Ce qui le frappe tout à coup, c'est que la mort de sa mère, quelque trente ans plus tôt, a un caractère tragique et triste aujourd'hui impossible. Car la tragédie appartient à une ère révolue où l'intimité, l'amour, l'amitié voulaient encore dire quelque chose et où les membres d'une même famille étaient spontanément solidaires. Le souvenir de sa mère lui déchire le cœur parce qu'elle est morte en l'aimant alors qu'il était trop jeune, trop égoïste pour lui rendre cet amour, et aussi parce que, sans qu'il se rappelle comment, elle s'est sacrifiée à une conception de la loyauté qui lui était toute personnelle et inaltérable. Ces choses-là n'ont plus cours. Aujourd'hui, on connaît la peur, la haine, la douleur, mais aucune dignité dans l'émotion, aucune profondeur ni complexité dans la tristesse. Or tout cela, il a l'impression de le voir dans les grands yeux que sa mère et sa sœur lèvent vers lui à travers les eaux verdâtres des profondeurs, dans leur descente inexorable.

Et puis tout à coup, il se trouve sur une herbe rase et élastique un soir d'été à l'heure où les rayons obliques du soleil dorent le sol. Ce paysage revient si souvent dans ses rêves qu'il a beaucoup de mal à savoir s'il l'a vu ou non dans la réalité. À l'état de veille, il le nomme la Contrée dorée. C'est un vieux pâturage, grignoté par les lapins et traversé par un sentier qui serpente entre des taupinières éparées. Dans la haie clairsemée, au bout du champ, les rameaux des ormes se balancent mollement à la brise, leurs feuilles frémissantes touffues comme une chevelure de femme. Non loin de là, sans qu'il puisse le voir, coule un clair ruisseau indolent où nagent des chevesnes dans des trous d'eau sous les saules.

La fille brune traverse le pré pour venir vers lui. D'un seul geste altier, elle arrache ses vêtements et les jette. Son corps si blanc et lisse n'éveille pourtant aucun désir en lui, il le regarde à peine tant il est transporté d'admiration devant le mouvement avec lequel elle s'est délestée de ses habits, sa grâce négligente qui annihile toute une culture, tout un système de pensée, comme s'il suffisait d'un geste sublime du bras pour anéantir Big Brother et la Mentopolice, geste d'un autre âge, lui aussi. Winston se réveille avec le mot « Shakespeare » sur les lèvres.

Le télécran émet un coup de sifflet assourdissant qui se prolonge trente secondes sur la même note. 07:15, heure du lever pour les employés de bureau. Winston s'arrache à son lit ; il est nu car un membre du Parti Extérieur ne reçoit que trois mille coupons vestimentaires par an alors qu'un pyjama en coûte six cents. Il attrape un maillot de corps défraîchi et un short posés sur une chaise. Le Réveil Musculaire va commencer dans trois minutes. Comme presque tous les matins, il est cassé en deux par une violente quinte de toux qui vide ses poumons si complètement qu'il doit s'allonger sur le dos pour reprendre haleine. Ses veines se gonflent sous l'effort et son ulcère variqueux le démange.

« Groupe des trente à quarante ans, aboie une voix de femme. Groupe des trente à quarante ! En place, je vous prie. Trente à quarante ! »

Winston fait un bond pour se mettre en position devant le télécran, déjà occupé par l'image d'une femme encore jeune, maigre et musclée, portant tunique et chaussures de gymnastique.

« Flexion-extension des bras, avec moi ! Et un deux trois quatre ! Et un deux trois quatre ! Et un deux trois quatre ! Allons allons, camarades, un peu de nerf. Et un deux trois quatre ! Et un deux trois quatre... »

La douleur de la quinte n'a pas complètement chassé de l'esprit de Winston l'impression laissée par son rêve et les mouvements rythmés de l'exercice la ravivent. Tout en balançant les bras machinalement, sous le masque de plaisir sans joie qui est de mise pendant le Réveil Musculaire, il s'efforce de suivre le fil qui mène à cette obscure période de sa petite enfance. Il a un mal fou. Sa mémoire ne remonte qu'à la fin des années 1950, avant, tout s'efface. Quand on perd tout repère extérieur, la vie elle-même devient floue. On se rappelle certains événements marquants qui n'ont peut-être jamais eu lieu, les détails d'incidents dont l'atmosphère échappe complètement, et puis il y a de longs intervalles vides auxquels rien ne se rattache. Tout était différent, à l'époque. Même le nom des pays, leurs contours sur la carte. La Zone Aérienne Numéro Un, par exemple, s'appelait l'Angleterre, ou peut-être la Grande-Bretagne. Londres, en revanche, il en est à peu près sûr, s'est toujours appelé Londres.

Il ne peut se rappeler précisément un temps où son pays n'aurait pas été en guerre, et pourtant, il faut bien qu'il y ait eu une période de paix assez longue dans son enfance puisque l'un de ses premiers souvenirs est celui d'un raid aérien qui a pris tout le monde par surprise. Peut-être lorsqu'une bombe atomique est tombée sur Colchester. Le raid lui-même, il ne s'en souvient pas mais il se revoit, la main de son père serrant la sienne, dégringoler toujours plus profond dans les entrailles de la terre le long d'un escalier en spirale qui résonnait sous ses pas. Épuisé, jambes flageolantes, il s'était mis à pleurnicher et ils avaient dû s'arrêter pour se reposer. Sa mère, toujours lente et rêveuse, les suivait loin derrière. Portait-elle sa sœur

dans ses bras, ou seulement un ballot de couvertures ? Il n'est même pas sûr que la petite était déjà née. Enfin, ils s'étaient retrouvés dans un espace bondé et bruyant — une station de métro.

Il y avait des gens assis partout sur les dalles, et d'autres qui se serraient sur des couchettes métalliques. Lui et ses parents avaient trouvé une place par terre, à côté d'un vieillard et de sa femme qui occupaient une de ces couchettes. Le vieillard portait un costume sombre convenable et une casquette d'étoffe noire posée en arrière sur sa chevelure très blanche. Il avait le teint rougeaud, ses yeux bleus larmoyaient. Il empestait le gin, il transpirait le gin par tous les pores de sa peau, à croire que les larmes qui ruisselaient sur ses joues étaient des larmes de gin pur. Mais tout ivre qu'il ait pu être, il éprouvait aussi une peine authentique et insoutenable. À sa manière d'enfant, Winston avait compris que quelque chose de terrible, quelque chose d'impardonnable et d'irréversible venait de lui arriver. Un être cher, sa petite-fille, peut-être, avait été tué. Il répétait toutes les cinq minutes :

— Aurait pas fallu les croire, je l'avais bien dit, hein, Mémère ? On les a crus et puis voilà. Je l'ai toujours dit. Aurait pas fallu les croire, ces saligots.

Mais quels saligots ils n'auraient pas dû croire, Winston a oublié.

Depuis, on vit dans un état de guerre permanent, même si, strictement parlant, il ne s'agit pas de la même guerre. Quand il était enfant, Londres a connu des combats de rue indécis des mois durant, et certains lui ont laissé un souvenir intense. De là à dire qui se battait contre qui, il en serait bien incapable puisqu'il n'existe aucune archive écrite ni aucun témoignage oral d'un alignement des puissances autre que l'actuel. En ce moment, par exemple, en 1984 — si l'on est bien en 1984 — l'Océanie est en guerre contre l'Eurasie et alliée à l'Estasie. Personne ne reconnaît jamais ni en public ni en privé que les alliances aient pu être différentes. Or cela ne fait que quatre ans que l'Océanie est en guerre contre l'Eurasie et alliée à l'Estasie, lui le sait très bien. Seulement, ce n'est qu'une bribe de conscience furtive et aléatoire, due à son manque de contrôle sur sa mémoire. Officiellement, il n'y a jamais eu de changement d'alliances. L'Océanie est en guerre contre l'Eurasie, par conséquent, l'Océanie a toujours été en guerre contre l'Eurasie. L'ennemi du moment représente le mal absolu, dès lors tout accord passé ou futur avec lui ne saurait être ni avoir été.

Le plus inquiétant, se dit-il pour la énième fois en tirant avec effort ses épaules en arrière (mains sur les hanches, ils exécutent des torsions du buste censées fortifier les muscles du dos), le plus inquiétant, c'est que tout puisse être vrai. Si le Parti peut manipuler le passé et décider que tel ou tel événement n'a pas eu lieu, cette idée est assurément bien plus terrifiante encore que celle de la torture ou de la mort à venir.

Le Parti prétend que l'Océanie n'a jamais été alliée à l'Eurasie. Lui, Winston Smith, sait parfaitement qu'elles étaient encore alliées quatre ans plus tôt, mais où cette information est-elle déposée ? Exclusivement dans sa conscience, vouée à l'anéantissement à court terme. Et si tous les autres acceptent le mensonge imposé par le Parti, si tous les récits concordent avec lui, ce même mensonge passe dans l'histoire et devient vérité. « Qui contrôle le passé contrôle l'avenir », clame un slogan du Parti, « et qui contrôle le présent contrôle le passé. » Or le passé, devenu altérable, n'a pourtant jamais changé. Ce qui est vrai aujourd'hui est vrai depuis les siècles des siècles. C'est simple, il suffit d'une série de victoires ininterrompues sur la mémoire. « Contrôle du réel », comme on dit, et en néoparler, « doublepenser ».

« Repos ! » jappe la monitrice d'une voix un peu plus cordiale.

Winston laisse tomber les bras le long de son corps et remplit lentement ses poumons. Son esprit vagabonde dans les dédales du doublepenser. Savoir sans savoir, être conscient de la vérité intégrale tout en racontant des mensonges savamment construits. Entretenir en même temps deux opinions antithétiques, avec une égale conviction. Jouer la logique contre la logique, bafouer la morale tout en s'en réclamant, croire la démocratie impossible et désigner le Parti comme son gardien, oublier ce qu'il faut oublier, puis retrouver la mémoire si nécessaire pour oublier aussitôt ensuite. Et surtout, appliquer ce traitement au procédé lui-même : induire l'inconscience sciemment, et refouler l'acte d'autohypnose auquel on vient de se livrer — le comble de la subtilité. Pour comprendre le mot « doublepenser », encore faut-il être capable de doublepenser soi-même.

La monitrice les rappelle au travail. « Et maintenant voyons qui arrive à toucher ses orteils, lance-t-elle avec fougue. Le mouvement part du bassin, s'il vous plaît, camarades. Et un et deux ! Et un et deux... »

Winston a horreur de cet exercice qui lui provoque des élancements depuis les talons jusqu'aux fesses et se solde souvent par une nouvelle quinte de toux. Ses méditations perdent leur caractère semi-plaisant. Le passé, ils ne se sont pas contentés de le modifier, ils l'ont bel et bien détruit. Car comment établir le fait le plus évident lorsqu'on n'a d'autres archives que sa mémoire ? Il tente de se remémorer en quelle année il a entendu parler de Big Brother pour la première fois. Il lui semble que c'était au cours des années 1960, mais impossible d'en être certain. Dans l'histoire écrite par le Parti, il va sans dire qu'il figure le leader et le gardien de la Révolution de la première heure. Ses exploits ont petit à petit reculé dans le temps pour remonter à l'univers fabuleux des années 1940 puis des années 1930, où les capitalistes en drôles de chapeaux tuyaux de poêle parcouraient encore les rues de Londres dans leurs grandes automobiles rutilantes ou leurs voitures à cheval aux portières vitrées. Dans cette légende, impossible de faire la part de la vérité et de l'invention. Winston ne sait même pas en quelle année au juste le Parti a vu le jour. Il ne pense pas avoir entendu le mot « Sociang » avant 1960 mais peut-être qu'en obsoparler « Socialisme anglais » avait déjà cours. Tout part en fumée. Il arrive quand même qu'on mette le doigt sur un mensonge caractérisé. Ainsi, il n'est pas vrai que le Parti ait inventé les avions. Il en a vu dans sa petite enfance. Mais on ne peut rien prouver, on n'a jamais de preuve de rien. Une seule fois dans sa vie, il a tenu en main un document qui établissait la falsification d'un fait historique, et à cette occasion...

« Smith ! glapit la voix de mégère via le télécran. 6079 Smith W ! Oui, toi ! Plus bas, je te prie ! Tu peux mieux faire, tu ne t'appliques pas. Allez, plus bas. Voi-là, comme ça. Repos, toute l'escouade, regardez-moi. »

Winston est parcouru d'une suée, tout à coup. Son visage demeure impénétrable, cependant. Ne jamais montrer de désarroi. Ne jamais extérioriser sa rancune. Un battement de paupières suffit parfois à trahir son homme. Il regarde la monitrice lever les bras au-dessus de sa tête et, d'un mouvement sinon gracieux du moins précis et efficace, se pencher en avant et glisser sa première phalange sous ses orteils.

« Comme ça, camarades ! Voilà ce que je veux vous voir faire. Je vous montre encore une fois. J'ai trente-neuf ans, j'ai eu quatre enfants, et regardez-moi, dit-elle en replongeant en avant. Vous voyez, je ne plie pas les genoux. Vous pouvez tous en faire autant, si vous voulez, ajoute-t-elle en se redressant. Toute personne de moins de quarante-cinq ans peut toucher ses orteils. Nous n'avons pas tous le privilège de combattre en première ligne, le moins que nous puissions faire est de nous maintenir en forme. Pensez à nos petits gars sur le front de Malabar, à nos marins sur les Forteresses Flottantes ! Imaginez ce qu'ils endurent. Allez, on essaie encore une fois. C'est mieux, camarade, beaucoup mieux », dit-elle en encourageant Winston qui, dans un élan héroïque, vient de toucher ses pieds sans fléchir les genoux, pour la première fois depuis des années.

En poussant le profond soupir involontaire qui marque le début de sa journée de travail malgré la proximité du télécran, Winston tire le parlécrite vers lui, souffle sur le micro poussiéreux, et chausse ses lunettes. Il déroule et agrafe ensemble quatre petits cylindres de papier qui sont déjà tombés du tube des pneumatiques aboutissant à sa droite.

Les parois de la cabine comportent trois orifices ; à droite du parlécrite, un tuyau étroit réservé aux messages écrits, à gauche, un plus large pour les journaux, et dans le mur latéral, à portée de main, une fente protégée par un rabat grillagé. Elle est destinée aux papiers à jeter. Il en existe des milliers, des dizaines de milliers parfaitement semblables dans tout l'édifice, non pas seulement dans chaque salle, mais à intervalles rapprochés dans chaque couloir. On les appelle, ce qui veut tout dire, les trous de mémoire. Lorsqu'on est sûr qu'un document est à jeter ou bien lorsqu'on voit un bout de papier traîner, on soulève automatiquement le rabat du trou de mémoire le plus proche pour le glisser dans la fente, et il est aussitôt aspiré par un courant d'air chaud vers les énormes chaudières tapies quelque part dans les profondeurs de l'édifice.

Winston examine les quatre feuilles de papier qu'il a déroulées. Chacune contient un message d'une ou deux lignes seulement, dans un jargon abrégé à usage interne qui, sans être du néoparler, comporte essentiellement des termes de néoparler. Ces messages disent :

Times 17-3-84 discours BB Afrique malrapporté rectifier

Times 19-12-83 prévisions 3 4^e trim, 83 coquilles vérifier numéro actuel

Times 14-2-84 miniplein malcité sur chocolat rectifier

Times 3-12-83 compte-rendu ordrejourn BB doubleplusinbon, ref à non-personnes, récrire intégral et refhiérar avant archive

Avec une pointe de satisfaction, Winston met de côté le numéro quatre, qui nécessitera un travail complexe et responsable : il préfère le garder pour la fin. Les autres, c'est la routine, même si le deuxième risque de l'obliger à patauger laborieusement dans des listes de chiffres.

Il compose l'indicatif des « Numéros précédents » sur le télécran et demande les exemplaires du *Times* correspondant à sa tâche, lesquels sortent du tube pneumatique au bout de quelques minutes à peine. Les messages qu'il a reçus renvoient à des articles ou des informations qu'on estime pour des raisons diverses et variées devoir modifier ou, selon le terme officiel, rectifier. Ainsi, à en croire le *Times* du 17 mars, Big Brother avait prédit dans son discours de la veille qu'il ne se passerait rien sur le front de l'Inde du Sud mais que l'Eurasie déclencherait bientôt une nouvelle offensive en Afrique du Nord. En l'occurrence, le Haut Commandement de l'Eurasie a déclenché son offensive en Inde du Sud sans inquiéter l'Afrique du Nord. Il est donc impératif de reprendre le paragraphe du discours pour lui faire prédire ce qui s'est effectivement produit. De même, le *Times* du 19 décembre a publié les prévisions officielles de production de divers biens de consommation au quatrième trimestre de 1983, qui se trouvait aussi être le sixième trimestre du neuvième plan triennal. Le numéro du jour contient les chiffres de la production effective, qui laissent apparaître une erreur grossière dans les estimations. Winston a pour tâche de rectifier celles-ci pour les faire correspondre aux derniers chiffres. Quant au troisième message, il relève d'une simple erreur réparable en deux minutes. Il n'y a pas si longtemps — en février — le Ministère de l'Abondance a fait la promesse — pris l'engagement catégorique, selon la formule consacrée — qu'il n'y aurait pas de réduction des rations de chocolat en 1984. Or justement, Winston ne l'a pas oublié, elles passeront de 30 à 20 grammes à la fin de la semaine. Il suffit de substituer à la promesse originale la prévision qu'il sera sans doute nécessaire de réduire les rations au mois d'avril.

Dès que Winston a traité une demande, il agrafe ses corrections au numéro du *Times* en cause, et introduit le tout dans le tube pneumatique. Puis, geste devenu quasi machinal, il froisse le message original et les notes qu'il a pu prendre, et les fourre dans le trou de mémoire où ils seront dévorés par les flammes.

Sans qu'il connaisse le détail de ce qui se passe dans le labyrinthe invisible où aboutissent les tubes, il a une idée du processus général. Aussitôt que les corrections nécessaires à un numéro donné sont rassemblées et collationnées, le numéro est réimprimé, et l'original détruit ; la nouvelle version prend alors place dans les dossiers. Ce processus de modification permanente s'applique aux journaux mais aussi aux livres, aux périodiques, aux brochures, aux affiches, aux prospectus, aux films, aux enregistrements sonores, aux dessins animés et aux photos, à toute sorte de littérature ou de document susceptible de détenir une quelconque incidence idéologique. Le passé est ainsi réactualisé de jour en jour pour ne pas dire de minute en minute. De cette façon, il devient possible de prouver, documents à l'appui, que toute prédiction émise par le Parti s'est vérifiée. Et *a contrario*, on ne conserve jamais trace d'informations ou d'opinions qui desserviraient les besoins du moment. L'histoire n'est plus qu'un palimpseste, soigneusement effacé et récrit aussi souvent que nécessaire. Une fois la rectification effectuée, il devient impossible de prouver qu'il y a eu falsification. La section la plus importante du personnel du Service des Archives, où ils sont bien plus nombreux que celle où travaille Winston, se compose d'employés ayant pour seule tâche de retrouver et rassembler tous les exemplaires des livres, journaux et autres documents qui, devenus caducs, vont être détruits. Un numéro du *Times* qui, à la suite de changements d'alignements politiques ou d'erreurs prévisionnelles de Big Brother, a peut-être été récrit une douzaine de fois, se trouve toujours dans les dossiers avec sa date originale, et il ne subsiste aucun exemplaire susceptible de le contredire. Les livres aussi sont récupérés et récrits à maintes reprises et invariablement republiés sans qu'on fasse état nulle part des modifications. Les instructions écrites elles-mêmes, que Winston jette sitôt après les avoir exécutées, ne disent ni n'impliquent jamais qu'il s'agisse de commettre un faux. Il y est seulement question d'erreurs, de coquilles, de citations déformées qu'il faut rétablir au nom de l'exactitude.

D'ailleurs, songe-t-il en rectifiant les chiffres du Ministère de l'Abondance, il ne s'agit pas de faire un faux, mais de substituer une absurdité à une autre. Les données que l'on traite n'ont le plus souvent aucun rapport avec le monde réel, pas même le rapport que le mensonge suppose. Les statistiques relèvent de la plus haute fantaisie dans leur version originale comme dans leur version revue et corrigée. La plupart du temps, les

responsables sont censés les tirer de leur imagination. Par exemple, le Ministère de l'Abondance avait estimé la production de chaussures à 145 millions de paires pour le trimestre. La production effective s'élève à 62 millions. Mais en récrivant le chiffre, Winston l'a réduit à 57 millions dans le seul but d'étayer la déclaration habituelle que les quotas ont été dépassés. De toute façon, 57 millions n'est pas plus près de la vérité que 62 voire 145, car en réalité il est probable qu'on n'a pas produit de chaussures du tout et plus vraisemblable encore que personne n'en sait rien et que tout le monde s'en fiche éperdument. Tout ce qu'on sait, c'est que chaque trimestre un nombre astronomique de chaussures sont produites sur le papier, pendant que la moitié des Océaniens marchent sans doute pieds nus. Et il en va ainsi de tout fait consigné, majeur ou mineur. Tout se fond dans un théâtre d'ombres où l'on ne sait même plus au juste en quelle année on se trouve.

Il jette un coup d'œil de l'autre côté du hall. Dans la cabine opposée à la sienne, un petit bonhomme méthodique avec une ombre de barbe noire au menton, un nommé Tillotson, travaille d'arrache-pied, un journal plié sur les genoux et la bouche collée au micro comme pour ne rien laisser filtrer au-delà du télécran. Il lève les yeux et ses lunettes lancent un éclair hostile dans la direction de Winston.

Celui-ci le connaît à peine et n'a pas la moindre idée de ce qu'il fait à son poste. Les employés du Service des Archives ne parlent pas volontiers de leur travail. D'un bout à l'autre du long couloir sans fenêtres, avec ses deux rangées de cabines, parmi le froissement permanent des paperasses et le brouhaha des voix qui chuchotent dans les micros, il y a des gens que Winston ne connaît même pas de nom alors qu'il les voit aller et venir d'un pas pressé jour après jour, et gesticuler pendant les Deux Minutes de Haine. Il sait que dans la cabine voisine la petite bonne femme rousse s'acharne quotidiennement à retrouver et effacer dans la presse le nom des personnes vaporisées et conséquemment considérées comme n'ayant jamais existé. Il y a après tout une certaine logique à cet emploi si l'on songe que son propre mari a été vaporisé deux ans plus tôt. Quelques cabines plus loin, un personnage placide, inefficace et rêveur nommé Ampleforth, qui a des poils dans les oreilles et un talent étonnant pour jongler avec les rimes et la métrique, est occupé à produire des versions expurgées — établir le texte définitif, selon la formule — de poèmes devenus idéologiquement choquants mais qui doivent pour des raisons diverses rester dans les anthologies. Et ce hall, avec sa cinquantaine d'employés, n'est qu'une sous-division, une cellule parmi d'autres, dans la ruche complexe du Service des Archives. Plus loin, au-dessus, au-dessous, d'autres essais d'employés s'affairent à une multiplicité incroyable de tâches. Il y a les énormes imprimeries, avec leurs préparateurs, leurs experts typographes et leurs studios au matériel sophistiqué pour retoucher les photos. Il y a la division des téléprogrammes avec ses ingénieurs, ses producteurs et ses équipes d'acteurs choisis tout spécialement pour leur talent d'imitateur. Il y a une armée de commis aux références, dont le rôle consiste simplement à dresser des listes de journaux et de périodiques à récupérer. Il y a de vastes hangars pour entreposer les documents corrigés, et des chaudières cachées où l'on détruit les originaux. Et quelque part, dans l'anonymat le plus total, il y a les cerveaux-directeurs qui orchestrent le tout et définissent les grandes lignes de la politique exigeant que tel fragment du passé soit conservé, tel autre falsifié, tel autre enfin purement et simplement effacé.

Encore le Service des Archives n'est-il qu'une branche du Ministère de la Vérité, qui n'a pas pour vocation première de reconstruire le passé mais de pourvoir les citoyens d'Océanie en journaux, films, manuels, programmes de télécran, pièces, romans, bref en informations, instructions et divertissements de toutes sortes, de la statue au slogan, du poème lyrique au traité de biologie en passant par l'abécédaire pour enfants et le dictionnaire de néoparler. Et le Ministère ne doit pas seulement répondre aux demandes diverses et variées du Parti, il doit répéter l'opération au niveau inférieur pour le prolétariat. Il existe un ensemble de différents services qui traitent la littérature, la musique, le théâtre et les distractions au sens le plus général destinés au prolétariat. C'est là qu'on produit la presse torchon qui ne contient guère que des pages sportives, des faits divers et des horoscopes ; là qu'on produit les romans de gare, les films dégoulinant de sexe et les rengaines sentimentales entièrement composées sur une sorte de kaléidoscope communément appelé versificateur. Il y a même une unité dédiée à la pornographie de bas étage — la Pornunit — qui envoie sous pli discret ses productions qu'aucun membre du Parti, sinon ses concepteurs, n'a le droit de voir.

Trois messages viennent de sortir du tube pneumatique pendant que Winston travaillait mais ils contiennent des questions simples, qu'il a déjà réglées lorsque les Deux Minutes de Haine l'interrompent. Il retourne ensuite à sa cabine, prend le dictionnaire de néoparler sur son étagère, pousse le parlécriteur de côté, nettoie ses lunettes et s'attelle à la tâche majeure de la matinée.

Le grand plaisir de sa vie, c'est son travail. La plupart du temps, c'est une routine fastidieuse, mais parfois il doit traiter des dossiers si difficiles, si embrouillés qu'il peut se y perdre comme dans un problème mathématique, rédiger des faux subtils avec pour seul guide sa connaissance des principes du Sociang et sa perception de ce que le Parti veut lui faire dire. Or il est bon dans ce domaine, et il est même arrivé qu'on lui confie la rectification d'articles de fond dans le *Times* écrits entièrement en néoparler. Il déroule le message mis de côté un peu plus tôt et lit :

Times 3-12-83 compte-rendu ordrejourn BB doublepluspinbon, ref à non-personnes, récrire intégral et refhiérar avant archive

En obsoparler (c'est-à-dire en bon anglais) les instructions donnent à peu près ceci :

Le compte-rendu du billet du jour de Big Brother dans le *Times* du 3 décembre 1983 est très insatisfaisant car il fait référence à des personnes non existantes. Récrire intégralement et soumettre le projet à une autorité supérieure avant archivage.

Winston lit donc l'article fautif. Le billet de Big Brother était consacré à l'éloge d'une organisation connue sous le sigle FFCC, qui expédiait des cigarettes et autres gâteries propres à soutenir le moral des matelots sur les Forteresses Flottantes. Un certain camarade Withers, membre en vue du Parti Intérieur, avait fait l'objet d'une mention spéciale et été décoré de l'Ordre du Mérite Insigne, deuxième classe.

Trois mois plus tard, le FFCC était dissous subitement et sans explications. Il y a donc lieu de supposer que Withers et ses associés sont tombés en disgrâce sans que la presse ni le télécran n'aient fait état de l'affaire — ce qui était d'ailleurs prévisible, car il est rare que les délinquants politiques soient jugés ou même publiquement dénoncés. Les grandes purges concernant des milliers de gens, avec procès publics des traîtres et des mentocriminels qui se livrent à des confessions abjectes de leurs crimes avant d'être exécutés, constituent des spectacles spéciaux qui n'ont lieu qu'une fois tous les deux ans, à peu près. En général, ceux qui ont eu le tort de susciter le déplaisir du Parti disparaissent corps et biens, après quoi on n'entend plus jamais parler d'eux. On n'a pas le moindre indice sur leur sort, et il se peut même qu'ils ne soient pas morts. Winston connaît une trentaine de personnes, outre ses parents, qui ont ainsi disparu tôt ou tard.

Il se caresse le nez avec un trombone. Dans la cabine d'en face, Tillotson est toujours recroquevillé sur son parlécriteur avec des mines de conspirateur. Il lève la tête un instant : nouvel éclair hostile. Winston se demande s'il est en train de traiter le même dossier que lui car la chose est tout à fait possible. Un problème aussi épineux n'est jamais confié à une seule personne, mais à l'inverse, réunir un comité serait l'aveu qu'on falsifie le document. Il est fort probable qu'une douzaine d'employés soient en train d'élaborer des versions concurrentes de ce qu'a dit Big Brother, versions qui seront immédiatement revues et corrigées par un cerveau-directeur du Parti Intérieur, lequel mettra en route le processus de vérifications et de contre-vérifications requises à l'issue duquel le mensonge enfin sélectionné passera dans les archives et deviendra vérité.

Winston ignore pourquoi Withers a été disgracié. Peut-être pour corruption, peut-être pour incompétence. À moins que Big Brother ne se soit débarrassé d'un subordonné trop populaire. Ce Withers ou quelqu'un de son entourage a peut-être été soupçonné de tendances hérétiques. Peut-être enfin, et c'est l'hypothèse la plus probable, cette disgrâce s'est-elle produite parce que les purges et les vaporisations font partie intégrante des mécanismes du gouvernement. Le seul indice réside dans la formule « ref à non-personnes », car elle signifie que Withers est déjà mort. La chose ne

va pas de soi, en effet : lorsque les gens sont arrêtés, ils sont parfois remis en liberté un an ou deux avant d'être exécutés. Il peut même arriver que quelqu'un qu'on croyait mort depuis longtemps fasse une apparition spectrale à un procès public pour mettre en cause une centaine de ses concitoyens avant de se volatiliser, cette fois définitivement. Mais Withers est déjà une non-personne. Il n'existe pas, il n'a jamais existé. Dans le cas présent, il ne suffit donc pas d'infléchir les propos de Big Brother. Mieux vaut lui faire tenir un discours sans rapport avec le sujet original.

Il pourrait lui faire prononcer une classique dénonciation des traîtres et des mentocriminels, mais ce serait un peu gros. D'un autre côté, inventer une victoire sur le front ou une nouvelle surproduction fracassante dans le neuvième plan triennal risque de trop compliquer les comptes-rendus. Ce qu'il faut ici, c'est une œuvre de pure imagination. L'icône jaillit dans son esprit, comme toute prête : un certain camarade Ogilvy récemment mort au combat dans des circonstances héroïques. À l'occasion, Big Brother consacre en effet son billet à un humble sous-fifre du Parti dont il cite en exemple la vie et la mort. Ce jour-là, il rendra donc hommage au camarade Ogilvy. Certes, le camarade en question n'existe pas, mais il suffira de quelques lignes et d'un photomontage pour lui donner vie sans plus tarder.

Il réfléchit un instant puis tire le parlécrite vers lui et se met à dicter dans le style familier de Big Brother, à la fois martial et ampoulé, dont il imite sans peine les questions rhétoriques immédiatement suivies de leurs réponses : « Quelle leçon tirer de ces faits, camarades ? La leçon, qui est aussi un des principes fondamentaux du Sociang, etc. »

À l'âge de trois ans, le camarade Ogilvy refusait tous les jouets sauf un tambour, une mitraillette et un petit hélicoptère ; à six ans, il est entré avec un an d'avance et par dérogation spéciale chez les Espions. À neuf ans, il était chef de troupe. À onze ans, il a dénoncé son oncle à la Mentopolice après avoir surpris une conversation à résonances délictueuses. À dix-sept ans, il était organisateur de district dans les Jeunesses Antisexe. À dix-neuf ans, il a inventé une grenade aussitôt adoptée par l'état-major et qui a fait trente et un morts en une seule déflagration chez des prisonniers eurasiens. À vingt-trois ans, il est mort en opérations. Poursuivi par des appareils ennemis alors qu'il survolait l'océan Indien avec des dépêches importantes, il s'est extrait de son hélicoptère lesté de sa mitrailleuse et il a sauté en eau profonde avec les dépêches, fin qu'on ne saurait considérer sans envie, conclut Big Brother, qui ajoute quelques remarques sur la pureté et la rectitude de sa vie. Le camarade a en effet vécu dans l'abstinence, non fumeur, ne connaissant d'autre distraction que son heure de sport quotidienne au gymnase ; il avait fait vœu de chasteté, estimant le mariage et le souci d'une famille incompatibles avec un dévouement de tous les instants au devoir. Il n'avait d'autre sujet de conversation que les principes du Sociang, ni d'autre but dans l'existence que de défaire l'ennemi eurasien, et de traquer les espions, les mentocriminels et les traîtres en tout genre.

Winston se demande s'il faut le décorer du Mérite Insigne mais il finit par décider que non car ce détail entraînerait trop de vérifications en aval.

Une fois de plus, il jette un coup d'œil à son rival, dans la cabine face à la sienne. Quelque chose lui dit que ce Tillotson est en train de traiter le même problème que lui. Pas moyen de savoir quelle proposition sera retenue, mais il est profondément convaincu que ce sera la sienne, car le camarade Ogilvy, pas encore sorti de son imagination une heure plus tôt, a désormais pris corps. Chose curieuse, on sait créer des morts, mais pas des vivants. Le camarade Ogilvy, qui n'aura jamais existé au présent, existe désormais dans le passé et, une fois oubliée la falsification, son existence aura la même authenticité et s'imposera avec la même évidence que celle de Charlemagne ou de Jules César.

À la cantine au plafond bas, dans les profondeurs de la terre, la queue du déjeuner avance par à-coups. La salle est déjà bondée et il y règne un bruit assourdissant. Depuis le grillage du comptoir, la fumée du ragoût déverse son odeur aigre et métallique qui n'arrive pas tout à fait à couvrir les vapeurs du gin de la Victoire. Tout au fond de la salle se trouve en effet un petit bar, ou plutôt un trou dans le mur, où l'on achète du gin pour dix cents la timbale.

— Mais voilà celui que je cherchais ! dit une voix dans le dos de Winston.

Il se retourne et voit son ami Syme, du Service de la Recherche. Ami, c'est trop dire : on n'a plus d'amis, on a des camarades, certains dont la société est plus agréable que d'autres. Syme est philologue et spécialiste du néoparler. Il fait d'ailleurs partie de l'immense équipe d'experts occupée à compiler la Onzième Édition du Dictionnaire. C'est un bonhomme minuscule, plus petit encore que Winston, brun, avec des yeux globuleux à l'expression morose et ironique à la fois, qui semblent fouiller le visage de son interlocuteur en lui parlant.

— Je voulais te demander si tu aurais des lames de rasoir.

— Eh non, s'empresse de répondre Winston avec un fond de mauvaise conscience. J'ai remué ciel et terre, il n'y en a plus.

Tout le monde quémande des lames de rasoir à longueur de temps. À vrai dire, il lui en reste deux neuves, qu'il garde précieusement. La pénurie dure depuis des mois. Il peut arriver du jour au lendemain que les magasins du Parti soient en rupture de stock pour tel ou tel article de première nécessité. Tantôt les boutons, tantôt le fil à repriser ou les lacets de chaussures ; en ce moment, ce sont les lames de rasoir. Pour s'en procurer il faut tenter de discrètes incursions du côté du marché « libre » — et encore.

— Je me sers de la même depuis six semaines, ment Winston.

La queue avance d'un coup puis, comme ils s'immobilisent de nouveau, il se retourne vers Syme. Chacun prend un plateau en métal graisseux sur la pile au bout du comptoir.

— Tu as été voir la pendaison des prisonniers, hier ? demande Syme.

— J'étais au travail, répond Winston sur un ton neutre. On va la voir aux actualités, de toute façon.

— Piètre substitut.

Les yeux moqueurs de Syme parcourent le visage de Winston. « Toi, je te connais, semblent-ils dire, je te perce à jour. Je sais très bien pourquoi tu n'es pas allé la voir, cette exécution. » À sa manière d'intellectuel, Syme est d'une orthodoxie venimeuse. Il parle avec une délectation perverse des raids d'hélicoptères sur les villages ennemis, des procès et des confessions de mentocriminels ainsi que des exécutions dans les caves du Ministère de l'Amour. Il faut absolument l'éloigner de ces sujets-là pour l'entraîner sur le terrain des finesses du néoparler, car alors il dit des choses intéressantes qui font autorité. Winston détourne légèrement la tête pour éviter les grands yeux sombres inquisiteurs.

— Pendaison impeccable, cette fois. Ça gâche tout, je trouve, quand ils leur entravent les pieds. J'aime bien les voir gigoter. Et puis, ce qui me plaît le plus, c'est à la fin, quand la langue ressort toute bleue, bleu vif, le détail me réjouit.

— Suivant, siouplait, dit le prolo en tablier blanc en brandissant sa louche.

Winston et Syme poussent leur plateau sous le grillage et chacun reçoit aussitôt sa ration réglementaire — une gamelle de ragoût rosâtre, un quignon de pain, un cube de fromage, un mug de café de la Victoire sans lait et une pastille de saccharine.

— Il y a une table là-bas, sous le télécran, dit Syme. On prendra du gin au passage.

Le gin leur est servi dans des chopes de porcelaine sans anse, ils se faufilent à travers la salle bondée et déchargent leurs plateaux sur la table de métal, dans un coin de laquelle subsiste une flaque de ragoût infecte qui ressemble à du vomi. Winston prend sa chope, marque un temps pour se préparer au choc et descend la gnlô au goût de pétrole. Il cligne des yeux pour chasser ses larmes, et découvre aussitôt qu'il a faim. Il se met à engloutir des cuillerées du magma où surnagent des cubes spongieux qui pourraient bien être à base de viande. Ils n'échangent pas un mot avant d'avoir liquidé leurs gamelles. À gauche de Winston, derrière lui, quelqu'un parle sans arrêt à toute vitesse, d'une voix rauque et nasillarde à la fois — on croirait entendre un canard — qui parvient à se détacher sur le vacarme de la salle.

— Alors, le dictionnaire, ça avance ? demande Winston en forçant sa voix pour se faire entendre.

— Doucement, je suis sur les adjectifs, c'est passionnant.

Le visage de Syme s'est éclairé à la mention du néoparler. Il repousse sa gamelle, prend le quignon de pain dans une main et le fromage dans l'autre, et se penche par-dessus la table pour ne pas avoir à brailler.

— La Onzième Édition sera la bonne. Nous sommes en train de donner à la langue sa forme définitive, celle qu'elle aura quand plus personne n'en parlera d'autre. Quand nous en aurons fini, les gens comme toi devront tout réapprendre. Tu crois sans doute que l'essentiel de notre tâche est d'inventer des mots. Mais pas du tout ! Nous détruisons des mots, au contraire, par dizaines, par centaines, tous les jours. Nous dégraissons la langue jusqu'à l'os. La Onzième Édition ne contiendra pas un seul mot susceptible de devenir obsolète avant 2050.

Il mord voracement dans son pain et avale deux bouchées, puis il reprend, avec une cuistrerie passionnée. Son fin visage à la peau mate s'anime, ses yeux ont perdu leur expression moqueuse, ils deviennent presque rêveurs.

— Il n'y a rien de plus beau que la destruction des mots. Bien sûr, l'épuration maximale se situe du côté des verbes et des adjectifs, mais il y a aussi des centaines de noms superflus. Pas seulement les synonymes, les antonymes, aussi. Car enfin, pourquoi conserver un mot qui n'est que le contraire d'un autre ? Chaque mot contient son opposé en soi. Prends « bon », par exemple, si tu as « bon », quel besoin d'avoir « mauvais » ? « Inbon » fera l'affaire aussi bien et même mieux parce qu'il en sera l'exact contraire, ce qui n'est pas le cas de « mauvais ». De même, si tu veux

une version renforcée de « bon », ça ne rime à rien d'avoir une kyrielle de mots approximatifs comme « excellent, « superbe » et compagnie. « Plusbon » couvre le sens, et même « doubleplusbon », si on veut insister. Bien sûr, nous employons déjà ces formes mais dans la version définitive du néoparler, il n'y en aura plus d'autres. Au bout du compte, la notion de bon et de mauvais sera couverte par six mots seulement, qui se ramèneront à un seul. Tu vois comme c'est beau, Winston ? L'idée vient de Big Brother, bien sûr, ajoute-t-il comme pour réparer un oubli.

Winston laisse planer une ferveur diffuse sur son visage à la mention de Big Brother, ce qui n'empêche pas Syme de détecter chez lui un certain manque d'enthousiasme.

— Tu n'apprécies pas le néoparler à sa juste valeur, commente-t-il avec un air de tristesse. Même quand tu écris, tu continues à penser en obsoparler. J'ai lu des articles de toi dans le *Times*. Pas mal, mais ça sent la traduction. Au fond du cœur, tu adhères encore à l'obsoparler avec tout le flou qui l'accompagne, les nuances superflues. Ce qu'il y a de beau dans la destruction des mots t'échappe. Sais-tu que le néoparler est la seule langue dont le vocabulaire rétrécit chaque année ?

Winston le sait, bien sûr. Il sourit d'un air qu'il espère approbateur mais n'ose pas répondre. Syme prend une autre bouchée de pain noir et poursuit :

— Ne vois-tu pas que tout le propos du néoparler est de rétrécir le champ de la pensée ? À terme, nous rendrons littéralement impossible le mentocrime pour la bonne raison qu'il n'y aura plus de mots pour le commettre. Tout concept sera exprimé par un seul vocable, dont le sens sera strictement défini et les significations annexes effacées puis oubliées. Déjà, avec la Onzième Édition, on y est presque. Mais c'est un processus qui va perdurer après que toi et moi serons morts depuis longtemps. Au fil des ans, on aura de moins en moins de mots, et le champ de conscience rétrécira à proportion. Aujourd'hui déjà, il n'y a pas de raison ni d'excuse au mentocrime, ce n'est qu'une question d'autodiscipline, de contrôle sur la réalité. Mais à terme, nous n'aurons même plus besoin de ça. La Révolution sera complète quand la langue sera parfaite. Le néoparler c'est le Sociang, et le Sociang c'est le néoparler, ajoute-t-il avec une satisfaction mystique. Il ne t'est jamais venu à l'idée qu'en 2050, au plus tard, il ne restera plus un être humain qui soit en mesure de comprendre la conversation que nous sommes en train d'avoir ?

— Sauf..., objecte Winston, qui s'interrompt.

Il avait le mot « prolétaires » sur le bout de la langue mais il se retient de peur que cette remarque n'offense l'orthodoxie. Syme a cependant deviné sa pensée.

— Les prolos ne sont pas des êtres humains, dit-il avec légèreté. En 2050, voire plus tôt, l'obsoparler aura totalement disparu des mémoires. Toute la littérature passée aura disparu avec lui. Chaucer, Milton, Shakespeare, Byron n'existeront plus qu'en néoversions qui ne se contenteront pas de rectifier les textes mais leur feront dire le contraire de ce qu'ils disaient. La littérature du Parti elle-même changera. Les slogans aussi. Comment veux-tu avoir un slogan comme « Liberté est Servitude » une fois que le concept de liberté aura été aboli ? Le climat de pensée sera radicalement différent. D'ailleurs, il n'y aura plus de pensée comme on la conçoit aujourd'hui. L'orthodoxie, c'est de ne pas penser. De ne pas avoir besoin de penser. L'orthodoxie, c'est l'inconscience.

Winston est saisi d'une conviction subite : un de ces jours, Syme sera vaporisé. Trop malin, voit trop clair, parle trop vrai. Ces gens-là déplaissent au Parti. Il va disparaître un de ces jours, c'est écrit sur son visage.

Winston a mangé son pain et son fromage. Il se tourne de côté sur sa chaise pour boire son café. À la table de gauche, l'homme à la voix stridente continue de dégoiser sans vergogne. Dos tourné à Winston, une jeune femme qui est peut-être sa secrétaire l'écoute et semble approuver vigoureusement tout ce qu'il dit. De temps en temps, Winston saisit des « Tu as tout à fait raison ! Je suis tout à fait d'accord » proférés par une voix juvénile un peu bécasse. Mais l'autre ne se tait pas pour autant, même pendant ces interjections. Winston connaît l'homme de vue, il occupe un poste important au Service Littérature. C'est un type d'une trentaine d'années, avec un cou puissant et une grande bouche mobile. Il rejette la tête en arrière, et sous cet angle, ses lunettes dans la lumière, il présente à Winston deux disques vides à la place des yeux. Détail effroyable, dans cette logorrhée qui sort de sa bouche, impossible de distinguer le moindre mot. Une fois seulement, Winston saisit la formule « éradication complète et définitive du Goldsteinisme », crachée tout d'une pièce, comme une ligne imprimée sans espace. Le reste, il n'y entend qu'un caquet vide de sens. Néanmoins, il n'est pas besoin d'entendre ce que l'homme dit pour en deviner le propos général. Qu'il dénonce Goldstein, qu'il exige des mesures plus fermes contre les mentocriminels et les saboteurs, qu'il fulmine contre les atrocités de l'armée eurasienne, ou qu'il fasse l'éloge de Big Brother ou des héros sur le Front de Malabar, on peut être sûr que chaque mot relève de l'orthodoxie la plus parfaite, du pur Sociang. En observant ce visage sans yeux aux mâchoires qui claquent lui vient le sentiment étrange qu'il ne s'agit pas d'un humain mais d'un automate. Ce n'est pas le cerveau qui s'exprime, mais le larynx. Strictement parlant, ce sont bien des mots qui sortent de cette bouche, mais au lieu d'être du discours articulé, ce n'est qu'un bruit émis en toute inconscience, comme le canard cancan.

Syme s'est tu un instant. Il fait des dessins dans la flaque de ragoût avec le manche de sa cuillère. La voix continue, volubile, bien audible malgré le vacarme ambiant.

— Il y a un mot, en néoparler, dit Syme, je ne sais pas si tu le connais, c'est « couaquer ». Il fait partie de ces mots qui ont deux sens opposés : appliqué à un adversaire, c'est une insulte, à quelqu'un qu'on estime, un compliment.

Il finira vaporisé, pas de doute, pense de nouveau Winston. Il le pense avec un voile de tristesse, même s'il sait que Syme le méprise, le trouve légèrement antipathique, et n'hésiterait pas à le dénoncer comme mentocriminelle s'il voyait une raison de le faire. Il y a chez cet homme une faille subtile. Il lui manque quelque chose, de la discrétion, du détachement, une forme d'imbécillité salvatrice. On ne peut pas lui reprocher la moindre déviance, il croit dur comme fer aux principes du Sociang, vénère Big Brother, se réjouit des victoires, hait les hérétiques non seulement avec sincérité mais avec un zèle de tous les instants, en se tenant au courant des dernières nouvelles, bien plus qu'un membre lambda du Parti. Et pourtant, il traîne avec lui une aura d'homme pas très recommandable. Il dit des choses qu'il vaudrait mieux taire, il a lu trop de livres et il fréquente le Café du Châtaigner, repaire de peintres et de musiciens. Aucune loi, fût-elle non écrite, n'interdit de fréquenter le Café du Châtaigner, n'empêche que c'est un lieu mal famé. Les vieux leaders discrédités du Parti en avaient fait leur rendez-vous avant de disparaître dans les purges. Goldstein lui-même y aurait été vu, des années, des décennies plus tôt. Il ne faut pas être grand clerc pour prédire le sort qui attend Syme. Et pourtant il ne fait aucun doute que s'il percevait ne serait-ce que trois secondes les opinions secrètes de Winston, il le dénoncerait illico à la Mentopolice. Tout le monde en ferait autant, certes, mais Syme le premier. Le zèle ne suffit pas. L'orthodoxie, c'est l'inconscience.

Syme lève les yeux : « Tiens, voilà Parsons », dit-il d'un ton qui sous-entend plus ou moins « ce pauvre minus ».

Parsons, voisin de Winston à la Résidence de la Victoire, se dirige vers eux en se faufilant entre les tables. C'est un blond replet, de taille moyenne, doté d'un faciès de grenouille. À trente-cinq ans, il commence à s'empâter au niveau du cou et de la taille, mais ses mouvements demeurent alertes et juvéniles. Toute sa physionomie est d'ailleurs celle d'un petit garçon au format adulte : il a beau porter la combinaison réglementaire, on ne peut s'empêcher de l'imaginer en uniforme de petit Espion, short bleu, chemisette grise et foulard rouge. Il évoque un garçonnet aux genoux à fossettes et aux avant-bras potelés sous ses manches retroussées. D'ailleurs, il s'empresse d'enfiler un short dès qu'une randonnée collective ou toute autre activité physique lui en donne le prétexte. Il les salue tous deux d'un « Salut, salut ! » enjoué et s'assied à leur table. Il dégage une odeur de transpiration intense. La sueur perle sur tout son visage rose, l'homme présente des capacités de sudation hors du commun. Au Centre

communautaire, on sait toujours qu'il vient de jouer au tennis de table à l'humidité du manche de raquette. Syme a sorti un rouleau de papier où s'aligne une longue colonne de mots et il l'étudie, un stylo à encre entre les doigts.

— Regarde-moi celui-là qui travaille pendant la pause, s'exclame Parsons avec un coup de coude à Winston. Faut être mordu, quand même ? Qu'est-ce que tu lis, mon vieux ? Ça doit être trop fort pour moi. Dis voir, Smith, si je te cours après, c'est pour récupérer cette contriibe que tu as oublié de me donner.

— Quelle contriibe, déjà ? demande Winston qui met la main à la poche d'un geste automatique.

Il faut réserver un bon quart de son salaire mensuel pour ces contributions volontaires, si nombreuses qu'on s'y perd.

— Mais tu sais bien, pour la Semaine de la Haine, les collectes par immeubles. Je suis trésorier du pâté de maisons. On met le paquet, ça va être du spectacle. Je vais te dire, ça sera pas ma faute si la Résidence de la Victoire a pas le record de pavois dans la rue. Deux dollars, que tu m'as promis.

Winston déniché deux billets sales et froissés et les lui tend, sur quoi Parsons consigne le montant de sa participation dans un carnet, de son écriture appliquée d'illettré.

— Au fait, vieux, il paraît que mon petit garnement t'a visé avec sa fronde, hier. Je lui ai passé un sacré savon, je lui ai même dit que j'allais la lui confisquer s'il recommençait.

— J'ai cru comprendre qu'il était contrarié de ne pas pouvoir assister à l'exécution, dit Winston.

— Bah, qu'est-ce que tu veux, ça montre qu'il a bon esprit, toujours. C'est des petits sacripants, l'un comme l'autre, mais pour être motivés, ils sont motivés. Ils n'ont qu'une idée en tête, leur travail d'Espions, et puis la guerre, naturellement. Vous savez ce qu'elle a fait, ma puce, samedi dernier, pendant que sa troupe était en randonnée du côté de Berkhamsted ? Elle a pris deux camarades avec elle et elles ont faussé compagnie aux autres pour passer l'après-midi à suivre un inconnu. Pendant deux heures, elles l'ont pas lâché, à travers bois, et puis quand elles sont arrivées à Amersham, elles l'ont livré aux patrouilles.

— Pourquoi est-ce qu'elles ont fait ça ? demande Winston, déconcerté.

Parsons poursuit sur un ton de triomphe :

— Ma gamine voulait vérifier que c'était pas un agent ennemi, largué par parachute, peut-être. Mais voilà où je voulais en venir, vieux. Ce qui l'a mise sur la voie, c'est qu'il portait des drôles de chaussures, elle a dit qu'elle en avait jamais vu des pareilles et que le gars pouvait bien être étranger. Malin, non, pour une gosse de sept ans ?

— Qu'est-ce qu'on lui a fait, à cet homme ? demande Winston.

— Ah, ça, j'en sais rien, mais je serais pas étonné qu'on l'ait...

Parsons fait le geste d'épauler un fusil et émet un claquement de langue pour figurer la détonation.

— Tant mieux ! ponctue Syme distraitement, sans lever le nez de sa liste.

— C'est vrai qu'on ne peut pas prendre de risque, approuve dûment Winston.

— Eh oui, quoi, on est en guerre, conclut Parsons.

Comme pour confirmer ce constat, un appel de trompette émane du télécran juste au-dessus de leur tête. Ce n'est cependant pas la proclamation d'une victoire militaire, cette fois, mais seulement une annonce du Ministère de l'Abondance.

« Camarades ! Votre attention, camarades ! lance une voix jeune et pleine de fougue. Nous avons des nouvelles triomphales à vous communiquer. Nous avons gagné la bataille de la production ! Les retours désormais complets sur la production des biens de consommation font ressortir que le niveau de vie s'est élevé de 20 % au cours de l'année écoulée. Dans toute l'Océanie on a pu voir des manifestations spontanées de travailleurs sortis des usines et des bureaux pour défiler dans les rues avec des banderoles exprimant leur gratitude envers Big Brother qui nous permet cette nouvelle vie heureuse grâce à la sagesse de sa gouvernance. Voici quelques chiffres qui nous sont parvenus. Denrées alimentaires... »

La formule « notre nouvelle vie heureuse » revient plusieurs fois. Depuis quelque temps, c'est une des formules favorites du Ministère de l'Abondance. Parsons, l'attention stimulée par l'appel de trompette, écoute bouche bée avec l'ennui solennel du catéchisé. Il n'arrive pas à suivre les chiffres, mais il comprend qu'il y a lieu de s'en réjouir. Il a tiré de sa poche une bouffarde infecte, déjà à moitié pleine de tabac carbonisé : avec la ration de tabac à 100 grammes par semaine, pas de quoi bourrer une pipe. Winston fume une cigarette de la Victoire qu'il a soin de tenir à l'horizontale. La ration suivante n'arrive pas avant le lendemain, et il ne lui en reste que quatre. Pour l'instant, il demeure sourd aux bruits éloignés afin d'entendre le flot déversé par le télécran. Ainsi, il y aurait même eu des manifestations pour remercier Big Brother d'avoir porté les rations de chocolat à 20 grammes par semaine. Hier seulement, il a été annoncé qu'elles seraient réduites à ces 20 grammes. Et ils avalent ça, du jour au lendemain ? Oui, ils l'avalent. Parsons gobe la chose sans difficulté, avec la stupidité d'un veau. L'homme sans yeux, à l'autre table, la gobe fanatiquement, passionnément, avec un furieux désir de traquer, de dénoncer et de vaporiser quiconque prétendrait que les rations précédentes étaient de 30 grammes. Syme aussi, de façon plus complexe, en recourant au doublepenser. Syme avale ça. Serait-il donc le dernier à garder une mémoire ?

Le télécran continue de déverser ses statistiques mirobolantes : par rapport à l'année dernière, il y a davantage à manger, davantage de vêtements, de logements, de meubles, de marmites, plus de fioul, plus de vaisseaux, plus d'hélicos, plus de livres, plus de bébés — plus de tout, sauf de maladie, de délinquance et de folie. D'année en année, de minute en minute, même, les chiffres s'envolent, tous les records sont pulvérisés. Comme Syme avant lui, Winston a pris sa cuillère et la trempe dans la sauce blanchâtre qui a dégouliné sur la table pour faire un dessin. Il médite avec rancœur sur la texture de la vie. Est-ce qu'elle a toujours été la même ? Est-ce que les aliments ont toujours eu le même goût ? Il jette un coup d'œil circulaire sur la cantine bondée, plafond bas, murs crasseux à force de contact avec d'innombrables corps, tables et chaises de métal en triste état, si rapprochées que les coudes se touchent, cuillères tordues, plateaux cabossés, mugs blancs grossiers, de la graisse sur toutes les surfaces, de la crasse dans toutes les fentes ; une odeur aigrelette et composite de mauvais gin et de mauvais café, de ragoût métallique et de linge sale. Le cœur se soulève et les poils se hérissent en permanence comme pour protester, on a le sentiment d'avoir été floué d'un droit. Cependant, il ne se souvient pas que les choses aient été bien différentes. De tout temps, s'il a bonne mémoire, on n'a jamais vraiment eu assez à manger, jamais eu de chaussettes ou de sous-vêtements qui ne soient pas pleins de trous, de meubles qui ne soient pas branlants et abîmés, on n'a jamais été chauffé convenablement. En revanche, on a toujours connu les métros bondés, les immeubles décrépits, le pain noir, le thé rare, le café infect et la pénurie de cigarettes — rien d'abondant ni d'abordable, sinon le gin de synthèse. Et s'il est vrai qu'on vit de plus en plus mal ces désagréments avec l'âge, ne faut-il pas y voir le signe qu'ils ne sont pas naturels, précisément ? Car l'organisme se révolte devant l'inconfort, la crasse et le manque, les hivers qui n'en finissent pas, les chaussettes qui collent à la peau, les ascenseurs toujours en panne, l'eau tiédasse, le savon granuleux, les cigarettes qui se délitent, les plats qui ont un drôle de goût. Or pourquoi serait-ce intolérable si l'on ne gardait le souvenir ancestral que les choses ont jadis été tout autres ?

De nouveau, il considère la cantine. Presque tout le monde est laid et le serait même vêtu autrement que de l'uniforme bleu. À l'autre bout de la salle, tout seul à une table, un drôle de petit bonhomme-blatte est en train de boire une tasse de café, ses petits yeux passant d'un objet à l'autre avec une expression soupçonneuse. Qu'il est facile de croire, si l'on ne regarde pas autour de soi, que le type physique idéal selon le Parti — grands jeunes gens musclés, jeunes filles aux seins lourds, tous blonds, bronzés, vigoureux, insouciant — existe vraiment, voire prédomine. En réalité, à sa

connaissance, la majorité des habitants de la Zone Un sont petits, moricauds et contrefaits ; curieux phénomène, le genre cloporte prolifère au sein des ministères : bonshommes courts sur pattes qui grossissent de bonne heure, gestes vifs d'insectes, visages indéchiffrables, petits yeux noyés dans le gras de la face. Il faut croire que c'est le type qui prospère sous l'égide du Parti.

L'annonce du Ministère de l'Abondance s'achève sur un nouvel appel de trompette et une musique métallique retentit. Parsons, l'enthousiasme vaguement réveillé par l'avalanche de chiffres, retire sa pipe de sa bouche.

— Sûr que le Ministère de l'Abondance a fait du bon boulot, cette année, dit-il, opinant du chef en homme averti. Au fait, Smith, mon vieux, tu n'aurais pas quelques lames de rasoir en trop, des fois ?

— Eh non, ça fait six semaines que je me sers de la même.

— Ah bon, je demandais à tout hasard, hein.

— Désolé.

À la table d'à côté, la voix de canard, un temps réduite au silence par l'annonce du Ministère, a repris de plus belle, tout aussi fort. Sans savoir pourquoi, Winston se surprend à penser à Mme Parsons, avec son cheveu pauvre et la poussière dans ses rides. Il ne lui donne pas deux ans avant que ses enfants la dénoncent à la Mentopolice ; elle sera vaporisée. Syme sera vaporisé, lui-même sera vaporisé, O'Brien sera vaporisé. Mais Parsons ne le sera jamais. La créature sans yeux à la voix de canard ne sera jamais vaporisée. Les bonshommes-blattes si agiles qui grouillent au Ministère, dans le dédale des couloirs, ne seront jamais vaporisés non plus. Et la fille brune, celle qui travaille au Service Littérature, ne le sera pas davantage. Il a l'impression de savoir d'instinct qui va survivre et qui périr, mais à quoi tient la différence, il serait en peine de le dire.

Tout à coup, il est tiré de sa rêverie en sursaut. À la table voisine, la fille s'est retournée à demi et elle le regarde. C'est la brune en question. Elle l'observe du coin de l'œil, mais avec une insistance bizarre. Dès qu'elle croise son regard, elle détourne le sien.

Il en a froid dans le dos, traversé par une terreur atroce qui passe aussitôt mais laisse dans son sillage un malaise taraudant. Pourquoi cette fille le surveille-t-elle ? Pourquoi le suit-elle ? Il ne se rappelle malheureusement pas si elle était déjà à cette table à son arrivée ou si elle s'y est installée ensuite. Mais une chose est sûre, la veille, lors des Deux Minutes de Haine, elle s'est assise juste derrière lui sans nécessité apparente. Il est donc fort probable qu'elle avait pour but de vérifier s'il braillait assez fort.

Son idée première lui revient : elle ne fait sans doute pas partie de la Mentopolice, mais ce sont justement les espions amateurs qui représentent le plus grand danger. Combien de temps l'a-t-elle regardé, cinq minutes peut-être ? Il est possible qu'il n'ait pas parfaitement maîtrisé sa physionomie. Rien n'est plus dangereux que de laisser ses pensées vagabonder dans un lieu public ou à portée de télécran. Tic nerveux, mimique d'anxiété inconsciente, soliloque, le moindre détail peut trahir s'il révèle une anomalie quelconque, quelque chose à cacher. D'ailleurs, une expression déplacée (l'incrédulité à la nouvelle d'une victoire, par exemple) est un délit en soi. Il y a même un mot pour le dire en néoparler, faciocrime.

La fille lui tourne le dos de nouveau. Peut-être qu'elle ne le suit pas, après tout. Peut-être ne faut-il voir qu'une coïncidence dans le fait qu'elle s'est assise si près de lui deux jours de suite. Sa cigarette s'est éteinte. Il la pose soigneusement au bord de la table, il la fumera après le travail, s'il l'empêche de se vider d'ici là. Quand bien même la fille de la table à côté serait une espionne de la Mentopolice — auquel cas il se retrouvera dans les caves du Ministère de l'Amour d'ici trois jours — pas question de gâcher un mégot. Syme a plié son bout de papier avant de le ranger dans sa poche. Parsons s'est remis à parler.

— Je t'ai pas raconté la dernière de mes chenapans, mon vieux, dit-il avec un petit rire sans retirer sa pipe de sa bouche, ils ont mis le feu à la jupe d'une vieille, au marché, parce qu'ils l'avaient vue emballer des saucisses dans une affiche de Big Brother. Ils se sont glissés en douce derrière elle, avec une boîte d'allumettes. Ils l'ont salement brûlée, je crois. Ah, c'est des sacripants, mais du vif-argent, hein ! Ils reçoivent une formation du tonnerre, chez les Espions, maintenant. Encore mieux que de mon temps. Tu te rends compte, ils leur ont offert des cornets acoustiques pour écouter par le trou des serrures. Ma gamine en a rapporté un l'autre soir, elle l'a essayé sur la porte du séjour, et elle dit qu'elle entend deux fois mieux qu'en collant son oreille. Bon, c'est qu'un jouet, mais quand même, ça va dans le bon sens.

C'est alors que le télécran émet un sifflement perçant qui annonce la reprise du travail. Les trois hommes sautent sur leurs pieds pour se joindre à la ruée vers les ascenseurs, et la cigarette de Winston se vide de son tabac.

Winston écrit dans son journal :

C'était un soir, il y a trois ans, il faisait sombre, dans une ruelle près d'une des grandes gares de chemin de fer. Elle se tenait à côté d'une porte, sous un lampadaire anémique. Son visage était jeune, couvert d'une épaisse couche de peinture. En fait, c'est cette peinture qui m'a attiré, cette blancheur de masque, ces lèvres rouge vif. Les femmes du Parti ne se fardent jamais. Il n'y avait que nous dans la rue, pas de télécran. Elle a dit deux dollars. J'ai...

Il a du mal à poursuivre pour l'instant. Il ferme les yeux en appuyant les doigts sur ses paupières comme pour en extirper la vision récurrente. Il éprouve la tentation vertigineuse de crier un chapelet d'obscénités à tue-tête. Ou de se taper la tête contre les murs, de renverser la table à coups de pied, de catapulte l'encrier par la fenêtre — bref, tout geste violent, bruyant ou douloureux susceptible d'effacer le souvenir qui le tourmente.

Ton pire ennemi, c'est ton système nerveux. À tout moment, la tension intérieure risque de se traduire par un symptôme visible. Il pense à un homme croisé dans la rue, quelques semaines plus tôt, un individu d'allure banale, membre du Parti, trente-cinq quarante ans, plutôt grand et mince, qui portait une serviette. Ils étaient à quelques mètres l'un de l'autre lorsqu'il a vu la moitié gauche de son visage subitement déformée par une espèce de spasme, qui s'est répété au moment où ils se croisaient. Ce n'était qu'un frémissement, un tremblement, bref comme le déclic d'un obturateur, mais manifestement habituel. Il se souvient d'avoir pensé : Il est fichu, le pauvre diable. Le pire, c'est que le mouvement était peut-être parfaitement inconscient. Le plus grand péril, c'est de parler en dormant. Difficile de se prémunir contre celui-là...

Il soupire et se remet à écrire.

J'ai franchi la porte avec elle, traversé une cour et suis descendu dans une cuisine, au sous-sol. Il y avait un lit contre le mur, et une lampe sur la table, réglée très bas... Elle...

Il grince des dents ; il voudrait cracher. En même temps qu'à la fille du sous-sol, il pense à Katharine, sa femme. Car il est marié, l'a été en tout cas ; sans doute l'est-il toujours, sa femme n'étant pas morte à sa connaissance. Il lui semble avoir encore dans les narines l'odeur tiède de la cuisine, une odeur de renfermé, de cafards, de linge sale, et d'infâme parfum bon marché — parfum cependant excitant car les femmes du Parti n'en mettent jamais, c'est impensable. Seules les prolétaires en portent. Dans son esprit, le parfum est intimement lié à la fornication.

Aller avec cette femme a constitué son seul écart en deux ans ou presque. Tout commerce avec une prostituée est bien entendu interdit, mais la règle fait partie de celles qu'on peut s'enhardir à transgresser de temps en temps. C'est dangereux, mais on ne risque pas sa vie si l'on est pris, cinq ans de travaux forcés tout au plus à condition de n'avoir aucun antécédent. Par ailleurs, ce n'est pas très compliqué, il faut seulement éviter d'être pris en flagrant délit. Les quartiers pauvres grouillent de femmes prêtes à se vendre. Il y en a même qu'on achète avec une bouteille de gin, alcool censément interdit aux prolétaires. En fait, le Parti est enclin à encourager sans le dire la prostitution comme exutoire à des instincts qu'on ne peut éradiquer complètement. La débauche est anodine en soi tant qu'elle demeure furtive, sans joie, et ne concerne que des femmes d'une classe dominée et méprisée. Le crime impardonnable, c'est la liberté de mœurs entre membres du Parti. Pourtant, même si c'est l'un des crimes le plus fréquemment confessés par les accusés au cours des grandes purges, on a du mal à imaginer comment on parviendrait à le commettre.

Le but du Parti n'est pas seulement d'empêcher les hommes et les femmes de former des alliances qui échapperaient à son contrôle. Son propos véritable quoique inavoué est de vider l'acte sexuel de tout plaisir. L'ennemi, ce n'est pas tant l'amour que l'érotisme, dans le mariage comme hors mariage. Toutes les unions entre membres du Parti doivent recevoir l'aval d'un comité *ad hoc* qui — sans que le principe en soit jamais énoncé en termes clairs — refusera systématiquement sa permission à un couple qui lui semblerait fondé sur une attirance physique. Le seul but reconnu du mariage est d'engendrer des enfants qui serviront le Parti. Le rapport sexuel doit donc être tenu pour une opération mineure peu ragoûtante, comme de prendre un lavement. Là encore, ce n'est jamais formulé explicitement, c'est inculqué subrepticement depuis l'enfance à tout membre du Parti. Il y a même des organisations comme les Jeunesses Antisexe qui prônent la chasteté absolue pour les deux sexes. Selon elles, les enfants doivent être procréés par insémination artificielle, « insmart » en néoparler, et élevés dans des institutions publiques. Leur discours n'est pas vraiment pris au sérieux, mais il est bel et bien cohérent avec l'idéologie du Parti. Celui-ci s'efforce de tuer l'instinct sexuel, ou, à défaut, de le gauchir et de l'avilir. Winston ne sait pas pourquoi il en est ainsi, mais la chose semble aller de soi. Et auprès des femmes, ces efforts ont été largement couronnés de succès.

Il se remet à penser à Katharine. Neuf ans, dix, presque onze en fait qu'ils sont séparés. Curieux qu'il pense aussi rarement à elle. Il lui arrive même d'oublier carrément qu'il a été marié. Ils ne sont restés ensemble qu'une quinzaine de mois. Le Parti n'autorise pas le divorce mais encourage la séparation quand il n'y a pas d'enfants.

Katharine était une grande blonde, très droite, avec des mouvements splendides. Elle avait un visage audacieux, au nez aquilin, un visage qu'on aurait été tenté de trouver noble avant de découvrir qu'il n'y avait rien derrière, moins que rien. Dès le début de leur vie conjugale, il s'est rendu compte — mais peut-être parce qu'il la connaissait plus intimement que la plupart de ses relations — qu'elle avait la cervelle la plus vide, la plus vulgaire, la plus débile qu'il ait jamais rencontrée. Pas une idée qui ne soit un slogan ; pas une imbécillité, pas une, que le Parti ne puisse lui faire avaler. Il l'avait surnommée par-devers lui « la voix de son maître ». Et pourtant, il aurait supporté de vivre avec elle à un problème près — le sexe.

Sitôt qu'il la touchait, elle tressaillait et se raidissait. Quand il la prenait dans ses bras, il croyait tenir une figurine de bois articulée. Et chose étrange, alors même qu'elle le serrait contre elle, il avait l'impression — tant ses muscles se rigidifiaient — qu'elle le repoussait de toutes ses forces.

Allongée les yeux clos sans résister ni coopérer, elle subissait. Il en ressentait une gêne abominable, et, avec le temps, c'est devenu abominable tout court. Mais même alors, il aurait pu vivre avec elle à condition de convenir qu'ils resteraient chastes. Or, paradoxalement, c'était elle qui refusait. Il leur fallait faire un enfant si possible. Alors ils continuaient de s'exécuter, une fois par semaine, très régulièrement, sauf impossibilité. Elle lui rappelait d'ailleurs cette besogne le matin pour le soir, en manière de pense-bête. Elle employait deux formules : « faire un bébé » et « notre devoir envers le Parti ». (Si !) Bientôt, il a vu avec une véritable terreur le retour du jour désigné. Mais par chance, il ne leur est pas venu d'enfant et elle a fini par renoncer, après quoi ils se sont rapidement séparés.

Winston soupire en silence. Il reprend sa plume et écrit.

Elle s'est jetée sur le lit et aussitôt, sans le moindre préliminaire, elle a retroussé sa jupe avec le geste le plus abominable, le plus grossier qu'on puisse imaginer. J'ai...

Il se revoit, debout dans la pénombre, avec l'odeur de cafards et de parfum bon marché dans les narines, et dans le cœur un sentiment de défaite et de rancune qui, même en ce moment-là, se mêlait au souvenir de Katharine avec son corps blanc paralysé par le pouvoir hypnotique du Parti. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? Pourquoi ne pourrait-il pas avoir une femme à lui au lieu de ces corps à corps infects à des années d'écart ? Mais une vraie histoire d'amour n'est pas envisageable. Les femmes du Parti se ressemblent toutes. Chastes et loyales au Parti jusque dans leurs fibres. À force de conditionnement précoce, de jeux de plein air et d'eau froide ; à force de sornettes serinées à l'école, chez les Espions et dans les ligues ; à force de conférences, de défilés, de chants et de slogans, à force de musique martiale, on les a dénaturées. La raison lui dit qu'il doit bien y avoir des exceptions, le cœur n'en croit rien. Toutes des citadelles imprenables, ainsi que le Parti les a voulues. Et ce qu'il désire, lui, plus encore que d'être aimé, c'est fracasser ces murailles de vertu, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie. L'acte sexuel réussi est un acte de rébellion. Le désir est un mentocrime. S'il avait éveillé les sens de Katharine, autant que faire se pouvait, son acte se serait apparenté à de la séduction, alors même qu'elle était sa femme.

Mais la fin de l'histoire reste à écrire.

J'ai monté la mèche de la lampe. Quand je l'ai vue dans la lumière...

Après l'obscurité, la faible lueur de la lampe à paraffine lui a paru éclatante. Pour la première fois, il a bien vu la femme. Il a fait un pas vers elle et s'est immobilisé, partagé entre désir et terreur. Il était cruellement conscient du risque encouru en venant jusque-là. Il pouvait se faire cueillir par une patrouille à la sortie — qui sait si des policiers n'étaient pas postés dehors en ce moment même ? S'il s'en allait sans avoir commis ce qu'il était venu faire...

Il faut qu'il l'écrive. Il faut qu'il l'avoue. Ce qu'il venait de voir à la lueur de la lampe, c'était que la femme était vieille. La couche de fard sur son visage était si épaisse qu'on aurait dit un masque prêt à se fendiller ; elle avait des fils blancs dans les cheveux. Mais le détail franchement atroce, c'est qu'entre ses lèvres molles il n'apercevait qu'un gouffre noir. La femme n'avait plus une seule dent.

Il écrit en toute hâte, griffonne plutôt :

Quand je l'ai vue dans la lumière, c'était une vieille, cinquante ans au bas mot. Mais ça ne m'a pas arrêté, j'y suis allé quand même.

Il appuie de nouveau les doigts contre ses paupières. Enfin, il l'a écrit, seulement ça ne change rien. La thérapie n'a pas marché. L'envie de crier des obscénités à tue-tête est plus forte que jamais.

« S'il y a un espoir, écrit Winston, il est du côté des prolos. »

S'il y a un espoir, il faut qu'il soit du côté des prolos, car c'est seulement parmi ces masses grouillantes et cependant tenues pour quantité négligeable, soit quatre-vingt-cinq pour cent de la population, que naîtra la force de détruire le Parti. On ne le renversera pas de l'intérieur. Ses ennemis, s'il en a, n'ont aucun moyen de se rassembler, ni même de se repérer. À supposer que la légendaire Fraternité existe vraiment, ce qui est possible après tout, il est inconcevable que ses membres puissent se réunir à plus de deux ou trois. La révolte passe par une expression du regard, une inflexion de la voix, et un mot chuchoté de temps en temps, tout au plus. Tandis que les prolétaires, si seulement ils prenaient conscience de leur force, n'auraient nul besoin de conspirer. Il leur suffirait de se soulever et de s'ébrouer comme un cheval qui chasse les mouches autour de lui. S'ils le voulaient, ils auraient la puissance de faire exploser le Parti du jour au lendemain. Il faudra bien qu'ils s'en rendent compte tôt ou tard... Quoique.

Un jour qu'il marchait dans la cohue, une formidable clameur issue de centaines de voix s'était élevée dans une petite rue toute proche. Un cri immense et terrible où se mêlaient colère et désespoir, un « Ooooh » grave et sonore, tel le bourdon d'une cloche. Son cœur avait bondi dans sa poitrine. Ça y est ! C'est l'émeute ! Enfin les prolétaires brisent leurs chaînes ! Une fois arrivé sur les lieux, il avait découvert une populace de deux ou trois cents femmes autour d'un marché de rue. À voir l'expression tragique de leur visage, on aurait cru qu'elles étaient à bord d'un navire en perdition. Mais en un clin d'œil, le désespoir général s'était fractionné en une multitude de querelles individuelles. Ce qui se passait, c'était qu'un stand vendait des casseroles en fer-blanc — pauvre camelote en vérité mais les ustensiles de cuisine sont pour ainsi dire introuvables. Or le marchand était subitement arrivé en rupture de stock. Celles qui avaient été servies, bousculées par toutes les autres, tentaient de partir avec leur casserole tandis que des douzaines d'insatisfaites vociféraient autour du stand, accusant le marchand de favoritisme et de garder exprès de la marchandise en réserve. Elles s'étaient remises à crier. Deux femmes au visage bouffi, l'une échevelée, s'étaient emparées de la même casserole, chacune tentant de l'arracher à l'autre. La poignée n'avait pas mis longtemps à céder. Il les avait regardées avec dégoût. Et pourtant, l'espace d'un instant, quelle puissance presque effroyable était montée dans ce cri de quelques centaines de gorges seulement ! Pourquoi ne pouvaient-elles pas hurler de même pour quelque chose qui en vaille la peine ?

Il écrit :

Tant qu'il n'y aura pas de prise de conscience, il n'y aura pas de révolte, et tant qu'il n'y aura pas de révolte, pas de prise de conscience.

On dirait presque la transcription littérale d'un manuel du Parti, car, bien entendu, le Parti prétend avoir libéré les prolétaires de la servitude. Avant la Révolution, ils étaient odieusement opprimés par les capitalistes, affamés, menés au fouet, les femmes contraintes de travailler dans les mines de charbon (à dire vrai, elles y descendent toujours), les enfants vendus aux usines dès l'âge de six ans. Mais en même temps, fidèle à son principe de doublepenser, le Parti enseigne que les prolétaires sont des créatures inférieures qu'il faut tenir sous le joug comme des bêtes en leur appliquant quelques règles simples. En réalité, on sait très peu de choses sur eux. Tant qu'ils continuent à travailler et à se reproduire, le reste de leurs activités importe peu. Livrés à eux-mêmes comme le bétail dans la pampa argentine, ils sont revenus à un mode de vie qui leur paraissait naturel, sur un modèle ancestral. Ils naissent et grandissent dans le caniveau, traversent une éphémère période de splendeur physique et de désir sexuel, se marient à vingt ans, commencent à vieillir à trente et meurent le plus souvent à soixante. La pénibilité du travail, le souci du foyer et des enfants, les minables querelles de voisinage, les films, le foot, la bière, et surtout les jeux d'argent, suffisent à combler leur horizon mental. Il n'est pas difficile de les tenir en main. Quelques agents de la Mentopole traversent leurs rangs en permanence, répandant de fausses rumeurs, repérant et éliminant les individus potentiellement dangereux. Mais on ne tente même pas de leur inculquer l'idéologie du Parti. Il n'est pas souhaitable qu'ils entretiennent des convictions politiques. Tout ce qu'on leur demande, c'est de manifester un patriotisme primaire qu'on pourra solliciter chaque fois qu'il faudra leur faire accepter des journées plus longues ou des rations plus maigres. Et même lorsqu'ils sont mécontents, ce qui arrive parfois, leur mécontentement ne mène nulle part faute d'une vue d'ensemble ; il se focalise sur des griefs mesquins. Les maux plus vastes leur échappent systématiquement. La grande majorité d'entre eux n'a pas de télécran à domicile et la police civile elle-même n'intervient que rarement parmi eux. À Londres, la criminalité offre des visages variés, avec tout un monde parallèle de voleurs, bandits, prostituées, revendeurs de drogue et racketteurs de tout poil, mais tant que les choses se passent entre prolos, peu importe. En matière de mœurs, ils ont carte blanche pour suivre leur code ancestral, le puritanisme du Parti ne leur est pas imposé. La licence sexuelle n'est pas sanctionnée, le divorce est licite. Du reste, on leur permettrait même la pratique religieuse s'ils en manifestaient le besoin ou l'envie. Ils sont *au-dessous* de tout soupçon. Comme le dit le slogan du Parti, « Les prolos et les animaux sont libres ».

Winston tend le bras pour gratter avec précaution son ulcère variqueux qui recommence à le démanger. On en revient toujours là : impossible de savoir à quoi ressemblait la vie avant la Révolution. Il prend un manuel scolaire emprunté à Mme Parsons et se met à en copier un passage dans son journal.

Dans l'ancien temps, avant la Révolution glorieuse, Londres n'était pas la cité magnifique que nous voyons aujourd'hui mais une ville sombre, infecte et misérable où les pauvres n'avaient pas de chaussures aux pieds ni de toit sur leur tête. Des enfants de votre âge devaient travailler douze heures par jour pour des maîtres cruels, qui leur donnaient des coups de fouet s'ils n'allaient pas assez vite, et les nourrissaient de pain sec et d'eau. Pourtant, au sein de cette effroyable pauvreté se dressaient une poignée de demeures splendides où vivaient des riches, qui pouvaient avoir jusqu'à trente personnes à leur service. Ces riches s'appelaient des capitalistes. Ils étaient gros et gras, laids de figure, la méchanceté se lisait sur leur visage, comme vous pouvez le voir sur l'illustration ci-contre. Vous observez que l'homme est vêtu d'une longue

veste noire qui s'appelle un frac, et coiffé d'un drôle de chapeau luisant ressemblant à un tuyau de poêle qu'on appelait haut-de-forme. Tel était l'uniforme des capitalistes, qu'ils étaient seuls à avoir le droit de porter. Ils possédaient le monde entier à eux seuls, tous les autres étaient leurs esclaves. À eux la terre, les bâtiments, les usines et tout l'argent. Quiconque leur désobéissait était jeté en prison, renvoyé de son poste, réduit à la famine. Quand un homme du commun parlait à un capitaliste, il lui fallait humblement courber la tête, retirer sa casquette et lui dire « Monsieur ». Le chef de tous les capitalistes s'appelait le Roi, et...

La suite du catalogue, il la connaît. On y fera mention des évêques dans leurs manches de batiste, des juges en robe d'hermine, du pilori, des fers, du moulin de discipline, du chat à neuf queues, du banquet du Lord Maire, et de l'usage de baiser l'orteil du pape. Il existait aussi un certain *jus primae noctis*, sans doute absent des manuels scolaires, droit de cuissage qui autorisait tout capitaliste à coucher avec une de ses ouvrières d'usine.

Comment évaluer la part de mensonges dans tout ça ? Il est possible que les conditions de vie moyennes soient meilleures aujourd'hui qu'avant la Révolution, la seule preuve du contraire étant cette protestation muette qu'on ressent jusqu'à la moelle, cette impression instinctive qu'on vit une vie insupportable et qu'en d'autres temps il devait en aller autrement. La vraie caractéristique de la vie moderne — c'est ce qui le frappe — n'est pas sa cruauté ou son insécurité, mais plutôt sa stérilité, sa morosité, son apathie. Il suffit de regarder autour de soi pour constater qu'elle ne ressemble en rien aux mensonges qui dégoulinent du télécran, et pas davantage aux idéaux que le Parti prétend réaliser. Même pour un membre du Parti, il y a toutes sortes de sujets de mécontentement qui n'ont rien de politique — trimer dans un boulot mortellement ennuyeux, se battre pour une place dans le métro, reprendre des chaussettes usées jusqu'à la trame, mendier une pastille de saccharine, garder le moindre mégot. L'idéal fixé par le Parti est grandiose, terrible, étincelant, c'est un univers d'acier et de béton, de machines-monstres et d'armes terrifiantes, une nation de guerriers et de fanatiques qui avancent au pas cadencé comme un seul homme, qui pensent tous la même chose et braillent les mêmes slogans, qui passent leur vie à travailler, se battre, triompher, persécuter autrui, trois cents millions d'individus, un seul visage. La réalité, ce sont des villes en déliquescence, dont les habitants sous-alimentés traînent la savate (savate aux semelles trouées) dans des immeubles du XIX^e siècle rafistolés qui puent le chou et les toilettes bouchées. Il lui vient une vision de Londres, cité tentaculaire et décrépite au million de poubelles, à laquelle se superpose l'image de Mme Parsons, cheveu pauvre et rides profondes, en train de batailler désespérément avec son évier engorgé.

Il tend le bras pour se gratter de nouveau la cheville. Jour et nuit, le télécran te rebat les oreilles de statistiques prouvant que l'homme d'aujourd'hui est mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé, mieux divertie aussi ; qu'il vit plus longtemps, travaille moins, est plus grand, en meilleure santé, plus fort, plus heureux, plus intelligent, plus instruit qu'il y a cinquante ans — ce qu'il est impossible de prouver comme de démentir. Ainsi, le Parti prétend que 40 % des prolos adultes sont alphabétisés contre 15 % avant la Révolution. Il prétend que le taux de mortalité infantile est passé de 300 pour 1 000 avant la Révolution à 160 pour 1 000 depuis — et ainsi de suite. C'est une équation du premier degré à deux inconnues. Il n'est nullement exclu que les mots des livres d'histoire, y compris ceux qui sont acceptés sans se poser de question, relèvent de la plus haute fantaisie. Pour ce qu'il en sait, il n'y a peut-être jamais eu de droit de cuissage, ni de créature répondant au vocable de capitaliste, ni de chapeau haut de forme.

Tout part en fumée. Le passé est effacé, et sitôt son effacement oublié, le mensonge devient vérité. Une fois et une seule dans sa vie, il a détenu — mais après coup, c'est ce qui compte — la preuve concrète et irréfutable d'une falsification. Il l'a eue en main trente secondes. Ce devait être en 1973, en tout cas c'était au temps où Katharine et lui se sont séparés. Mais ça concernait un événement vieux de sept ou huit ans.

L'histoire commence vraiment au milieu des années 1960, à l'époque des purges monstres où les Pères de la Révolution ont été balayés une fois pour toutes. En 1970, il ne restait plus que Big Brother lui-même. Tous les autres avaient été dénoncés comme traîtres contre-révolutionnaires. Goldstein avait pris la fuite et se terrait on ne savait où, quant aux autres, certains avaient purement et simplement disparu, tandis que la plupart avaient été exécutés à l'issue de procès publics spectaculaires au cours desquels ils avaient avoué leurs crimes. Parmi les derniers survivants se trouvaient trois hommes nommés Jones, Aaronson et Rutherford. Ils avaient été arrêtés vers 1965. Comme souvent, on avait perdu leur trace pendant un an ou plus, de sorte qu'on ne savait pas s'ils étaient morts ou vivants, quand, tout à coup, on les avait placés sous les feux des projecteurs pour qu'ils s'accusent comme il était d'usage. Ils avaient avoué être d'intelligence avec l'ennemi (à cette époque-là aussi, l'ennemi c'était l'Eurasie), avoir détourné des fonds publics, assassiné divers membres fidèles du Parti, intrigué contre le leadership de Big Brother longtemps avant la Révolution, et commis des sabotages qui avaient coûté la vie à des centaines de milliers de gens. Après leur confession, ils avaient été pardonnés, réintégrés au sein du Parti, et s'étaient vu attribuer des postes en apparence prestigieux mais qui n'étaient que des sinécures. Tous les trois avaient publié dans le *Times* de longs articles abjects où ils analysaient les causes de leur défection et promettaient de se racheter.

Peu après leur libération, Winston les a vus en personne au Café du Châtaigner. Il se souvient avec quelle fascination épouvantée il les a observés du coin de l'œil. Personne aux tables alentour : il aurait été imprudent de se faire voir à côté d'eux. Ces hommes étaient bien plus âgés que lui, vestiges de l'ancien temps, dernières figures encore vivantes de l'époque héroïque du Parti. Il leur restait une aura romantique de clandestinité et de guerre civile. Malgré le flou des faits et des dates, il avait le sentiment d'avoir connu leurs noms avant même celui de Big Brother. Pour autant, c'étaient des ennemis, des hors-la-loi, des intouchables condamnés à être éliminés d'ici un an ou deux.

Ils étaient attablés en silence devant des verres de gin au clou de girofle, spécialité de la maison. Des trois, c'était Rutherford qui lui avait fait la plus forte impression, à cause de sa physionomie. Naguère caricaturiste célèbre, ses croquis brutaux avaient contribué à enflammer l'opinion publique avant et après la Révolution. Aujourd'hui encore, de loin en loin, ses caricatures paraissaient dans le *Times*. Mais ce n'étaient que de pâles imitations de sa première manière, des dessins sans vie peu convaincants, sempiternelle resucée des anciens thèmes — les taudis, les enfants affamés, les batailles de rue, les capitalistes en haut-de-forme — ils les arboraient jusque sur les barricades — un vain effort toujours répété pour revenir au passé. L'homme était monstrueux avec sa crinière poivre et sel grasseuse, son visage bouffi et couturé, ses lèvres épaisses, négroïdes. Jadis d'une force qu'on devinait colossale, son grand corps s'affaissait, se tassait, enflait ; il se délitait. On aurait dit qu'il se lézardait à vue d'œil, telle une montagne qui s'écroule.

15:00, l'heure solitaire. Winston ne se souvient pas par quel enchaînement de circonstances il s'était retrouvé au café à pareille heure. Il n'y avait presque personne. Une musique clinquante coulait en filet minuscule des télécrans. Les trois hommes étaient assis dans leur coin, sans un geste et sans un mot. De son propre chef, le serveur leur avait apporté une nouvelle tournée de gin. Il y avait un échiquier sur la table à côté d'eux, les pièces disposées sur le plateau — sans que la partie commence. Et puis, en l'espace d'une minute et demie peut-être, il s'était passé quelque chose sur les télécrans. Ce n'était plus le même air, la musique avait changé de tonalité. Il s'y mêlait... comment dire ? une note singulière, fêlée, discordante et narquoise à la fois. Une note jaune, avait-il pensé. Et puis une voix s'était mise à chanter :

*À l'ombre du grand châtaigner
Je t'ai vendu tu m'as trahi
À menteurs, menteurs et demi
À l'ombre du grand châtaigner.*

Les trois hommes n'avaient pas tressailli mais lorsque Winston avait jeté un coup d'œil au visage ravagé de Rutherford, il l'avait vu au bord des larmes. Et il avait remarqué, avec un frisson intérieur qu'il ne s'expliquait pas, qu'Aaronson et Rutherford avaient le nez cassé l'un comme l'autre.

Un peu plus tard, les trois hommes avaient été arrêtés pour la deuxième fois. On avait découvert qu'ils s'étaient lancés dans de nouveaux complots dès leur libération. Lors de leur second procès, ils avaient réitéré l'aveu de leurs crimes passés et en avaient confessé toute une série de nouveaux. Ils avaient été exécutés, et leur sort était consigné dans les livres d'histoire du Parti, pour servir de leçon à la postérité. Environ cinq ans après, en 1973, Winston déroulait une liasse de documents tout juste soufflés par le tube pneumatique sur son bureau quand il était tombé sur un bout de papier qu'on avait de toute évidence glissé parmi les autres et oublié. Sitôt qu'il l'avait défroissé, il s'était rendu compte de sa portée. C'était une demi-feuille arrachée à un numéro du *Times* vieux d'une dizaine d'années — comme il s'agissait du haut de la page, la date était indiquée — et qui contenait une photo des délégués lors d'une grande réunion du Parti, à New York. En évidence au milieu du groupe, on voyait Jones, Aaronson et Rutherford, parfaitement reconnaissables, et de toute façon leur nom figurait dans la légende correspondante.

Or précisément, lors de leurs deux procès, ces hommes avaient avoué se trouver en territoire eurasien à cette date-là. Ils avaient décollé d'une piste clandestine au Canada pour rallier un lieu de rendez-vous quelque part en Sibérie, où ils avaient conféré avec des membres du QG eurasien et trahi des secrets-défense capitaux. La date s'était imprimée dans la mémoire de Winston parce que c'était la Saint-Jean. Mais l'histoire devait figurer dans d'innombrables autres archives. La conclusion s'imposait : leurs aveux étaient un tissu de mensonges.

Certes, il n'avait pas fait là une grande découverte. Même à l'époque, il ne se figurait pas que les gens liquidés au cours des grandes purges avaient commis les crimes dont on les accusait. Cependant, il en tenait désormais la preuve concrète dans ce fragment de passé aboli : ainsi le fossile surgi dans une strate où l'on ne l'attendait pas réduit-il à néant toute une théorie géologique. Le détail aurait suffi à faire exploser le Parti s'il avait pu être diffusé au monde entier, et sa portée révélée.

Il s'était remis au travail aussitôt. Dès qu'il avait vu ce que la photo représentait, et ce qu'elle signifiait, il l'avait couverte d'une feuille de papier et, fort heureusement, quand il l'avait déroulée, elle se trouvait à l'envers par rapport au télécran.

Il avait pris son carnet sur ses genoux, et repoussé son fauteuil pour se mettre aussi loin que possible du télécran. Garder un visage imperturbable n'est pas difficile, on arrive même à contrôler sa respiration en faisant attention, mais les battements du cœur, c'est une autre affaire et le télécran est assez sensible pour les enregistrer. Il avait laissé passer dix minutes au jugé, en proie à l'angoisse qu'un impondérable, un courant d'air sur son bureau, par exemple, ne le trahisse. Et puis, en prenant soin de ne pas découvrir le cliché, il l'avait expédié dans le trou de mémoire, en même temps que d'autres papiers à jeter. Dans une minute, peut-être, il serait en cendres.

Ça s'est passé dix-onze ans plus tôt. Aujourd'hui, il garderait la photo. Curieux que le fait de l'avoir tenue entre ses doigts lui paraisse faire une différence maintenant encore, alors que la photo et l'événement dont elle témoignait ne sont plus qu'un souvenir. Est-ce que la mainmise du Parti sur le passé est moins forte parce qu'une preuve qui n'existe plus a cependant existé autrefois ?

Mais aujourd'hui, à supposer qu'on puisse la faire renaître de ses cendres, il n'est pas dit que la photo constitue une preuve. Déjà, à l'époque où il a fait sa découverte, l'Océanie n'était plus en guerre contre l'Eurasie ; ce devait donc être au profit de l'Eurasie que les trois hommes exécutés avaient trahi leur patrie. Depuis, d'autres chefs d'accusation se sont ajoutés, deux, trois, il ne se rappelle plus. Il est fort probable que les aveux ont été réécrits tant et plus, au point que les faits d'origine n'ont plus la moindre importance. Le passé change, mais surtout, il change en permanence. Ce qui affecte Winston le plus, ce qui est pour lui cauchemardesque, c'est de ne pas comprendre clairement l'objet de cette immense imposture. Les avantages immédiats qu'on peut avoir à falsifier le passé tombent sous le sens, mais la visée ultime lui demeure mystérieuse. Il reprend sa plume et écrit :

Je comprends COMMENT, je ne comprends pas POURQUOI.

Il se demande pour la énième fois s'il n'est pas fou lui-même. Car le fou n'est peut-être qu'une minorité réduite à un seul individu. Dans le temps, croire que la terre tournait autour du soleil était considéré comme un symptôme de folie, aujourd'hui c'est de croire que le passé est inaltérable. Il est peut-être le seul à le penser, il faut donc qu'il soit fou. Cela dit, l'idée ne le perturbe pas outre mesure : plus terrible serait de se dire qu'il se trompe.

Il reprend le manuel d'histoire destiné aux enfants et scrute le portrait de Big Brother placé en frontispice, les yeux au pouvoir hypnotique plongent dans les siens. On dirait qu'une force surhumaine t'opprime, la terreur te rentre dans le crâne, te dissuade de croire ce que tu crois, te persuade presque de ne pas croire tes yeux. Au bout du compte, le Parti annoncera que deux et deux font cinq et il faudra bien l'accepter. Il le fera tôt ou tard, la logique de sa position l'exige. Ce que sa philosophie nie tacitement, ce n'est pas simplement la validité de l'expérience mais l'existence même d'une réalité extérieure. L'hérésie suprême, c'est le sens commun. Et le plus terrifiant n'est pas qu'il te tue pour avoir pensé autrement, c'est qu'il puisse avoir raison. Car au fond, comment être sûr que deux et deux font quatre ? Que la force de la gravité est opérante ? Que le passé est immuable ? Si le passé et le monde extérieur n'existent que dans le cerveau, et si le cerveau se contrôle, alors...

Mais non ! Il a soudain l'impression que son courage redresse la tête de lui-même. Le visage d'O'Brien s'est invité dans son imagination sans qu'il sache à la faveur de quelle association d'idées. L'homme est de son côté, il en est sûr, sûr et certain. Ce journal, il l'a écrit pour lui, il le lui destine, telle une lettre sans fin que personne ne lira jamais, mais qui s'adresse bien à un correspondant précis, d'où sa tonalité particulière.

Le Parti te dit de ne pas croire tes yeux et tes oreilles. C'est son commandement ultime et essentiel. Son cœur sombre dans sa poitrine à l'idée de cette puissance formidable dressée contre lui, de la facilité avec laquelle le moindre intellectuel du Parti le désarçonnerait dans le débat par des arguments subtils qu'il ne réussirait pas à saisir, moins encore à contrer. Et pourtant, c'est lui qui est dans le vrai ! Ils ont tort et lui raison. L'évident, le bête et le vrai, il faut les défendre. Les lieux communs sont vrais, tiens bon ! Il existe bien un monde aux lois immuables, où les pierres sont dures, l'eau mouille, les objets sans support chutent vers le centre de la terre. Avec le sentiment de parler à O'Brien et aussi d'énoncer un axiome capital, il écrit :

La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Qu'elle soit accordée, et le reste suivra.

Du fond du passage émane une odeur de café torréfié — du vrai café, pas du café de la Victoire. Winston marque le pas sans le vouloir, dans la rue. Pendant deux secondes, il est de retour dans le monde à demi oublié de son enfance. Puis une porte claque et interrompt le parfum aussi brusquement qu'on couperait un son.

Il vient de parcourir des kilomètres sur les trottoirs et son ulcère variqueux l'élance. C'est la deuxième fois en trois semaines qu'il rate une soirée au Centre communautaire, ce qui est imprudent car on peut être sûr que le nombre des présences fait l'objet d'un contrôle scrupuleux. En principe, un membre du Parti n'a pas de temps libre, et il n'est jamais seul, sauf dans son lit. On considère que, hors de ses heures de service, des repas ou du temps de sommeil, il prend part à des loisirs communautaires. Faire quoi que ce soit qui dénote un penchant pour la solitude, ne serait-ce que marcher dans la ville, n'est jamais tout à fait anodin. Il y a même un mot pour ça en néoparlant — *vieperso* — qui recouvre l'individualisme et l'excentricité. Mais ce soir, quand il est sorti du Ministère, il s'est laissé tenter par l'air d'avril embaumé. Pour la première fois de l'année, le ciel était d'un bleu plus chaud, et tout à coup, affronter le boucan d'une interminable soirée au Centre, avec ses jeux tout aussi fastidieux qu'éprouvants, le catéchisme, la camaraderie dont les rouages rouillés seraient huilés au gin, lui a semblé au-dessus de ses forces. Cédant à une envie subite, il a tourné le dos à l'arrêt d'autobus et il est parti vagabonder dans le dédale de Londres, au sud d'abord, à l'est ensuite, au nord enfin, et s'est perdu dans des rues quasi inconnues sans trop se préoccuper d'où il allait.

S'il y a un espoir, a-t-il écrit dans son journal, il est du côté des prolos. Ces mots lui reviennent en tête comme une vérité mystique doublée d'une absurdité flagrante. Il se trouve quelque part dans les taudis brunâtres, zone floue vers l'est et le nord de ce qui était jadis la gare de Saint-Pancras. Il remonte une rue pavée bordée de petites maisons à deux étages dont les portes déglinguées ouvrent directement sur le trottoir et qui font singulièrement penser à des trous à rats. Entre les pavés, par-ci par-là, des flaques d'eau sale. Des foules innombrables grouillent un peu partout, entrant et sortant, longeant les ruelles étroites qui enserrant les maisons — filles en fleur aux lèvres peintes de rouge violent, jeunes gens qui les pourchassent, grosses femmes bouffies aux jambes torsées qui donnent une idée de ce à quoi les filles ressembleront dans dix ans, vieilles créatures courbées qui marchent en canard, enfants pieds nus et dépenaillés qui jouent dans les flaques jusqu'à ce que leur mère les éparpille d'un coup de gueule. Sur un bon quart des fenêtres, les carreaux cassés ont été remplacés par des planches. Dans l'ensemble, Winston passe inaperçu même si certains le reluquent avec une curiosité circonspecte. Deux femmes monstrueuses, avant-bras rouge brique croisés sur leur tablier, jacassent devant une porte ; il saisit des bribes de conversation au passage.

— Eh oui, je lui fais, c'est bien gentil tout ça, mais si tu serais à ma place, t'aurais fait pareil. Passque c'est toujours facile de critiquer mais t'as pas les mêmes problèmes que moi.

— Ben tiens, répond l'autre, t'as raison !

Leurs voix stridentes se taisent subitement. Les femmes le détaillent dans un silence hostile. Hostile, peut-être pas, c'est plutôt une observation méfiante, une crispation momentanée, comme au passage d'un animal peu familier. L'uniforme bleu du Parti ne court pas les rues, dans le coin. D'ailleurs il est mal avisé d'y être vu sauf en cas d'affaire précise. Si on croise une patrouille, on risque de se faire contrôler : « Je peux voir tes papiers, camarade ? Qu'est-ce qui t'amène ici ? À quelle heure as-tu quitté ton travail ? C'est ton itinéraire habituel pour rentrer chez toi ? » Et ainsi de suite. Certes, aucun règlement n'interdit de rentrer chez soi par un chemin inhabituel, n'empêche, le détail pourrait intéresser la Mentopolice, le cas échéant.

Tout à coup, branle-bas de combat. Ça hurle de tous les côtés, les gens s'engouffrent dans les maisons en courant comme des lapins. Une jeune femme jaillit d'une porte un peu plus loin. Elle s'empare d'un enfant qui jouait dans une flaque, l'escamote dans son tablier et rentre dans la foulée. À cet instant, un homme au costume noir en accordéon sort d'une venelle et se précipite vers Winston en désignant le ciel d'un air affolé.

— V'là les cocottes à vapeur ! Fais gaffe, patron ! Tu vas t'en prendre une sur le coin de la figure, couche-toi et vite !

Cocottes à vapeur, surnom donné aux roquettes, allez savoir pourquoi. Winston se jette à plat ventre. Les prolos se trompent rarement quand ils lancent cet avertissement. À croire qu'ils possèdent un sixième sens qui les prévient quelques secondes à l'avance lorsqu'une roquette dégringole — or elles sont censées tomber à une vitesse supersonique. Winston se protège la tête de ses bras. Il a l'impression que le trottoir se soulève sous l'effet de la déflagration et il reçoit une grêle de menus objets sur le dos. Lorsqu'il se relève, il découvre que ce sont des bris de verre tombés de la fenêtre la plus proche.

Il reprend sa marche. La bombe a démolie un groupe d'habitations deux cents mètres plus loin dans la rue. Une épaisse fumée noire plane, et au-dessous, dans un nuage de plâtre, la foule s'agglutine déjà autour des ruines. Il y a un petit tas de gravats sur le trottoir devant lui avec, au milieu, une traînée rouge. Il parvient à sa hauteur : c'est une main humaine, sectionnée au niveau du poignet. À l'exception de la tranche sanguinolente, la main est blanchie, on dirait un moulage de plâtre.

Il l'expédie dans le caniveau d'un coup de pied, et puis, pour éviter la foule, tourne à droite dans une rue transversale. En l'espace de trois ou quatre minutes, il a quitté la zone sinistrée, et la vie grouillante et sordide continue comme si de rien n'était. On va sur les 20:00, les débits de boissons fréquentés par les prolétaires (ils appellent ça des pubs) regorgent de consommateurs. Leurs portes battantes crasseuses laissent à tout moment échapper un relent d'urine, de sciure et de bière aigre. Dans un angle formé par une façade en saillie, trois hommes se serrent les uns contre les autres, celui du milieu tenant un journal plié que ses deux compères étudient par-dessus son épaule. Avant même d'être assez proche pour déchiffrer l'expression de leur visage, Winston remarque la concentration que traduit l'attitude de leur corps. De toute évidence, ils sont en train de lire une

nouvelle capitale. Il n'est plus qu'à quelques pas lorsque le groupe se défait subitement, une violente altercation éclatant entre deux des hommes. Pendant un instant, on pourrait croire qu'ils vont en venir aux mains.

— Tu peux pas m'écouter quand je te cause, bon dieu de bois ! Puisque je te dis que ça fait plus de quatorze mois qu'il est pas sorti de numéro terminé par 7.

— Je te dis que si !

— Et moi je te dis que non ! À la maison, je les ai tous sur un bout de papier depuis deux ans. Je les marque chaque fois, ça fait pas un pli. Et je peux te dire qu'aucun 7...

— Mais si, qu'un 7 a gagné ! Je pourrais presque te répéter tous les chiffres, bon dieu de bois. Ça se terminait par 407. C'était en février, la deuxième semaine de février.

— Février mes fesses. Je les ai noir sur blanc, et je te dis que...

— Eh, fermez-la, dit le troisième.

C'est de la loterie qu'ils parlent. Au bout de trente mètres, Winston se retourne. Ils discutent toujours, visage intense et passionné. Le tirage, avec ses lots énormes, toutes les semaines, tel est le seul événement public qui intéresse les prolétaires. Il doit y en avoir des millions pour qui c'est même la seule raison de vivre. C'est tout à la fois leur plaisir, leur tranquillisant, leur folie, leur dopant intellectuel. Dès qu'il s'agit de la loterie, même ceux qui savent à peine lire et écrire sont capables des plus savants calculs et manifestent des prodiges de mémoire. Il y a toute une clique d'individus dont le gagne-pain consiste à vendre des martingales, des pronostics et des porte-bonheur. Winston n'a rien à voir avec la gestion de la loterie, qui relève du Ministère de l'Abondance, mais il sait très bien, comme la plupart des membres du Parti, que les gains sont largement imaginaires. On ne paie en fait que les petites sommes, les gagnants des gros lots étant des personnes fictives. Étant donné l'absence de communications entre les différentes régions de l'Océanie, le procédé passe comme une lettre à la poste.

Pourtant, s'il y a un espoir, il est du côté des prolos. Il faut s'y accrocher. La proposition paraît raisonnable, mais quand on croise certains spécimens humains sur le trottoir, elle devient acte de foi. La rue qu'il a prise descend en pente raide. Il a le sentiment d'être déjà venu dans ce quartier, il doit y avoir une grande avenue toute proche. Devant lui, là-bas, il entend du vacarme, des cris. La rue tourne à angle droit puis se termine par des marches menant à une ruelle encaissée au fond de laquelle quelques marchands vendent des légumes fatigués. Il se rappelle où il est ! La courette débouche sur un boulevard, et au carrefour suivant, à moins de cinq minutes, se trouve la brocante où il a déniché le livre vierge sur lequel il écrit son journal ; c'est dans une petite papeterie toute proche qu'il s'est procuré le porte-plume et la bouteille d'encre.

Il s'arrête un instant en haut des marches. De l'autre côté de la courette, il aperçoit un petit pub misérable dont les fenêtres paraissent couvertes de givre tant elles sont poussiéreuses. Un très vieil homme, voûté mais vaillant, sa moustache blanche évoquant les antennes de la crevette, en pousse les portes battantes et entre. Tout en l'observant, Winston réalise que le vieux — il a bien quatre-vingts ans — devait être dans la force de l'âge quand la Révolution a éclaté. Avec quelques-uns de ses pareils, ils sont le dernier maillon qui les relie au monde du capitalisme. Au Parti même, il n'y a plus beaucoup de gens dont les idées aient été formées avant la Révolution. Presque toute la vieille génération a été liquidée au cours des grandes purges des années 1950 et 1960, et les rares survivants, terrorisés, ont depuis longtemps opéré une capitulation intellectuelle sans conditions. S'il reste encore quelqu'un qui puisse faire un compte-rendu fidèle des conditions de vie au début du siècle, ce ne peut être qu'un prolétaire. Voilà que le passage copié dans le livre d'histoire lui revient en mémoire et, cédant à une impulsion, il décide d'entrer. Il va se débrouiller pour faire la connaissance du vieux et le questionner. Il lui dira : « Racontez-moi votre vie, quand vous étiez gamin. C'était comme maintenant ? Ça allait mieux, ou c'était pire ? »

En toute hâte, de peur de changer d'avis, il dégringole les marches et traverse la venelle. C'est de la folie, bien sûr. Là encore, aucun règlement n'interdit de parler aux prolétaires ou de fréquenter leurs pubs, mais le geste est bien trop insolite pour passer inaperçu. Si une patrouille se montre, il pourra toujours dire qu'il a eu un malaise, mais il n'est guère probable qu'on le croie. Il pousse la porte et une infecte odeur de bière aigre le prend à la gorge. Aussitôt, le vacarme des voix baisse de moitié. Il sent que dans son dos tout le monde lorgne son uniforme bleu. La partie de fléchettes en cours au fond de la salle s'interrompt presque trente secondes. Le vieux qu'il a suivi est au bar où il se dispute avec le barman, un jeune type costaud, au nez crochu et aux avant-bras énormes. Un petit groupe de clients, verre en main, ne perd rien de la scène.

— Ch'te l'ai demandé bien poliment, ch'crois, dit le vieux en redressant les épaules d'un air belliqueux. Et tu me dis que t'as pas de chope d'une pinte dans ton rade à la gomme ?

— Mais c'est quoi, bon dieu, une pinte ? demande le barman en se penchant en avant, bout des doigts sur le comptoir.

— Écoutez-moi ça ! Ça se dit barman et ça sait pas ce que c'est qu'une pinte. Une pinte, c'est un demi-quart, et y a quatre quarts dans un gallon. Tout à l'heure, va falloir que je t'apprenne le b.a.-ba.

— Jamais entendu parler, rétorque le barman. Des litres et des demi-litres, c'est ça qu'on sert, ici. T'as les verres sur l'étagère, devant toi.

— Moi j'aime bien les pintes, insiste le vieux. Ça t'aurait pas coûté grand-chose de m'en tirer une. On connaissait pas ces bon dieu de litres, quand j'étais jeune.

— Quand t'étais jeune, on vivait encore dans les arbres, rétorque le barman avec un coup d'œil à l'intention des autres consommateurs.

Éclat de rire général, du coup le malaise suscité par l'arrivée de Winston semble se dissiper. Sous ses poils blancs, le vieux a rougi. Il quitte le bar en grommelant et se heurte à Winston, qui le prend par le bras avec douceur.

— Puis-je vous offrir un verre ?

— Ça, c'est un monsieur, dit l'autre en se redressant de nouveau.

Il ne semble pas avoir remarqué l'uniforme bleu.

— Une pinte ! lance-t-il agressivement au barman. Une pinte de wallop.

Le barman fait couler deux demi-litres de bière brun foncé dans des verres épais qu'il a rincés dans un seau, sous le comptoir. On ne sert que de la bière dans les pubs des prolétaires. Ils n'ont pas droit au gin même si, en pratique, ils s'en procurent assez facilement. La partie de fléchettes a repris de plus belle et les hommes accoudés au comptoir se sont mis à parler de billets de loterie. Pendant un moment, la présence de Winston est oubliée. Il y a une table en bois blanc sous la fenêtre, où il pourra parler avec le vieux sans risquer d'être entendu. C'est terriblement dangereux mais du moins n'y a-t-il pas de télécran dans la salle, il s'en est assuré dès son entrée.

— Il aurait quand même pu me tirer une pinte, grogne le vieux en s'asseyant avec son verre. Un demi-litre, ça suffit pas. On reste sur sa soif. Et pis un litre, ça fait trop. Ça me déclenche la vessie. Sans compter que c'est pas donné.

— Vous avez dû voir des changements considérables, depuis que vous étiez jeune homme, hasarde Winston.

Les yeux bleu pâle du vieux passent de la partie de fléchettes au comptoir puis du comptoir à la porte des toilettes, comme pour prendre la mesure des changements intervenus dans le pub.

— La bière était meilleure. Et moins chère ! Quand j'étais jeune, la bière légère (on appelait ça de la wallop) coûtait quatre pence la pinte. Avant la guerre, que je vous parle.

— Laquelle ?

— Les guerres, c'est tout du même, répond vaguement le vieux.

Il prend son verre et redresse les épaules de nouveau.

— Eh ben, à la bonne vôtre !

Dans son gosier décharné la pomme d'Adam saillante tressaute, la bière est engloutie. Winston va au bar et revient avec deux demis. Le vieux semble avoir oublié ses a priori sur les inconvénients d'en boire un litre.

— Vous êtes beaucoup plus âgé que moi. Vous deviez déjà être adulte quand je suis né. Du coup, vous vous rappelez l'ancien temps, d'avant la Révolution. Les gens de mon âge ne connaissent pas grand-chose de cette période. On a lu des livres dessus, mais ce que disent les livres n'est peut-être pas vrai. J'aimerais bien savoir ce que vous en pensez. Les livres d'histoire nous disent que la vie était très différente avant la Révolution. L'oppression, l'injustice et la pauvreté régnaient à un degré terrible, qui dépasse l'imagination. Ici même à Londres, la majorité des gens souffraient de la faim leur vie durant. La moitié d'entre eux marchaient pieds nus. Ils travaillaient douze heures par jour, ils quittaient l'école à neuf ans, couchaient à dix dans la même pièce. Et pendant ce temps-là, il y avait une poignée de gens, quelques milliers — on les appelait les capitalistes —, qui étaient riches et puissants. Ils étaient propriétaires de tout ce qu'on pouvait posséder. Ils vivaient dans des demeures somptueuses avec trente domestiques, ils roulaient en automobile ou en fiacre tiré par quatre chevaux, ils buvaient du champagne et portaient des hauts-de-forme.

Le visage du vieux s'éclaire.

— Des hauts-de-forme ! Ça me fait drôle que vous en parliez. J'y ai repensé pas plus tard qu'hier, allez savoir pourquoi. Je me disais, tiens, ça fait un bail que j'en ai pas vu. Ils ont disparu, comme qui dirait. La dernière fois que j'en ai porté un, c'était pour l'enterrement de ma belle-sœur. Ce qui nous ramène... ah, je vous dirais pas la date, mais ça doit faire dans les cinquante ans. Naturellement, je l'avais loué pour l'occasion, vous pensez bien.

— Ce n'est qu'un détail, les hauts-de-forme, dit Winston sans s'impatienter. Ce qui compte, c'est que ces capitalistes, plus quelques avocats et quelques prêtres qui vivaient à leurs crochets, étaient les seigneurs de la terre. Tout tournait autour d'eux. Vous, les gens du peuple, les travailleurs, étiez leurs esclaves. Ils pouvaient faire de vous ce qu'il leur plaisait. Ils pouvaient vous expédier au Canada comme du bétail, ils pouvaient coucher avec vos filles s'il leur en prenait fantaisie, ils pouvaient vous faire fouetter avec un chat à neuf queues. Il fallait se découvrir sur leur passage. Chaque capitaliste sortait avec une horde de laquais...

Le vieil homme s'illumine de nouveau.

— Des laquais ! Ça c'est un mot que j'ai pas entendu depuis longtemps. Des laquais. Ça me ramène en arrière, oui. Je me souviens... ah, y a des années... ça m'arrivait d'aller à Hyde Park le dimanche après-midi pour écouter les gars qui faisaient des discours. Des gars de l'Armée du Salut, des catholiques, des juifs, des Indiens, tout ce que vous voulez. Et alors y en avait un, je pourrais pas vous dire son nom, c'était un sacré orateur. Il y allait pas par quat' chemins. Bande de laquais, qu'il criait, laquais de la bourgeoisie ! Valets de la classe dirigeante ! Parasites, tiens, c'en est un autre, qui-là. Et puis hyènes, il les traitait carrément de hyènes. Y parlait du Parti travailliste, vous pensez bien.

Winston a l'impression de s'être engagé dans un dialogue de sourds.

— En fait, ce que je voulais savoir, c'était si vous avez l'impression d'être plus libre qu'à cette époque-là. Est-ce que vous êtes traité plus humainement ? Dans l'ancien temps, les riches, ceux qui étaient en haut...

— La Chambre des lords, glisse le vieux à qui la mémoire revient.

— La Chambre des lords si vous voulez. Ce que je me demande, c'est : est-ce que ces gens se croyaient autorisés à vous traiter en inférieur simplement parce qu'ils étaient riches et vous pauvre ? Est-il vrai, par exemple, qu'il ait fallu les appeler « Monsieur » et se découvrir sur leur passage ?

Le vieux paraît réfléchir intensément et il descend le quart de son verre avant de répondre.

— Oui, ils aimaient bien qu'on touche son chapeau en signe de respect, si vous voulez. C'est pas que j'étais d'accord, moi qui vous parle, mais je l'ai fait plus d'une fois. On n'avait pas trop le choix, comme qui dirait.

— Et — je ne fais que vous répéter ce que j'ai lu dans les livres d'histoire — est-ce que c'était courant qu'eux et leurs domestiques vous poussent dans le caniveau quand ils passaient sur les trottoirs ?

— Y en a un qui m'a poussé une fois. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était le soir des régates. Y avait un raffut, ces soirs-là ! Et voilà que je me cogne à un jeune type, sur Shaftesbury Avenue. Fringué comme un milord, attention, belle chemise, haut-de-forme, pardessus noir. Seulement y marchait pas droit, si bien que je me suis cogné à lui sans faire exprès. Et y me dit comme ça : « Tu peux pas regarder où tu mets les pieds, toi ? » Et moi je réponds : « C'est p'têt' que vous avez acheté le trottoir ? — Espèce d'insolent, qu'il me fait, je vais te tordre le cou. — Vous êtes saoul ! Je lui dis. Attendez un peu que j'vous mette une raclée ! » Eh ben croyez-moi si vous voulez, voilà qu'y m'appuie la main sur la poitrine et qu'y me donne une poussée qu'a failli me faire rouler sous l'autobus ! Bah, j'étais jeune à l'époque, je lui en aurais bien collé une, seulement...

Winston est envahi par un sentiment d'impuissance. La mémoire du vieux n'est plus qu'une vaste décharge de détails. Il pourrait lui poser des questions toute la journée sans obtenir de véritable information. Les livres disent peut-être la vérité, à leur manière. Voire la disent toute. Il fait une dernière tentative.

— Je ne suis peut-être pas clair. Là où je veux en venir c'est que vous avez vécu une longue vie, en fait vous en avez vécu la moitié avant la Révolution. Par exemple en 1925, vous étiez déjà adulte. Est-ce que vous diriez que dans votre souvenir on vivait mieux ou plus mal que maintenant ? À choisir, qu'est-ce que vous préféreriez ?

Le vieux considère la cible des fléchettes d'un air pensif. Il vide son verre, plus lentement que le précédent. Et quand il reprend la parole, c'est avec un air de philosophe débonnaire, comme si la bière l'avait ramené à de meilleurs sentiments.

— Je vous vois venir. Vous pensez que je vais vous dire que j'aimerais bien retrouver ma jeunesse. Passqu'en général c'est ce que les gens répondent, si vous leur demandez. Quand on est jeune, on a la santé, on a la force. Alors que quand on arrive à mon âge, on est tout le temps patraque. Moi mes pieds me font souffrir le martyre, ma vessie, je vous en cause pas. Elle me tire du lit des six sept fois par nuit. Mais d'un autre côté, y a des gros avantages à être vieux. On n'a plus les mêmes tracas. Plus rien à voir avec les femmes, et ça c'est quèque chose. J'ai pas eu de femme ça doit bien faire trente ans, si vous voulez me croire. Peux pas vous dire que ça me manque, par-dessus le marché.

Winston s'adosse au rebord de la fenêtre. Inutile de poursuivre. Il s'apprête à aller chercher une nouvelle tournée de bière quand le vieux se lève d'un coup et se dirige en toute hâte vers les urinoirs puants, au flanc de la salle. Le demi-litre en prime est déjà en train de faire son effet. Winston contemple son verre vide une minute et, sans qu'il s'en aperçoive, ses pieds le ramènent dans la rue. D'ici vingt ans tout au plus, on aura cessé une fois pour toutes d'être en mesure de répondre à la question simple et capitale : vivait-on mieux avant la Révolution que maintenant ? À vrai dire, c'est déjà le cas puisque les rares survivants de l'ancien monde sont incapables de comparer. Ils ont retenu pléthore de détails inutiles, querelle avec un collègue, expédition pour retrouver une pompe à vélo, expression du visage d'une sœur morte depuis des lustres, tourbillons de poussière un matin de vent il y a soixante-dix ans. Mais les faits pertinents n'entrent pas dans leur champ de conscience. Leur œil de fourmi voit les menus objets, non les

grands. Alors, entre ces mémoires qui flanchent et ces archives qui mentent, tout critère d'évaluation ayant disparu sans retour, force est d'accepter les prétentions du Parti à avoir amélioré les conditions de vie.

À ce moment précis, ses pensées s'interrompent. Il s'arrête et lève les yeux. Il se trouve dans une ruelle qui compte quelques boutiques obscures parmi les immeubles d'habitation. Au-dessus de sa tête pendent trois globes de métal écaillé, jadis doré sans doute. Il a l'impression de connaître les lieux. Et pour cause ! Le voilà devant la brocante où il a acheté son futur journal.

Un frisson le parcourt. Ce simple achat était déjà assez imprudent, il s'est juré de ne plus jamais s'approcher de l'endroit. Et pourtant, dès qu'il a laissé ses pensées vagabonder, ses pieds l'y ont ramené tout seuls. C'est précisément dans l'espoir de se prémunir contre ces tendances suicidaires qu'il a commencé son journal. Dans le même temps, il observe que malgré l'heure tardive, 21:00, la boutique est encore ouverte. Jugeant qu'il se fera moins remarquer à l'intérieur que sur le trottoir, il franchit la porte. Si on lui demande ce qu'il fait là, il pourra toujours répondre qu'il cherche des lames de rasoir, c'est plausible.

Le brocanteur vient d'allumer une lanterne à huile qui dégage une odeur malsaine et pourtant engageante. Il peut avoir dans les soixante ans, il est frêle et voûté, avec un long nez bienveillant et des yeux placides derrière ses verres épais. Ses cheveux sont presque blancs, mais ses sourcils broussailleux encore noirs. Ses lunettes, ses mouvements mesurés et précieux, sa veste de velours noir fatiguée, lui donnent un vague air d'intellectuel, d'homme de lettres peut-être, ou encore de musicien. Il parle d'une voix douce, comme fanée, et il n'a pas l'accent à couper au couteau de la plupart de ses congénères.

— Je vous ai reconnu sur le trottoir, dit-il aussitôt. Vous êtes le monsieur qui a acheté l'album-souvenir de la jeune fille. Quel beau papier, ce bouquin. Ça s'appelait du vergé. Du comme ça, on n'en fait plus depuis... je dirais cinquante ans.

Il observe Winston par-dessus ses lunettes.

— Je peux faire quelque chose pour vous, ou bien vous êtes juste venu jeter un coup d'œil ?

— Je passais par ici, répond Winston sans se compromettre, alors je suis entré. Je ne cherche rien de particulier.

— Ça tombe bien, parce que je doute que j'aurais pu vous satisfaire.

Sa main douce a un geste d'excuse.

— Vous voyez où j'en suis, la boutique est vide, pour ainsi dire. Entre nous, l'antiquité, c'est fini. Il n'y a plus de demande et il n'y a plus de marchandise. Les meubles, la porcelaine, le verre, on a fini par les casser. Et puis bien sûr, tout ce qui était métal a été fondu. Ça fait des années que je n'ai pas vu un chandelier en laiton.

À vrai dire, la minuscule boutique est pleine à craquer, mais il n'y a presque aucun article d'une valeur quelconque. On cherche où poser les pieds parce que le long des murs s'empilent d'innombrables cadres poussiéreux. Dans la vitrine, ce sont des plateaux d'écrous et de boulons, des ciseaux usés, des canifs à lame cassée, des montres ternies qui ne font même pas semblant de fonctionner, tout un bric-à-brac bon pour la casse. Mais sur une petite table, dans l'angle, où s'entassaient toutes sortes de brimborions, tabatières en laque, broches d'agate, etc., il pourrait y avoir quelque chose d'intéressant. Comme Winston s'en approche, un objet rond et lisse qui luit sous la lampe attire son regard ; il le prend.

C'est une lourde boule de verre, bombée d'un côté et plate de l'autre, une demi-sphère. Le verre présente un aspect liquide singulier à la fois dans sa couleur et sa texture, et comme il fait loupe, on aperçoit à l'intérieur un curieux objet rose et biscornu qui évoque une fleur ou une anémone de mer.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquiert Winston.

— Du corail. Ça doit venir de l'océan Indien. Dans le temps, ils en faisaient des inclusions dans du verre. Ça a bien cent ans, si ce n'est plus.

— Bel objet, commente Winston.

— Bel objet, oui, mais il n'y a plus grand monde pour le dire, aujourd'hui, approuve le brocanteur entre deux toussotements. Maintenant, si par hasard vous étiez acquéreur, ça vous coûterait quatre dollars. Je me rappelle le temps où un objet de ce genre allait chercher dans les huit livres, et huit livres, ah, je ne sais plus combien ça faisait, mais c'était beaucoup d'argent. Seulement, l'antiquité authentique n'intéresse plus personne aujourd'hui, même les rares pièces qui restent.

Winston paie aussitôt les quatre dollars demandés et glisse l'objet convoité au fond de sa poche. Ce qui lui plaît, ce n'est pas tant sa beauté que l'air qu'il a d'appartenir à une époque fort différente de l'actuelle. Ce verre doux comme une goutte de pluie ne ressemble à aucun qu'il ait déjà vu. L'objet est doublement séduisant, d'abord à cause de son inutilité apparente, même s'il s'agit sans doute de ce qu'on appelait un presse-papier. Il pèse très lourd dans sa poche mais, heureusement, ne fait pas de bosse. Objet curieux, objet compromettant même, pour un membre du Parti. Tout ce qui est ancien, et d'ailleurs tout ce qui est beau, est toujours vaguement suspect. Le vieil homme paraît nettement ragaillardi par les quatre dollars. Winston comprend qu'il en aurait accepté trois, voire deux.

— J'ai une autre salle à l'étage, si vous avez envie d'y jeter un coup d'œil. Il n'y a pas grand-chose, quelques pièces. On ferait mieux de prendre une lampe, si on y monte.

Il en allume une autre, et, le dos courbé, précède Winston d'un pas lent. Il monte l'escalier aux marches raides et usées, puis traverse un petit couloir menant à une pièce qui ne donne pas sur la rue mais sur une cour pavée et une forêt de cheminées. Winston remarque que les meubles sont disposés comme si elle était encore habitée, carquette au sol, un ou deux tableaux au mur, et un fauteuil profond et avachi devant l'âtre. Une pendule sous globe à l'ancienne fait tic tac sur la cheminée. Sous la fenêtre, occupant presque un quart de la pièce, un lit immense et son matelas.

— Nous avons vécu ici jusqu'à la mort de ma femme, dit le vieil homme en manière d'excuse. Je vends les meubles petit à petit. Ça, c'est un beau lit en acajou, enfin, ce serait un beau lit si on arrivait à se débarrasser des punaises. Mais sans doute que vous le trouveriez un peu encombrant.

Il tient la lampe assez haut pour illuminer toute la pièce, qui sous cet éclairage chaud et discret semble singulièrement accueillante. L'idée traverse furtivement Winston qu'il n'aurait sans doute aucun mal à la louer pour quelques dollars la semaine s'il était prêt à tenter le coup. C'est une inspiration délirante, qu'il faut oublier tout de suite. Mais la pièce a éveillé en lui une nostalgie, une mémoire ancestrale. Il a l'impression de savoir exactement ce qu'on éprouve à s'asseoir dans ce fauteuil devant le foyer, les pieds sur le garde-feu, l'eau qui chauffe dans la bouilloire ; parfaitement seul, parfaitement en sécurité, sans personne qui vous observe, pas de voix qui vous harcèle, pas le moindre bruit à part la bouilloire qui chantonne et le tic-tac sympathique de la pendule.

— Il n'y a pas de télécran, ne peut-il s'empêcher de murmurer.

— Ah, répond le vieux, je n'en ai jamais eu. Trop cher. Et puis au fond, je n'en ai jamais éprouvé le besoin non plus. Et là, dans le coin, vous avez une jolie table demi-lune. À condition de remplacer les charnières, naturellement, si vous voulez déplier les abattants.

Il y a une petite bibliothèque dans l'autre coin et, déjà, Winston a gravité dans sa direction. Elle ne contient que du rebut. La traque et la destruction des livres a été réalisée avec le même zèle dans les quartiers prolétaires qu'ailleurs. On ne trouve sans doute plus un seul livre publié avant 1960 dans toute l'Océanie. Le vieil homme, muni de sa lanterne, s'est arrêté devant un tableau dans un cadre en bois de rose accroché de l'autre côté de la cheminée, en face du lit.

— Maintenant, si jamais vous vous intéressez un peu aux gravures anciennes..., commence-t-il avec tact.

Winston s'approche pour la regarder. C'est une gravure qui représente un édifice ovale aux fenêtres rectangulaires, avec une tourelle devant. Une grille court tout autour, et on devine une statue au fond.

— Le cadre est fixé au mur, mais si vous voulez, je vous le descends.

— Je le connais, cet édifice, finit par dire Winston. Il est en ruine, aujourd'hui. Il se trouve au milieu de la rue devant le Palais de Justice.

— En effet, devant les Cours de Justice. Il a été bombardé en... ça fait des années. C'était une église, autrefois. Saint-Clément-des-Danois, ça s'appelait.

Il sourit d'un air d'excuse, comme s'il avait dit quelque chose de ridicule, et il ajoute :

— « Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément ! »

— C'est quoi ça ?

— Oh, ça ? « Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément » ? C'est une comptine, de quand j'étais gamin. La suite, je m'en rappelle pas, mais je me rappelle comment ça finissait. « Voici une chandelle pour monter dans ta chambrette, et voilà le couperet qui te coupera la tête. » C'était comme une ronde. Les enfants faisaient un pont avec leurs bras, on passait dessous, et au moment où ça disait « te coupera la tête », ils abattaient les bras sur le cou de celui qui passait. Ce ne sont que des noms d'églises. Ça énumérait toutes les églises de Londres, les plus importantes, en tout cas.

Winston se demande vaguement à quel siècle l'église appartient. Il est toujours difficile de dater un bâtiment dans Londres. Tout immeuble vaste et imposant, pourvu qu'il paraisse raisonnablement neuf, est automatiquement déclaré construit depuis la Révolution. Et tout ce qui a manifestement été édifié auparavant est déclaré remonter à une période lointaine appelée Moyen Âge. Il est bien connu que des siècles de capitalisme n'ont rien produit qui ait la moindre valeur. Il ne faut donc pas espérer apprendre l'histoire par le biais de l'architecture, pas plus que par celui des manuels scolaires, des statues, des inscriptions, des plaques commémoratives, du nom des rues, car tout ce qui aurait pu faire la lumière sur le passé a été méthodiquement falsifié.

— J'étais loin de me douter que c'était une église à l'origine.

— En fait, il en reste beaucoup, simplement on les a réaffectées. Mais que disait donc ma comptine ?... Ah, ça me revient.

*Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément,
Tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin.*

« Voilà, après je ne sais plus. Le florin, c'était une pièce de monnaie.

— Et Saint-Martin, où était-ce ?

— Saint-Martin ? Elle est toujours là. Place de la Victoire, à côté de la galerie de tableaux. C'est un édifice au fronton triangulaire, avec des colonnes et une grande volée de marches.

Winston connaît bien l'endroit, aujourd'hui musée de la propagande, avec toutes sortes de pièces, modèles réduits de roquettes et de forteresses flottantes, tableaux de cire représentant les atrocités commises par les ennemis, etc.

— Saint-Martin-des-Champs, ça s'appelait, quoique j'aie pas souvenir d'avoir vu tellement de champs autour.

Winston n'achète pas la gravure. Il serait plus incongru encore de l'avoir chez lui que le presse-papier de verre. Du reste, il ne pourrait pas l'emporter, sauf à la sortir de son cadre. Mais il s'attarde quelques minutes à parler avec le vieux brocanteur, qui ne s'appelle pas Weeks, comme il l'avait cru d'après l'inscription de la devanture, mais Charrington. M. Charrington, donc, est un veuf de soixante-trois ans qui habite sa boutique depuis trente ans. Et il a toujours voulu changer le nom au-dessus de la vitrine, sans jamais s'atteler à la tâche. Pendant qu'ils bavardent, la comptine à demi oubliée continue de courir dans la tête de Winston. « Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément, tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin. » C'est drôle, mais en récitant ces phrases, on a l'illusion d'entendre des cloches, les cloches d'un Londres disparu qui existerait encore quelque part, mais grisé, oublié. Tous ces clochers fantômes, il croit les entendre carillonner l'un après l'autre. Autant qu'il s'en souvienne pourtant, de toute sa vie, il n'a jamais entendu de cloches sonner.

Il quitte M. Charrington et descend l'escalier tout seul pour que le vieil homme ne le voie pas jeter un coup d'œil dans la rue avant de franchir la porte. Il a déjà décidé qu'au bout d'un laps de temps convenable, mettons un mois, il prendra le risque de retourner à la boutique. Ce n'est peut-être pas plus dangereux que de se dispenser d'une soirée au Centre. Le vrai coup de folie a été de revenir ici après avoir acheté ce journal, et sans savoir s'il pouvait faire confiance au propriétaire de la boutique. Et pourtant...

Oui, il reviendra. Il achètera d'autres reliefs de ce bric-à-brac magnifique. Il achètera la gravure de Saint-Clément-des-Danois, la sortira de son cadre, et l'emportera chez lui en la cachant dans sa veste. Il ira récupérer le petit poème au fond de la mémoire de M. Charrington. Même, le projet délirant de louer la chambre au-dessus lui traverse l'esprit en un éclair pour la deuxième fois. Pendant peut-être cinq secondes, l'exaltation lui fait perdre toute prudence. Il sort sur le trottoir sans avoir même jeté un coup d'œil par la vitrine. Il s'est mis à chanter sur un air improvisé :

*Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément,
Tu me dois trois florins, disent les...*

Tout à coup, son cœur se glace et ses entrailles se liquéfient. Une silhouette en uniforme bleu arrive sur le trottoir, à moins de dix mètres de lui. C'est la fille du Service Littérature, la brune. Le jour décline, mais il la reconnaît sans peine. Elle le regarde droit dans les yeux, puis poursuit son chemin à grands pas comme si elle ne l'avait pas vu.

Pendant quelques secondes, il demeure tétanisé. Puis il tourne à droite et s'éloigne d'un pas lourd, sans s'apercevoir tout d'abord qu'il part dans la mauvaise direction. Du moins une question est-elle réglée. Le doute n'est plus permis, la fille l'espionne. Elle doit l'avoir suivi jusqu'ici car comment croire que le hasard seul l'ait conduite dans cette ruelle-là, ce soir-là et pas un autre, à des kilomètres des quartiers où vivent les membres du Parti ? C'est cousu de fil blanc. Agente de la Mentopolice ou simple espionne amateur poussée par un zèle intempestif, peu importe. Le problème, c'est qu'elle le surveille. Sans doute l'a-t-elle vu entrer dans le pub, aussi.

Il avance avec effort. Dans sa poche, la boule de verre bat contre sa cuisse à chaque pas. Il se demande plus ou moins s'il ne va pas l'en sortir et la jeter. Le pire, c'est la colique. Pendant deux minutes, il croit qu'il va mourir s'il ne trouve pas de toilettes dans les plus brefs délais. Mais des

toilettes publiques, il ne risque pas d'y en avoir dans un quartier comme celui-ci. Puis le spasme cesse, laissant derrière lui une douleur sourde.

La rue est une impasse. Il s'accorde une pause de quelques secondes pour délibérer, puis il revient sur ses pas. Il a croisé la fille il n'y a pas trois minutes, en courant, il la rattrapera sans doute. Il pourrait la suivre jusqu'à ce qu'ils arrivent dans un endroit à l'écart, où il lui fracasserait le crâne à coups de pavé. D'ailleurs, la boule de verre au fond de sa poche est assez lourde pour cet office. Mais il renonce aussitôt car l'idée de fournir un effort physique lui est insupportable. Il est incapable de courir, incapable de porter un coup. En plus, cette fille est jeune et vigoureuse, elle se défendra. Il envisage aussi de foncer au Centre et d'y rester jusqu'à la fermeture pour se constituer au moins un alibi partiel. Mais cette idée lui paraît tout aussi irréalisable. Une lassitude mortelle s'est emparée de lui. Tout ce qu'il veut, c'est rentrer chez lui au plus vite, se mettre dans un fauteuil, rester tranquille.

Il est 22:00 passées quand il regagne son appartement. L'extinction des feux a lieu à 23:30. Il va à la cuisine et ingurgite une tasse de gin pleine à ras bord ou presque. Puis il s'installe à la table de l'alcôve, et sort le journal du tiroir. Mais il ne l'ouvre pas tout de suite. Sur le télécran, une femme à la voix claironnante est en train de beugler un chant patriotique. Il regarde la couverture marbrée du livre et tente en vain d'expulser la voix de son champ de conscience.

C'est la nuit qu'ils viennent, toujours la nuit. On a intérêt à se tuer avant de se faire coincer. Certains y parviennent, sans aucun doute. Souvent les disparitions ne sont pas autre chose que des suicides. Mais il faut l'énergie du désespoir pour se tuer dans un monde où il est strictement impossible de se procurer des armes à feu, ou un poison efficace et rapide. Il se met à penser avec un certain ébahissement à l'inutilité biologique de la peur et de la douleur. À la trahison du corps qui se fige dans une forme d'inertie quand on lui demande un effort particulier. Il aurait pu faire taire la fille s'il avait agi vite. Mais précisément face à l'imminence du danger, il a perdu tout pouvoir d'agir. Il est frappé de découvrir que, dans les moments de crise, on ne se bat jamais contre un ennemi extérieur, mais toujours contre son propre corps. Maintenant encore, malgré le gin, la douleur sourde dans son ventre lui interdit toute pensée articulée. Et il en va de même dans toutes les situations tragiques ou héroïques. Sur le champ de bataille, dans la chambre des tortures, sur le vaisseau en perdition, on oublie pour quoi on se bat parce que le corps prend des proportions telles qu'il finit par remplir l'univers ; et même quand on n'est pas paralysé par la peur, ou par une douleur à hurler, la vie est un combat de tous les instants contre la faim, le froid, le manque de sommeil, contre les aigreurs d'estomac ou les maux de dents.

Il ouvre le journal ; il est important d'y consigner quelque chose. Sur le télécran, la femme a entonné un nouvel hymne. Il a l'impression que cette voix s'enfonce dans son cerveau comme des éclats de verre pointus. Il essaie de penser à O'Brien, pour qui il écrit ce journal, à qui il le destine, mais il ne peut que penser à ce qui lui arrivera si la Mentopolice vient le chercher. Ce serait moindre mal d'être exécuté tout de suite. Tu t'attends à être tué. Mais auparavant, il faut subir tout le rituel des aveux (personne n'en parle mais tout le monde est au courant). Mordre la poussière, implorer leur pitié, entendre le craquement des os qu'ils te fracassent, supporter l'horreur des dents qu'ils t'exploient, des caillots de sang dans les cheveux. Pourquoi faut-il, puisque la fin est toujours la même ? Pourquoi ne peut-on retrancher quelques jours, quelques semaines à sa vie ? Personne ne réussit à passer entre les mailles du filet, personne ne manque jamais d'avouer. Quand tu es convaincu de mentocrime, l'exécution n'est plus qu'une affaire de date. Alors pourquoi cette abomination gratuite qui t'attend au tournant ?

Il tente, avec un peu plus de succès cette fois, de faire surgir l'image d'O'Brien. « Nous nous retrouverons dans un lieu où il n'y a pas de ténèbres », lui a-t-il dit. Il sait ce que ça signifie, du moins, il croit le savoir. Le lieu sans ténèbres, c'est l'avenir rêvé, celui que personne ne verra jamais, mais qu'il devient possible de partager par une sorte de prémonition mystique. Seulement avec la voix du télécran qui lui chauffe les oreilles, il n'arrive pas à réfléchir plus avant. Il met une cigarette entre ses lèvres et, aussitôt, la moitié du tabac se répand sur sa langue, poussière amère qu'il a du mal à cracher. Le visage de Big Brother se coule dans son cerveau, chassant celui d'O'Brien. Tout comme il l'a fait quelques jours plus tôt, il tire une pièce de sa poche et l'observe. La face aux traits lourds le regarde, calme, protectrice ; mais quel est ce sourire, sous la moustache noire ? Les mots de plomb lui reviennent et sonnent comme un glas :

GUERRE EST PAIX
LIBERTÉ EST SERVITUDE
IGNORANCE EST PUISSANCE

DEUXIÈME PARTIE

On est en milieu de matinée et Winston vient de quitter sa cabine pour aller aux toilettes.

Une silhouette solitaire s'avance vers lui depuis le bout du long couloir à l'éclairage cru. C'est la brune. Il s'est écoulé quatre jours depuis le soir où il est tombé sur elle au sortir de la brocante. Comme elle se rapproche, il s'aperçoit qu'elle porte le bras droit en écharpe, détail peu visible de loin, car le tissu est de la même couleur que celui de son bleu de travail. Elle a dû avoir la main écrasée en retournant un de ces gros kaléidoscopes qui servent de matrice pour les intrigues des récits, accident courant au Service Littérature.

Quelque quatre mètres les séparent lorsque la fille trébuche tête la première ; sa chute lui arrache un hurlement de douleur. Elle a dû tomber sur son bras blessé. Winston s'arrête net. La fille s'est relevée sur les genoux. Sur son visage d'un blanc ivoire sa bouche ressort plus rouge que jamais. Elle le regarde droit dans les yeux, avec une expression implorante, de peur plus que de douleur.

Il ressent l'étincelle d'une curieuse émotion. Devant lui, il a l'ennemi qui cherche à le tuer, mais devant lui, aussi, il y a un être humain qui souffre et s'est peut-être cassé quelque chose. Déjà, il s'est élançé d'instinct pour lui porter secours. Dès qu'il l'a vue tomber sur son bras bandé, il a eu l'impression d'éprouver la douleur dans son propre corps.

— Tu t'es fait mal ?

— C'est rien, c'est mon bras. Ça va passer dans une seconde.

Elle parle comme quelqu'un qui a le cœur battant. En tout cas, elle est devenue très pâle.

— Rien de cassé ?

— Non, tout va bien. Sur le moment, ça m'a fait mal, c'est tout.

Elle lui tend sa main libre et il l'aide à se relever. Elle reprend des couleurs et semble aller beaucoup mieux.

— C'est rien, répète-t-elle aussitôt. Je me suis cogné le poignet. Merci, camarade !

Sur quoi elle repart d'un pas vif comme si de rien n'était, en effet. En tout et pour tout, l'incident n'a pas duré plus d'une demi-minute. Ne rien laisser paraître de ses sentiments est une seconde nature, et de toute façon, ils se trouvaient en plein devant un télécran quand ledit incident s'est produit. N'empêche qu'il lui a été assez difficile de ne pas manifester une pointe d'étonnement car, pendant les deux ou trois secondes où il l'aidait à se relever, la fille lui a glissé quelque chose dans la main — exprès, il n'en doute pas —, un petit objet plat. En franchissant la porte des toilettes, il le fourre dans sa poche et le tâte du bout des doigts. C'est un papier plié en quatre.

Debout devant l'urinoir, il réussit à le déplier sans le sortir de sa poche ; de toute évidence, il doit y avoir un message écrit dessus. Un instant, il est très tenté de se rendre dans un cabinet fermé pour le lire. Mais ce serait de la folie pure. Il n'y a pas d'endroit qui soit davantage dans le collimateur du télécran en permanence, c'est certain.

Il retourne à son poste, s'assied et balance le papier sur son bureau parmi les autres, négligemment, puis il met ses lunettes et tire le parlécriteur vers lui. « Attends cinq minutes, se dit-il. Cinq minutes au moins ! » Son cœur cogne dangereusement dans sa poitrine. Heureusement, il n'est engagé que dans des tâches de routine, rectifier de longues listes de chiffres, qui ne nécessitent aucune concentration.

Quel que soit le message écrit sur ce papier, il a sûrement un contenu politique. Car de deux choses l'une : ou bien, et c'est l'hypothèse la plus probable, la fille appartient à la Mentopolice, comme il le craignait — il ne voit pas pourquoi la police choisit de faire passer ses messages par ce canal, mais elle doit avoir ses raisons —, et alors le papier est porteur d'une menace, d'une semonce, de l'injonction de se suicider, ou encore d'un piège. Ou bien, hypothèse plus délirante mais qui ne cesse de s'imposer à lui quoi qu'il en ait, le message, loin d'émaner de la Mentopolice, vient d'une organisation clandestine. Après tout, peut-être que la Fraternité existe. Peut-être que la fille en fait partie. Absurde, évidemment, mais l'idée a jailli dès qu'il a senti le bout de papier dans sa main, alors qu'il lui a fallu deux minutes pour que l'autre explication, plus vraisemblable du reste, lui vienne à l'esprit. Et même à présent, quand sa raison lui souffle que ce message est probablement synonyme de mort, il n'arrive pas à y croire. Il entretient un espoir déraisonnable, cœur battant, et il a du mal à empêcher sa voix de trembler lorsqu'il murmure ses chiffres au parlécriteur.

Il enroule la liasse de documents traités et les introduit dans le tube pneumatique. Il s'est écoulé huit minutes. Il rajuste ses lunettes sur son nez, soupire, et tire l'arrivage suivant vers lui, le bout de papier par-dessus. Il le lisse. Il peut lire, écrit d'une grosse écriture maladroite :

Je t'aime

Pendant quelques secondes, il est trop soufflé pour jeter le papier compromettant dans le trou de mémoire. Quand il s'y résout, malgré le danger de manifester un intérêt excessif, il ne résiste pas à la tentation de le relire pour s'assurer que les mots sont bien là.

Le reste de la matinée, il a toutes les peines du monde à travailler. Pis encore que d'avoir à se concentrer sur des finasseries insignifiantes, il lui faut dissimuler son agitation au télécran. Un incendie s'est allumé dans ses tripes. Déjeuner dans cette cantine étouffante, bruyante et surpeuplée le met au supplice. Il espérait un moment de solitude à table, mais la malchance a voulu que ce débile de Parsons se laisse tomber sur le siège voisin, l'effluve aigrelet de sa sueur couvrant presque celui du ragoût, et l'abreuve de son verbiage sur les préparatifs de la Semaine de la Haine. Il ne tarit pas d'enthousiasme sur une figurine en carton-pâte de deux mètres de large à l'effigie de Big Brother, fabriquée pour l'occasion par la troupe d'Espions de sa fille. Le plus irritant, c'est que dans la cacophonie ambiante Winston entend très mal ce que Parsons lui raconte et doit lui faire répéter ses inepties. Il n'aperçoit la brune qu'une fois, attablée avec deux autres filles, tout au fond de la salle. Elle ne semble pas le voir, et il ne regarde plus dans sa direction.

L'après-midi est plus supportable car tout de suite après déjeuner lui arrive une tâche complexe et délicate qui mobilise son attention à l'exclusion de tout autre sujet ; il s'agit de falsifier une série de rapports de production vieux de deux ans pour discréditer un membre en vue du Parti Intérieur, à présent en disgrâce. Pour ce genre de commande, il est à son affaire, si bien que deux heures durant il réussit à chasser la fille de ses pensées. Et puis l'image de son visage lui revient et, avec elle, le désir furieux d'être seul, car tant qu'il ne le sera pas, impossible de faire le point sur cette péripétie. Il est prévu qu'il passe la soirée au Centre communautaire. Il engloutit un repas insipide — un de plus — à la cantine, et il se précipite sur place pour participer à un « groupe de discussion » d'une inanité solennelle ; il joue deux parties de tennis de table, ingurgite moult verres de gin, et subit une demi-heure durant une conférence intitulée « Sociang et jeu d'échecs ». L'âme vrillée par l'ennui, il n'éprouve cependant pas, pour une fois, la tentation d'esquiver sa soirée au Centre. À la vue des mots « Je t'aime », le désir de rester vivant s'est gonflé en lui comme une vague, et il serait bien bête de prendre le moindre risque. Il est 23:00 passées lorsqu'il se retrouve enfin au lit, c'est-à-dire dans le noir, à l'abri du télécran tant qu'il ne fait pas de bruit, et donc en situation de réfléchir.

Le problème qui se pose est matériel : comment entrer en contact avec la fille pour lui donner rendez-vous. Il n'envisage plus qu'elle soit en train de lui tendre un piège. Il est sûr du contraire parce qu'elle lui a glissé le billet avec une agitation manifeste, en proie à une panique bien compréhensible. Refuser ses avances ne lui est pas davantage venu à l'esprit. Cinq jours plus tôt, il rêvait de lui fracasser le crâne à coups de pavé, mais qu'à cela ne tienne ! Il imagine la nudité de son corps juvénile, tel qu'il l'a vu en rêve. Il l'avait prise pour une sotte parmi les autres, la tête farcie de mensonges et de haine et le ventre de glaçons. Une fièvre le saisit à la pensée qu'il pourrait la perdre, que ce corps si jeune et si blanc pourrait lui échapper. Ce qu'il redoute le plus, c'est qu'elle change tout bonnement d'avis s'il ne réussit pas à entrer en contact avec elle dans les plus brefs délais. Seulement les difficultés matérielles qui s'opposent à la rencontre sont énormes. Autant vouloir déplacer une pièce quand on est déjà échec et mat. On ne peut faire un pas sans se retrouver face à un télécran. À vrai dire, il n'avait pas déchiffré son message depuis cinq minutes qu'il faisait déjà le tour des moyens de communiquer avec elle. Et maintenant qu'il a le temps d'y réfléchir, il les passe en revue comme on étalerait une rangée d'instruments sur une table.

De toute évidence, l'aventure de la matinée ne pourra se répéter. Si elle travaillait comme lui aux Archives, ce pourrait être relativement simple, mais il n'a qu'une vague idée d'où se situe le Service Littérature dans le bâtiment et pas le moindre prétexte pour s'y rendre. S'il savait où elle habite, et à quelle heure elle finit son travail, il pourrait se poster sur son chemin. En revanche, il ne serait guère prudent de la suivre car il lui faudrait traîner aux abords du Ministère, ce qui ne passerait pas inaperçu. Quant à lui envoyer une lettre, il n'en est pas question. La routine, qui n'est un secret pour personne, veut que le courrier soit ouvert avant distribution. Du reste, peu de gens s'écrivent. En cas de nécessité, il existe des cartes postales avec des listes de formules pré-imprimées que l'on coche selon la pertinence du moment. De toute façon, il ne connaît ni son nom ni, *a fortiori*, son adresse. Il finit par conclure que le lieu de contact le plus anodin serait la cantine, à condition de la trouver seule à une table, de préférence au centre de la salle, pas trop près des télécrans et dans un brouhaha assez dense. Pourvu que ces conditions soient réunies ne serait-ce que trente secondes, il serait possible d'échanger quelques mots.

La semaine qui suit, sa vie n'est qu'un rêve agité. Le lendemain, la fille arrive à la cantine au moment où il part, après la sonnerie de reprise du travail. Il faut croire qu'elle a changé d'équipe. Ils se croisent sans un regard. Le surlendemain, elle est bien là à l'heure habituelle, mais avec trois autres filles, et juste sous un télécran. Puis s'écoulent trois jours atroces où il ne la voit pas du tout. Il a l'impression d'être affligé d'une hypersensibilité tant au niveau de l'esprit que du corps, une transparence, rendant douloureux chaque geste, chaque son, chaque contact. Jusque dans le sommeil, son image le hante. Il n'ouvre pas son journal, pendant cette période. Son seul soulagement, il le trouve dans le travail, qui lui permet parfois de l'oublier dix minutes d'affilée. Il n'a pas la moindre idée de ce qu'elle devient, aucun moyen de se renseigner. Elle pourrait aussi bien s'être suicidée, avoir été vaporisée, transférée à l'autre bout de l'Océanie ou, pire encore et plus probable, avoir simplement changé d'avis et décidé de l'éviter.

Le jour suivant, elle reparaît. Elle ne porte plus le bras en écharpe mais elle a le poignet dans le plâtre. Il éprouve un tel soulagement qu'il ne peut s'empêcher de la regarder bien en face plusieurs secondes. Le lendemain, il manque lui parler. Quand il fait son entrée à la cantine, elle est seule à une table assez éloignée du mur. Il est encore tôt, la salle n'est pas pleine. La queue avance lentement et il est sur le point de parvenir au comptoir quand il est bloqué deux minutes par quelqu'un devant lui qui se plaint de ne pas avoir reçu sa pastille de saccharine. Mais la fille est toujours seule quand il récupère son plateau et se dirige vers sa table. Il s'avance vers elle négligemment, comme s'il cherchait des yeux une place, derrière elle. Il n'est plus qu'à trois mètres. Dans deux secondes, ce sera gagné. C'est alors qu'une voix l'appelle : « Smith ! » Il fait semblant de ne pas entendre. « Smith ! » répète la voix, plus fort. Rien à faire. Il se retourne. Un jeune type blond au visage niais, un nommé Wilsher qu'il connaît à peine, l'invite d'un sourire à prendre place à côté de lui. Il a été reconnu, pas moyen de passer outre et d'aller s'asseoir à la table d'une fille seule. Trop voyant. Il s'assied donc avec un sourire cordial, que lui rend le blondinet, radieux. Dans une hallucination, Winston se voit lui planter un pic à glace entre les deux yeux. La table de la fille se remplit quelques minutes plus tard.

Mais elle a dû le voir arriver, et elle aura peut-être compris le message. Le lendemain, il s'arrange pour être là de bonne heure. Et comme prévu, elle est assise à peu près au même endroit, et de nouveau seule. L'homme devant lui dans la queue est un cloporte aux gestes vifs, face aplatie, petits yeux soupçonneux. Au moment où Winston quitte le comptoir avec son plateau, il voit que le type se dirige droit vers la table de la fille, anéantissant ses espoirs. Il reste bien une autre place libre un peu plus loin, mais quelque chose dans la physionomie de l'homme donne à penser qu'il est assez épris de son confort pour choisir la table la moins occupée. Le cœur glacé, Winston le suit. À quoi bon, s'il ne peut pas parler à la fille en tête à tête ? C'est alors que retentit un fracas épouvantable. Le bonhomme se retrouve à quatre pattes, son plateau voltige, un ruisseau de soupe et un autre de café coulent sur le sol. Il se remet sur pied en lançant un regard torve à Winston, qu'il soupçonne manifestement de l'avoir fait trébucher. Tant pis. Cinq secondes plus tard, le cœur en tempête, celui-ci s'assied à la table de la fille.

Il ne la regarde pas. Il décharge son plateau et se met à manger sans plus tarder. Il est capital de lui parler tout de suite, avant l'arrivée d'un tiers. Mais une peur terrible s'est emparée de lui. Il s'est écoulé une semaine depuis la fois où elle l'a abordé. Elle a dû changer d'avis, elle a forcément changé d'avis. Comment cette affaire pourrait-elle connaître un dénouement heureux ? Dans la vraie vie, ça n'arrive pas. Sa résolution flancherait peut-être s'il n'apercevait Ampleforth, le poète aux poils dans les oreilles, qui déambule d'un air absent dans la salle pour trouver où poser son plateau. À sa manière un peu lunaire, l'homme aime bien Winston et, s'il le voit, il va venir s'asseoir auprès de lui. Il reste peut-être une minute pour agir. Winston et la fille mangent tous deux sans précipitation. C'est une sorte de bouillon claret, une soupe aux haricots. Tout bas, Winston se met à parler. Ni l'un ni l'autre ne lève les yeux ; ils continuent d'avaler leur potage et, entre deux cuillerées, ils échangent le strict nécessaire à voix basse et sans la moindre inflexion.

- À quelle heure tu termines ?
- 18:30.
- Où on se retrouve ?
- Place de la Victoire, à côté du monument.
- Il y a des télécrans partout.

— Pas grave, s'il y a foule.

— Un signal ?

— Non. Ne m'approche pas tant qu'il n'y a pas beaucoup de monde autour. Et ne me regarde pas. Simplement, reste à proximité.

— À quelle heure ?

— 19:00.

— D'accord.

Ampleforth n'a pas vu Winston et s'est assis à une autre table. Ils ne disent plus rien et, autant que possible pour deux personnes assises face à face, ils n'échangent pas un regard. La fille termine son déjeuner sans traîner, elle se lève, Winston reste fumer une cigarette.

Il est place de la Victoire avant l'heure dite et fait le tour de l'énorme colonne cannelée en haut de laquelle la statue de Big Brother regarde vers le ciel du sud, où il a vaincu les avions eurasiens (c'étaient les avions estasiens, il y a quelques années) lors de la Bataille de la Zone Aérienne Numéro Un. Dans la rue en face se dresse une statue équestre censée représenter Oliver Cromwell. À 19:05, la fille n'est toujours pas là. Winston est repris par son angoisse : elle ne viendra pas, elle a changé d'avis ! Il se dirige lentement vers le nord de la place et prend un plaisir mineur à reconnaître l'église Saint-Martin, dont les cloches disaient, lorsque cloches il y avait, « Tu me dois trois florins ». C'est alors qu'il aperçoit la fille au pied du monument. Elle lit ou fait semblant de lire une affiche qui s'enroule autour de la colonne. Il serait imprudent de s'approcher tant qu'il n'y a pas un peu de cohue : on voit des télécrans tout autour du fronton. Tout à coup, un hurlement retentit, des véhicules lourds foncent d'on ne sait où vers la gauche. On dirait que tout le monde s'est mis à courir sur la place. La fille contourne les lions avec agilité, et se perd dans la foule. Winston la suit. Dans la débâcle, il croit comprendre d'après quelques remarques criées au passage qu'il s'agit d'un convoi de prisonniers eurasiens.

Déjà, une foule dense bloque le côté sud de la place. Winston, pourtant homme à rester à la marge de tout rassemblement en temps ordinaire, joue des coudes et des fesses, et finit par se faufiler au cœur de la foule. Bientôt, il est proche de la fille à la toucher mais un énorme prolo et une femme — la sienne sans doute — tout aussi énorme lui opposent un rempart de chair infranchissable. Winston se contorsionne et, au prix d'un effort violent, réussit à glisser une épaule entre eux. Un instant, il a l'impression qu'il va se faire broyer par l'étau de leurs cuisses musculeuses, puis il se libère, en transpirant un peu. Il est à côté de la fille, épaule contre épaule, chacun regardant droit devant soi.

Une longue file de camions passe au ralenti. Des gardes au visage de bois, armés de mitraillettes, se dressent aux quatre coins de chaque benne, de petits hommes jaunes aux uniformes verdâtres et défraîchis sont accroupis au fond, tassés les uns contre les autres. Les Asiatiques regardent d'un air triste par-dessus le flanc des camions, sans curiosité aucune. De temps en temps, un cahot déclenche un bruit de ferraille : les prisonniers ont tous des chaînes aux pieds. Les camions défilent, avec leur cargaison de visages tristes. Winston sait qu'ils sont là mais il ne les regarde que par intermittences. L'épaule de la fille et son bras droit, jusqu'au coude, sont collés contre lui. Sa joue est presque assez proche pour qu'il en ressente la chaleur. Elle prend la situation en main tout de suite, comme elle l'a fait à la cantine. Elle se met à parler de la même voix sans timbre, ses lèvres remuent à peine, leur murmure se noie dans le vacarme des cris et le grondement des camions.

— Tu m'entends ?

— Oui.

— Tu peux prendre ton dimanche après-midi ?

— Oui.

— Alors écoute-moi bien. Il va falloir retenir ce que je te dis. Tu vas à la gare de Paddington...

Avec une précision stupéfiante, elle lui détaille son itinéraire. Une demi-heure de train ; tourner à gauche en sortant de la gare ; suivre la route sur deux kilomètres ; passer un portail dont la barre du haut est manquante ; prendre un sentier à travers champ ; un chemin entre les buissons ; un arbre mort, couvert de mousse. À croire qu'elle a une carte d'état-major dans la tête.

— Tu vas te rappeler tout ça ? lui demande-t-elle enfin.

— Oui.

— Tu tournes à gauche, puis à droite, puis de nouveau à gauche. Et il manque la barre supérieure du portail.

— Oui. Quelle heure ?

— Vers 15:00. Il se peut que tu doives m'attendre. J'arriverai par un autre chemin. Tu es sûr que tu mémorises tout ?

— Oui.

— Alors éloigne-toi de moi dès que tu peux.

Elle n'a pas besoin de le lui dire. Sauf que pour le moment il n'arrive pas à s'extraire de la foule. Les camions défilent toujours, les gens n'ont pas assez d'yeux pour les observer. Au début, il y a bien eu quelques huées et sifflets mais qui n'émanaient que de membres du Parti et qui ont rapidement cessé. Le sentiment qui domine est une simple curiosité. Les étrangers, Eurasiens ou Estasiens, sont objets d'étonnement. On n'en voit absolument jamais, sauf des prisonniers, et encore, un instant fugace. On ne sait pas davantage ce qu'il advient d'eux, sinon lorsqu'ils sont pendus pour crimes de guerre. Les autres se volatilisent, sans doute envoyés dans des camps de travail. Les visages ronds des Mongols ont fait place à des types plus européens, barbus, sales, et épuisés. Au-dessus des pommettes crasseuses, les yeux plongent dans ceux de Winston, parfois avec une intensité singulière, pour s'envoler ailleurs aussitôt. Le convoi touche à sa fin. Dans le dernier camion, il voit un homme âgé, le visage masqué par une tignasse grisonnante, debout, poignets croisés devant lui comme s'il avait l'habitude qu'ils soient liés. Il va être temps pour Winston et la fille de se séparer. Mais au dernier moment, alors que la foule les enserme encore, elle cherche sa main pour la presser furtivement.

Le geste ne dure pas plus de dix secondes, pourtant, il a l'impression que leurs doigts restent longtemps entrelacés. Il les explore, ses longs doigts, chaque détail de sa main, les ongles bien formés, la paume rendue calleuse par le travail, la chair veloutée à l'intérieur du poignet. Au même instant, il s'aperçoit qu'il ne sait pas de quelle couleur sont ses yeux. Ils sont sans doute marron, mais les gens aux cheveux noirs ont parfois les yeux bleus. Tourner la tête pour la regarder serait une folie inconcevable. Mains enlacées, invisibles dans la cohue, ils regardent tranquillement devant eux. Et au lieu des yeux de la fille, ce sont ceux du vieux prisonnier qui contemplent Winston avec mélancolie à travers ses mèches hirsutes.

Winston avance avec précaution dans le clair-obscur du sentier où il débouche sur des lacs d'or chaque fois que les rameaux s'écartent. Sur le sol, à sa gauche, un halo de jacinthes sauvages. L'air est un baiser sur la peau. On est le 2 mai. Quelque part, au cœur de la forêt, les tourterelles chantonnet.

Il est un peu en avance. Il est arrivé sans encombre et la fille lui paraît si expérimentée que son appréhension en est diminuée d'autant. Il peut sûrement compter qu'elle trouvera un coin tranquille. D'une façon générale, on aurait tort de se croire plus en sécurité à la campagne qu'à Londres. Certes, il n'y a pas de télécrans, mais on risque toujours de tomber sur un micro dissimulé qui recueille les voix et sait les reconnaître. En outre, il est difficile de se déplacer seul sans attirer l'attention. Lorsqu'il s'agit d'un itinéraire de moins de cent kilomètres, on n'est pas tenu de faire valider son passeport mais il arrive parfois que des patrouilles rôdent dans les gares, examinent les papiers de tout membre du Parti et posent des questions embarrassantes. En l'occurrence, rien de tel ; depuis qu'il a quitté la gare, de discrets coups d'œil par-dessus son épaule lui ont assuré qu'il n'était pas suivi. Le train était bourré de prolos que le temps estival mettait d'humeur festive. Le wagon aux banquettes de bois était plein à craquer. Il s'y trouvait en compagnie d'une seule et même famille nombreuse au complet — depuis l'arrière-grand-mère édentée jusqu'au bébé d'un mois — partie passer la journée à la campagne « dans la belle-famille » et acheter, comme on l'a expliqué sans fard à Winston, un peu de beurre au marché noir.

Le sentier s'élargit, et une minute plus tard Winston parvient au chemin dont elle lui a parlé, simple chemin à vaches qui plonge entre des haies vives. Il n'a pas de montre, mais il n'est sans doute pas encore 15:00. Les jacinthes forment un tapis si épais qu'il est impossible de ne pas marcher dessus. Il s'accroupit et se met à en cueillir, un peu pour tuer le temps et un peu aussi parce qu'il se dit vaguement qu'il aimerait bien avoir un bouquet à offrir à la fille quand ils se retrouveront. Il en a déjà une grosse brassée et respire leur parfum léger et maladif lorsqu'un bruit le fige sur place : aucun doute, c'est un pas qui fait craquer des brindilles, derrière lui. Il continue de cueillir des jacinthes, ne sachant que faire d'autre. C'est peut-être la fille, mais il se peut aussi qu'il ait été suivi malgré tout. Se retourner trahirait qu'il n'a pas la conscience tranquille. Alors il cueille, il cueille. Une main légère se pose sur son épaule.

Il lève les yeux. C'est la fille. Elle fait non de la tête, visiblement pour lui enjoindre de se taire, puis elle écarte les branches et ouvre prestement la marche sur le sentier étroit qui mène dans le bois. On voit qu'elle n'en est pas à son coup d'essai, elle évite les flaques de vase comme par habitude. Il la suit avec sa brassée de fleurs. C'est du soulagement qu'il éprouve tout d'abord, mais en voyant devant lui son corps élancé et vigoureux, avec cette ceinture rouge serrée juste ce qu'il faut pour mettre la courbe des hanches en valeur, un sentiment d'infériorité l'accable : quand elle va se retourner pour le regarder, elle fera machine arrière, il en est convaincu maintenant encore. La douceur de l'air, la verdure des feuilles ne font que l'intimider. Déjà, en partant de la gare sous le soleil de mai, il s'est senti sale et étioilé, lui qui vit entre quatre murs et absorbe la suie de Londres par tous les pores de sa peau. Il se dit que jusque-là elle ne l'a pas vu en pleine lumière. Ils arrivent à l'arbre couché dont elle lui a parlé. Elle saute par-dessus et dégage une ouverture insoupçonnée entre les taillis. À sa suite, il se retrouve dans une clairière naturelle, sur un petit talus herbeux, parfaitement enclos de jeunes arbres élancés. La fille s'arrête et se retourne.

— On y est.

Il est face à elle, quelques pas les séparent mais il n'ose pas s'avancer davantage.

— J'ai pas voulu parler sur le sentier, au cas où il y aurait un micro caché, je pense pas, mais c'est pas impossible. Tu cours toujours le risque qu'un de ces salauds te reconnaisse à la voix. Ici, on est tranquilles.

Il n'a toujours pas le courage de s'approcher d'elle.

— Ici on est tranquilles ? répète-t-il stupidement.

— Oui, regarde les arbres.

Ce sont de petits frênes qui ont été coupés mais qui repoussent telle une forêt de mâts et dont aucun n'est plus gros que le poignet.

— Tu vois : rien d'assez épais pour cacher un micro. En plus, je suis déjà venue.

Ils s'en tiennent au bavardage. Il réussit à s'avancer vers elle, elle est devant lui, très droite, le sourire un peu ironique, comme si elle se demandait pourquoi il est aussi dur à la détente. Les jacinthes sont tombées en cascade sur le sol, comme de leur propre mouvement. Il lui prend la main.

— Tu te rends compte que jusqu'ici je ne savais pas de quelle couleur sont tes yeux ?

Ils sont bruns, brun clair, sous les cils noirs.

— Maintenant que tu me vois pour de bon, tu me trouves envisageable ? demande-t-il.

— Oui, sans problème.

— J'ai trente-neuf ans, une femme dont je ne peux pas me débarrasser, j'ai des varices, j'ai cinq fausses dents.

— Je m'en fous pas mal.

Une seconde plus tard, sans qu'on puisse dire lequel des deux en a pris l'initiative, elle est dans ses bras. Au début, il n'éprouve qu'incrédulité. Ce corps juvénile tendu vers le sien, la masse brune des cheveux dans sa figure, et — oui ! — elle lève le visage vers lui et il embrasse la grande bouche rouge. Elle lui a passé les bras autour du cou, et lui dit chéri, mon cœur, mon aimé. Il l'a renversée sur le sol, elle ne lui oppose aucune résistance, il pourrait faire d'elle ce qu'il veut. Mais à dire vrai, il n'éprouve aucune sensation physique sinon celle de leur contact. Il ne ressent qu'une fierté incrédule. Il est heureux de ce qui se passe, mais le désir n'est pas là. Parce que c'est encore trop tôt, sa jeunesse et sa joliesse l'effarouchent.

Parce qu'il a trop l'habitude de vivre sans femmes. Parce que... il n'en sait rien. La fille se redresse et retire une jacinthe accrochée dans ses cheveux. Elle s'assied contre lui et lui passe un bras autour de la taille.

— Pas grave, chéri. On n'est pas pressés. On a l'après-midi devant nous. Elle est pas belle, ma cachette ? Je l'ai découverte en me perdant un jour de randonnée communautaire. Si jamais il arrive quelqu'un, on l'entend à cent mètres.

— Comment tu t'appelles ?

— Julia. Moi je connais ton nom. Tu t'appelles Winston, Winston Smith.

— Comment tu le sais ?

— Il faut croire que je suis plus douée que toi pour ces choses-là, chéri. Au fait, qu'est-ce que tu pensais de moi avant que je te glisse le message ?

Il n'éprouve aucune tentation de lui mentir. Lui avouer le pire constitue même une offrande à l'amour.

— Je ne pouvais pas te sentir. J'aurais voulu te violer et te tuer après. Il y a deux semaines, j'ai sérieusement envisagé de te fracasser le crâne à coups de pavé. Si tu veux tout savoir, je me figurais que tu devais être inféodée à la Mentopolice.

La fille éclate de rire, enchantée, voyant là un hommage rendu à l'excellence de son camouflage.

— La Mentopol, sérieusement ? Non, quand même...

— Bah, peut-être pas jusque-là, mais vu ton allure générale, c'est seulement que tu es jeune, fraîche et pleine de santé, tu comprends, je me disais que sans doute...

— Tu pensais que j'étais un membre modèle du Parti. Pure en paroles comme en actes, les banderoles, les cortèges, les slogans, les jeux, les randonnées en groupe, tout le bazar. Et tu te disais que si j'avais l'ombre d'une chance de te dénoncer comme mentocriminel et de te faire abattre...

— Oui, en gros. Beaucoup de jeunes femmes sont comme ça, tu sais.

— C'est à cause de cette saloperie, dit-elle en arrachant la ceinture des Jeunesses Antisexe qu'elle expédie dans une branche.

Puis, comme si le geste de porter la main à sa taille lui rappelait quelque chose, elle fouille dans la poche de sa combinaison et en tire une petite tablette de chocolat. Elle la casse en deux et lui en donne la moitié. Avant même de la prendre, il devine à l'odeur que c'est un chocolat de luxe, noir, enveloppé de papier argent. Le chocolat ordinaire est fait d'une matière farineuse et brunâtre ; quand on le mange, il évoque la fumée d'un feu d'ordures — pour autant qu'on puisse en imaginer le goût. Mais à un moment ou à un autre, il a dû savourer un chocolat de la qualité du morceau qu'elle vient de lui donner. Son parfum réveille en lui un souvenir qui se dérobe encore, mais qui est puissant, troublant.

— Où tu te l'es procuré ?

— Marché noir, dit-elle avec indifférence. C'est vrai que je trompe mon monde. Je suis bonne dans les jeux, j'étais cheftaine chez les Espions. Je fais du volontariat trois soirs par semaine dans les Jeunesses Antisexe. J'ai passé des heures et des heures à placarder leurs conneries dans tout Londres. Je tiens toujours un coin de la banderole dans les cortèges. J'ai toujours le sourire, je n'essaie jamais de couper à une corvée. Je le dis toujours, quand on veut avoir la paix, faut savoir hurler avec les loups.

Le premier petit bout de chocolat a fondu sur la langue de Winston. Quel délice ! Mais le souvenir continue de rôder aux marges de sa conscience, un ressenti intense mais indistinct, tel un objet qu'on apercevrait du coin de l'œil. Il le repousse, uniquement conscient qu'il s'agit du souvenir d'un acte qu'il aurait voulu annuler mais en vain.

— Tu es très jeune, tu as dix-quinze ans de moins que moi. Qu'est-ce que tu peux bien trouver à un type dans mon genre ?

— Quelque chose dans ton visage. Je me suis dit que j'allais tenter le coup. Je suis forte pour repérer ceux qui détonnent. Dès que je t'ai vu, j'ai pensé que tu étais contre eux.

Eux, c'est-à-dire le Parti, et surtout le Parti Intérieur, dont elle parle ouvertement, avec une hostilité au vitriol qui le rend un peu nerveux, même s'il sait qu'ils ne risquent rien ici — si tant est qu'il existe un seul lieu où l'on ne risque rien. Une chose le sidère, son langage de charretier. Les membres du Parti ne sont pas censés dire des grossièretés, lui en dit rarement, à haute et intelligible voix du moins. Au contraire, Julia semble ne pas pouvoir parler du Parti, et surtout du Parti Intérieur, sans employer ces mots graffités à la craie dans des ruelles-pissotières. Ce n'est pas pour lui déplaire. Il y voit le symptôme de sa révolte contre le Parti et ses pratiques, symptôme naturel et sain en somme — la réaction du cheval qui renâcle devant le foin gâté. Ils sont sortis de la clairière et se promènent de nouveau dans les flaques d'ombre et de lumière, enlacés chaque fois qu'ils ont la place de marcher de front. Sa taille lui paraît tellement plus souple, maintenant qu'elle a retiré sa ceinture. Ils chuchotent. Une fois quittée la clairière, il ne faut pas faire de bruit, a dit Julia. Ils arrivent à la lisière du petit bois. Elle l'arrête.

— Ne sors pas à découvert. Il pourrait y avoir quelqu'un qui surveille. Tant qu'on reste derrière les taillis, on ne risque rien.

Ils sont à l'ombre des noisetiers. Tamisé par leurs feuilles innombrables, le soleil est encore chaud sur leur visage. Winston observe le champ qui s'étend devant eux et il éprouve un choc, l'étrangeté d'une lente reconnaissance. Il le connaît de vue, ce pré. C'est le vieux pâturage à l'herbe rase, avec le sentier qui le traverse et une ou deux taupinières par-ci par-là. Dans la haie ensauvagée, les branches des ormes ondoient imperceptiblement à la brise et leurs feuilles frémissent, touffues comme une chevelure de femme. Non loin de là, quelque part, il doit y avoir un ruisseau où nagent des chevesnes dans des trous d'eau verts.

— Il n'y aurait pas un ruisseau, par ici ?

— Si, il y en a un, en bordure du champ voisin. Il y a des poissons dedans. Des gros. On les voit onduler au fond des bassins, sous les saules.

— C'est la Contrée dorée, presque...

— La Contrée dorée ?

— Non non, rien. C'est un paysage que j'ai parfois vu en rêve.

— Regarde ! chuchote-t-elle.

Une grive vient de se percher sur une branche à la hauteur de leur visage ; elle n'est pas à cinq mètres. Peut-être qu'elle ne les a pas vus. Elle est dans le soleil, eux à l'ombre. Elle déploie ses ailes, les replie avec soin ; elle baisse la tête comme pour faire un salut au soleil et se met à chanter à gorge déployée. Dans le silence de l'après-midi, son chant résonne incroyablement fort. Winston et Julia, accrochés l'un à l'autre, sont fascinés. Le concert se poursuit de minute en minute avec des variations stupéfiantes, sans jamais se répéter, à croire que l'oiseau fait étalage de sa virtuosité. Parfois, il s'arrête quelques secondes, déploie puis replie les ailes, son poitrail moucheté se gonfle et le chant jaillit de nouveau. Winston le regarde avec une sorte de révérence. Pour qui, pour quoi chante-t-il, cet oiseau ? Ni femelle ni rival alentour. Qu'est-ce qui l'a poussé à se percher à l'orée de ce bois solitaire pour y répandre sa musique dans le néant ? Il se demande s'il n'y aurait pas un micro caché non loin, malgré tout. Comme ils n'ont parlé qu'à voix très basse, l'instrument n'aura rien capté de leurs propos, mais il aura enregistré la grive. Peut-être qu'à l'autre bout du dispositif un petit cloporte humain prête l'oreille — et alors c'est l'oiseau qu'il entend... Mais peu à peu, le chant noie les spéculations de Winston, tel un fluide qui se répandrait sur lui et se mêlerait au soleil filtré par les feuilles. Il cesse de penser pour ne plus faire que ressentir. Au creux de son bras, la taille souple et tiède ; il attire la fille contre lui ; on dirait que son corps se liquéfie : où que se posent ses mains, il ne leur offre pas plus de résistance que l'eau.

Leurs bouches s'ancrent l'une à l'autre. C'est bien différent des baisers durs qu'ils ont échangés tout à l'heure. Lorsqu'ils s'écartent, ils poussent un profond soupir. La grive effarouchée s'enfuit dans un battement d'ailes.

Winston murmure à l'oreille de Julia :

— Maintenant.

— Pas ici. Viens, on regagne la cachette, c'est plus sûr.

Aussitôt, dans un léger craquement de brindilles, les voilà qui reviennent sur leurs pas jusqu'à la clairière. Une fois dans le cercle d'arbrisseaux, elle se retourne et lui fait face. Ils sont tous deux hors d'haleine, mais elle a retrouvé le sourire. Elle reste un instant à le regarder, puis elle porte la main à la fermeture de sa combinaison et alors, oui, c'est presque comme dans son rêve. Presque aussi prestement qu'il l'a imaginé, elle arrache ses vêtements, et quand elle les envoie promener, c'est avec ce geste magnifique qui semble anéantir toute une civilisation. Son corps étincelle, blanc, dans le soleil. Mais pendant un moment, ce n'est pas son corps qu'il regarde, ses yeux sont rivés au visage couvert de taches de rousseur avec son sourire ténu et hardi à la fois. Il s'agenouille devant elle et lui prend les mains.

— Tu l'as déjà fait ?

— Bien sûr, des centaines de fois, enfin, des dizaines de fois, en tout cas.

— Avec des membres du Parti ?

— Oui, toujours avec des membres du Parti.

— Avec des membres du Parti Intérieur ?

— Non, pas avec ces salauds. Mais il y en a plus d'un qui dirait pas non s'il avait la moindre chance. Ils sont pas si vertueux qu'ils veulent le faire croire.

Son cœur bondit. Des dizaines de fois, elle l'a fait. Il regrette que ce ne soit pas des centaines, des milliers. Tout ce qui peut renvoyer à une forme de corruption l'emplît d'un fol espoir. Qui sait, peut-être que le Parti est pourri en profondeur et que son culte de l'endurance et de l'abnégation n'est que le masque de l'iniquité. Si seulement il pouvait leur refiler la lèpre ou la syphilis, à tous tant qu'ils sont, il s'en ferait un plaisir ! Tout pour l'affaiblir, le saper, le décomposer. Il attire Julia à lui, les voilà à genoux, face à face.

— Écoute, plus tu as eu d'hommes, plus je t'aime. Tu comprends ?

— Oui, parfaitement.

— J'ai horreur de la pureté, j'ai horreur de la bonté ! Je ne voudrais pas qu'il existe de vertu, nulle part ! Je voudrais que tout le monde soit corrompu jusqu'à l'os.

— Alors là, chéri, j'ai tout pour te plaire. Je *suis* corrompue jusqu'à l'os.

— Tu aimes faire ça ? Je veux dire, pas seulement avec moi. Je veux dire, tu aimes le sexe ?

— J'adore.

C'est tout ce qu'il voulait entendre. Pas seulement l'amour pour un être en particulier, mais l'instinct animal, le désir brut. La voilà, la force qui fera exploser le Parti. Il l'étreint sur l'herbe, parmi les jacinthes tombées. Cette fois, plus aucun blocage. Bientôt leur souffle redevient régulier, et ils se séparent, délicieusement abandonnés. On dirait que le soleil est plus chaud. Ils ont sommeil tous deux. Il tend la main vers leurs combinaisons et l'en couvre en partie. Ils s'assoupissent presque aussitôt et dorment une demi-heure.

Winston s'éveille le premier. Il s'assied et regarde le visage criblé de taches de rousseur, toujours paisiblement endormi, la paume de la main pour oreiller. À part la bouche, on ne peut pas dire que cette femme soit une beauté. Quand on la regarde de près, elle a une ou deux rides au coin des yeux. Sa chevelure brune coupée court est d'une opulence et d'une douceur inouïes. Il s'aperçoit qu'il ne connaît toujours pas son nom de famille ni son adresse.

Le jeune corps puissant, pour l'heure désarmé dans le sommeil, lui inspire un sentiment de pitié, un désir protecteur. Mais la tendresse spontanée qu'il a éprouvée sous le noisetier pendant que la grive chantait n'est pas revenue. Il écarte les combinaisons qui la couvrent et observe son flanc si lisse et si blanc. Dans l'ancien temps, un homme regardait le corps d'une fille, il le trouvait désirable, et l'affaire était faite. Mais aujourd'hui, plus d'amour pur, plus de désir pur. Il n'y a plus d'émotion pure, la peur et la haine s'y mêlent inmanquablement. Leur étreinte a été une bataille, leur jouissance une victoire. Un coup porté au Parti. Un acte politique.

— On va pouvoir revenir une fois, dit Julia. En général, on ne risque rien à prendre la même cachette deux fois. Mais pas avant un mois ou deux, bien sûr.

Sitôt réveillée, son comportement a changé ; elle est devenue affairée, efficace ; elle s'est rhabillée, a noué la ceinture rouge vif autour de sa taille et réglé les détails du retour. Winston trouve naturel de lui laisser la main car elle manifeste le sens pratique affûté qui lui manque et semble posséder une connaissance encyclopédique de la campagne autour de Londres, accumulée au fil d'innombrables randonnées communautaires. L'itinéraire qu'elle lui fixe n'est pas celui de l'aller, et ne l'amènera pas à la même gare. « Ne jamais revenir par où l'on est arrivé », commente-t-elle comme elle énoncerait un principe. Elle partira la première et il devra attendre une demi-heure avant de la suivre.

Elle a nommé l'endroit où ils pourront se retrouver après le travail, dans quatre jours. C'est une petite rue des quartiers pauvres où se tient un marché généralement bruyant et très fréquenté. Elle traînera parmi les stands et fera mine de chercher des lacets de chaussures ou du fil à coudre. Si elle juge que la voie est libre, elle se mouchera à son approche ; dans le cas contraire, il devra passer devant elle sans la reconnaître. Mais avec un peu de chance, en pleine foule, ils ne risqueront rien à parler un quart d'heure pour fixer le rendez-vous suivant.

— Et maintenant il faut que j'y aille, lui dit-elle dès qu'il a assimilé ses instructions, on m'attend à 19:30, il faut que je bosse deux heures pour les Jeunesses Antisexe, à distribuer des tracts ou je ne sais quoi. Quelle barbe ! Tu peux m'épousseter ? J'ai pas de brindilles dans les cheveux ? Tu es sûr ? Alors au revoir, au revoir, mon amour !

Elle se jette dans ses bras, l'embrasse presque avec violence et, aussitôt après, se fraie un passage entre les jeunes arbres et disparaît quasiment sans bruit dans le bois. Il ne sait toujours pas son nom de famille ni son adresse, ce qui ne change pas grand-chose d'ailleurs car il est hors de question qu'ils se voient chez lui ou chez elle, ou qu'ils échangent des courriers.

Faute de circonstances favorables, ils ne retourneront jamais à la clairière. Pendant le mois de mai, ils ne réussissent à faire l'amour ensemble qu'une seule fois. Dans une autre cachette connue de Julia, le clocher d'une église délabrée au sein d'une zone quasi désertée de la campagne où une bombe atomique est tombée trente ans plus tôt. Bonne cachette, au demeurant, une fois qu'on y est, mais s'y rendre est risqué. Le reste du temps, ils se retrouvent dans les rues mais jamais au même endroit, et jamais plus d'une heure d'affilée. Dans la rue, ils parviennent le plus souvent à se parler, si l'on peut dire. Quand ils avancent sur les trottoirs noirs de monde, pas tout à fait de front et sans jamais se regarder, ils entretiennent une drôle de conversation intermittente comme le rayon d'un phare, tranchée net par l'arrivée d'un uniforme du Parti ou la proximité d'un télécran, puis rattrapée quelques minutes plus tard au milieu d'une phrase, et de nouveau interrompue au moment où ils se séparent sur les lieux prévus, pour être enfin reprise sans qu'il soit besoin d'une entrée en matière le lendemain. Julia semble rompue à cet exercice qu'elle appelle « parler à crédit ». Elle excelle aussi à parler sans remuer les lèvres ou presque. Sur un mois, au cours de ces rendez-vous nocturnes, ils ont réussi à échanger un seul baiser. Ils passaient en silence dans une petite rue (elle cesse de parler dès qu'ils quittent les grandes artères) quand un vacarme terrible s'est fait entendre. Le sol s'est soulevé, l'air s'est assombri et Winston s'est retrouvé sur le flanc, contusionné et terrifié. Une roquette avait dû tomber pas loin. Tout à coup, il a découvert le visage de Julia à quelques centimètres du sien, d'un blanc cadavérique, d'un blanc de craie. Ses lèvres elles-mêmes étaient blanches. Morte ! Il l'a serrée contre lui et a pu constater qu'il embrassait le visage tiède d'une vivante. Mais il lui était entré une poudre blanche dans la bouche : leurs deux visages étaient couverts de plâtre.

Il y a des soirs où, une fois sur leur lieu de rendez-vous, ils sont réduits à se croiser sans échanger un signe parce qu'une patrouille vient d'apparaître au coin de la rue, ou qu'un hélicoptère tourne au-dessus de leurs têtes. Quand bien même ce ne serait pas aussi dangereux, il ne leur est pas facile de trouver du temps pour se rencontrer : Winston fait des semaines de soixante heures, et celles de Julia sont plus longues encore ; leurs jours de congés varient en fonction de la charge de travail du moment et ne coïncident pas souvent. De toute façon, Julia a rarement une soirée complète à elle. Elle passe un temps incroyable à suivre des conférences, participer à des défilés, distribuer des tracts pour les Jeunesses Antisexe, préparer des banderoles pour la Semaine de la Haine, recueillir des fonds pour les campagnes d'économie, et autres activités du même acabit. Ça paie, dit-elle, c'est du camouflage. Quand on suit les règles mineures, on peut se permettre d'enfreindre les règles majeures. Elle a même persuadé Winston d'hypothéquer une de ses soirées au profit de l'assemblage de munitions, volontariat accompli par des membres zélés du Parti. Depuis, une fois par semaine, il visse des petits bouts de métal qui sont sans doute des pièces détachées de fusibles pour roquettes et s'ennuie ferme quatre heures d'affilée dans le nid à courants d'air d'un atelier mal éclairé où le choc des marteaux offre un contrepoint lugubre à la musique du télécran.

Lorsqu'ils se sont retrouvés dans le clocher, ils ont comblé les interstices de leurs conversations. C'était un après-midi torride où l'air immobile et brûlant sous la voûte empestait la fiente de pigeon. Ils sont restés des heures à parler sur le plancher poussiéreux jonché de brindilles, se levant chacun à son tour pour surveiller par les meurtrières si personne ne venait.

Julia a vingt-six ans, elle habite un foyer avec trente autres filles (« Je vis dans les relents des bonnes femmes, lui a-t-elle glissé au passage, je déteste les bonnes femmes ! »). Il avait vu juste, elle travaille bien au Service Littérature sur les machines à composer. Elle aime son travail, qui consiste essentiellement à faire fonctionner et entretenir un moteur électrique puissant mais capricieux. Elle se dit « pas brillante » mais elle aime le travail manuel et les machines ne lui font pas peur. Elle a pu lui décrire tout le processus de composition des romans, depuis les directives générales du Comité au plan, jusqu'à la retouche finale de la Brigade des Rewriters. Cependant, le produit fini ne l'intéresse pas. Elle n'a rien d'une lectrice vorace. Les livres sont pour elle une marchandise comme une autre, confiture ou lacets de chaussures.

Sa mémoire ne remonte pas au-delà des années 1960 et la seule personne qu'elle ait entendue parler de l'époque prérévolutionnaire est un grand-père disparu lorsqu'elle avait huit ans. À l'école, elle a été capitaine de l'équipe de hockey, et elle a remporté la coupe de gymnastique deux ans

de suite. Elle a été cheftaine chez les Espions, secrétaire de branche dans la Ligue de la Jeunesse avant d'intégrer les Jeunesses Antisexe. Elle a toujours été très bien perçue, et cette bonne réputation lui a valu d'être choisie pour travailler à la Pornunit, sous-section du Service Littérature qui fabrique de la pornographie de bas étage réservée aux prolos. Les gens qui y travaillent appellent cette unité la Boîte à Foutre, lui a-t-elle appris. Elle y est restée un an, où elle a contribué à produire des petits bouquins « sous pli discret » — *Histoires de fessées, Une nuit à l'école des filles* — que les jeunes prolétaires achètent furtivement avec l'impression de se procurer une denrée illégale.

— C'est quoi, au juste, ces livres ? a demandé Winston.

— D'affreuses conneries, ennuyeuses comme la pluie. Il n'existe que six intrigues, dont on redistribue les éléments d'un livre à l'autre. Bon, moi je ne m'occupe que du kaléidoscope, je n'ai jamais fait partie de la Brigade des Rewriters. Je ne suis pas assez littéraire, chéri, même pour ça.

Il a appris avec stupéfaction que tous les employés de la Pornunit sont des femmes, à l'exception du directeur. La théorie, en l'occurrence, c'est que les hommes, dont les instincts sexuels sont moins contrôlables que ceux des femmes, risqueraient davantage d'être corrompus par les saletés qu'il faut manipuler.

— Même des femmes mariées, à la limite, ils préfèrent ne pas en avoir, a-t-elle ajouté. Ils aiment mieux les jeunes filles chastes et pures. Je dois être l'exception qui confirme la règle, alors.

Elle a eu sa première liaison à seize ans avec un membre du Parti qui en avait soixante et s'est suicidé avant d'être arrêté. « Bonne affaire pour moi, commente-t-elle, sinon il aurait fini par cracher mon nom en avouant. » Depuis, elle en a eu bien d'autres. Pour elle, la vie est assez simple. Toi, tu as envie de t'amuser, et eux — comprendre : le Parti — veulent t'en empêcher. Donc tu enfreins les règles comme tu peux. Elle semble juger naturel qu'ils veuillent priver les gens de plaisir, et non moins naturel que les gens en question tâchent de ne pas se faire prendre. Elle déteste le Parti et le dit dans les termes les plus crus mais elle n'en propose aucune critique de fond. Sauf lorsqu'elle y voit une incidence sur sa vie privée, elle ne s'intéresse aucunement à sa doctrine. Il remarque qu'elle n'emploie jamais de mots en néoparler, sinon ceux passés dans la langue courante. Elle n'a jamais entendu parler de la Fraternité et refuse de croire à son existence. Toute forme de révolte organisée contre le Parti lui paraît vouée à l'échec et donc inepte. Quand on est malin, on transgresse en s'arrangeant pour ne pas en mourir. Il se demande vaguement combien ils sont comme elle parmi la jeune génération — génération qui a grandi après la Révolution, n'a rien connu d'autre et tient par conséquent le Parti pour inamovible au même titre que le ciel, sans se révolter contre son autorité mais en choisissant plutôt de passer au large comme le lièvre évite le chien.

Ils n'abordent pas la possibilité de se marier tant elle est infime. Quel comité validerait ce projet, à supposer même que Katharine, la femme de Winston, soit éliminée d'une manière ou d'une autre ? Ce n'est pas un rêve qu'ils caressent.

— Elle était comment, ta femme ?

— Elle était... tu connais cet adjectif en néoparler, bonpenseur, qui veut dire naturellement orthodoxe, incapable d'une mauvaise pensée ?

— Le mot, non, mais je vois le genre.

Il entreprend d'évoquer sa vie de couple mais, chose assez curieuse, on dirait qu'elle en connaît déjà l'essentiel. Ainsi, elle lui décrit presque comme si elle l'avait vu ou touché le corps de Katharine qui se raidissait à son contact, sa manière de le repousser de toutes ses forces alors même qu'elle se pendait à son cou. Avec Julia, il n'éprouve aucune inhibition à aborder ces sujets. D'ailleurs, le souvenir de Katharine a cessé d'être douloureux depuis longtemps et n'est plus que désagréable.

— J'aurais pu m'y faire, sauf que...

Il lui raconte le cérémonial réfrigérant auquel elle le soumettait une fois par semaine, toujours le même soir.

— Elle avait horreur de ça, mais rien n'aurait pu l'empêcher de s'exécuter. Elle appelait ça, tu ne devineras jamais...

— Notre devoir envers le Parti, complète promptement Julia.

— Comment tu le sais ?

— Je suis allée à l'école, moi aussi, chéri. On a droit à des topos sur le sexe une fois par mois à partir de seize ans. Et puis chez les Jeunesses, aussi. Ils enfonce ce clou pendant des années. Je suppose que ça marche dans bien des cas. Mais enfin, va savoir, les gens sont tellement hypocrites.

Le sujet lui inspire des réflexions plus générales. Elle ramène tout à sa sexualité. Pour tout ce qui la touche, elle fait montre d'une grande acuité de jugement. Contrairement à lui, elle a saisi la signification profonde du puritanisme du Parti. Ce n'est pas seulement que l'instinct sexuel crée un monde à part qui échappe à son contrôle et qu'il doit donc détruire autant que faire se peut. C'est surtout que la frustration sexuelle génère une hystérie à cultiver parce que susceptible de se muer en fièvre guerrière ou en culte du chef.

— Quand tu fais l'amour, tu brûles de l'énergie, et puis après tu es heureux, tu te fous de tout. Ça, c'est insupportable pour eux. Ils veulent que tu débordes d'énergie en permanence. Toutes ces marches au pas cadencé, ces ovations, ces drapeaux qu'on agite, ce n'est que du sexe qui a tourné à l'aigre. Quand tu es bien dans ta peau, pourquoi tu irais t'exciter sur Big Brother et le plan triennal et les Deux Minutes de Haine et toutes les conneries du même acabit ?

Très juste, il en convient. Chasteté et orthodoxie politique vont de pair. Cette peur, cette haine, cette crédulité délirante, comment le Parti les maintiendrait-il à incandescence sinon en canalisant un instinct puissant pour en faire une force motrice ? La pulsion sexuelle représente un danger pour lui, et il en a pris acte. L'instinct parental a été instrumentalisé de même. Faute d'avoir pu abolir la famille, on encourage même les gens à aimer leurs enfants, un peu à l'ancienne, en quelque sorte. En revanche, les enfants sont systématiquement dressés contre leurs parents, qu'on leur apprend à espionner pour dénoncer leurs déviances le cas échéant. C'est ainsi que la famille est devenue *de facto* une extension de la Mentopolice. Le dispositif permet de cerner tout un chacun nuit et jour, et ce par des informateurs qui sont des intimes.

Brusquement, le voilà qui repense à Katharine. Elle l'aurait sans conteste dénoncé à la Mentopolice si le hasard n'avait pas voulu qu'elle soit trop bête pour détecter l'hétérodoxie de ses opinions. Mais ce qui la lui rappelle, en cet instant précis, c'est la chaleur étouffante de l'après-midi, qui lui met la sueur au front. Il entreprend de raconter à Julia un fait qui s'est produit — ou pour mieux dire a failli se produire — dans la touffeur d'un autre après-midi d'été, onze ans plus tôt.

Mariés depuis trois ou quatre mois, ils s'étaient perdus en randonnée, quelque part dans le Kent. Ils n'avaient traîné derrière le groupe que quelques minutes, mais ils avaient tourné du mauvais côté et s'étaient retrouvés tout à coup arrêtés net, au bord d'une ancienne carrière, face à un à-pic de dix ou vingt mètres, avec des blocs de craie au fond. Pas âme qui vive à qui demander son chemin. Dès qu'elle avait compris qu'ils s'étaient égarés, Katharine s'était sentie très mal à l'aise. Séparée ne serait-ce qu'un instant de cette bande de randonneurs bruyants, elle avait l'impression d'être en faute. Elle avait voulu revenir aussitôt par où ils étaient arrivés, et prendre l'autre chemin. C'est à ce moment-là qu'il avait aperçu des touffes de salicaires dans les anfractuosités du rocher. L'une d'entre elles portait des fleurs de deux couleurs, grenat et fauve, pour une même racine. Il n'avait jamais rien vu de tel et il avait appelé Katharine pour les lui montrer.

— Regarde, Katharine, regarde ces fleurs ! Ce bouquet, là au fond. Tu vois, elles sont de deux couleurs.

Elle avait déjà rebroussé chemin, mais elle était revenue un instant, nerveuse. Elle s'était même penchée au bord de la falaise pour suivre la direction de son index. Il était derrière elle, bras autour de sa taille pour la retenir. C'était alors qu'il avait réalisé qu'ils étaient parfaitement seuls. Pas

un être humain à la ronde, pas une feuille qui bouge, pas même un oiseau éveillé. Dans un lieu pareil, le danger qu'il y ait un micro caché était infime ; il aurait fallu qu'il soit minuscule, encore n'aurait-il enregistré que les bruits. C'était l'heure chaude et somnolente. Ils étaient écrasés de soleil, en nage. Et l'idée lui était venue subitement...

— Pourquoi tu l'as pas poussée un bon coup ? C'est ce que j'aurais fait, à ta place.

— Oui, chérie, tu l'aurais fait. Moi aussi, si j'avais été l'homme que je suis aujourd'hui. Enfin, peut-être, je n'en suis pas sûr.

— Tu regrettes de ne pas l'avoir fait ?

— Oui, tout bien considéré, oui, je le regrette.

Ils sont assis côte à côte, sur le plancher poussiéreux. Il l'attire à lui. Elle pose la tête sur son épaule et la bonne odeur de sa chevelure couvre celle de la fiente de pigeon. Elle est très jeune, elle attend encore quelque chose de la vie, elle ne comprend pas que pousser d'une falaise la personne devenue gênante ne résout rien.

— En fait, ça n'aurait pas changé grand-chose.

— Alors pourquoi tu regrettes de ne pas l'avoir fait ?

— Uniquement parce que je préfère le positif au négatif. Au jeu qu'on joue, on ne peut pas gagner, mais il y a des échecs préférables à d'autres, c'est tout.

Il sent qu'elle hausse les épaules dans un geste de désapprobation. Elle le contredit toujours quand il est dans ce registre. Elle n'accepte pas comme une loi de la nature que l'individu soit fatalement vaincu. D'une certaine manière, elle sait qu'elle est condamnée, et que tôt ou tard la Mentopolice va la coincer et la liquider. Mais il y a aussi une part d'elle qui croit encore qu'on peut se construire un monde secret dans lequel vivre à sa guise. Il suffit d'un peu de chance, d'astuce et de culot. Elle ne comprend pas que le bonheur n'existe pas, que la seule victoire possible appartient à un avenir lointain qu'on ne verra jamais de son vivant, et que le jour où l'on déclare la guerre au Parti, mieux vaut se considérer d'ores et déjà comme un cadavre.

— Nous sommes les morts, dit Winston.

— On n'est pas encore morts, réplique-t-elle prosaïquement.

— Pas physiquement. Dans six mois, dans un an, allez, mettons cinq. J'ai peur de la mort. Toi tu es jeune, tu aurais des raisons d'en avoir encore plus peur. Bien entendu, on va la repousser le plus tard possible. Mais ça ne change pas grand-chose. Tant que les humains resteront humains, la vie et la mort, c'est pareil.

— N'importe quoi ! Tu préfères coucher avec moi ou avec un squelette ? Tu n'en profites pas, de la vie ? Tu n'aimes pas te dire : ça c'est ma main, ça c'est ma jambe, je suis réel, en chair et en os, je suis vivant ! Et ça, ça te plaît pas ?

D'une torsion, elle colle sa poitrine contre lui. Il sent ses seins, mûrs mais fermes, à travers la combinaison. Son corps lui communique un peu de sa jeunesse et de sa vigueur.

— Si, j'aime ça.

— Alors arrête de parler de mourir. Et maintenant, écoute-moi, chéri. Il faut qu'on se fixe notre prochain rendez-vous. On peut retourner au coin tranquille dans le petit bois, on a laissé passer assez de temps. Mais il va falloir que tu y ailles par un autre chemin. J'ai pensé à tout. Tu prends le train... tiens, regarde, je vais te faire un dessin.

Avec le sens pratique qui la caractérise, elle trace un petit carré dans la poussière et, à l'aide d'une brindille tombée d'un nid de pigeon, elle se met à dessiner par terre.

Winston considère la petite chambre défraîchie au-dessus de la boutique de M. Charrington. À côté de la fenêtre, le lit a été fait avec des couvertures élimées et un traversin sans taie. La pendule à l'ancienne avec son cadran à douze chiffres égrène les heures sur la cheminée. Dans un coin, sur la table pliante, le presse-papier de verre acheté lors de sa dernière visite luit doucement dans la pénombre.

Dans l'âtre, un vieux réchaud à pétrole cabossé, une casserole et deux tasses, fournis par M. Charrington. Il allume le brûleur et met de l'eau à bouillir. Il a apporté une enveloppe remplie de café de la Victoire et quelques pastilles de saccharine. Les aiguilles de la pendule indiquent sept heures vingt, mais il faut comprendre 19:20. Il l'attend pour 19:30.

Folie, folie, lui répète son cœur. Folie délibérée, gratuite et suicidaire. De tous les crimes qu'un membre du Parti puisse commettre, c'est le plus difficile à cacher. À dire vrai, l'idée s'est petit à petit imposée à lui à partir d'une vision, celle du presse-papier se reflétant sur le bois de la table. Comme prévu, M. Charrington n'a fait aucune difficulté pour lui louer la chambre, les quelques dollars que l'opération lui rapporte l'arrangent de toute évidence. Il n'a pas paru choqué et n'a pas joué la connivence louche lorsqu'il a compris que Winston voulait y entretenir une liaison. Au contraire, il s'est mis à regarder dans la vague et à tenir des propos généraux avec un tact achevé — comme pour se fondre dans le décor. L'intimité est un bien précieux, a-t-il observé. Tout le monde a besoin d'un espace où se retrouver seul de temps en temps. Et pour ceux qui sont au courant de la situation, rester discret relève de la plus élémentaire courtoisie. Il a même précisé, et on aurait dit qu'il se dématérialisait en le disant, que l'immeuble a deux entrées, et que la porte de derrière donne sur une ruelle.

Sous la fenêtre, une voix chante. Winston jette un œil, à l'abri du rideau de mousseline. Le soleil de juin est encore haut, et dans la cour ensoleillée un monstre de femme, véritable colonne romane, avec des avant-bras rougeauds et musclés, sanglée dans un tablier de toile grossière, évolue d'un pas lourd entre bassine et corde à linge où elle suspend des carrés blancs qui sont des couches de bébé. Dès qu'elle n'a plus d'épingles à linge dans la bouche, elle chante de sa voix puissante de contralto :

*C'était uneuh romanceuh d'un jour,
Qu'a fané comme un rêveuh de mai,
Un regard, rien qu'un mot et l'amour
M'a volé mon pauvre cœur à jamais !*

L'air hante Londres depuis des semaines. Il fait partie des innombrables chansons du même tonneau produites à la seule intention des prolos par une sous-section du Service Musique. Les paroles en sont composées hors de toute intervention humaine par un appareil, le versificateur. Mais la femme chante d'une voix si mélodieuse que la navrante rengaine en deviendrait agréable à l'oreille. Il l'entend chanter, il entend le frottement de ses chaussures sur les dalles et les cris des enfants dans la rue, puis, au loin, la rumeur de la circulation. Et pourtant la pièce semble singulièrement silencieuse, grâce à l'absence de télécran.

Folie, folie, folie ! se répète-t-il. Comment imaginer qu'ils fréquentent cet endroit plus de quelques semaines sans se faire prendre ? Mais cette cachette rien qu'à eux, entre quatre murs, accessible, représente une tentation à laquelle ils n'ont pas résisté. Pendant toute une période après leur visite au clocher, il leur a été impossible de se fixer rendez-vous. Les journées de travail se sont allongées de manière sensible en prévision de la Semaine de la Haine. Il reste encore un mois, mais les préparatifs grandioses autant que méticuleux donnent un surcroît de travail à tous. Ils ont fini par se trouver un après-midi libre le même jour et ils sont convenus de retourner à la clairière du bois. La veille du jour dit, ils se sont rencontrés brièvement dans la rue. Comme d'habitude, ils se laissaient porter l'un vers l'autre par la foule et il la regardait à peine mais un coup d'œil lui a suffi pour remarquer qu'elle était plus pâle que d'ordinaire.

— C'est fichu, lui a-t-elle murmuré quand elle a jugé qu'ils pouvaient parler sans risque. Pour demain, je veux dire.

— Quoi ?

— Demain après-midi, je pourrai pas venir.

— Pourquoi ?

— Pour la raison classique. Elles sont arrivées en avance, ce mois-ci.

Sur le moment, il a ressenti une violente colère. Depuis un mois qu'il la connaît, son désir pour elle a changé de nature. Au début, il ne s'y mêlait guère de vraie sensualité. La première fois qu'ils ont fait l'amour, c'était seulement un acte de volonté. Mais la deuxième, il en a été tout autrement. L'odeur de sa chevelure, le goût de sa bouche, le contact de sa peau se sont glissés en lui ou bien dans l'air ambiant. Elle lui est devenue une nécessité physique, un besoin, mais aussi un dû. Quand elle lui a annoncé qu'elle ne viendrait pas, il a eu le sentiment qu'elle le flouait. Mais au même instant, la foule les a poussés l'un contre l'autre et leurs mains se sont touchées. Elle lui a serré le bout des doigts, d'un geste qui n'appelait pas le désir mais l'affection. Il s'est dit tout à coup que, lorsqu'on vit avec une femme, cette déconvenue mensuelle devient un phénomène normal. Une tendresse profonde, qu'il n'avait encore jamais éprouvée pour elle, l'a inondé. Il rêverait d'être marié avec elle depuis dix ans. De marcher dans les rues comme en ce moment mais sans se cacher, sans peur, à échanger des banalités et acheter des choses pour la maison. Il rêverait surtout d'avoir

un lieu à eux, où ils ne se sentent pas obligés de faire l'amour chaque fois qu'ils se voient. Ce n'est pas dans l'instant mais le lendemain que l'idée de louer la chambre de M. Charrington lui est venue. Quand il en a parlé à Julia, elle a accepté avec un empressement inespéré. Ils savent aussi bien l'un que l'autre qu'ils commettent une folie, qu'ils creusent leur tombe. Assis au bord du lit, il repense aux caves du Ministère de l'Amour. Curieux comme on a une conscience à éclipses de cette horreur préétablie. Gravée dans l'avenir, elle précède la mort aussi inéluctablement que 99 précède 100. À défaut de l'éviter, on pourrait tenter d'en retarder l'échéance. Or il arrive que, par un acte conscient et délibéré, on choisisse au contraire de l'avancer.

Un pas vif résonne dans l'escalier. Julia fait irruption dans la pièce. Elle transporte un sac à outils en jute comme il l'a souvent vue le faire au Ministère. Il vient au-devant d'elle pour la prendre dans ses bras, mais elle se dégage promptement, en partie parce que le sac l'encombre.

— Une petite seconde, regarde un peu ce que j'ai là. Tu as apporté du café de la Victoire ? J'en étais sûre. Eh bien, tu peux remballer cette saleté, on n'en aura pas besoin. Tiens !

Elle se baisse et ouvre le sac, la clef anglaise et le tournevis qui sont sur le dessus roulent au sol, révélant plusieurs petits paquets confectionnés avec soin. Le premier qu'elle lui tend dégage une odeur insolite et pourtant vaguement familière. Il est plein d'une poudre un peu lourde, on dirait du sable au toucher, où le doigt s'enfonce.

— Du sucre ?

— Du vrai, pas de la saccharine. Et ça, c'est une boule de vrai pain blanc, pas la saloperie qu'ils nous refilent. Tiens, voilà un pot de confiture, et une boîte de lait. Mais regarde, ça je suis pas peu fière de m'en être procuré. Il a fallu que je l'enveloppe dans de la toile parce que...

Elle n'a pas besoin de lui dire pourquoi : l'odeur embaume déjà toute la pièce. C'est un arôme riche et puissant, comme une émanation de sa plus tendre enfance, mais qu'il lui arrive encore de rencontrer, s'échappant d'un couloir avant qu'une porte claque, ou qui se diffuse mystérieusement dans la foule d'une rue et lui chatouille les narines pour se perdre aussitôt.

— Du café, murmure-t-il, du vrai café...

— Du café réservé au Parti Intérieur. Il y en a un kilo.

— Comment t'es-tu procuré ces merveilles ?

— Ça vient du Parti Intérieur. Ils ont de tout, ces cochons-là, de tout. Seulement bien sûr, entre les serveurs, les domestiques, les gens autour, il y a de la fauche... Regarde, j'ai même un petit paquet de thé.

Accroupi à côté d'elle, il déchire un coin du paquet.

— Du vrai thé, pas des feuilles de mûrier !

— Il en circule beaucoup ces temps-ci. Je crois qu'ils ont pris l'Inde, un truc comme ça. Mais écoute-moi, chéri, je veux que tu me tournes le dos trois minutes. Va t'asseoir de l'autre côté du lit, ne t'approche pas de la fenêtre, et ne te retourne pas avant que je te le dise.

Winston regarde dans la vague à travers le rideau de mousseline. En bas dans la cour, la femme aux bras rouges continue d'aller de la bassine à la corde à linge. Elle retire deux autres épingles de sa bouche et chante avec émotion.

*Y paraît qu'euh le temps nous guérit,
Y paraît qu'avec lui tout s'oublie,
Les rires et les pleurs d'nos amours,
Oui mais moi, j'suis blessée pour toujours !*

Elle connaît par cœur cette rengaine sirupeuse, apparemment. Sa voix s'élève dans la brise de juin, musicale, riche d'une mélancolie bienheureuse. Si le soir d'été n'avait pas de fin, si sa réserve d'épingles et de lessive était inépuisable, sans doute trouverait-elle son bonheur à étendre ses couches et chanter ses niaiseries des milliers d'années encore. Voilà qu'il s'étonne tout à coup de n'avoir jamais entendu un membre du Parti chanter tout seul spontanément. La chose paraîtrait même peu orthodoxe et dangereusement excentrique, comme de soliloquer. Peut-être faut-il crever la faim pour avoir quelque chose à chanter.

— Ça y est, tu peux te retourner, lance Julia.

Il s'exécute et, pendant une seconde, il manque ne pas la reconnaître. Il s'attendait à la voir nue. Or elle n'est pas nue. La transformation est bien plus étonnante. Elle s'est fardée.

Elle a dû entrer en douce dans une boutique des quartiers prolétaires, et s'est acheté tout un nécessaire de maquillage. Ses lèvres sont peintes d'écarlate, ses joues de rose, elle s'est poudré le nez. On dirait même qu'elle a souligné ses yeux d'un trait qui les rend plus brillants. Ce n'est pas fait avec art, mais les critères de Winston ne sont pas très exigeants en la matière. Il n'a jamais vu ni même imaginé une femme du Parti maquillée. Le relief que prend le visage de Julia est spectaculaire. Quelques touches de couleur où il faut l'embellissent, certes, mais la féminisent aussi. La coupe courte et la combinaison garçonnière ne font que mettre cette féminité en valeur. Quand il la prend dans ses bras, une fragrance de violette synthétique l'inonde et lui rappelle cette cuisine en sous-sol plongée dans la pénombre, et cette femme dont la bouche n'était qu'un gouffre béant. Elle portait le même parfum. Mais peu importe à l'heure qu'il est.

— Tu t'es parfumée, en plus !

— Oui, chéri, je me suis parfumée. Et tu sais ce que je vais faire ? Je vais me procurer une vraie robe de femme quelque part, au lieu de cette vacherie de combinaison. Je vais mettre des bas de soie et des talons hauts. Dans cette chambre, je serai une femme, pas une camarade du Parti.

Ils envoient promener leurs vêtements et grimpent dans l'immense lit d'acajou. C'est la première fois qu'il se trouve complètement nu en sa présence. Jusque-là, il avait trop honte de son corps pâle et maigre, des varices sur ses mollets et de la tache sur sa cheville. Il n'y a pas de draps, mais la couverture sur laquelle ils s'étendent, usée jusqu'à la trame, est douce au contact. L'envergure et l'élasticité du lit les sidèrent.

— Il doit être infesté de punaises, mais on s'en fout, dit Julia.

On ne voit plus de lits à deux places, sauf chez les prolétaires. Winston a parfois dormi dans l'un d'entre eux, quand il était enfant, Julia jamais, autant qu'elle s'en souvienne.

Après, ils s'endorment un moment. Quand Winston se réveille, les aiguilles sont presque sur le 9. Il ne bouge pas parce que Julia dort la tête au creux de son épaule. Son fard a coulé sur son visage à lui et sur le traversin, mais une fine traînée de rose souligne la beauté de sa pommette. Un des derniers rayons du soleil mordoré se pose au pied du lit et illumine la cheminée où la casserole d'eau bout à gros bouillons. En bas dans la cour, la femme a cessé de chanter mais les cris étouffés des enfants viennent flotter depuis la rue. Il se demande vaguement si, dans le passé aboli, il était courant de rester ainsi à la fraîche, un soir d'été, homme et femme, nus, faisant l'amour quand bon leur semblait, parlant de tout et de rien quand bon leur semblait, sans éprouver le besoin impérieux de se lever, à l'écoute des bruits paisibles de l'extérieur. Ça n'a jamais dû paraître normal à aucune époque, des choses pareilles ? Julia se réveille, se frotte les yeux, et se dresse sur le coude pour regarder le réchaud.

— La moitié de l'eau s'est évaporée, je vais me lever et faire du café dans un instant. Il nous reste une heure. L'extinction des feux, c'est à quelle heure dans ton immeuble ?

— 23:30.

— Au foyer c'est 23:00, mais on a intérêt à rentrer avant parce que... Hou, dégage, sale bête !

Elle s'arrache au lit d'un coup de reins, attrape une chaussure par terre et la catapulte d'un geste garçonnier, exactement comme elle avait lancé le dictionnaire pendant les Deux Minutes de Haine.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un rat, je l'ai vu pointer son sale museau derrière les lambris. Il y a un trou, là-dedans. Je lui ai fichu une belle frousse, n'empêche.

— Des rats, murmure Winston, dans cette pièce ?

— Il y en a partout, répond Julia avec indifférence en se recouchant. On en a même dans la cuisine, au foyer. Il y a des quartiers où ils grouillent carrément. Tu savais qu'ils s'attaquent aux enfants ? Ah, si ! Dans certaines rues, les femmes n'osent plus laisser un bébé tout seul deux minutes. C'est les gros rats marron, les plus agressifs. Et le plus infect, c'est que ces sales bêtes...

— Je ne veux pas le savoir, interrompt Winston en serrant les paupières.

— Mon cœur, tu es tout pâle. Qu'est-ce qu'il y a ? Ça te dégoûte ?

— Un rat, c'est l'horreur absolue pour moi.

Elle le serre contre elle et s'accroche à lui des bras et des jambes, comme pour le rassurer par la chaleur de son corps. Il tarde à rouvrir les yeux. Pendant un moment, il a l'impression d'être revenu dans le cauchemar qu'il a fait plusieurs fois au cours de sa vie. C'est toujours plus ou moins le même. Il est face à un mur de ténèbres, et de l'autre côté de ce mur se trouve quelque chose d'insoutenable, quelque chose de trop terrible pour qu'il le regarde en face. Pourtant, il sait au plus profond de lui qu'il ne fait que se leurrer parce que en réalité il n'ignore pas ce qu'il y a derrière le mur de ténèbres. Au prix d'un effort mortel, comme s'il s'arrachait une partie du cerveau, il pourrait même débusquer sa hantise. Il se réveille toujours avant d'avoir découvert de quoi il s'agit mais il semble bien y avoir un rapport avec ce que disait Julia avant qu'il l'interrompe.

— Pardon, c'est rien. J'aime pas les rats, voilà tout.

— Ne t'inquiète pas, chéri. Pas question de supporter ces sales bêtes ici. Je vais boucher le trou avec un morceau de jute avant qu'on parte et, la prochaine fois, j'apporterai du plâtre et je ferai le travail proprement.

Déjà l'instant de panique est à demi oublié. Vaguement penaud, il s'adosse à la tête de lit. Julia s'est levée, elle a enfilé sa combinaison et fait le café. L'arôme qui se dégage de la casserole est si puissant et si alléchant qu'ils ferment la fenêtre pour ne pas éveiller des curiosités. Plus délectable encore que l'odeur du café, sa texture soyeuse donnée par le sucre, plaisir oublié depuis toutes ces années saccharinées. Une main dans la poche et l'autre tenant sa tartine de confiture, Julia déambule, son regard glisse sur l'étagère de livres, elle signale la meilleure façon de réparer la table pliante, elle se laisse tomber dans le fauteuil en lambeaux pour voir s'il est confortable, elle examine avec une indulgence amusée la pendule saugrenue. Elle apporte le presse-papier sur le lit pour le voir sous un meilleur éclairage. Il le lui prend, fasciné comme toujours par ce verre lisse comme une goutte de pluie.

— Qu'est-ce que c'est, d'après toi ? demande Julia.

— Rien de spécial, je crois. Ça ne servait à rien de précis, je veux dire. C'est bien ce qui me plaît. C'est un petit bout d'histoire qu'ils ont oublié de récrire. Un message venu d'un autre siècle, pour qui saurait le lire.

— Et le tableau, là-bas ?

Elle désigne la gravure sur le mur opposé.

— Il a cent ans, tu crois ?

— Plus. Je dirais deux cents ans, mais on ne sait pas. Impossible de dater quoi que ce soit, de nos jours.

Elle s'approche pour regarder l'image.

— C'est là que la sale bête a pointé le nez, dit-elle en cognant du bout du pied le lambris au-dessous de la gravure. C'est où, ça ? Je l'ai déjà vu quelque part, ce monument.

— C'est une église, enfin, c'était. Saint-Clément-des-Danois.

Le fragment de comptine que M. Charrington lui a appris lui revient et il ajoute avec une pointe de nostalgie :

— « Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément. »

À sa grande surprise, elle complète :

Tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin,

Quand vas-tu me payer, disent les cloches de l'Old Bailey...

— Je ne me rappelle pas la suite, mais je me souviens bien de la fin : « Voici une chandelle pour monter dans ta chambrette, et voilà le couperet qui te coupera la tête. »

On dirait les deux parties d'un mot de passe. Mais il doit rester une strophe après « l'Old Bailey ». Peut-être pourront-ils fouiller les souvenirs de M. Charrington, s'ils savent s'y prendre.

— Qui t'a appris ça ?

— Mon grand-père. Il me la disait quand j'étais petite. Il a été vaporisé quand j'avais huit ans, enfin, il a disparu. Je me demande ce que c'était qu'un citron, ajoute-t-elle en passant du coq à l'âne. Des oranges, j'en ai vu. C'est des fruits ronds et jaunes avec une écorce épaisse.

— Moi, je me rappelle les citrons. On en voyait couramment dans les années 1950. Ils étaient tellement acides qu'ils te faisaient saliver rien qu'à sentir leur odeur.

— Je te parie qu'il y a des punaises derrière cette gravure, dit Julia. Je vais la décrocher et la nettoyer un de ces jours. Il doit être à peu près l'heure de partir. Il faut que je retire mon maquillage. Quelle barbe ! Après, je t'enlève le rouge à lèvres que je t'ai mis sur la figure.

Winston reste au lit quelques minutes encore. La pièce s'assombrit. Il se tourne vers le reste de jour et contemple le presse-papier. Ce qui en fait l'intérêt inépuisable, ce n'est pas le fragment de corail mais l'intérieur du verre lui-même. Il a une telle profondeur, et pourtant il est transparent comme l'air ou presque. Il évoque la voûte du ciel et renferme un minuscule univers avec son atmosphère. Winston a le sentiment qu'il pourrait s'y introduire, et que d'ailleurs il y est déjà, avec le lit d'acajou, la table pliante, la pendule et la gravure ainsi que le presse-papier. Il représente la pièce où il se trouve, et le corail est la vie de Julia et la sienne, figées dans une forme d'éternité au cœur du cristal.

Syme a disparu. Un beau matin, il n'est pas venu travailler ; quelques étourdis ont commenté son absence. Le lendemain, plus personne ne prononçait son nom. Le surlendemain, Winston est entré dans le vestibule du Service des Archives pour consulter le tableau d'affichage. Sur l'une des feuilles il a trouvé la liste des membres du Comité des Échecs, dont Syme faisait partie. La liste est intacte — aucun nom n'a été rayé — mais il en manque un. C'est tout. Syme a cessé d'exister, il n'a donc jamais existé.

Il fait une chaleur de four. Dans le dédale du Ministère, les salles climatisées et sans fenêtres conservent une température normale, mais dehors le trottoir brûle sous les pieds, et aux heures de pointe le métro pue la mort. Les préparatifs de la Semaine de la Haine mettent tout le monde en effervescence et dans tous les ministères le personnel connaît des journées à rallonge. Les cortèges, les meetings, les défilés militaires, les conférences, les expositions de figurines en cire, les films, les émissions de télécran exigent de l'organisation. Il faut monter des tribunes, confectionner des effigies, trouver des slogans, écrire des chants, faire courir des bruits, retoucher des photos. L'unité de Julia a dû abandonner la production des romans pour imprimer dans l'urgence des brochures dénonçant des atrocités. Outre ses tâches régulières, Winston passe de longues heures à éplucher d'anciens numéros du *Times* pour y enjoliver des nouvelles qu'on citera dans les allocutions. Le soir tard, quand des foules de prolétaires turbulents écumant les rues, la ville prend un aspect fébrile insolite. Les roquettes pleuvent plus que jamais, et parfois, au loin, on entend des explosions énormes que personne n'explique et qui nourrissent les rumeurs les plus folles.

Le nouvel air, qui sera le thème de la Semaine de la Haine — l'Hymne de la Haine —, est déjà composé et passe en boucle sur les télécrans. C'est un aboiement sauvage et syncopé qui s'apparente moins à une musique qu'à un roulement de tambour. Rugi par des centaines de voix et scandé par le piétinement des bottes, il devient terrifiant. Les prolétaires s'en sont entichés, si bien que dans les rues de minuit il vient concurrencer *Ce n'était qu'une romance sans espoir*. Comble de l'horreur, les enfants Parsons le jouent à toute heure du jour et de la nuit sur un peigne et du papier hygiénique. Winston a des soirées plus chargées que jamais. Des brigades de bénévoles, sous la houlette de Parsons, décorent la rue ; on coud des bannières, on plante des drapeaux sur les toits, on lance des filins d'un côté de la rue à l'autre pour accrocher des banderoles. Parsons s'est vanté que la Résidence de la Victoire déroulerait quatre cents mètres de pavoisement. Il est dans son élément, gai comme un pinson. La chaleur et les travaux manuels lui donnent un prétexte imparable pour se remettre en short et chemisette ouverte le soir. Il est partout, il pousse, il tire, il coud, il cloue, il improvise et fait régner la bonne humeur et la franche camaraderie, non sans exsuder par tous les plis de sa peau des stocks inépuisables d'effluves acides.

Une nouvelle affiche vient de faire son apparition dans tout Londres. Sans légende, elle représente seulement la silhouette monstrueuse d'un soldat eurasien sur trois ou quatre mètres de haut. Avec son faciès mongol sans expression et ses énormes bottes, il marche sur le spectateur, pointant sur lui la mitraillette qu'il porte à la hanche, et dont la perspective exagère le calibre. Cette image a été placardée partout où il restait de la place ; il y en a même plus que des affiches de Big Brother. Les prolos, qui réagissent mollement à la guerre en temps normal, sont entrés dans une phase de frénésie patriotique comme on leur en inspire régulièrement, et pour se mettre au diapason de l'atmosphère générale, les roquettes font plus de morts que d'habitude. Il en est tombé une sur un cinéma bondé de Stepney, ensevelissant des centaines de victimes sous les décombres. Toute la population du quartier est sortie défilér dans un long cortège funèbre qui a duré des heures et s'est mué en manifestation d'indignation. Une autre bombe s'est écrasée sur un terrain vague qui faisait office d'espace de jeux pour les enfants, pulvérisant plusieurs dizaines d'entre eux. Nouvelles manifestations de colère. On a brûlé Goldstein en effigie, des centaines d'affiches du soldat eurasien ont été ajoutées au bûcher et d'aucuns ont profité de la panique pour piller quelques échoppes. Là-dessus, le bruit a couru que des espions téléguidaient des bombes et un couple de vieillards soupçonné d'être d'origine étrangère a eu sa maison incendiée ; ils sont tous deux morts asphyxiés.

Dans la chambre, au-dessus de la boutique de M. Charrington, chaque fois qu'ils peuvent s'y rendre, Julia et Winston restent allongés à même le matelas du grand lit sous la fenêtre ouverte, nus pour profiter de la fraîcheur. Le rat n'est jamais revenu mais les punaises prolifèrent odieusement dans la canicule. Ils s'en moquent. Propre ou sale, la chambre est leur paradis. Dès qu'ils arrivent, ils saupoudrent les lieux de poivre acheté au marché noir, arrachent leurs vêtements et font l'amour tout transpirants, après quoi ils s'endorment pour découvrir à leur réveil que les punaises, remises de leur frayeur, préparent une contre-attaque.

Quatre, cinq, six et même sept fois, ils se sont vus au cours du mois de juin. Winston a perdu l'habitude de boire du gin à toute heure et semble ne plus en éprouver le besoin. Il a pris du poids, son ulcère variqueux cicatrise et ne laisse plus qu'une tache au-dessus de la cheville ; ses quintes de toux matinales ont cessé. Le quotidien ne lui est plus intolérable, il n'a plus envie de faire des grimaces au télécran ni de brailler des obscénités à tue-tête. Maintenant qu'ils ont une cachette sûre, presque un foyer à eux, ils ne souffrent même plus de ne pas s'y retrouver assez souvent pour leur goût, et jamais plus de deux heures d'affilée. Il leur importe davantage que cette chambre, au-dessus de la brocante, existe. Savoir qu'elle est là-bas, inviolée, c'est presque aussi important que d'y être. Cette chambre est un monde, une enclave temporelle où peuvent s'ébattre des espèces disparues. M. Charrington n'en est-il pas un spécimen, dans son genre ? Winston aime bien bavarder quelques minutes avec lui avant de monter l'escalier. Il est clair que le vieil homme sort rarement, pour ne pas dire jamais. D'un autre côté, les clients ne sont pas foule. Il mène donc une existence fantomatique entre sa minuscule boutique obscure et l'arrière-cuisine, plus exigüe encore, où il se fait à manger et qui abrite entre autres curiosités un vieux gramophone au pavillon démesuré. Il a l'air content de pouvoir échanger quelques mots. À le voir déambuler au milieu de sa camelote, avec ses bécs à bout de son long nez et ses épaules voûtées dans sa vieille veste en velours, on le prendrait plutôt pour un collectionneur que pour un commerçant. Plein d'un enthousiasme fané, il manipule telle ou telle babiole, bouchon de carafe en porcelaine, couvercle peint d'une tabatière cassée, pendentif contenant la mèche de cheveux d'un bébé mort depuis des lustres. Jamais il ne propose à Winston d'acheter ces objets, il

veut seulement les lui faire admirer. Lorsqu'il parle, Winston croit entendre une boîte à musique aux ressorts fatigués. Il a extrait des recoins de sa mémoire d'autres bribes de comptines oubliées. Il y en a une qui parle de vingt-quatre merles, une autre d'une vache à la corne froissée, une autre enfin de la mort du pauvre Cock Robin. « Je me suis dit que ça vous intéresserait peut-être », risque-t-il avec un petit rire de dérision chaque fois qu'il récite un nouveau fragment. Mais il n'arrive jamais à se rappeler plus de quelques vers d'une comptine donnée.

Winston et Julia savent très bien et n'oublient jamais, au fond, que ce qu'ils vivent en ce moment ne saurait durer. Il y a des moments où la mort qui les attend leur paraît aussi tangible que le lit sur lequel ils sont couchés. Alors, ils s'accrochent l'un à l'autre avec la sensualité du désespoir, telle une âme damnée chevillée à son dernier plaisir avant les douze coups de minuit. D'autres fois pourtant, ils ont l'illusion de la sécurité, et même de la permanence. Tant qu'ils ne bougent pas de cette pièce, ils ont la sensation qu'il ne peut rien leur arriver. Ce qui est difficile et risqué, c'est d'y venir. Mais la chambre elle-même leur est un sanctuaire. C'est comme lorsque Winston a regardé au fond du presse-papier en se disant qu'il devait être possible d'entrer dans son monde de verre, et qu'alors le temps serait suspendu. Souvent, ils s'abandonnent à des rêves d'évasion. La chance pourrait ne pas les abandonner, et ils vivraient leur liaison jusqu'à leur heure dernière. Ou bien Katharine pourrait mourir et, au prix de manœuvres subtiles, ils réussiraient à se marier. Ou alors ils pourraient se suicider ensemble. Ou encore disparaître, en changeant radicalement d'aspect physique, en apprenant à parler avec l'accent prolétaire ; ils trouveraient un emploi dans une usine et passeraient le restant de leurs jours insoupçonnés au fond d'une petite rue. Tout ça ne tient pas debout, ils le savent. En réalité, il n'y a pas d'évasion possible. Le seul projet praticable, le suicide à deux, ils n'ont aucune intention de le mettre à exécution. S'accrocher à la vie au fil des jours et des semaines, dérouler ce présent sans futur, c'est là sans doute un instinct primordial, comme de respirer tant qu'on a de l'air pour remplir ses poumons.

Parfois aussi, ils parlent de s'engager dans la rébellion active contre le Parti, mais sans avoir le plus petit commencement d'idée sur la marche à suivre. Parce qu'à supposer que la mythique Fraternité existe pour de bon, reste le problème de s'y affilier. Il lui a parlé de l'étrange intimité qui existe ou semble exister entre O'Brien et lui, et de la tentation qu'il éprouve parfois d'aller se présenter devant lui, d'annoncer qu'il est l'ennemi du Parti et de lui réclamer son aide. Chose curieuse, Julia ne pense pas que le geste serait d'une témérité absurde. Elle qui a coutume de juger les gens sur la mine, trouve naturel que Winston tienne O'Brien pour fiable sur la foi d'un simple coup d'œil échangé. Qui plus est, elle est intimement convaincue que tout le monde ou presque déteste le Parti et transgresserait volontiers si ce n'était pas dangereux. En revanche, elle refuse de croire qu'il existe ou pourrait exister une opposition d'envergure, bien structurée. Tous ces racontars sur Goldstein et son armée clandestine ne sont que des bêtises inventées par le Parti pour son seul bénéfice et auxquelles il faut faire semblant de croire, selon elle. Combien de fois, à des meetings, des manifestations spontanées, elle a réclamé à grands cris l'exécution de gens dont elle n'avait jamais entendu le nom, accusés de crimes dont elle ne croyait pas un mot. Lors de procès publics, elle a tenu sa place dans les détachements des Jeunesses qui formaient un cordon autour des tribunaux du matin au soir en scandant « Mort aux traîtres ! ». Pendant les Deux Minutes de Haine, elle n'a pas son pareil pour vociférer des insultes contre Goldstein, et pourtant elle n'a qu'une très vague idée de qui est cet homme et des doctrines qu'il est censé représenter. Elle a grandi après la Révolution, elle est donc trop jeune pour se rappeler les batailles idéologiques des années 1950 et 1960. L'idée d'un mouvement politique indépendant dépasse son imagination. D'ailleurs, le Parti est invincible. Il a toujours existé, il sera toujours le même. La seule révolte possible se traduirait par la désobéissance secrète ou, tout au plus, par des actes isolés comme des assassinats, des attentats à la bombe.

À certains égards, elle est plus clairvoyante que Winston, et bien moins perméable à la propagande. Un jour qu'il mentionnait la guerre contre l'Eurasie au détour d'une phrase, elle l'a sidéré en déclarant qu'à son avis cette guerre était une pure invention. Les roquettes qui pleuvent sur Londres au quotidien sont vraisemblablement lancées par le Gouvernement lui-même « avec le seul but de maintenir la population dans la peur ». Il n'y aurait jamais pensé tout seul. Elle a également suscité son envie en lui avouant que pendant les Deux Minutes de Haine elle a le plus grand mal à résister au fou rire. Mais elle ne remet en question les enseignements du Parti que dans les cas où ils ont une incidence sur sa vie. Souvent, elle est prête à accepter la mythologie officielle pour la seule raison que la différence entre le vrai et le faux lui importe peu. Ainsi, elle croit, pour l'avoir appris en classe, que c'est le Parti qui a inventé l'avion. (De son temps à lui, il s'en souvient bien, il se targuait seulement d'avoir inventé l'hélicoptère ; douze ans plus tard, lorsque Julia était sur les bancs de l'école, il s'est attribué l'avion ; à ce rythme, dans une génération, il prétendra avoir inventé la machine à vapeur.) Et lorsqu'il lui a dit qu'il y avait des avions bien avant sa naissance, bien avant la Révolution, elle a jugé ce détail parfaitement dépourvu d'intérêt. Qu'est-ce que ça peut faire, qui a inventé l'avion ? Elle a même oublié que l'Océanie était en guerre contre l'Estasie et alliée à l'Eurasie quatre ans plus tôt, il l'a découvert avec effarement. Certes, elle considère que ces prétendues guerres sont des bobards, mais elle ne s'est même pas rendu compte que le nom de l'ennemi avait changé. « Je croyais qu'on avait toujours été en guerre contre l'Eurasie », a-t-elle dit vaguement. Ça fait un peu peur à Winston : l'invention de l'avion date d'avant sa naissance, mais le changement d'alliance n'a que quatre ans, elle était adulte depuis longtemps. Il en a discuté pied à pied avec elle près d'un quart d'heure et il a fini par lui faire admettre que c'était l'Estasie l'ennemi, à l'époque. Mais elle n'en a pas vu la portée : « On s'en fiche, lui a-t-elle dit avec agacement. Ces saloperies de guerres se succèdent, et on sait bien qu'on nous raconte que des craques. »

Parfois, il lui parle du Service des Archives et des faux éhontés qu'il y fabrique. Ces pratiques ne la font pas bondir. Elle n'a pas le sentiment qu'un gouffre s'ouvre sous ses pas lorsque les mensonges deviennent vérités. Il lui raconte l'histoire de Jones, Aaronson et Rutherford, et de la feuille de papier révélatrice qu'il a tenue entre ses mains, sans l'impressionner outre mesure. Au début, elle ne voit même pas où il veut en venir.

— C'étaient des amis à toi ?

— Non, pas même des connaissances, c'étaient des membres du Parti Intérieur. D'ailleurs, ils étaient bien plus âgés que moi. Ils appartenaient à l'ancien temps, d'avant la Révolution. Je les connaissais vaguement de vue.

— Alors pourquoi s'en faire, on tue des gens tous les jours, non ?

Il tente de lui expliquer.

— C'était un cas exceptionnel. Il ne s'agit pas seulement de meurtre. Est-ce que tu te rends compte que le passé, qui commence hier, a été bel et bien aboli ? S'il survit quelque part, c'est dans quelques objets tangibles auxquels aucun mot ne s'attache, comme cette boule de verre. Déjà, on ne sait presque rien de la Révolution et de la période qui l'a précédée, toutes les archives ont été détruites ou falsifiées, tous les livres ont été réécrits, les tableaux retouchés, les statues, les rues, les édifices rebaptisés, les dates modifiées. Et le processus se poursuit jour après jour, de minute en minute. L'histoire s'est arrêtée. Il n'existe plus qu'un présent sans fin où le Parti a toujours raison. J'ai beau savoir que le passé est falsifié en permanence, je ne pourrai jamais le prouver, quand bien même je serais l'auteur d'une de ces falsifications. La manipulation effectuée, il n'en reste pas la moindre trace. La seule preuve est dans mon crâne et je ne suis pas sûr qu'un autre être humain partage mes souvenirs. C'est le seul cas de toute ma vie où j'aie effectivement détenu une preuve concrète après l'événement — des années après.

— Et à quoi ça t'a servi ?

— À rien du tout, parce que j'ai jeté la feuille quelques minutes plus tard. Mais si c'était à refaire, je la garderais.

— Eh bien pas moi. Je suis toute prête à prendre des risques, mais pour quelque chose qui en vaille la peine et pas pour un lambeau de vieux journal. Qu'est-ce que tu aurais pu en faire, si tu l'avais gardé ?

— Peut-être pas grand-chose, mais c'était une preuve. Ça aurait pu semer un doute par-ci par-là, à supposer que j'aie osé la montrer à qui que ce soit. Je ne me figure pas qu'on pourra changer les choses de notre vivant. Mais il n'est pas exclu que des nœuds de résistance se forment, ici et là. Des petits groupes de gens qui se mobilisent et qui deviennent de plus en plus nombreux, qui laissent peut-être même des témoignages derrière eux pour que la génération suivante puisse poursuivre là où nous nous sommes arrêtés.

— La génération suivante, chéri, elle m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est nous.

— Toi, tu te rebelles au-dessous de la ceinture !

Elle trouve brillant ce trait d'esprit et se jette à son cou, ravie.

Les ramifications de la doctrine du Parti la laissent parfaitement indifférente. Chaque fois qu'il parle des principes du Sociang, du doublepenser, de la plasticité du passé, du déni de la réalité objective, chaque fois qu'il emploie des termes de néoparler, elle a tendance à sombrer dans l'ennui et la confusion mentale, en lui disant qu'elle ne s'est jamais intéressée à ce genre de choses. On sait très bien que c'est du pipeau, alors pourquoi s'en faire ? Elle sait quand il faut applaudir et quand il faut huer, ça suffit. S'il s'obstine à en parler, elle a une habitude déconcertante : elle s'endort. Elle fait partie des gens qui peuvent dormir à toute heure et dans n'importe quelle position. À parler avec elle, il se rend compte comme il est facile d'offrir l'apparence de l'orthodoxie sans avoir la moindre idée de ce que le mot implique. D'une certaine manière, la vision du monde qui est celle du Parti s'impose avec le plus de force à ceux qui sont incapables de la comprendre. Il peut leur faire avaler les violations les plus flagrantes de la réalité parce qu'ils ne saisissent pas l'énormité de ce qu'on exige d'eux et ne s'intéressent pas assez à la vie publique pour remarquer ce qui se passe. C'est cette incompréhension qui les préserve de la folie. Pour eux les choses sont simples, ils ingèrent tout sans séquelles car ce qu'ils avalent ne laisse aucun résidu, tout comme les graines passent dans l'organisme de l'oiseau sans qu'il ait besoin de les digérer.

C'est enfin arrivé. Le message tant espéré lui est parvenu. Il a l'impression de l'avoir attendu sa vie durant.

Il avançait dans le long couloir du Ministère et se trouvait presque à l'endroit où Julia lui avait glissé un billet quand il a senti la présence de quelqu'un de plus vaste que lui sur ses talons. L'inconnu a toussoté, dans l'intention évidente de lui adresser la parole. Winston s'est arrêté net et s'est retourné : c'était O'Brien.

Enfin ils étaient face à face, et il n'avait qu'une envie, prendre ses jambes à son cou. Son cœur battait à se rompre. Il aurait été incapable de parler. O'Brien a poursuivi sur sa lancée et lui a posé un instant une main amicale sur le bras, si bien qu'ils se sont retrouvés côte à côte. Il a pris la parole avec cette courtoisie empreinte de gravité qui le différencie de la majorité des membres du Parti Intérieur.

— J'espérais une occasion de te parler. Je lisais un de tes articles dans le *Times*, l'autre jour. Tu t'intéresses au néoparler en chercheur, si j'ai bien compris.

Winston a repris un peu d'empire sur lui-même.

— En chercheur, c'est beaucoup dire. Je ne suis qu'un amateur, ce n'est pas ma partie. Je n'ai joué aucun rôle dans l'élaboration de cette langue.

— Mais tu l'écris élégamment et je ne suis pas le seul à le penser. Je parlais avec un de tes amis, tout récemment, un vrai expert, celui-là. À l'instant, son nom m'échappe...

De nouveau, le cœur de Winston a fait un bond douloureux dans sa poitrine. C'était forcément une allusion à Syme. Sauf que Syme n'est pas seulement mort, il est aboli, c'est une non-personne. Et qui ferait référence à lui de manière claire se mettrait en danger de mort. O'Brien a lancé cette remarque comme un signal, comme un message codé. En mêlant Winston à ce tout petit mentocrime, il a fait d'eux des complices. Ils ont continué de longer le couloir d'un pas dégagé, et puis O'Brien s'est arrêté. Avec la drôle de bienveillance désarmante qu'il réussit à mettre dans le geste, il a rajusté ses lunettes sur son nez, puis il a poursuivi :

— En fait, ce que je voulais te dire, c'est que dans ton article tu as employé deux mots obsolètes — ils le sont devenus depuis peu, d'ailleurs. Tu as vu la Dixième Édition du Dictionnaire de Néoparler ?

— Non, je ne savais pas qu'elle était déjà sortie. Aux Archives, on se sert encore de la neuvième.

— La dixième ne paraîtra pas avant plusieurs mois, je crois, mais il en circule déjà quelques exemplaires. J'en ai un moi-même. Ça t'intéresserait d'y jeter un coup d'œil ?

— Ça m'intéresserait beaucoup, a répondu Winston, voyant tout de suite où O'Brien voulait en venir.

— Certains des derniers développements sont particulièrement ingénieux. La réduction du nombre de verbes, par exemple, voilà un point qui va te plaire, je pense. Qu'est-ce qu'on fait ? Je te l'envoie par coursier ? Le hic, c'est que je n'ai pas de tête pour ces choses-là. Et si tu passais le prendre à mon appartement au jour et à l'heure qui t'arrangent ? Tiens, voici mon adresse.

Ils étaient devant un télécran. Comme distraitemment, O'Brien a fouillé dans ses poches et il en a tiré un petit carnet relié de cuir ainsi qu'un stylo en or. Courbé au-dessous du télécran, dans une position telle que tout observateur à l'autre bout de l'instrument pouvait lire ce qu'il écrivait, il a griffonné une adresse, déchiré la feuille et l'a tendue à Winston.

— Tu me trouveras chez moi le soir. Sinon, mon domestique te donnera le dictionnaire.

Il est parti, le laissant avec ce bout de papier que, pour une fois, il n'était pas nécessaire de cacher. Néanmoins, Winston a mémorisé ce qui était écrit dessus et, quelques heures plus tard, il l'a jeté dans le trou de mémoire avec une brassée d'autres documents.

Ils ne se sont parlé que deux minutes. Cet épisode ne peut signifier qu'une chose : O'Brien l'a prémédité pour lui donner son adresse. Il le fallait parce que, sauf à le demander à l'intéressé, il n'y a jamais moyen de savoir où habitent les gens. Il n'existe pas d'annuaires. « Si tu veux me voir, c'est là que tu peux me trouver », lui a dit O'Brien à sa manière. Peut-être va-t-il découvrir un message dissimulé dans le dictionnaire lui-même. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre, la conspiration dont il rêve existe bel et bien et il vient d'accéder à sa périphérie.

Il sait qu'un jour ou l'autre il se rendra à la convocation d'O'Brien. Peut-être demain, peut-être à l'issue d'une longue attente, il ne saurait le dire. Ce qui vient de se jouer n'est que l'aboutissement d'un processus engagé depuis des années. La première étape n'a été qu'une pensée secrète et involontaire, la deuxième c'est la tenue du journal. Des idées et des mots, voici qu'il est passé aux actes. La dernière étape se jouera entre les murs du Ministère de l'Amour. Il accepte ce dénouement. La fin est en germe dans le début — mais elle lui fait peur. Plus exactement, elle lui donne un avant-goût de la mort, la sensation d'être moins vivant. Pendant qu'il parlait avec O'Brien, le sens des mots s'est imprimé au plus profond et lui a glacé le sang. Il a la sensation de descendre dans l'humidité froide de la tombe, sans qu'il soit réconfortant de savoir depuis toujours que cette tombe est là à l'attendre.

Winston s'est réveillé les yeux pleins de larmes. Julia, tout ensommeillée, a roulé contre lui en lui murmurant quelque chose comme : « Qu'est-ce que tu as ? »

— J'ai rêvé...

Mais il s'arrête en route. C'est trop compliqué à mettre en mots parce qu'il y a le rêve lui-même mais aussi un souvenir qui lui est lié et qui a envahi sa conscience quelques secondes après le réveil.

Il repose sa tête sur l'oreiller, paupières closes, toujours imprégné de l'atmosphère du rêve — un grand rêve lumineux où sa vie semblait se déployer devant lui comme un paysage après la pluie, un soir d'été. Les images se déroulaient à l'intérieur du presse-papier mais la surface du verre était la voûte du ciel et dedans tout baignait dans une lumière claire et douce qui ouvrait des horizons à perte de vue. Le rêve était en quelque sorte résumé, c'était même sa substance profonde, dans un geste du bras qu'avait eu sa mère, et qu'avait répété trente ans plus tard la juive du bateau vue au cinéma, celle qui tentait de protéger son petit garçon des balles avant que les hélicoptères les pulvérisent l'un comme l'autre.

— Tu sais, jusqu'à maintenant, j'avais toujours cru que j'avais tué ma mère.

— Pourquoi tu l'as tuée ? murmure Julia d'une voix embuée par le sommeil.

— Je ne l'ai pas tuée, pas au sens propre.

Dans le rêve, il revoyait la dernière image de sa mère, et quelques minutes après son réveil, les circonstances qui l'entouraient lui sont revenues. Ce souvenir, il l'a sans doute chassé de sa conscience volontairement. Il n'est pas sûr de la date, mais il ne pouvait guère avoir moins de dix ans, il en avait peut-être même douze, à l'époque.

Son père avait déjà disparu depuis quelque temps. Combien de temps au juste, il ne s'en souvient pas. Il se rappelle mieux les difficultés de cette vie chaotique. Les montées de panique régulières lors de raids aériens, le repli dans les stations de métro, les monceaux de gravats un peu partout, les proclamations incompréhensibles placardées à tous les coins de rue, les bandes de jeunes arborant tous des chemises de même couleur, les files d'attente interminables devant les boulangeries, le crépitemment intermittent des mitrailleuses au loin, et surtout, la faim au ventre en permanence. Il se souvient des longs après-midi passés avec des garçons de son âge à fouiller les poubelles et les décharges publiques, à grignoter les côtes des feuilles de chou, les épluchures de pomme de terre et même parfois les miettes de pain rassis, dont ils retiraient les escarilles avec soin ; après-midi à attendre les camions qui prenaient un certain itinéraire et qu'on savait transporter de la nourriture pour bestiaux ; quand ils tressautaient sur les ornières de la route, il arrivait qu'un morceau de tourteau passe par-dessus bord.

Après la disparition de son père, sa mère n'avait manifesté ni surprise ni chagrin violent, mais elle avait changé du jour au lendemain. Toute énergie l'avait abandonnée. C'était évident, même pour Winston, elle attendait quelque chose qu'elle savait inéluctable. Elle s'acquittait de toutes ses tâches, faisait la cuisine, la lessive, la couture, les lits, elle balayait, elle époussetait la cheminée, mais toujours au ralenti, avec une singulière économie de mouvements, comme un pantin articulé qui se déplacerait tout seul. Son grand corps aux belles courbes semblait revenir à une immobilité naturelle. Des heures d'affilée parfois, elle restait assise sur le lit sans bouger, la petite sœur de Winston blottie contre elle, minuscule enfant de deux ou trois ans souffreteuse et quasi muette, dont le visage émacié finissait par ressembler à celui d'un petit singe. Parfois, très rarement, elle prenait Winston dans ses bras et le serrait contre elle longtemps sans rien dire. Malgré son jeune âge et son égoïsme, il comprenait que son attitude était obscurément liée à cette chose innommée et imminente.

Il se souvient de la chambre qu'ils habitaient, une chambre sombre qui sentait le renfermé. Le lit y tenait la moitié de la place, recouvert d'une courteline blanche. Il y avait un réchaud à gaz dans l'âtre, et une étagère où l'on rangeait les provisions. Sur le palier, il y avait un évier de grès qu'ils partageaient avec d'autres chambres. Il revoit le corps sculptural de sa mère penchée sur le réchaud à gaz pour remuer un quelconque frichti dans une casserole. Mais surtout, il se rappelle la faim qui le tenaillait, et les batailles féroces et sordides à l'heure des repas. Il harcelait sa mère en lui demandant pourquoi il n'y avait rien d'autre à manger, il braillait, il tempêtait. (Il s'entend encore, sa voix était en train de muer, et tonnait parfois de manière bizarre.) D'autres fois, il jouait sur la corde sensible et pleurnichait pour qu'elle lui donne plus que son dû. Elle ne demandait pas mieux, du reste. Elle jugeait tout naturel que « le garçon » ait la plus grosse part. Mais elle avait beau la lui donner, il en réclamait toujours plus. À chaque repas, elle le suppliait de ne pas être égoïste, et de ne pas oublier que sa petite sœur était malade et qu'il fallait qu'elle mange, elle aussi — peine perdue. Il hurlait de rage dès qu'elle cessait de le servir. Il essayait de lui arracher la casserole et la cuillère. Il volait dans l'assiette de sa sœur. Il savait qu'il les affamait toutes deux, mais c'était plus fort que lui. Il avait même le sentiment d'être dans son droit. Sa faim de loup le dédouanait. Entre les repas, si sa mère ne montait pas la garde, il pillait sans arrêt leurs maigres provisions, sur l'étagère.

Un jour, ils avaient reçu une ration de chocolat, la première depuis des semaines, voire des mois. Il le revoit très bien, ce précieux petit bout de chocolat. C'était une tablette de deux onces — on parlait encore en onces, en ce temps-là — à partager entre eux. En trois parts égales, comme de juste. Tout à coup, il s'était entendu réclamer la totalité de la tablette d'une voix tonitruante qu'il ne reconnaissait pas lui-même. Sa mère lui avait dit de ne pas être glouton. Ils s'étaient engagés dans une longue discussion exaspérante qui tournait en rond, avec hurlements, jérémiades, larmes, remontrances et marchandages. Sa minuscule sœur qui s'agrippait à leur mère des deux mains, tout comme un bébé singe, le regardait par-dessus son épaule avec de grands yeux tristes. À la fin, sa mère avait cassé les trois quarts de la tablette pour les donner à Winston, en tendant le quart restant à la petite. L'enfant l'avait pris, l'avait regardé d'un œil vide, peut-être sans savoir ce que c'était. Alors, toutes griffes dehors, il lui avait arraché le chocolat et s'était rué vers la porte.

— Winston, Winston, reviens ! criait sa mère. Et rends son chocolat à ta sœur !

Il s'était arrêté, le regard anxieux de sa mère fixé sur lui, mais il n'était pas revenu. Aujourd'hui encore quand il y pense, il ne sait pas ce qui était sur le point d'arriver. Sa sœur, qui avait compris qu'il venait de lui voler quelque chose, avait émis une faible plainte. Leur mère l'avait entourée de son bras en lui nichant le visage contre son sein. Quelque chose dans ce geste lui avait révélé que sa sœur était en train de mourir. Il s'était enfui dans l'escalier, le chocolat commençait à lui poisser la main.

Il n'a jamais revu sa mère. Le chocolat englouti, il s'était senti un peu honteux, et il avait traîné dans les rues plusieurs heures avant que la faim le ramène au bercail, et à son retour, sa mère avait disparu. Ces disparitions étaient déjà monnaie courante à l'époque. Dans la chambre, il ne manquait rien sinon sa mère et sa sœur. Elles n'avaient pas emporté de vêtements, pas même le pardessus de sa mère. À ce jour, il ne saurait affirmer qu'elle est morte. Il se peut tout à fait qu'elle ait seulement été envoyée dans un camp de travail. Quant à sa sœur, on a pu l'expédier comme il l'a été lui-même dans un de ces centres pour enfants sans famille (dits « Centres de Réclamation ») qui se sont multipliés avec la guerre civile. Mais elle est peut-être partie au camp avec sa mère, à moins qu'on l'ait abandonnée quelque part, laissée mourir.

Le rêve est encore très vivant dans son esprit, en particulier le geste protecteur du bras qui en concentre tout le sens. Il repense à cet autre rêve, celui d'il y a deux mois. Dans la même attitude que sur ce couvre-lit d'un blanc sale, sa mère était assise, l'enfant accrochée à elle, dans un bateau qui faisait naufrage et qui s'enfonçait de minute en minute ; elle levait les yeux vers lui à travers l'eau de plus en plus sombre.

Il raconte à Julia les circonstances de la disparition de sa mère. Sans ouvrir les yeux, elle se retourne et prend une position plus confortable.

— Faut croire que tu étais un beau petit salaud, à l'époque, marmonne-t-elle. Tous les gosses sont des petits salauds...

— Oui, mais l'intérêt de cette histoire...

Sa respiration lui dit qu'elle est en train de se rendormir. Il aimerait continuer à lui parler de sa mère. Autant qu'il s'en souviennne, elle n'avait rien d'une femme originale et encore moins d'une femme intelligente mais elle possédait cependant une forme de noblesse, une forme de pureté pour la seule raison que les valeurs qui régissaient sa conduite relevaient de l'intime. Ses sentiments lui étaient propres, aucune influence extérieure n'aurait pu les changer. Elle ne se serait jamais dit qu'une action sans effet perd son sens. Quand on aime quelqu'un, on l'aime. Et quand on n'a plus rien à lui donner, on peut encore lui donner de l'amour. Quand le dernier quart de chocolat avait disparu, elle avait serré l'enfant dans ses bras. Le geste ne servait à rien, ne changeait rien, ne faisait pas surgir une rallonge de chocolat par enchantement ; il n'évitait ni la mort de l'enfant ni la sienne. Mais il lui était venu naturellement. De même, la réfugiée du bateau avait couvert son fils de son bras, qui n'offrait pas un rempart contre les balles plus efficace qu'une simple feuille de papier. Le plus terrible, c'est que le Parti te persuade que les élans et les sentiments sont nuls et non avendus, alors même qu'il te prive de tout pouvoir sur le monde matériel. Une fois tombé dans ses griffes, ce que tu ressens ou ne ressens pas, ce que tu fais ou te retiens de faire, n'a plus aucune importance. De toute façon, tu disparais, et on n'entendra plus jamais parler ni de toi ni de tes actes. Tu es soustrait au cours de l'histoire. Et pourtant, il y a seulement deux générations, les hommes auraient tenu la chose pour négligeable dans la mesure où ils ne tentaient pas de changer l'histoire. Ils étaient gouvernés par des allégeances personnelles qu'ils ne remettaient pas en question. Ce qui comptait pour eux, c'était les relations entre les êtres, et un geste d'abandon, une étreinte affectueuse, une larme, une parole à un mourant, pouvaient avoir une valeur en soi. Les prolos, se dit-il tout à coup, sont restés dans cette vision des choses. Ils ne sont pas fidèles à un parti, une patrie, une idée, ils sont fidèles les uns aux autres. C'est la première fois de sa vie qu'il ne méprise pas les prolétaires et voit en eux autre chose qu'une force inerte qui finira par s'animer et régénérer le monde. Les prolos sont restés humains. Ils n'ont pas le cœur endurci. Ils n'ont pas abandonné les émotions primaires qu'il lui faut réapprendre au prix d'un effort conscient. Et en y pensant, il se souvient, sans lien apparent, que quelques semaines plus tôt il a vu une main coupée sur le trottoir et l'a envoyée promener comme une vulgaire feuille de chou.

— Les prolos sont humains. Pas nous, profère-t-il à haute voix.

— Et pourquoi ? demande Julia qui s'est réveillée.

Il réfléchit un instant.

— Est-ce que tu t'es déjà dit que ce qu'on aurait de mieux à faire serait de s'échapper de cette chambre avant qu'il ne soit trop tard et de ne plus jamais se revoir ?

— Oui, chéri, je me le suis déjà dit plusieurs fois. Seulement voilà, je n'en ferai rien.

— On a eu de la chance, mais ça ne durera pas toujours. Tu es jeune. Tu offres les dehors de la normalité, de l'innocence. Si tu évites de fréquenter des gens comme moi, tu en as peut-être encore pour cinquante ans à vivre.

— Non. J'ai bien réfléchi. Ce que tu fais, je vais le faire. Et puis, ne sois pas si défaitiste. Je suis plutôt douée pour rester en vie.

— On sera ensemble encore six mois, un an, peut-être plus, qui sait ? Mais on finira par être séparés. Et là, tu te rends compte à quel point on sera seuls ? Quand ils nous auront mis la main dessus, nous ne pourrons plus rien, absolument plus rien, l'un pour l'autre. Que j'avoue ou que je refuse d'avouer, ce sera pareil, ils te mettront une balle dans la peau. Rien de ce que je pourrai dire ou faire, ou m'abstenir de dire, ne retardera ta mort ne serait-ce que de cinq minutes. Aucun de nous deux ne saura si l'autre est mort ou vivant. Nous serons réduits à une impuissance totale. La seule chose qui compte, c'est de ne pas nous trahir mutuellement, même si ça ne change rigoureusement rien.

— Si tu parles d'avouer, on avouera, c'est sûr. Tout le monde avoue, comment faire autrement ? Ils te torturent...

— Non, je ne parle pas d'avouer. Avouer n'est pas trahir. Ce que tu dis n'a aucune importance, seuls les sentiments comptent. S'ils m'obligeaient à cesser de t'aimer, alors oui, ce serait une trahison.

Elle réfléchit.

— Impossible, dit-elle enfin. C'est la seule chose qui les tienne en échec. Ils peuvent te faire dire n'importe quoi, mais alors n'importe quoi, mais ils ne peuvent pas te le faire croire. Ils ne peuvent pas s'immiscer dans ta tête.

— Non, répond-il en reprenant espoir. Non, c'est très vrai. Ils ne sont pas dans ta tête. Si tu ressens qu'il vaut la peine de rester humain quand bien même ça ne t'avance à rien, alors tu les as vaincus.

Il pense au télécran qui ne dort jamais même d'une oreille. Ils peuvent bien espionner tout le monde nuit et jour, si on garde la tête froide, on peut être plus malin qu'eux. Pour intelligents qu'ils soient, ils n'ont pas encore trouvé moyen de savoir ce qu'on a dans le crâne. C'est peut-être moins vrai quand on tombe entre leurs griffes. Personne ne sait ce qui se passe derrière les murs du Ministère de l'Amour, mais on le devine : tortures, drogues addictives, appareils de haute précision pour mesurer les réactions nerveuses, lente détérioration du détenu par la privation de sommeil, l'isolement et les interrogatoires perpétuels. Les faits, on ne peut pas les cacher. Ils peuvent les connaître par une enquête, les arracher par la torture. Mais quand on s'est fixé pour but de rester humain plutôt que de rester en vie, quelle importance après tout ? Ils n'ont pas de prise sur les sentiments. Soit-même, on n'en est pas maître, du reste. Ils peuvent mettre au jour tout ce qu'on a dit ou fait, voire pensé, dans les moindres détails. Mais le cœur de l'homme, énigme pour lui-même, demeure inexpugnable.

Ils y sont, ils y sont enfin !

La pièce où ils se trouvent est toute en longueur, sous un éclairage tamisé. Le télécran n'est qu'un murmure ; l'épaisseur du tapis bleu nuit leur donne l'impression de fouler du velours. Tout au fond, O'Brien est assis à un bureau, entre des piles de papiers, sous une lampe à abat-jour vert. Il n'a même pas levé les yeux lorsque le domestique les a introduits.

Le cœur de Winston bat à se rompre, il n'est pas sûr de pouvoir articuler un mot. On y est, on y est enfin, il est incapable de penser plus loin. Venir ici est une imprudence, y venir ensemble une pure folie, même s'ils sont arrivés par des chemins différents et ne se sont retrouvés que sur le seuil. Il faut du courage ne serait-ce que pour entrer dans un lieu pareil. Il est très rare qu'on voie l'appartement des membres du Parti Intérieur, ou même qu'on pénètre dans le quartier de la ville qu'ils habitent. L'atmosphère de cet immeuble monumental, l'opulence, l'espace, les odeurs peu familières de cuisine fine, de tabac de luxe, les ascenseurs silencieux et prodigieusement rapides qui montent et descendent en toute fluidité, les domestiques en veste blanche qui s'affairent, tout est intimidant. Quoiqu'il ait eu un solide prétexte pour venir ici, sa hantise était qu'un garde en uniforme noir surgisse au détour d'un corridor, lui réclame ses papiers et lui ordonne de sortir. Pourtant le domestique d'O'Brien n'a fait aucune difficulté pour les laisser entrer. C'est un homme de petite taille en veste blanche, avec des cheveux noirs et un visage en losange absolument impassible, chinois, peut-être. Dans le couloir où il les précédait, moquette moelleuse, murs crème et lambris blancs, tout était d'une propreté exquise. Ça aussi, c'est intimidant. Winston ne se souvient pas d'avoir vu un couloir dont les murs ne soient pas encrassés par le frottement des corps.

Une feuille de papier entre ses doigts, O'Brien paraît absorbé dans sa lecture. Son visage aux traits lourds, penché de profil, est à la fois redoutable et intelligent. Pendant peut-être trente secondes, il demeure immobile. Puis il tire le parlécrite vers lui et martèle un message dans le jargon hybride des Ministères.

Alinéa un virgule cinq virgule sept approuvé totalité point suggestion contenue alinéa six doubleplus ridicule limite mentocrime annuler point défaire constructionnement avant obtention plusplein estimations mécanisme supérieur point fin message.

Il se lève d'un air décidé et vient vers eux, ses pas feutrés par le tapis. Il a perdu un peu de l'aura officielle qui l'entourait en formulant ce texte en néoparler, mais son expression est plus sombre que de coutume, comme s'il était fâché qu'on le dérange. La terreur initiale de Winston est traversée par une gêne plus banale : peut-être a-t-il tout bêtement gaffé. Car quelle preuve tangible détient-il qu'O'Brien trempe dans une conspiration politique ? Rien de plus qu'un regard échangé et une unique remarque ambiguë, sinon ses spéculations secrètes, nées d'un rêve. Il ne peut même pas se retrancher derrière le prétexte du dictionnaire car, dans ce cas, comment expliquer la présence de Julia ? En passant devant le télécran, O'Brien paraît frappé d'une idée subite ; il s'arrête, se tourne et appuie sur un interrupteur. On entend un clac. La voix s'est tue.

Julia étouffe un cri de surprise. Malgré son affolement, Winston est trop déconcerté pour tenir sa langue.

— Vous pouvez l'éteindre ! s'exclame-t-il.

— Oui, répond O'Brien, nous pouvons l'éteindre. Nous avons ce privilège.

Le voici face à eux. Sa silhouette massive les domine de toute sa hauteur, son visage demeure indéchiffrable. Il attend avec une certaine sévérité que Winston s'exprime, mais sur quoi ? Il est fort possible qu'il ne soit qu'un homme très occupé qui se demande avec irritation pourquoi on vient l'interrompre. Personne ne parle. Le télécran muet, il règne dans la pièce un silence de mort. Les secondes passent, pesantes. Non sans difficulté, Winston garde les yeux rivés à ceux d'O'Brien. Puis tout à coup, le visage sombre s'éclaire de ce qui pourrait être un début de sourire. À sa manière caractéristique, O'Brien ajuste ses lunettes sur son nez.

— Je le dis ou tu le dis ?

— Je vais le dire, répond aussitôt Winston. Il est vraiment éteint, cet appareil ?

— Oui, tout est éteint. Nous sommes entre nous.

— Nous sommes venus parce que...

Il marque un temps, mesurant pour la première fois le caractère flou de ses motivations. Comme il ne sait pas vraiment quelle aide il sollicite, il ne lui est pas facile d'expliquer ce qui l'amène. Il poursuit, conscient que son discours pourrait passer pour oiseux et prétentieux à la fois :

— Nous croyons qu'il existe une conspiration, une organisation secrète qui œuvre contre le Parti, et que tu en es. Nous voulons y entrer et travailler pour elle. Nous sommes ennemis du Parti. Nous n'adhérons pas aux principes du Sociang. Nous sommes des mentocriminels. Nous sommes coupables d'adultère, en plus. Je te le dis parce que nous souhaitons nous en remettre à ta merci. Si tu veux que nous nous impliquions à un autre titre, nous y sommes prêts.

Il se tait et regarde par-dessus son épaule, car il a la sensation que la porte vient de s'ouvrir. De fait, le petit valet au teint jaune est entré sans frapper. Il apporte un plateau avec une carafe et des verres.

— Martin est des nôtres, précise O'Brien, impassible. Apporte les verres ici, Martin, pose-les sur la table ronde. On a assez de sièges ? Alors, nous ferons aussi bien de nous asseoir confortablement. Prends une chaise aussi, Martin. On va parler affaires. Tu peux oublier le service dix minutes.

Le petit homme s'assied, parfaitement à l'aise, mais sans changer d'expression, tel un valet qui jouirait d'un privilège. Winston le regarde du coin de l'œil. Il se dit que cet homme joue un rôle en permanence, et qu'il estime sans doute dangereux de jeter le masque ne serait-ce qu'un instant. O'Brien saisit la carafe par le goulot et remplit les verres d'un liquide rouge foncé. Le geste fait resurgir un souvenir lointain chez Winston, l'image déployée sur un mur ou sur un panneau publicitaire d'une énorme bouteille composée d'ampoules électriques qui se levait et s'abaissait pour verser

son contenu dans un verre. Vu d'en haut, ce liquide-ci paraît presque noir, mais dans la carafe il luit tel du rubis et dégage un arôme aigre-doux. Il voit Julia prendre son verre et le renifler avec une franche curiosité.

— Ça s'appelle du vin, explique O'Brien avec une ombre de sourire. Vous en aurez entendu parler dans les livres, sûrement. C'est une denrée rare hors du Parti Intérieur, malheureusement.

De nouveau solennel, il lève son verre.

— Il me semble approprié de commencer par porter une santé. À notre chef, à Emmanuel Goldstein.

Winston s'empare de son verre avec empressement. Le vin, il le connaît par les livres et il a rêvé d'y goûter. Tel le presse-papier de verre ou les comptines à demi oubliées de M. Charrington, il appartient à un passé disparu et romantique, au bon vieux temps, comme il aime à dire dans ses divagations secrètes. Pour une raison ou pour une autre, il a toujours cru que le vin avait un goût sirupeux comme celui de la confiture de mûres et provoquait une ivresse immédiate. Mais maintenant qu'il en boit, c'est la déception. La vérité, c'est qu'à force de boire du gin depuis tant d'années, il est incapable de l'apprécier. Il repose son verre vide.

— Alors il existe bien quelqu'un du nom de Goldstein ?

— Oui, cet homme existe et il est vivant. Où il vit, je l'ignore.

— Et le complot, l'organisation ? C'est une réalité ? Ce n'est pas une pure invention de la Mentopolice ?

— Non, c'est une réalité. La Fraternité, c'est ainsi qu'on l'appelle. C'est d'ailleurs tout ce que tu sauras d'elle : qu'elle existe, et que tu en fais partie. J'y reviens dans un instant.

Il consulte son bracelet-montre.

— Même pour les membres du Parti Intérieur, il serait mal avisé d'éteindre le télécran plus d'une demi-heure. Vous n'auriez pas dû venir ensemble, et il vous faudra repartir séparément. Toi, camarade, dit-il en désignant Julia d'un signe de tête, tu partiras la première. Il nous reste une vingtaine de minutes. Vous comprendrez qu'il me faut d'abord vous poser certaines questions. Sur le principe, qu'est-ce que vous êtes prêts à faire ?

— Tout ce dont nous sommes capables, répond Winston.

O'Brien a tourné sa chaise de façon à se trouver face à lui. Il ignore presque Julia, semblant tenir pour acquis que Winston parle pour elle. Un instant, ses paupières retombent. Il se met à poser ses questions d'une voix basse et sans timbre, comme s'il s'agissait d'une simple routine, d'un catéchisme dont la plupart des réponses lui seraient d'ores et déjà connues.

— Vous êtes prêts à donner votre vie ?

— Oui.

— Vous êtes prêts à commettre des meurtres ?

— Oui.

— Des sabotages qui pourront entraîner la mort de centaines d'innocents ?

— Oui.

— Vous êtes prêts à trahir votre patrie au profit de puissances étrangères ?

— Oui.

— À truquer, fabriquer des faux, pratiquer le chantage, corrompre la jeunesse, distribuer des drogues addictives, encourager la prostitution, propager des maladies vénériennes, bref, à faire tout ce qui peut démoraliser les masses et affaiblir le pouvoir du Parti ?

— Oui.

— Si, par exemple, ce geste pouvait servir nos intérêts, vous seriez prêts à jeter du vitriol au visage d'un enfant ?

— Oui.

— Vous êtes prêts à perdre votre identité et à passer le restant de vos jours sous celle d'un serveur ou d'un docker ?

— Oui.

— Vous êtes prêts à vous suicider sur-le-champ si vous en recevez l'ordre ?

— Oui.

— Vous êtes prêts, tous les deux, à vous séparer sans plus jamais vous revoir ?

— Non ! interrompt Julia.

Winston se rend compte qu'il laisse passer un long moment avant de répondre. Dans un premier temps, il croit avoir perdu l'usage de la parole. Sa langue tourne sans produire le moindre son, elle forme plusieurs fois de suite un mot puis son contraire. Avant de l'avoir effectivement prononcé, il ne sait pas lequel des deux va sortir de sa bouche.

— Non, déclare-t-il enfin.

— Vous faites bien de me le dire. Nous avons besoin de tout savoir.

O'Brien se tourne vers Julia et, d'une voix un peu plus expressive, il ajoute :

— Est-ce que tu comprends qu'à supposer qu'il survive il sera peut-être une autre personne ? Nous serons peut-être obligés de lui fournir une nouvelle identité. Son visage, ses gestes, la forme de ses mains, la couleur de ses cheveux, sa voix même auront changé. Et toi aussi, il sera peut-être nécessaire que tu deviennes quelqu'un d'autre. Nos chirurgiens savent rendre un individu méconnaissable. C'est parfois impératif. Il nous arrive même d'amputer un membre.

Winston ne peut s'empêcher de couler un regard vers le visage mongoloïde de Martin. Pas de cicatrices apparentes. Julia a pâli, ce qui accentue ses taches de rousseur, mais elle fait face courageusement à O'Brien. Elle murmure quelque chose qui doit être un assentiment.

— Très bien. C'est donc entendu.

Il y a un étui en argent sur la table. D'un air distrait, O'Brien le pousse vers eux, prend une cigarette pour lui, et se met à marcher de long en large, comme pour faciliter sa réflexion. Les cigarettes sont excellentes, denses, bien tassées, leur papier soyeux entre les lèvres. O'Brien consulte de nouveau sa montre.

— Il vaut mieux que tu retournes à l'office, Martin. Je vais rallumer dans un quart d'heure. Regarde bien ces camarades avant de partir. Tu les reverras, moi peut-être pas.

Tout comme il l'a fait en leur ouvrant la porte, le petit homme parcourt leur visage des yeux. Il n'y a pas la moindre trace de sympathie dans son attitude. Il mémorise leur physionomie, mais sans éprouver le moindre intérêt pour leur personne, apparemment du moins. Winston se dit qu'un visage recomposé est peut-être incapable de changer d'expression. Sans un mot ou un geste pour les saluer, Martin sort et referme la porte en silence. O'Brien arpente toujours la pièce, une main dans la poche de sa combinaison noire, l'autre tenant sa cigarette.

— Vous comprenez que vous combattrez dans les ténèbres. Vous serez toujours dans les ténèbres. On vous donnera des ordres et vous les exécuterez aveuglément. Par la suite, je vous enverrai un livre dans lequel vous découvrirez la vraie nature de la société qui est la nôtre et la stratégie qui nous permettra de la détruire. Quand vous l'aurez lu, vous serez membres de la Fraternité à part entière. Mais entre les objectifs pour lesquels nous

nous battons et les tâches du moment, vous ne saurez jamais rien. Je vous dis que la Fraternité existe, mais je ne peux pas vous dire si ses membres se comptent par centaines ou par millions. Vous-mêmes ne serez jamais capables de dire s'ils sont plus d'une douzaine. Vous aurez trois ou quatre contacts, qui seront remplacés à mesure qu'ils disparaîtront. Comme ce contact-ci est le premier qui vous soit donné, il sera préservé. Quand vous recevrez des ordres, c'est de moi qu'ils viendront. S'il nous faut communiquer, ce sera par Martin. Quand vous finirez par être pris, vous avouerez. C'est inévitable. Mais vous n'aurez pas grand-chose à avouer sinon vos propres actes. Vous ne pourrez pas trahir plus d'une poignée de gens sans importance. Il est probable que vous ne me trahirez même pas, car alors je serai peut-être déjà mort, si je ne vis pas sous une autre identité, un autre visage.

Il continue d'arpenter le tapis moelleux. Malgré sa masse, il évolue avec une grâce remarquable. Elle se manifeste jusque dans sa manière de fourrer sa main dans sa poche ou de manipuler sa cigarette. Encore plus qu'une impression de force, il se dégage de lui une assurance, une compréhension teintée d'ironie. Quelle que soit sa sincérité, il n'a rien du fanatique borné. Quand il parle de meurtre, d'amputation, de métamorphose chirurgicale, c'est toujours plus ou moins sur le ton du persiflage. « Nous n'avons pas le choix, semble dire sa voix. C'est ce qu'il nous faut faire, sans faillir. Mais ce n'est pas ce que nous ferons quand la vie vaudra d'être vécue. » Des ondes d'admiration, pour ne pas dire de vénération, émanent de Winston. Pour l'instant, il a oublié la figure floue de Goldstein. Quand on considère les épaules puissantes d'O'Brien, son visage taillé à coups de serpe, tellement civilisé dans sa laideur, il est impossible de croire qu'il pourrait être vaincu. Nul stratagème qu'il ne sache déjouer, nul danger qu'il ne puisse voir venir. Julia elle-même paraît impressionnée. Elle a laissé sa cigarette s'éteindre et l'écoute avec une attention passionnée. O'Brien poursuit :

— Vous avez entendu des rumeurs sur la Fraternité, et vous vous en êtes forcément fait une certaine image. Vous avez sans doute imaginé une immense clandestinité dont les membres se rencontrent en secret dans des caves, griffonnent des messages sur les murs et se reconnaissent par des mots de passe et des gestes codés. Détrompez-vous. Les membres de la Fraternité n'ont aucun moyen de se reconnaître et aucun membre donné n'a accès à l'identité de plus de quelques autres. Goldstein lui-même, s'il tombait entre les mains de la Mentopolice, ne serait pas en mesure d'en donner une liste exhaustive, ni de fournir des informations permettant de l'établir. Cette liste n'existe pas. La Fraternité ne saurait être rayée de la carte parce que ce n'est pas une organisation au sens classique du terme. Elle ne tient que par une idée qui est indestructible. Vous n'aurez jamais pour vous soutenir que cette idée. Vous n'avez à attendre ni camaraderie ni encouragement. Quand vous finirez par être pris, personne ne viendra à votre secours. Nous ne venons jamais en aide à nos membres. Tout au plus, dans les cas de force majeure où il s'agit de faire taire quelqu'un, nous pouvons introduire une lame de rasoir en cellule. Il faudra vous habituer à vivre sans résultats ni espoir. Vous travaillerez pendant un certain temps, vous serez arrêtés, vous avouerez, et puis vous mourrez. Ce sont les seuls résultats que vous verrez. Inutile d'envisager qu'un changement sensible survienne de notre vivant. Nous sommes les morts. Notre seule vraie vie se situe dans l'avenir, et encore, quand nous ne serons plus que poussière autour de quelques éclats d'os. Mais quant à dire à quel horizon s'annonce cet avenir, impossible. Il faudra peut-être mille ans. Pour l'instant, on ne peut qu'élargir petit à petit le périmètre de la raison. Toute action collective est impossible. Nous pouvons seulement transmettre notre savoir d'un individu à l'autre, d'une génération à l'autre. Face à la Mentopolice, il n'y a pas d'autre voie.

Il se tait et consulte sa montre pour la troisième fois.

— Il est presque temps que tu partes, camarade, dit-il en s'adressant à Julia. Mais attends, la carafe est encore à moitié pleine.

Il remplit les verres et prend le sien par le pied.

— À quoi allons-nous boire, cette fois ? demande-t-il avec toujours un soupçon d'ironie dans la voix. À la déroute de la Mentopolice ? À la mort de Big Brother ? À l'humanité ? À l'avenir ?

— Au passé, répond Winston.

— Le passé est plus important, convient gravement O'Brien.

Ils vident leurs verres et, un instant plus tard, Julia se lève. Il prend une petite boîte sur le haut d'un meuble et lui tend une pastille blanche qu'il lui recommande de placer sur sa langue. Il ne faut surtout pas sentir le vin en sortant ; rien n'échappe aux liftiers. Dès que la porte se referme derrière elle, il semble oublier son existence. Il fait un pas ou deux puis s'arrête.

— Il y a des détails à régler. Je suppose que vous avez une cachette quelque part ?

Winston évoque la chambre, au-dessus de la boutique de M. Charrington.

— Ça suffira pour le moment. Par la suite, on vous trouvera autre chose. Il est important de changer de planque fréquemment. En attendant, je t'envoie dès que possible un exemplaire du livre (même lui prononce le mot comme s'il était en italiques), du livre de Goldstein, entends-moi bien. Je mettrai peut-être plusieurs jours à m'en procurer un. Il n'en existe pas beaucoup, tu t'en doutes. La Mentopolice les recherche sans cesse et les détruit presque à mesure que nous les imprimons. Mais peu importe. Le livre est indestructible. Quand bien même le dernier exemplaire aurait disparu, nous serions capables de le reproduire presque mot pour mot. Tu prends une serviette, quand tu vas travailler ?

— En général, oui.

— Elle ressemble à quoi ?

— Elle est noire, très usée, fermée par deux courroies.

— Noire, deux courroies, très usée. Bon ! Un de ces jours, dans un avenir proche, l'un des messages de tes documents de travail comportera une coquille, et il te faudra en réclamer un nouveau. Le lendemain, tu iras travailler sans ta serviette. Ce jour-là, à un moment donné, un homme te touchera le bras dans la rue et il te dira : « Je crois que tu as fait tomber ta serviette. » Celle qu'il te donnera contiendra l'exemplaire du livre de Goldstein. Tu nous le rendras sous quinzaine.

Ils se taisent un instant.

— Dans deux minutes tu devras partir. Nous nous retrouverons... si nous nous retrouvons...

Winston lève les yeux vers lui.

— Dans un lieu où il n'y a pas de ténèbres ? complète-t-il avec une hésitation dans la voix.

O'Brien acquiesce sans manifester de surprise.

— Là où il n'y a pas de ténèbres, reprend-il comme si l'allusion lui était familière. En attendant, y a-t-il quelque chose que tu souhaiterais me dire avant de partir ? Un message ? Une question ?

Winston réfléchit. Il ne lui semble pas avoir d'autre question. Et il éprouve moins encore le besoin de prononcer des généralités grandiloquentes. Ce qui lui vient à l'esprit n'est pas directement lié à O'Brien ni à la Fraternité ; il s'agit d'une image composite dans laquelle il retrouve la pièce obscure où sa mère a vécu ses derniers jours, la petite chambre au-dessus de la brocante avec le presse-papier et la gravure dans son cadre en bois de rose. Presque à tout hasard, il lance :

— Est-ce que tu connaîtrais une vieille comptine qui commence par ces mots : « Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément » ?

De nouveau, O'Brien acquiesce. Avec une courtoisie empreinte de gravité, il complète le couplet :

*Oranges et citrons, disent les cloches de Saint-Clément,
Tu me dois trois florins, disent les cloches de Saint-Martin,
Quand vas-tu les payer ? disent les cloches de l'Old Bailey,
Quand je serai riche, disent les cloches de Shoreditch.*

— Tu connais le dernier vers ! s'exclame Winston.

— Oui, je connais le dernier vers. À présent, malheureusement, il est temps que tu t'en ailles. Mais attends. Il est plus prudent que je te donne une pastille.

Comme Winston se lève, O'Brien lui tend la main. Sa poigne puissante lui broie la paume. À la porte, Winston se retourne mais O'Brien semble déjà en passe de le chasser de son esprit. Il attend, main sur l'interrupteur du télécran. Derrière lui, Winston voit le bureau, l'abat-jour vert, le parloir et les corbeilles remplies de papiers. Fin de l'épisode. Dans trente secondes, O'Brien aura repris ses fonctions essentielles au Parti.

Winston est gélatineux de fatigue, gélatineux, c'est le mot qui lui vient spontanément à l'esprit. Son corps lui semble flasque comme de la gelée, et tout aussi translucide ; il se dit que, s'il levait la main, on verrait le jour au travers. Il est vidé de son sang et de sa lymphe par un marathon de travail qui l'a réduit à une frêle carcasse d'os, de nerfs et de peau. Toutes ses sensations en sont amplifiées. Sa combinaison lui irrite les épaules, le trottoir lui chatouille les pieds, le simple geste d'ouvrir et de fermer la main lui coûte un effort qui fait craquer ses jointures.

Il vient de s'écrouler plus de quatre-vingt-dix heures en cinq jours. Comme tout le monde au Ministère. À présent que tout est fini, il n'a strictement plus rien à faire, plus le moindre travail pour le Parti jusqu'à demain matin. Il va pouvoir passer six heures à la cachette, et les neuf heures suivantes dans son lit. Sans hâte sous le soleil tiède de l'après-midi, il remonte une rue crasseuse vers la boutique de M. Charrington, guettant du coin de l'œil les patrouilles qui pourraient surgir, et pourtant irrationnellement convaincu que personne ne viendra contrecarrer ses plans. La lourde serviette cogne contre son genou à chaque pas et envoie un picotement dans sa jambe. Elle contient le fameux livre, qu'il a en sa possession depuis six jours sans l'avoir encore ouvert, ni même regardé.

Le sixième jour de la Semaine de la Haine, après les cortèges, les discours, les chants, les vociférations, les banderoles, les affiches, les films, les figurines de cire, les roulements de tambour et le tintamarre des trompettes, le piétinement cadencé des bottes, le grincement des chenilles de tanks, le rugissement des avions en nombre, le tonnerre des canons — après six jours de réjouissances du même acabit, alors que l'immense orgasme collectif était à son paroxysme et que la haine de l'Eurasie atteignait un délire tel que, si la foule avait mis la main sur les deux mille criminels de guerre eurasiens destinés à être pendus en public le dernier jour des diverses manifestations, elle les aurait taillés en pièces sans le moindre doute — à ce moment précis, on a annoncé qu'en fin de compte l'Océanie n'était plus en guerre contre l'Eurasie mais contre l'Estasie. L'Eurasie était son alliée.

Comme de juste, il n'a été précisé nulle part qu'un changement était survenu. La nouvelle s'est seulement répandue, avec une soudaineté extrême et partout à la fois, que l'ennemi n'était pas l'Eurasie mais l'Estasie. Winston participait à une manifestation sur l'une des places du centre de Londres lorsque la chose s'est produite. C'était la nuit et les visages blancs comme les banderoles rouge vif baignaient dans une lumière sinistre. Des multitudes se massaient sur la place, dont un bloc d'un millier d'enfants tous vêtus de l'uniforme des Espions. Sur une estrade drapée de rouge, un orateur du Parti Intérieur, petit bonhomme maigre avec de longs bras disproportionnés et une grosse tête chauve où restaient quelques frisettes clairsemées, haranguait la foule. Tel un gnome défiguré par la haine, il empoignait le micro d'une main tandis que l'autre, énorme au bout de son bras osseux, griffait l'air de façon menaçante au-dessus de sa tête. Sa voix que les haut-parleurs rendaient métallique crachait en une salve sans fin un véritable catalogue de l'horreur : massacres, déportations, pillages, viols, torture de prisonniers, bombardements de civils, propagande mensongère, agressions iniques, violation de traités. Il était quasi impossible de l'écouter sans être convaincu, puis enragé. À tout moment, la fureur de la foule débordait et la voix de l'orateur était noyée sous un déluge qui, tel le hurlement d'un fauve, s'élevait involontairement de milliers de gorges, les hurlements les plus féroces provenant des écoliers. Le discours durait depuis une vingtaine de minutes lorsqu'un messenger s'est élancé sur l'estrade pour glisser un bout de papier dans la main de l'orateur. Celui-ci l'a déroulé et lu aussitôt, sans s'interrompre pour autant. Sa voix est restée la même, tout comme sa physionomie et la teneur de ses propos ; seuls les noms avaient changé. Sans qu'on en ait soufflé mot, la foule a été parcourue d'une onde de compréhension. L'Océanie est en guerre contre l'Estasie ! Aussitôt, branle-bas de combat : les bannières et les affiches décorant la place étaient toutes erronées ! La moitié d'entre elles représentaient des visages ennemis. Sabotage ! Les agents de Goldstein avaient encore frappé ! Il y a eu un commencement d'émeute, on a arraché les affiches, déchiré les bannières pour en piétiner les lambeaux. Les Espions ont déployé des prodiges d'activité ; ils sont montés sur les toits pour couper les banderoles qui flottaient sur les cheminées. En deux ou trois minutes, tout était rentré dans l'ordre. L'orateur, toujours micro en main, épaules courbées en avant, main libre griffant l'air, a poursuivi son discours. Une minute plus tard, la foule s'était remise à pousser des cris de bête. La Haine suivait son cours, à ce détail près que son objet avait changé.

Ce qui impressionne Winston rétrospectivement, c'est que l'orateur est passé d'une ligne politique à l'autre en plein milieu d'une phrase sans même malmener la syntaxe. Cependant, son attention a été distraite par tout autre chose car, au moment même où l'on déchirait les banderoles, un homme dont il ne voyait pas le visage lui a tapé sur l'épaule en disant : « Excuse-moi, je crois que tu as fait tomber ta serviette. » Winston a pris le cartable sans un mot, d'un air absent. Il savait qu'il se passerait plusieurs jours avant qu'il n'ait le temps de regarder son contenu. Dès que la manifestation s'est achevée, il s'est précipité au Ministère de la Vérité, bien qu'il fût presque 23.00. Tous les employés avaient fait de même. Les télécrans les appelaient à leur poste, mais ils avaient devancé l'ordre.

L'Océanie était en guerre contre l'Estasie, par conséquent, l'Océanie avait toujours été en guerre contre l'Estasie. Les trois quarts de la littérature politique des cinq dernières années se trouvaient caducs. Les rapports et les comptes-rendus de toute sorte, les journaux, les brochures, les films, les enregistrements, les photos — il fallait tout rectifier en un temps record. Pas besoin de publier des directives, on savait que les chefs de service étaient décidés à ce que, en l'espace d'une semaine, aucune allusion à la guerre contre l'Eurasie, ni à l'alliance avec l'Estasie, ne subsiste où que ce soit. La tâche était écrasante, d'autant que les procédures qu'elle impliquait ne pouvaient être appelées par leur nom. Aux Archives, tout le monde a travaillé dix-huit heures sur vingt-quatre, en volant deux plages de trois heures de sommeil. On a monté des matelas depuis les caves, et on les a placés le long des couloirs. Les repas se sont résumés à des sandwiches et du café de la Victoire acheminés sur des chariots par les agents de la cantine. Chaque fois que Winston allait dormir un moment, il s'efforçait de laisser son bureau à jour de travail ; et chaque fois qu'il y retournait, sur les rotules, courbaturé et paupières collées, un nouveau déluge de cylindres en papier couvraient le bureau comme une averse de neige, ensevelissant le parleur et débordant jusqu'à la porte, si bien qu'il lui fallait les empiler avec soin pour avoir la place de travailler. Le plus pénible, c'est qu'il ne

s'agissait nullement d'un travail mécanique. Souvent, il consistait seulement à remplacer un nom par un autre, mais tout rapport détaillé d'événements exigeait du soin et de l'imagination. Et il fallait des connaissances géographiques étendues pour transférer la guerre d'une partie du monde à l'autre.

Le troisième jour, ses yeux le faisaient atrocement souffrir et il était obligé d'essuyer ses lunettes toutes les cinq minutes. Il avait l'impression de batailler contre une tâche physique écrasante, une tâche qu'on serait en droit de refuser et qu'on serait pourtant pathologiquement attaché à accomplir. Autant qu'il s'en souvienne, il n'était pas troublé par le fait que chaque mot qu'il murmurait dans le parloir, chaque lettre tracée par son stylo était un mensonge ; il était tout aussi désireux que chacun de ses collègues de produire des faux irréprochables. Le matin du sixième jour, le flux de cylindres a ralenti. Rien n'est sorti du tube pendant parfois une demi-heure. Puis encore un cylindre, et puis plus rien. Partout, à peu près au même moment, l'état du travail se desserrait. Le Service a été traversé par un « ouf » de soulagement profond, quoique secret. Une entreprise titanesque autant qu'inavouable venait d'être menée à bien. Il était désormais impossible à quiconque de prouver, documents à l'appui, que la guerre contre l'Eurasie avait jamais eu lieu. À 12:00, l'annonce est tombée : tous les employés du Ministère avaient quartier libre jusqu'au lendemain matin. Winston, qui transportait toujours la serviette contenant le livre — il la coinçait entre ses pieds quand il travaillait et dormait dessus quand il allait faire un somme —, est rentré chez lui, s'est rasé et a failli s'endormir dans son bain pourtant tout juste tiède.

Avec un craquement quasi voluptueux des jointures, il gravit l'escalier menant au-dessus de la boutique de M. Charrington. Il est fatigué mais il n'a plus sommeil. Il ouvre la fenêtre, allume le petit réchaud encrassé et pose une casserole d'eau dessus pour le café. Julia va arriver d'un instant à l'autre ; en attendant, il y a le livre. Il s'assied dans le fauteuil crasseux, et défait les courroies de sa sacoche.

Un gros volume noir, reliure maison, pas de nom sur la couverture, pas de titre. L'impression elle-même paraît un peu irrégulière, les feuillets s'élèvent, se détachent tout seuls comme si le livre était passé entre d'innombrables mains. Sur la page de titre on peut lire :

THÉORIE ET PRATIQUE DU COLLECTIVISME OLIGARCHIQUE

par Emmanuel Goldstein

Winston commence à lire :

CHAPITRE I

Ignorance est Puissance

Depuis le commencement des temps historiques, et sans doute depuis le néolithique, il y a trois catégories de gens dans le monde, ceux d'en haut, ceux du milieu, et ceux d'en bas. On les a subdivisés de maintes façons, on leur a donné d'innombrables noms, et leur proportion ainsi que leur attitude les uns envers les autres ont changé au fil des époques mais la structure fondamentale de la société n'a pas bougé. Malgré des soulèvements considérables et des mutations irréversibles en apparence, le même schéma s'est toujours réaffirmé, tel un gyroscope qui revient à l'équilibre si loin qu'on l'ait poussé dans un sens ou dans l'autre.

Les objectifs de ces trois groupes sont rigoureusement inconciliables...

Winston s'interrompt, surtout pour savourer ce luxe : lire dans le confort et en toute sécurité. Il est seul, pas de télécran, pas d'oreille collée à la serrure, nul besoin de regarder par-dessus son épaule ou de masquer la page avec sa main par pur réflexe d'anxiété. La brise d'été lui caresse le visage. Des cris d'enfants lui parviennent étouffés par la distance ; dans la chambre, pas le moindre bruit sinon la voix d'insecte de la pendule. Il s'enfonce dans le fauteuil et pose les pieds sur le garde-feu. Béatitude, éternité. Tout à coup, comme on le fait quand on sait qu'on va lire et relire un livre à la virgule près, il l'ouvre plus loin, et se trouve au chapitre III. Il poursuit :

CHAPITRE III

Guerre est Paix

La division du monde en trois super-États était prévisible et d'ailleurs prévue dès avant le milieu du XX^e siècle. Avec l'absorption de l'Europe par la Russie et de l'Empire britannique par les USA, deux sur trois d'entre eux, à savoir l'Eurasie et l'Océanie, étaient déjà constitués. Dix ans plus tard seulement, à l'issue de combats indécis, le troisième, l'Estasie, voyait le jour. Les frontières entre ces trois super-puissances sont parfois arbitraires, elles peuvent aussi fluctuer au gré des fortunes de la guerre, mais le plus souvent elles épousent les frontières naturelles. L'Eurasie s'étend du Portugal au détroit de Behring, comprenant toute l'Europe du Nord et la plus grande part de l'Asie. L'Océanie comprend les Amériques, les îles Atlantiques dont les îles Britanniques, l'Australasie et la partie sud de l'Afrique. L'Estasie, plus petite et pourvue d'une frontière occidentale moins définie, comprend la Chine et les pays au sud de la Chine, l'archipel du Japon, ainsi qu'une portion importante mais fluctuante de la Mandchourie, de la Mongolie et du Tibet.

Quels que soient les glissements d'alliances, ces trois super-puissances sont en guerre permanente les unes contre les autres, et ce depuis vingt-cinq ans. Mais de nos jours, la guerre n'est plus cette lutte à mort qui caractérisait les premières décennies du XX^e siècle. Les objectifs en sont limités, les belligérants n'étant pas en mesure de s'anéantir les uns les autres, n'ayant pas d'enjeux matériels à leurs affrontements, ni de véritable différence idéologique. Il ne faudrait pas en déduire que la gestion de la guerre ou l'idée qu'on s'en fait soient devenues plus chevaleresques et moins sanguinaires. Tout au contraire, il règne dans tous les pays une hystérie guerrière continue et partagée. Viols, rapines, massacres d'enfants, réduction de populations entières en esclavage, représailles contre des prisonniers, parfois bouillis ou enterrés vifs, ces exactions sont considérées comme normales, voire méritoires quand elles sont commises par son propre camp. Pour autant, la guerre ne concerne qu'un petit nombre de gens, essentiellement des experts hyper-entraînés, et elle fait relativement peu de victimes. Quand combat il y a, il se déroule sur de vagues frontières que l'individu moyen se représente à peine ou autour des Fortereses Flottantes qui défendent des positions stratégiques sur les couloirs maritimes. Dans les centres de la civilisation, la guerre se traduit surtout par des restrictions continues sur les produits de consommation, et par des bombardements sporadiques qui font quelques dizaines de morts. La guerre a changé de nature ou, plutôt, les raisons de la faire n'obéissent plus aux mêmes priorités. Les ressorts déjà présents mais mineurs des grandes guerres du début du XX^e siècle sont devenus prépondérants, ils sont assumés et déterminent les opérations.

Pour saisir la nature de la guerre actuelle, car en dépit des changements d'alliance au fil des ans il s'agit d'une seule et même guerre, il faut tout d'abord comprendre qu'elle ne saurait être décisive. Aucune des trois super-puissances ne peut être conquise de manière définitive, quand bien même les deux autres feraient bloc contre elle. Leurs forces sont trop égales et leurs défenses naturelles trop dissuasives. L'Eurasie est protégée par l'immensité de son territoire, l'Océanie par la largeur de l'Atlantique et du Pacifique, et l'Estasie par la fécondité de ses habitants ainsi que leur acharnement au travail. D'autre part, il n'y a plus d'enjeu matériel à la lutte. Avec l'établissement d'économies autosuffisantes, où production et consommation sont en phase, il n'y a plus lieu de se battre pour décrocher des marchés — enjeu majeur des guerres précédentes — et la compétition pour les matières premières n'est plus vitale. De toute façon, chacune des trois super-puissances est si

vaste qu'elle trouve à l'intérieur de ses frontières toutes les ressources nécessaires. Si l'on peut dire que la guerre a un objectif économique direct, c'est celui de la main-d'œuvre. Entre les frontières des super-puissances, sans qu'une seule réussisse jamais à s'en emparer, se trouve un quadrilatère grossièrement défini par Tanger, Brazzaville, Darwin et Hong Kong, sur lequel vit près d'un cinquième de la population mondiale. C'est pour ces régions densément peuplées et pour la calotte arctique que les trois puissances se livrent une guerre permanente. En pratique, aucune des trois ne parvient jamais à contrôler la totalité de cet espace convoité. Des pans entiers changent de main à longueur de temps, et la perpétuelle renégociation des alliances ne vise qu'à s'emparer de tel ou tel fragment par trahison.

Tous les territoires disputés possèdent des ressources minières et produisent certains végétaux d'une importance stratégique comme le caoutchouc, qu'il faut obtenir par synthèse sous des climats plus froids. Mais surtout, ils recèlent d'inépuisables réserves de main-d'œuvre bon marché. La puissance qui contrôle l'Afrique équatoriale, les pays du Moyen-Orient, l'Inde du Sud, ou encore l'archipel indonésien, dispose *de facto* du corps de dizaines voire de centaines de millions de coolies durs au travail et mal payés. Les habitants de ces régions, plus ou moins ouvertement réduits au statut d'esclaves, passent continuellement d'un conquérant à l'autre, et alimentent au même titre que le charbon ou le pétrole la course aux armements, laquelle a pour objectif d'accaparer davantage de territoire, de contrôler davantage de main-d'œuvre, de produire plus d'armement pour accaparer davantage de territoire, et ainsi de suite. Il faut noter que la zone des combats excède rarement les limites des territoires disputés. Les frontières de l'Eurasie fluctuent entre le bassin du Congo et la rive nord de la Méditerranée ; les îles de l'Océan Indien et du Pacifique passent sans cesse de la domination de l'Océanie à celle de l'Estasie ; en Mongolie, la ligne de partage entre l'Eurasie et l'Estasie n'est jamais stable ; autour du Pôle, les trois puissances revendiquent des territoires immenses qui sont pourtant largement inhabités et inexplorés. Mais l'équilibre du pouvoir demeure à peu près réparti entre les super-États, et le cœur de leur territoire reste inviolé. En outre, la main-d'œuvre des populations équatoriales n'est pas réellement indispensable à l'économie mondiale. Elle n'ajoute rien à la richesse du monde, dans la mesure où son produit passe dans l'effort de guerre, guerre dont l'objet est toujours de se trouver en meilleure position pour livrer la suivante. Le travail des populations esclaves permet seulement d'accélérer le tempo de la guerre continue. Mais si elles n'existaient pas, la structure de la société mondiale et le processus par lequel elle se perpétue ne seraient pas fondamentalement différents.

Le but primordial de la guerre moderne (à la fois reconnu et ignoré par les cerveaux directeurs du Parti Intérieur, adeptes du doublepenser) est de consommer les produits industriels sans faire monter le niveau de vie général. Depuis la fin du XIX^e siècle, le problème posé par le surplus des biens de consommation est latent dans la société industrielle. Aujourd'hui, alors que peu d'êtres humains mangent à leur faim, ce problème n'est pas de première urgence, et même si l'on n'avait pas mis en œuvre des processus de destruction artificiels, il n'est pas certain qu'il se serait posé. Le monde est dans un état de dénuement, de délabrement et de disette par rapport à celui d'avant 1914, et bien plus encore par rapport à l'avenir imaginaire que les gens de cette époque attendaient avec ferveur. Au début du XX^e siècle en effet, la vision d'une société future immensément riche, société des loisirs, de l'ordre et de l'efficacité — ce serait un univers aseptisé et étincelant, tout de verre, d'acier et de béton blanc comme neige —, était inscrite dans la conscience de presque toute personne tant soit peu instruite. La science et la technologie se développaient à une vitesse prodigieuse et on présumait tout naturellement qu'elles continueraient. Il n'en a rien été, en partie à cause de l'appauvrissement causé par une série de guerres et de révolutions, et en partie aussi parce que le progrès scientifique et technique relève d'un mode de pensée empirique qui n'a pas droit de cité dans une société strictement enrégimentée. Dans l'ensemble, le monde est plus primitif aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. Certaines zones ont comblé leur retard, quelques innovations sont survenues, toujours liées à l'art de la guerre et à l'espionnage, mais l'expérimentation et l'invention ont périçité et les ravages de la guerre atomique des années 1950 n'ont jamais été totalement réparés. Néanmoins, les dangers inhérents à la mécanisation sont toujours présents. Dès l'instant où la machine est apparue, il a été clair pour tous ceux qui réfléchissaient que le besoin de main-d'œuvre, et par conséquent les inégalités, était voué à disparaître. Si la machine était mise au service de ce but, la faim, la pénibilité du travail, le manque d'hygiène, l'analphabétisme et la maladie pourraient être éradiqués en quelques générations. Et de fait, sans qu'elle serve cet objectif mais par un processus automatique, c'est-à-dire en produisant de la richesse qu'il devenait impossible de ne pas redistribuer, la machine a bel et bien élevé le niveau de vie de l'homme moyen dans des proportions considérables sur une période de cinquante ans entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e.

Mais il est apparu tout aussi clairement qu'une augmentation universelle de la richesse menaçait de destruction — représentait en elle-même la destruction — d'une société hiérarchisée. Dans un monde où chacun travaillerait peu, mangerait à sa faim, habiterait une maison avec salle de bains et réfrigérateur, posséderait une voiture voire un avion, la forme d'inégalité la plus flagrante ou même la plus importante disparaîtrait. La richesse, devenue générale, ne conférerait plus de distinction. Il était certes possible d'imaginer une société où la richesse — c'est-à-dire les biens personnels et le luxe — serait également répartie mais où le pouvoir resterait aux mains d'une caste privilégiée. Sauf qu'en pratique cette société-là ne pourrait demeurer stable bien longtemps. Car si tous jouissent de loisirs et de sécurité, les masses ordinairement abruties par la pauvreté vont s'instruire et se mettre à penser, en conséquence de quoi elles finiront par s'apercevoir que la minorité privilégiée ne sert à rien et elles la balaieront. À terme, une société hiérarchisée doit s'appuyer sur la pauvreté et l'ignorance pour être viable. Le retour à un passé agricole, rêvé par certains penseurs du début du XX^e siècle, ne représentait pas davantage une solution viable car elle serait allée à l'encontre de la tendance à la mécanisation, devenue instinctive dans le monde entier ou presque. Qui plus est, tout pays en retard sur le plan industriel deviendrait militairement vulnérable, et tomberait sous la coupe, directe ou indirecte, de ses rivaux plus avancés.

Maintenir les masses dans la pauvreté en serrant le robinet de la production n'apparaissait pas comme une solution plus satisfaisante. C'est ce qui s'est produit sur une grande échelle entre les années 1920 et les années 1940, durant la phase finale du capitalisme. On a laissé stagner l'économie de nombreux pays, cessé de cultiver la terre et d'investir dans les équipements, de vastes pans de la population ont été empêchés de travailler et ont dû vivre grâce à la charité de l'État. Mais là encore, cette situation entraînait une faiblesse militaire, et dans la mesure où les privations qu'elle infligeait n'étaient pas nécessaires, elle s'est heurtée à une opposition inévitable. Comment faire tourner les rouages de l'industrie sans accroître la richesse mondiale, telle était la question. Il fallait produire des biens, mais sans les redistribuer. En pratique, une seule réponse : l'état de guerre permanent.

L'œuvre de la guerre, c'est la destruction. Pas forcément des vies humaines, mais des produits du travail humain. La guerre sert à faire voler en éclats, catapulte dans la stratosphère ou précipite au fond des mers des matériaux qui assureraient trop de confort aux masses, et par conséquent finiraient par les rendre trop intelligentes. Même dans les cas où les armes ne sont pas détruites, leur fabrication est une manière commode d'occuper la main-d'œuvre sans produire de biens de consommation. Ainsi, une Forteresse Flottante contient dans sa carcasse assez d'heures de travail pour construire plusieurs centaines de cargos. À terme, elle deviendra obsolète sans avoir apporté le moindre bénéfice matériel à qui que ce soit, ensuite de quoi une nouvelle Forteresse Flottante sera construite moyennant une main-d'œuvre énorme. En principe, l'effort de guerre est planifié de manière à absorber tout surplus qui demeurerait, une fois satisfaits les besoins élémentaires de la population. En pratique, les besoins de la population sont toujours sous-estimés, de sorte qu'il règne une pénurie chronique de la moitié des denrées de première nécessité — mais c'est tout bénéfice. La politique délibérée consiste à maintenir les groupes favorisés eux-mêmes à la limite de la rigueur dans la mesure où une situation générale de rareté des biens accroît l'importance des menus privilèges, et du même coup creuse l'écart entre un groupe et un autre. Selon les critères du début du XX^e siècle, même un membre du Parti Intérieur mène une vie austère et laborieuse. Néanmoins, les quelques luxes dont il jouit — grand appartement bien équipé, vêtements, alimentation, alcool et tabac de meilleure qualité, deux ou trois domestiques, voiture ou hélicoptère personnels — le placent dans un tout autre monde qu'un membre du Parti Extérieur, et il en va de même pour celui-ci par rapport aux masses écrasées qu'on appelle les « prolos ». La société vit dans une forme d'état de siège, où posséder un

morceau de viande de cheval fait toute la différence entre la richesse et la pauvreté. En même temps, la conscience d'être en guerre, et donc en danger, permet de faire passer pour naturelle la concentration des pouvoirs sur une toute petite caste, présentée comme la condition *sine qua non* de survie.

La guerre, on va le voir, n'opère pas seulement la destruction nécessaire, elle l'accomplit d'une façon psychologiquement acceptable. En théorie, il serait assez simple d'occuper le surplus de main-d'œuvre mondiale à construire des temples et des pyramides, à creuser des trous pour les combler ensuite, ou même à produire des quantités de biens pour y mettre le feu. Mais ces opérations fonderaient alors la société hiérarchisée sur une base exclusivement économique à laquelle manquerait une dimension émotionnelle. Ce qui est visé ici n'est pas le moral des masses, dont les dispositions sont négligeables tant qu'elles travaillent avec assiduité, mais le moral du Parti lui-même. On s'attend en effet que le plus humble de ses membres soit compétent, industrieux, voire intelligent dans des limites étroites, mais il faut aussi trouver en lui un fanatisme crédule et ignorant, dont les affects dominants soient la peur, la haine et le triomphe orgiaque. En d'autres termes, il faut qu'il ait une mentalité appropriée à l'état de guerre. Peu importe que la guerre ait effectivement lieu, et, sachant que la victoire décisive est impossible, peu importe qu'elle tourne à l'avantage ou au désavantage de son camp. Il suffit que l'état de guerre existe. Le double jeu de l'intelligence requis par le Parti chez ses membres, plus aisé dans une atmosphère de guerre, est désormais à peu près universel. Mais quand on monte dans la hiérarchie, il s'exacerbe. C'est précisément au sein du Parti Intérieur que l'hystérie guerrière et la haine de l'ennemi sont les plus virulentes. Dans ses fonctions d'administrateur, le membre du Parti Intérieur est souvent amené à savoir que tel ou tel reportage de guerre est un faux, voire que toute la guerre en question est un leurre, soit qu'elle n'existe pas, soit qu'on la livre pour des raisons tout autres que celles alléguées. Mais cette conscience est aisément neutralisée par la technique du double penser. Du coup, aucun membre du Parti Intérieur ne fléchit dans sa croyance mystique en la réalité de la guerre, qui ne saurait s'achever autrement que par la victoire de l'Océanie dont elle fera le maître incontesté du monde.

Cette conquête à venir est un article de foi pour tout membre du Parti Intérieur. Elle se fera par l'acquisition progressive de territoires qui finira par construire une hégémonie écrasante, ou encore par la découverte d'une arme nouvelle et imparable. La recherche en matière d'armement se poursuit sans trêve. C'est même l'une des rares activités où l'intelligence créative ou spéculative puisse encore s'exprimer. Aujourd'hui, en Océanie, la science, au sens ancien du terme, n'a quasiment plus droit de cité. Il n'y a pas de mot pour dire « science » en néoparlant. Le raisonnement empirique, à l'origine de toutes les réalisations scientifiques, s'oppose aux principes les plus fondamentaux du Sociang. Quant au progrès technologique, il ne voit le jour que lorsque ses productions peuvent dans une certaine mesure brider la liberté de l'homme. Dans tous les arts utiles, le monde marque le pas ou régresse. On cultive les champs à la charrue hippotractée, mais on écrit les romans à la machine. Cependant, dans les domaines vitaux, c'est-à-dire la guerre et l'espionnage, l'approche empirique est encore encouragée ou du moins tolérée. Le Parti a deux objectifs : la conquête de toute la surface de la terre et l'éradication définitive de toute velléité de pensée autonome. Il doit en conséquence faire face à deux défis : s'introduire par effraction dans la tête d'un autre être humain et découvrir ce qui s'y passe, et trouver le moyen de tuer plusieurs centaines de millions de personnes à la fois sans préavis. Si tant est qu'il existe encore une recherche scientifique, tel est son objet. Le savant d'aujourd'hui a donc deux figures : soit c'est un hybride entre le psychologue et l'inquisiteur — auquel cas il étudie avec une réelle minutie l'expression du visage, les gestes, le ton de la voix, et il teste les vertus des drogues, des électrochocs, de l'hypnose, voire de la torture pour extorquer la vérité —, soit c'est un scientifique, chimiste, physicien ou biologiste — auquel cas il s'intéresse aux domaines spécifiques de sa discipline relatifs à l'extermination. Dans les vastes laboratoires du Ministère de la Paix et dans les stations expérimentales tapies au fond des forêts brésiliennes, dans les déserts d'Australie ou les îles perdues de l'Antarctique, des équipes d'experts travaillent sans relâche. Certaines ne s'appliquent qu'à planifier la logistique des guerres futures, d'autres conçoivent des roquettes de plus en plus grosses, des explosifs de plus en plus puissants et des blindages de plus en plus impénétrables ; il y en a qui mettent au point des gaz de plus en plus délétères, des poisons solubles en quantités susceptibles de détruire la végétation de continents entiers, des microbes résistants à tout anticorps ; d'autres travaillent à fabriquer un véhicule qui se déplace sous terre comme un sous-marin sous l'eau, ou un avion aussi indépendant de sa base qu'un voilier de son port ; d'autres enfin explorent des pistes moins évidentes encore, comme de concentrer les rayons du soleil dans des lentilles suspendues à des milliers de kilomètres dans l'espace, ou de provoquer des tremblements de terre et des raz de marée artificiels en allant puiser la chaleur au centre de la terre.

Mais aucun de ces projets n'est près de voir le jour, pas davantage que l'une des trois super-puissances de prendre nettement le pas sur les deux autres. Ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'avec la bombe atomique les trois forces en présence disposent déjà d'une arme bien plus puissante que toutes celles que leurs recherches pourraient leur faire découvrir. Quoique, fidèle à son habitude, le Parti prétende l'avoir inventée, la bombe atomique est apparue dès les années 1940, et a été employée sur une grande échelle pour la première fois dix ans plus tard. À cette époque, on en a largué des centaines sur les centres industriels, essentiellement sur la Russie européenne, l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord, ce qui a eu pour effet de convaincre les gouvernants de tous les pays que quelques-unes de plus suffiraient à anéantir toute société organisée, et du même coup leur propre pouvoir. Par la suite, sans même qu'un accord ait été signé ou évoqué, on a cessé de larguer des bombes atomiques. Les trois puissances continuent cependant d'en produire et de les stocker en prévision d'une occasion décisive, qu'elles croient toutes devoir se produire tôt ou tard. En attendant, l'art de la guerre stagne depuis trente ou quarante ans. On a plus souvent recours aux hélicoptères qu'auparavant, les bombardiers ont largement été remplacés par des projectiles autopropulsés, et les cuirassés, bâtiments mobiles et fragiles, ont cédé la place aux Forteresses Flottantes quasi insubmersibles, mais ce sont à peu près les seules évolutions. Le tank, le sous-marin, la torpille, la mitrailleuse, et même le fusil et la grenade sont toujours employés. Et malgré les massacres sans fin rapportés par la presse et les télécrans, les batailles désespérées des guerres passées qui faisaient des centaines, des milliers, voire des millions de morts en quelques semaines, ne se sont jamais reproduites.

Aucune des trois super-puissances n'engage jamais une manœuvre qui risque de se solder par une défaite sévère. Lorsqu'elles tentent une opération d'envergure, il s'agit le plus souvent d'une attaque surprise contre un allié. La stratégie adoptée, ou du moins celle qu'elles prétendent adopter, est la même. Elle consiste à combiner et alterner combats militaires, négociations et coups en traître pour acquérir une ceinture de bases qui encerclerait totalement l'un ou l'autre des États rivaux, puis entretenir avec lui des relations pacifiques assez longtemps pour endormir sa méfiance. Pendant cette période, il devient possible de stocker des bombes atomiques sur des positions stratégiques, bombes qu'on fera exploser toutes en même temps pour causer des ravages tels que les représailles deviennent impossibles. C'est alors qu'on signera un pacte d'amitié avec la puissance restante, le temps de préparer l'attaque suivante. Faut-il le dire, ce projet n'est qu'une chimère parfaitement irréalisable. En outre, les seuls combats se déroulent dans les zones disputées autour de l'Équateur et du Pôle sans qu'on lance jamais une invasion des territoires ennemis. Ce qui explique le fait que certaines frontières soient arbitraires. Car l'Eurasie pourrait aisément conquérir les îles Britanniques, qui font géographiquement partie de l'Europe, et de son côté l'Océanie pourrait repousser ses frontières jusqu'au Rhin et même à la Vistule. Mais ce serait violer un principe implicitement respecté par les trois parties, celui de l'intégrité culturelle. Si l'Océanie faisait la conquête de régions jadis connues sous le nom de France et d'Allemagne, il lui faudrait soit exterminer les habitants, ce qui présente une grande difficulté matérielle, soit assimiler une population d'une centaine de millions de personnes qui, en termes de développement technique, sont à peu près au même niveau qu'elle, et le problème est le même pour chacune des trois puissances. Il est absolument vital pour leurs structures d'éviter tout contact avec des étrangers, sinon dans une mesure restreinte, les prisonniers de guerre et les esclaves de couleur. L'allié officiel du moment est lui-même considéré avec la plus noire suspicion. Exception faite des prisonniers de guerre, les habitants de l'Océanie ne

voient jamais l'ombre d'un ressortissant de l'Eurasie ou de l'Estasie, et il leur est interdit d'apprendre les langues étrangères. Tout contact avec des étrangers leur révélerait en effet qu'ils sont semblables à eux, et qu'on leur a raconté beaucoup de mensonges à leur sujet. Il y aurait là une brèche dans le monde étanche qui est le leur, et la peur, la haine ainsi que la légitimité qu'ils s'arrogent s'évanouiraient au détriment de leur moral. Les trois parties en présence sont donc bien conscientes que la Perse, l'Égypte, Java ou Ceylan pourront sans inconvénient changer et rechanger de mains tant que les frontières qui comptent ne seront jamais violées que par des bombes.

Cette attitude cache une réalité dont on ne parle jamais mais qui sous-tend tacitement les actions, à savoir que les conditions de vie sont analogues dans les trois États. En Océanie, la philosophie qui prévaut s'appelle le Sociang, en Eurasie c'est le Néo-Bolchévisme, et en Estasie elle porte un nom chinois qui signifie à peu près « culte de la mort », mais dont une traduction plus fine serait plutôt « effacement du moi ». L'Océanien de base n'a pas accès aux axiomes des deux autres philosophies et on lui apprend à voir en elles des régimes barbares exécrables, qui insultent la morale et le sens commun. En réalité, les trois philosophies ne se distinguent guère les unes des autres et les systèmes sociaux dont elles constituent l'armature moins encore : partout l'on retrouve la même structure pyramidale, partout le culte du leader divinisé, la même économie fondée par et pour la guerre continue. Il s'ensuit que les États non seulement ne peuvent se conquérir mutuellement mais n'y auraient même pas intérêt. Bien au contraire, c'est en se dressant les uns contre les autres qu'ils se maintiennent d'aplomb telles trois gerbes de blé. Et, là encore, les classes dirigeantes savent ce qu'elles font sans le savoir. Leurs vies sont dédiées à la conquête du monde, mais elles n'ignorent pas que la guerre doit durer indéfiniment sans assurer de victoire. Dans le même temps, le fait qu'il n'y ait pas de danger de conquête rend possible le déni de réalité qui caractérise le Sociang et ses rivaux. Il faut ici répéter ce qui a été dit plus haut, à savoir qu'en se pérennisant la guerre a changé de nature.

Par le passé, toute guerre, presque par définition, était vouée à s'achever, en général par une victoire ou une défaite sans équivoque. Par le passé toujours, la guerre était l'un des facteurs garantissant que les sociétés ne perdaient pas contact avec la réalité matérielle. De tout temps, les gouvernants ont tenté d'imposer une image du monde faussée à leurs partisans, mais ils ne pouvaient pas encourager des illusions qui mettraient en péril l'efficacité militaire. Tant que la défaite était synonyme de perte d'indépendance ou de toute autre issue généralement jugée néfaste, il fallait prendre des précautions sérieuses pour l'éviter. Il était hors de question d'ignorer les contingences matérielles. Pour la philosophie, la religion, l'éthique ou la politique, deux et deux peuvent faire cinq. Mais dès lors qu'il s'agit de concevoir un fusil ou un avion, il faut bien qu'ils fassent quatre. Les nations inefficaces ont été conquises tôt ou tard, et la quête de l'efficacité s'accommode mal des illusions. En outre, pour être efficace, il faut savoir tirer les leçons du passé, ce qui présuppose d'en avoir une connaissance assez exacte. Les journaux et les livres d'histoire ont toujours manifesté une certaine subjectivité, certes, mais le type de falsification pratiqué aujourd'hui aurait été impossible alors. La guerre garantissait un minimum de santé mentale, et en ce qui concernait les classes dirigeantes, elle était le rempart le plus sûr. Tant que les guerres se gagnaient et se perdaient, aucune de ces classes ne pouvait être tout à fait irresponsable.

Mais quand la guerre devient un processus continu, elle cesse du même coup d'être dangereuse. Quand la guerre est continue, il n'y a plus d'impératifs militaires. Le progrès technique peut s'arrêter, on peut se permettre de nier ou d'ignorer les faits les plus flagrants. S'il est vrai, comme on l'a vu, que des recherches dites scientifiques sont encore menées à des fins militaires, elles ne sont guère qu'une chimère et leur absence de résultats ne gêne personne. L'efficacité, y compris militaire, n'est plus requise. Il n'y a plus rien d'efficace en Océanie, sinon la Mentoplice. Chaque super-puissance étant impossible à conquérir, il s'ensuit qu'elles constituent chacune un univers autonome où n'importe quelle perversion de la pensée ou presque peut se pratiquer en toute quiétude. La pression de la réalité ne se fait sentir que dans les besoins de la vie quotidienne, boire et manger, avoir un toit au-dessus de la tête, des habits sur le dos, éviter d'absorber du poison ou de tomber par la fenêtre du dernier étage, etc. Entre la vie et la mort, le plaisir et la douleur, il reste bien une ligne de démarcation, mais c'est tout. Coupé de tout contact avec le monde extérieur comme avec le passé, le citoyen de l'Océanie est un peu dans la situation d'un homme perdu dans les espaces interstellaires, incapable de savoir où est le haut et où est le bas. Les gouvernants de ce type d'État détiennent un pouvoir plus absolu que celui des Pharaons et des Césars. Il leur faut veiller à ce que leurs administrés ne meurent pas de faim en nombres tels que la chose finisse par être gênante, et il leur faut se maintenir au modeste niveau technique militaire de leurs rivaux. Ce minimum assuré, ils ont tout loisir de déformer la réalité à leur guise.

Par conséquent, la guerre, si on la juge à l'aune des conflits du passé, est une imposture. Elle fait penser à ces combats entre ruminants dont les cornes sont implantées de façon qu'ils ne puissent pas se blesser grièvement. Néanmoins, elle a beau être une imposture, elle n'est pas vide de sens. Elle absorbe le surplus des biens de consommation et elle entretient l'état d'esprit souhaitable dans une société hiérarchisée. Car la guerre, on va le voir, est désormais exclusivement une affaire intérieure. Autrefois, les groupes dirigeants de tous les pays se combattaient, même s'ils se reconnaissaient parfois des intérêts communs qui les amenaient à limiter les dégâts ; et le vainqueur pillait toujours le vaincu. On l'a dit, ces conflits n'ont plus cours. Chaque groupe au pouvoir livre contre ses administrés une guerre dont l'enjeu n'est plus la conquête ou la défense d'un territoire, mais le maintien en l'état des structures sociales. Le mot « guerre » lui-même constitue un abus de langage. Il serait sans doute exact de dire qu'en devenant permanente la guerre a cessé d'exister. La pression spécifique qu'elle a exercée sur les individus depuis le néolithique jusqu'au début du XX^e siècle a disparu pour faire place à tout autre chose. L'effet serait très semblable si les trois super-puissances, au lieu de se combattre, décidaient de vivre en paix, inviolées à l'intérieur de leurs frontières. Car alors chacune formerait un univers clos, sans qu'aucun danger extérieur ne risque de la ramener à la raison. Une paix permanente serait pareille à une guerre permanente. Tel est le sens du slogan — mal compris par la majorité des membres du Parti qui le prennent au pied de la lettre — Guerre est Paix.

Winston interrompt sa lecture. Quelque part au loin, une roquette tonne. L'euphorie qu'il éprouve à être seul avec le livre interdit, dans une pièce sans télécran, ne s'émousse pas. La solitude et la sécurité deviennent des sensations physiques qui se confondent avec la fatigue de son corps, le moelleux du fauteuil, le léger souffle de brise entrant par la fenêtre, qui lui caresse la joue. Le livre le fascine, ou plutôt il le rassure. En un sens, il ne lui apprend rien, mais c'est aussi son charme. Il exprime ce qu'il dirait lui-même s'il était en mesure de rassembler ses idées éparpillées. Il est le produit d'une intelligence analogue à la sienne mais considérablement plus puissante, plus systématique, moins dominée par la peur. Les livres les meilleurs sont ceux qui disent ce que l'on sait déjà. Il vient de revenir au premier chapitre lorsqu'il entend le pas de Julia dans l'escalier et se lève de son fauteuil pour l'accueillir. Elle laisse glisser sa trousse à outils en jute et se jette dans ses bras : plus d'une semaine qu'ils ne se sont pas vus !

— J'ai le livre, lui dit-il comme ils s'écartent l'un de l'autre.

— Ah, tu l'as ? Très bien, répond-elle sans manifester d'intérêt excessif, et presque aussitôt elle s'agenouille devant le réchaud pour faire le café.

Ils n'en reparlent pas avant d'avoir passé une demi-heure au lit. La soirée est tout juste assez fraîche pour tirer la courteline. D'en bas leur parviennent, familiers, la chanson et le frottement des chaussures sur les dalles. La femme aux bras puissants et rougeauds que Winston a vue lors de sa première visite est presque un pilier de la cour. C'est à croire qu'à toute heure du jour elle va de la bassine à la corde à linge, alternant les moments de mutisme où les épingles lui clouent le bec et ceux où elle pousse gaillardement sa chanson. Allongée sur le flanc, Julia semble déjà sur le point de s'endormir. Winston tend la main vers le livre posé par terre, et s'adosse à la tête de lit.

— Il faut qu'on le lise. Toi aussi. Tous les membres de la Fraternité doivent le lire.

— Lis-le, lui dit-elle paupières closes. Lis-le à haute voix. C'est le mieux. Comme ça, tu pourras m'expliquer au fur et à mesure.

Les aiguilles de la pendule indiquent six heures, c'est-à-dire 18:00 : ils ont trois ou quatre heures devant eux. Il cale le livre contre ses genoux et lit :

CHAPITRE I
Ignorance est Puissance

Depuis le commencement des temps historiques, et sans doute depuis le néolithique, il y a trois catégories de gens dans le monde, ceux d'en haut, ceux du milieu, et ceux d'en bas. On les a subdivisés de maintes façons, on leur a donné d'innombrables noms, et leur proportion ainsi que leur attitude les uns envers les autres ont changé au fil des époques mais la structure fondamentale de la société n'a pas bougé. Malgré des soulèvements considérables et des mutations irréversibles en apparence, le même schéma s'est toujours réaffirmé, tel un gyroscope qui revient à l'équilibre si loin qu'on l'ait poussé dans un sens ou dans l'autre.

— Julia, tu es réveillée ?

— Oui, mon amour, je t'écoute. Continue. C'est merveilleux.

Il continue donc :

Les objectifs de ces trois groupes sont rigoureusement inconciliables. La classe supérieure veut rester à sa place, la classe moyenne veut prendre la place de la classe supérieure, et la classe inférieure, quand elle a un objectif — car c'est une de ses caractéristiques pérennes qu'écrasée par un travail abrutissant elle n'a qu'une conscience intermittente de ce qui dépasse le quotidien —, veut abolir toutes distinctions pour créer une société où les hommes seront égaux. C'est ainsi qu'à travers l'histoire une lutte similaire dans ses grandes lignes ne cesse de se répéter. Pendant de longues périodes, la classe supérieure semble assurer sa suprématie, mais, tôt ou tard, il arrive un moment où elle perd soit sa foi en elle-même soit sa capacité de gouverner avec efficacité, soit les deux. Elle est alors renversée par la classe moyenne, qui enrôle la classe inférieure dans ses rangs en lui faisant miroiter un combat pour la liberté et la justice. Sitôt son objectif atteint, cependant, la classe moyenne renvoie la classe inférieure à son éternelle servitude et s'arroe la position supérieure. Aussitôt, une nouvelle catégorie se détache de l'une ou de l'autre, ou encore des deux, et la lutte repart de plus belle. Des trois groupes, seul celui du bas n'atteint jamais ses objectifs, ne serait-ce que temporairement. Il serait certes excessif de considérer qu'à travers l'histoire il n'y a jamais eu de progrès matériel. Aujourd'hui encore, malgré le déclin, le commun des mortels jouit de conditions de vie plus favorables qu'il y a quelques siècles. Cependant, malgré l'accroissement de la richesse, l'adoucissement des mœurs, malgré réformes et révolutions, l'égalité n'a pas avancé d'un pouce. Du point de vue des catégories inférieures, les changements historiques n'ont guère été que des changements de maîtres.

Vers la fin du XIX^e siècle, la récurrence de ce schéma a frappé plus d'un observateur. On a vu surgir des écoles de pensée qui interprétaient l'histoire comme un processus cyclique, et se faisaient fort de montrer que l'inégalité était inhérente à la condition humaine. À l'évidence, cette doctrine avait toujours eu ses partisans, mais elle a pris un tour passablement différent alors. Par le passé, la nécessité d'une société hiérarchisée était une doctrine propre à la classe supérieure, prêchée par les rois, les aristocrates, les prêtres, les hommes de loi ainsi que leurs parasites ; elle était le plus souvent adoucie par des promesses de compensations dans un monde imaginaire par-delà le tombeau. La classe moyenne, quand elle luttait pour prendre le pouvoir, l'avait toujours fait au nom de la liberté, de la justice et de la fraternité. À présent, cependant, le concept de fraternité humaine commençait à être battu en brèche par ceux qui n'étaient pas encore au pouvoir mais espéraient s'y trouver bientôt. Autrefois, la classe moyenne faisait ses révolutions sous la bannière de l'égalité, pour mettre en place une nouvelle dictature sitôt l'ancienne renversée. Au contraire, les nouvelles classes moyennes proclamaient leur dictature d'avance. Le socialisme, théorie apparue au début du XIX^e siècle, et dernier maillon de la chaîne remontant aux révoltes d'esclaves dans l'Antiquité, était encore profondément contaminé par l'utopisme des époques précédentes. Mais dans chacune de ses variantes depuis les années 1900, l'objectif visant à établir la liberté et l'égalité a été de plus en plus ouvertement abandonné. Les nouveaux mouvements apparus au milieu du siècle, le Sociang en Océanie, le Néo-Bolchévisme en Eurasie et le Culte de la Mort en Estasie, se proposaient délibérément de perpétuer l'inégalité et l'illiberté. Bien entendu, ces nouveaux mouvements nés des anciens tendaient à conserver leur nom et rendre un hommage de pure forme à leur idéologie. Mais leur but commun était de geler le progrès et de figer l'histoire à un moment donné. Le fameux retour de balancier devait s'effectuer une fois et une seule. Comme d'habitude, la classe supérieure serait évincée par la classe moyenne, qui prendrait sa place. Mais cette fois, grâce à une stratégie consciente, la classe désormais supérieure allait conserver sa position de manière permanente.

Les nouvelles doctrines sont nées en partie de l'accumulation de connaissances historiques, et d'un approfondissement du sens de l'histoire qui n'existait guère avant le XIX^e siècle. Le mouvement cyclique de l'histoire était désormais intelligible, c'est en tout cas ce qu'on a cru. Intelligible, il devenait modifiable. Mais la cause principale et sous-jacente, c'est que, depuis le début du XX^e siècle, l'égalité était techniquement possible. Il n'en restait pas moins que les hommes ne naissent pas égaux dans leurs talents naturels et qu'il fallait spécialiser les fonctions, ce qui favorisait certains individus au détriment des autres. Toutefois, on n'avait plus véritablement besoin de distinctions de classe ou de grandes disparités dans la richesse. Dans les temps anciens, les distinctions de classe étaient non seulement inévitables mais souhaitables. L'inégalité était la rançon de la civilisation. Mais avec le développement de la production industrielle, il n'en a plus été de même. S'il était encore nécessaire d'employer les hommes à des tâches différentes, il ne l'était plus de les faire vivre à des niveaux sociaux ou économiques distincts. Par conséquent, aux yeux des nouveaux groupes qui s'approprièrent le pouvoir, l'égalité entre les hommes n'était plus un idéal à conquérir mais un danger à éviter. Dans des temps primitifs, où une société juste et pacifique était matériellement impossible, il avait été assez facile d'y croire. L'idée d'un paradis terrestre où vivre ensemble sous le régime de la fraternité, sans lois ni labeur harassant, avait hanté l'imagination de l'homme pendant des millénaires et cette vision avait su séduire jusqu'aux groupes bénéficiaires de chaque changement historique. Les héritiers des révolutions française, anglaise puis américaine avaient tout de même cru à leurs propres mots d'ordre sur les droits de l'homme, la liberté d'expression, l'égalité devant la loi, etc., et ils avaient même dans une certaine mesure réglé leur conduite sur ces principes. Mais à partir de la quatrième décennie du XX^e siècle, tous les grands courants de pensée politique ont été autoritaires. Le paradis terrestre a perdu tout crédit au moment même où il devenait accessible. Chaque nouvelle théorie politique, quel qu'il ait été son nom, a signifié un retour à la hiérarchie et l'embrigadement. Et avec le durcissement général de perspective qui s'est installé vers 1930, des exactions oubliées de longue date, parfois depuis des siècles, incarcérations arbitraires, asservissement des prisonniers de guerre, exécutions publiques, pratique de la torture pour extorquer des aveux, prise d'otages, déportation de populations entières, non seulement sont redevenues courantes, mais ont été tolérées voire défendues par des individus s'estimant éclairés et progressistes.

Ce n'est qu'au bout d'une décennie de guerres nationales et civiles, de révolutions et de contre-révolutions sur tous les continents que le Sociang et ses théories rivales sont apparus comme parfaitement articulés. Mais ils avaient été annoncés par divers systèmes, généralement considérés comme totalitaires, survenus plus tôt dans le siècle. Les grandes lignes du monde qui allait émerger du chaos ambiant étaient évidentes depuis longtemps et l'identité de ceux qui allaient diriger ce monde ne l'était pas moins. La nouvelle aristocratie se composait essentiellement de bureaucrates, de scientifiques, de techniciens, de leaders syndicaux, d'experts en publicité, de sociologues, de professeurs, de journalistes et de politiciens de métier. Ces gens, issus des classes moyennes et des échelons supérieurs de la classe ouvrière, avaient été façonnés et unis par le monde aride des monopoles industriels et du centralisme étatique. Comparés à leurs homologues des temps anciens, ils

étaient moins cupides, moins épris de luxe et plus affamés de pouvoir pur ; surtout, ils savaient ce qu'ils faisaient, et ils étaient bien décidés à écraser toute opposition — différence cruciale. Comparées aux tyrannies actuelles, celles du passé étaient molles et inefficaces. Les dirigeants étaient toujours plus ou moins contaminés par des idées progressistes, ils s'accommodaient fort bien de laisser des boulons desserrés ici ou là, en ne s'intéressant qu'aux actes manifestes sans chercher à savoir ce que pensaient leurs administrés. À l'aune des critères modernes, l'Église catholique telle qu'elle était au Moyen Âge passerait pour tolérante. L'une des raisons en est que, jadis, aucun gouvernement n'était en capacité de surveiller ses citoyens en permanence. Or l'invention de l'imprimerie a facilité la manipulation de l'opinion, et le cinéma et la radio ont parachevé le processus. Le développement de la télévision et l'avancée technique permettant d'émettre et de recevoir à partir du même appareil ont signé la fin de la vie privée. Tout citoyen, ou du moins tout citoyen assez important pour qu'on le surveille, pouvait être placé vingt-quatre heures sur vingt-quatre sous le regard de la police et à portée de voix de la propagande officielle — à l'exclusion de tout autre canal de communication. Imposer une obéissance complète à la volonté de l'État, mais aussi une parfaite uniformité d'opinion sur tous les sujets, devenait possible pour la première fois.

Après la période révolutionnaire des années 1950 et 1960, la société s'est regroupée comme toujours en trois classes, supérieure, moyenne et inférieure. Sauf que, contrairement à ses prédécesseurs, le nouveau groupe dominant, loin de se fier à son instinct, savait ce qu'il fallait faire pour sauvegarder sa position. On était d'ailleurs arrivé depuis longtemps à la conclusion que le plus sûr fondement de l'oligarchie était le collectivisme. Les richesses et les privilèges se défendent bien mieux quand on les détient à plusieurs. La prétendue « abolition de la propriété privée » survenue au milieu du siècle s'est traduite, en réalité, par une concentration de la propriété entre moins de mains qu'auparavant, mais avec cette différence que les nouveaux possédants étaient un groupe et non des individus. À titre individuel, aucun membre du Parti ne possède quoi que ce soit sinon quelques effets personnels négligeables. Collectivement, en revanche, le Parti possède toute l'Océanie, parce qu'il contrôle tout et dispose des produits comme il l'entend. Au cours des années qui ont suivi la Révolution, il a été en mesure de prendre le pouvoir sans rencontrer d'opposition ou presque, parce que le processus a été présenté comme une collectivisation. On avait toujours considéré qu'une fois la classe capitaliste expropriée on verrait l'avènement du socialisme ; or, justement, les capitalistes venaient sans conteste d'être expropriés. Les usines, les mines, la terre, le bâti, les transports — tout leur avait été retiré. Et puisque ces biens n'étaient plus propriété privée, il s'ensuivait qu'ils devaient être propriété publique. Le Sociang, né des premiers mouvements socialistes et héritier de leur phraséologie, a de fait appliqué l'axiome essentiel du programme socialiste, avec le résultat, anticipé et recherché, que l'inégalité économique est devenue permanente.

Cependant, perpétuer une société hiérarchisée pose des problèmes de fond. Une classe dirigeante ne peut perdre le pouvoir que de quatre façons : en étant défaite par l'étranger, en gouvernant de manière si inefficace que les masses se révoltent, en permettant l'avènement d'une classe moyenne puissante et mécontente, ou en perdant son assurance et sa volonté de gouverner. Ces causes n'opèrent pas isolément, et en règle générale les quatre sont réunies à des degrés variables. Une classe dirigeante capable de se prémunir contre elles resterait au pouvoir. En dernière analyse, le facteur déterminant en la matière n'est autre que son propre mental.

Au-delà des années 1950, le premier danger a de fait disparu. Chacune des trois puissances qui se partagent le monde est en effet impossible à conquérir par les autres, sauf si de lents changements démographiques se produisaient, éventualité à laquelle peut aisément parer un gouvernement qui concentre les pouvoirs. Le deuxième danger est lui aussi purement théorique car les masses ne se révoltent jamais spontanément, et elles ne se révoltent jamais contre la seule oppression. Du reste, n'ayant aucun point de comparaison, elles ne prennent jamais conscience d'être opprimées. Les crises économiques récurrentes dans le passé ne répondaient à aucune nécessité et on sait aujourd'hui les éviter, mais d'autres déchirements qui sont aussi d'amplitude considérable peuvent se produire et se produisent parfois sans avoir de retentissement politique, parce que le mécontentement ne trouve pas à s'organiser. Quant au problème de la surproduction, latent dans notre société depuis le développement de la mécanisation, il est résolu par le biais de la guerre permanente (voir chapitre III), qui permet aussi de mettre le moral du public au diapason adéquat. Du point de vue de nos dirigeants actuels, par conséquent, les seuls vrais dangers seraient la scission d'un nouveau groupe d'individus compétents, sous-employés et avides de pouvoir, qui verraient croître le progressisme et le scepticisme dans leurs rangs. Il s'agit donc d'un problème d'éducation : il convient de couler dans le moule la conscience du groupe dirigeant et celle du groupe plus vaste de cadres qui lui sont immédiatement subalternes. Quant aux masses, il suffit d'endormir leur conscience.

Dans ce contexte, ceux qui ne la connaîtraient pas n'auraient aucun mal à inférer la structure de la société océanienne. Au sommet de la pyramide, Big Brother. Big Brother est infailible et tout-puissant. Toute réalisation, tout succès, toute victoire, toute découverte scientifique, tout savoir, toute sagesse, tout bonheur et toute vertu sont le fruit de sa gouvernance, inspirés par elle. Personne ne l'a jamais vu. C'est un visage sur les affiches, une voix sur les télécrans. Nous pouvons parier sans risque qu'il ne mourra jamais, d'ailleurs on relève déjà des incertitudes considérables sur sa date de naissance. Big Brother est le visage que le Parti désire montrer au monde. Il a pour fonction de cristalliser sur lui l'amour, la peur, la révérence, autant d'émotions plus faciles à ressentir pour un individu que pour un régime. Au-dessous de lui, le Parti Intérieur, limité à six millions de membres, soit 2 % de la population océanienne. Au-dessous du Parti Intérieur, le Parti Extérieur, qui, si le Parti Intérieur est le cerveau de l'État, pourrait être assimilé à ses bras. Au-dessous encore vient la majorité silencieuse et abrutie de ceux qu'on appelle communément « les prolos », et qui constituent quelque 85 % de la population. Selon la classification adoptée plus haut, ils représentent la classe inférieure, sachant que les peuples esclaves des régions équatoriales, qui passent sans cesse d'un conquérant à un autre, ne sont ni permanents ni nécessaires à la structure.

En principe, l'appartenance à l'un ou l'autre de ces trois groupes n'est pas héréditaire et, théoriquement, un enfant né de parents membres du Parti Intérieur n'y a pas droit d'entrée *ipso facto*. L'admission au Parti, Intérieur ou Extérieur, se fait sur concours à l'âge de seize ans. Il n'y a pas de discrimination raciale ni de domination marquée d'une province sur une autre. Juifs, Noirs et Sud-Américains d'ascendance purement indienne se rencontrent au sommet du Parti et les administrateurs d'une région donnée se recrutent toujours parmi les habitants de cette même région. Nulle part en Océanie les habitants n'ont le sentiment d'être colonisés et gouvernés depuis une capitale lointaine. L'Océanie n'a d'ailleurs pas de capitale, quant à son chef en titre, personne ne sait où il se trouve. À ceci près que l'anglais sert de langue de communication et que le néoparler est sa langue officielle, rien n'y est centralisé. Ses gouvernants ne sont pas unis par les liens du sang, mais par l'adhésion à une doctrine commune. Il est vrai que notre société est stratifiée, non sans rigidité, selon des critères qui pourraient paraître héréditaires. Il y a beaucoup moins de chassés-croisés entre les classes qu'il n'y en avait du temps du capitalisme ou même avant la Révolution industrielle. Entre le Parti Intérieur et le Parti Extérieur, il y a bien quelques échanges, mais seulement pour s'assurer que les faibles soient exclus du Parti Intérieur et que les membres ambitieux du Parti Extérieur soient évacués par le haut. En pratique, il est exclu que les prolétaires soient promus membres du Parti. Les plus doués d'entre eux, ferments potentiels de mécontentement, sont dans le collimateur de la Mentopole, qui se charge de les éliminer purement et physiquement. Mais cet état de choses n'est pas forcément permanent, on n'en fait pas une question de principe. Le Parti n'est pas une classe au sens ancien du terme. Il n'a pas pour objectif de transmettre le pouvoir à ses enfants parce qu'ils sont ses enfants ; et si c'était le seul moyen d'assurer l'hégémonie de l'élite, il serait tout prêt à recruter une nouvelle génération dans les rangs du prolétariat. Lors des années cruciales, le fait qu'il ne soit pas un corps héréditaire a fait beaucoup pour neutraliser l'opposition. Les socialistes du temps jadis, formés à lutter contre les « privilèges de classe », pensaient que ce qui n'est pas héréditaire ne saurait se pérenniser. Ils ne voyaient pas que la continuité d'une oligarchie n'a pas besoin d'être matérielle, et ils n'ont pas pris le temps de réfléchir que les aristocraties héréditaires ont toujours été de courte durée, alors que les institutions où l'adhésion reposait sur un choix, telle l'Église catholique, ont parfois

duré des siècles, voire des millénaires. L'essence du gouvernement oligarchique n'est pas une transmission de père à fils, mais la persistance d'une certaine vision du monde et d'un certain mode de vie imposée par les morts aux vivants. Une classe dominante ne demeure dominante que tant qu'elle est en mesure de désigner ses successeurs. Le Parti ne cherche pas à perpétuer son sang, mais à se perpétuer lui-même. L'identité de ceux qui détiennent le pouvoir n'a pas d'importance, ce qui compte, c'est que la structure hiérarchique reste la même.

Tous les goûts, toutes les convictions, les habitudes, les émotions, les attitudes mentales qui caractérisent notre temps visent à entretenir la mystique du Parti et à masquer la vraie nature de la société actuelle. La révolte matérielle, ou tout mouvement qui pourrait y mener, n'est plus possible. De la part des prolétaires, rien à craindre ; livrés à eux-mêmes, ils vont continuer de génération en génération et de siècle en siècle à travailler, se reproduire et mourir non seulement sans la moindre velléité de rébellion, mais sans même entrevoir que le monde pourrait être tout autre. Ils ne deviendraient dangereux que dans le cas où les avancées technologiques exigeraient qu'ils aient un niveau d'instruction supérieur ; mais puisque les rivalités militaires et commerciales n'ont plus d'importance, le niveau d'instruction du peuple baisse, au contraire. Les opinions, qu'il se fait ou ne se fait pas, sont considérées comme nulles et non avenues. On peut lui accorder la liberté intellectuelle puisqu'il n'a pas d'intellect. En revanche, chez un membre du Parti, il n'est pas question de tolérer la moindre déviance sur quelque sujet que ce soit.

Du berceau à la tombe, le membre du Parti vit sous l'œil de la Mentopolice. Où qu'il soit, qu'il veille ou qu'il dorme, travaille ou se repose, dans son bain, dans son lit, il peut être inspecté sans préavis, et à son insu. Rien de ce qu'il fait n'est nul et non avenue. Ses fréquentations, la façon dont il se détend, dont il traite sa femme et ses enfants, l'expression de son visage lorsqu'il est seul, les mots qu'il marmonne dans son sommeil et jusqu'aux mouvements caractéristiques de son corps, tout est passé au crible. Tout écart de conduite, toute excentricité, fût-elle mineure, tout changement dans ses habitudes, tout tic nerveux qui soit le symptôme d'un conflit intérieur, seront inmanquablement détectés. Il n'a pas la moindre liberté de choix dans le moindre domaine, alors même que ses actes ne sont pas régis par la loi ou par un code de conduite clairement formulé. Il n'y a en effet pas de lois, en Océanie. Les pensées et les actes qui, une fois découverts, signifieraient son arrêt de mort ne sont pas formellement interdits, et les purges, les arrestations, les tortures, les incarcérations et les vaporisations sans fin ne sont pas la punition de crimes effectivement commis mais visent simplement à rayer de la carte des individus susceptibles de commettre un crime dans l'avenir. D'un membre du Parti, on exige qu'il ait non seulement les opinions correctes, mais les instincts corrects. Parmi les opinions et attitudes attendues de lui, beaucoup ne sont jamais préconisées clairement, car alors seraient mises au jour les contradictions inhérentes au Sociang. Si sa pente naturelle le porte à l'orthodoxie, s'il est — en néoparler — bonpenseur, il saura en toute circonstance et sans avoir besoin de réfléchir quelles sont la conviction juste et l'émotion appropriée. Mais de toute façon, le formatage qu'il subit depuis l'enfance et qui se cristallise autour de mots-clés du néoparler comme haltocrime, noirblanc et doublepenser lui ôte tout désir et toute faculté d'approfondir quelque sujet que ce soit.

Le membre du Parti ne doit éprouver aucune émotion personnelle, son enthousiasme ne doit connaître aucun passage à vide. On attend de lui qu'il vive en permanence dans un état de haine exacerbée contre les ennemis étrangers et les traîtres autochtones, triomphant au moment des victoires mais toujours humble devant la puissance et la sagesse du Parti. Les frustrations occasionnées par sa vie aride et peu gratifiante trouvent des exutoires soigneusement ménagés sous la forme de dispositifs comme les Deux Minutes de Haine ; quant aux spéculations susceptibles d'évoluer vers une attitude sceptique voire contestataire, elles sont tuées dans l'œuf par une discipline intérieure précocement acquise. Le premier stade de cette discipline, dit « haltocrime » en néoparler, peut être inculqué dès la petite enfance. Le haltocrime, c'est la faculté de s'arrêter net, instinctivement, sur le seuil de toute pensée dangereuse. Il comprend la capacité d'ignorer les analogies, les erreurs logiques, de rester fermé à des arguments qui seraient en désaccord avec le Sociang, de juger fastidieuse ou rebutante toute pensée qui prendrait une tournure hérétique. Bref, le haltocrime, c'est un rempart de stupidité. Mais la stupidité ne suffit pas. Au contraire, l'orthodoxie au sens plein du terme requiert que le sujet exerce sur ses processus mentaux le contrôle du contorsionniste sur son corps. En dernière analyse, la société océanienne repose sur l'axiome que Big Brother est omnipotent et le Parti infailible. Mais comme en réalité Big Brother n'est pas omnipotent ni le Parti infailible, on a besoin d'une flexibilité inlassable dans le traitement des faits au jour le jour. En l'occurrence, le mot-clé est « noirblanc ». Comme tant d'autres vocables en néoparler, il a deux sens antithétiques. Appliqué à un adversaire, il renvoie à l'habitude de soutenir contre toute évidence et sans vergogne que le noir est blanc. Appliqué à un membre du Parti, il renvoie au bon vouloir qui lui fera dire que le noir est blanc si la discipline du Parti l'exige. Mais il signifie aussi la capacité de le croire, voire d'en être sûr, et d'oublier du même coup qu'on a pensé le contraire. Cela demande une modification continue du passé, modification rendue possible par le système de pensée qui englobe tout le reste, et qu'on appelle en néoparler le « doublepenser ».

Modifier le passé est impératif pour deux raisons, dont la première est accessoire et pour ainsi dire préventive. Cette raison subsidiaire, c'est que le membre du Parti, comme le prolétaire, tolère ses conditions de vie actuelles parce qu'il n'a pas de point de comparaison. Il doit donc être coupé du passé, comme il l'est des pays étrangers, car il est nécessaire qu'il croie ses conditions de vie meilleures que celles de ses ancêtres et soit convaincu que le niveau moyen de confort matériel ne fait qu'augmenter. Mais la raison infiniment plus importante de rectifier le passé, c'est le besoin de sanctuariser l'infailibilité du Parti. Il ne s'agit pas seulement de réactualiser les discours, les statistiques et les archives en tout genre pour prouver que les prévisions du Parti étaient justes à cent pour cent. C'est aussi que tout changement de doctrine ou d'alliances est inavouable. Changer d'avis, et même de politique, serait un aveu de faiblesse. Par conséquent, si l'Eurasie ou l'Estasie est l'ennemi du jour, c'est que ce pays a toujours été l'ennemi. Et si les faits disent le contraire, alors il faut changer les faits. C'est ainsi qu'on réécrit l'histoire en permanence. La falsification au jour le jour du passé telle que l'a entreprise le Ministère de la Vérité est tout aussi nécessaire à la stabilité du régime que l'œuvre de répression et d'espionnage entreprise par le Ministère de l'Amour.

La plasticité du passé est le pivot du Sociang. Les événements passés n'ont aucune existence objective, soutient-on, ils ne survivent que dans des documents écrits et dans la mémoire des hommes. Le passé, c'est ce sur quoi s'accordent les archives et la mémoire. Or dans la mesure où le Parti contrôle les documents et les esprits, le passé est ce qu'il choisit d'en faire ; par voie de conséquence, tout en étant modifiable, il n'a jamais été modifié dans une occasion précise puisque sitôt qu'il a été recréé à la demande, la nouvelle version devient le passé à l'exclusion de tout autre. Cela demeure vrai même lorsque, et le cas n'est pas rare, un événement a été modifié plusieurs fois au cours d'une même année au point d'être méconnaissable. À tout moment, le Parti détient la vérité absolue, et l'absolu ne saurait changer. On va voir que le contrôle du passé repose essentiellement sur l'entraînement de la mémoire. Faire en sorte que tous les écrits soient en phase avec l'orthodoxie du moment n'implique qu'un geste mécanique. Mais il faut également se souvenir que les événements se sont déroulés à la manière désirée ; en outre, s'il est nécessaire de reclasser ses souvenirs ou de falsifier les archives, il est non moins nécessaire d'oublier qu'on l'a fait. L'astuce pour parvenir à ce résultat s'apprend aussi bien que toute autre technique mentale. Elle est d'ailleurs assimilée par la majorité des membres du Parti, et sans aucun doute par tous ceux qui allient intelligence et orthodoxie. En obsoparler, on disait crûment « contrôle de la réalité ». En néoparler, on dit « doublepenser », terme qui couvre un champ beaucoup plus vaste.

Le doublepenser, c'est la faculté d'entretenir deux convictions contradictoires en même temps et de les accepter toutes deux. L'intellectuel du Parti sait dans quel sens il faut modifier ses souvenirs ; il sait qu'il manipule la réalité. Mais par cet exercice de doublepenser, il s'assure aussi que la réalité n'est pas violée. Le processus doit être conscient, faute de quoi il ne pourrait être mené avec assez de précision ; mais il faut aussi qu'il soit inconscient, faute de quoi il conduirait à un sentiment de malhonnêteté et donc de culpabilité. Le doublepenser est au cœur même du Sociang puisque la posture majeure du Parti est de recourir sciemment à la tromperie tout en conservant la fermeté de propos qui va de pair avec la plus parfaite honnêteté. Raconter des mensonges délibérés tout en y croyant sincèrement, oublier un fait devenu dérangeant,

et puis, le cas échéant, le tirer de l'oubli le temps nécessaire, nier l'existence d'une réalité objective et dans le même temps prendre en compte la réalité qu'on nie : autant d'impératifs. Pour employer le mot « doublepenser », il est nécessaire d'exercer soi-même le doublepenser. Car l'employer, c'est reconnaître qu'on truque la réalité ; il faut donc recourir de nouveau au doublepenser pour en effacer la conscience, et ainsi de suite, à l'infini, le mensonge précédant toujours la vérité d'une courte tête. En dernière analyse, c'est bien par le biais du doublepenser que le Parti a été en mesure — et autant qu'on sache le sera peut-être encore dans mille ans — d'arrêter le cours de l'histoire.

Les oligarchies du passé ont perdu le pouvoir tantôt par rigidité tantôt par laxisme. Lorsque, par bêtise et par arrogance, elles se sont montrées incapables de s'adapter aux circonstances, elles se sont fait renverser ; lorsqu'elles sont devenues progressistes et pusillanimes, qu'elles ont concédé quand elles auraient dû sévir, elles se sont fait renverser aussi. Autrement dit, elles sont tombées par aveuglement comme par lucidité. Au contraire, le Parti a réussi à produire un système de pensée qui allie les deux conditions. Et c'est la seule base intellectuelle possible pour assurer sa suprématie. Quand on gouverne, et qu'on doit continuer à gouverner, on doit savoir dédoubler le sentiment de la réalité. Car le secret de celui qui gouverne est d'allier la croyance en sa propre infaillibilité avec la capacité de tirer les leçons d'erreurs passées.

Faut-il le dire, les praticiens les plus subtils du doublepenser ne sont autres que ceux qui l'ont inventé et sont donc bien placés pour savoir qu'il consiste à ériger la mauvaise foi en système. Dans notre société, ceux qui sont le mieux éclairés sur l'événement sont aussi ceux qui sont le plus éloignés de voir le monde tel qu'il est. En général, mieux on comprend, plus on se leurre, plus on est intelligent, moins on raisonne sainement. On en trouvera une illustration sans équivoque dans le fait que l'hystérie guerrière augmente avec le niveau social. Ceux qui ont l'attitude la plus sensée vis-à-vis de la guerre sont les peuples-sujets des territoires disputés. Ils la tiennent pour une calamité continue qui roule leur corps dans son flot à la manière d'une lame de fond. L'identité du vainqueur leur indiffère totalement. Ils ont conscience que le changement de seigneur signifie simplement qu'ils vont continuer à assurer les mêmes tâches pour de nouveaux maîtres qui les traiteront comme les anciens. Les travailleurs à peine plus favorisés que nous nommons les prolos n'ont qu'une conscience intermittente de la guerre. En cas de nécessité, on peut aiguillonner leur peur et leur haine, mais tant qu'on les laisse tranquilles, ils sont capables d'oublier pendant de longues périodes qu'ils sont en guerre. C'est bien dans les rangs du Parti, du Parti Intérieur surtout, que se rencontre le véritable zèle guerrier. La conquête du monde, ceux qui y croient dur comme fer sont ceux-là mêmes qui la savent impossible. Ce couplage si particulier des antithèses — savoir et ignorance, cynisme et fanatisme — est l'un des traits distinctifs majeurs de la société océanienne. L'idéologie officielle abonde en contradictions qui ne sont pas dictées par des raisons pratiques. Ainsi, le Parti rejette et dénigre les principes qui ont fondé le socialisme des origines, et il le fait au nom du socialisme. Il professe à l'égard de la classe ouvrière un mépris sans précédent dans les siècles passés, et il revêt ses propres membres d'un uniforme qui était jadis l'image du travailleur manuel et a été choisi pour cette raison. Il mine systématiquement la solidarité de la famille, et il donne à son chef un nom qui renvoie directement à la loyauté familiale. Les noms des quatre ministères qui nous gouvernent contredisent à dessein leur vraie nature. Le Ministère de la Paix s'occupe de la guerre, le Ministère de l'Amour s'occupe de la torture, le Ministère de la Vérité de la propagande et celui de l'Abondance de la disette. Ces contradictions ne doivent rien au hasard et ne relèvent pas davantage de la simple hypocrisie. Ce sont des applications strictes du doublepenser. Car ce n'est qu'en conciliant les contradictions qu'on garde le pouvoir indéfiniment. Le sempiternel cycle ne pouvait être rompu autrement. Si l'égalité entre les hommes doit être proscrite à tout jamais, si la classe supérieure, comme on l'a nommée, veut garder sa suprématie, alors l'état d'esprit ambiant doit se ramener à une démente maîtrise.

Une question demeure, que nous avons presque ignorée jusqu'ici. Pourquoi faudrait-il proscrire l'égalité entre les hommes ? À supposer que les mécanismes du processus aient été décrits correctement, qu'est-ce qui motive cet effort colossal et raisonné pour figer l'histoire en un point donné ?

C'est là que nous touchons au secret central. Nous l'avons vu, la mystique du Parti, du Parti Intérieur surtout, repose sur le doublepenser. Mais derrière lui se trouve le mobile originel, l'instinct jamais remis en question qui a permis la prise de pouvoir et dans son sillage le doublepenser, la Mentopolice, la guerre permanente et autres accessoires du même type. Or ce mobile, c'est...

Winston perçoit le silence qui l'entoure comme on perçoit un bruit. Il a l'impression que Julia est immobile depuis un moment. Elle est couchée sur le flanc, poitrine dénudée, sa joue repose sur sa main, une boucle brune lui retombe sur les yeux. Son souffle est lent et régulier.

— Julia ?

Pas de réponse.

— Julia, tu es réveillée ?

Pas de réponse. Elle dort. Il referme le livre, le pose sans bruit sur le sol, se recouche et tire le couvre-lit sur eux.

Il n'a toujours pas appris le secret suprême. Il a bien compris comment, il ne comprend pas pourquoi. Le chapitre I, comme le chapitre III, ne lui a rien appris dont il n'ait pas déjà connaissance, il n'a fait que systématiser ce qu'il savait. Mais maintenant qu'il l'a lu, il sait mieux qu'avant qu'il n'est pas fou. Appartenir à une minorité, se réduirait-elle à un seul individu, ne fait pas de toi un fou. Il y a la vérité et la contre-vérité, et si tu t'accroches à la vérité envers et contre tout, tu n'es pas fou. Un rayon oblique du couchant passe par la fenêtre et dore l'oreiller. Il ferme les yeux. Le soleil sur son visage, le corps soyeux de la fille qui touche le sien, lui procurent une sensation de force et de confiance propice au sommeil. Il est en sécurité, tout va bien. Il s'endort en murmurant : « La santé mentale n'est pas affaire de statistiques », pénétré de la sagesse de cette remarque.

Il s'éveille avec la sensation d'avoir dormi longtemps, mais un coup d'œil à la vieille pendule lui dit qu'il n'est que 20:30. Il se laisse aller encore un moment à sa somnolence, puis les paroles familières, chantées à pleins poumons, retentissent dans la cour.

*C'était uneuh romanceuh d'un jour,
Qu'a fané comme un rêveuh de mai,
Un regard, rien qu'un mot et l'amour
M'a volé mon pauv'cœur à jamais !*

Il faut croire que l'engouement pour cette rengaine ne faiblit pas, on l'entend encore partout. Elle a survécu à l'Hymne de la Haine. Elle réveille Julia, qui s'étire voluptueusement et sort du lit.

— J'ai faim. On va refaire du café. Mince ! Le réchaud s'est éteint, l'eau est froide.

Elle prend le réchaud et le secoue.

— Il n'y a plus de pétrole dedans.

— Le vieux Charrington va bien nous en donner...

— C'est drôle, j'étais sûre qu'il était plein. Je me rhabille. La fraîcheur tombe, on dirait.

Winston se lève et s'habille à son tour. La voix infatigable poursuit :

*Y paraît qu'euh le temps nous guérit,
Y paraît qu'avec lui tout s'oublie,
Les rires et les pleurs d'nos amours,
Oui mais moi, j'suis blessée pour toujours !*

Tout en bouclant la ceinture de sa combinaison, il s'approche de la fenêtre. Le soleil s'est caché derrière les maisons, il n'éclaire plus la cour. Les pavés sont humides comme si on venait de les laver ; on dirait que le ciel a été lavé lui aussi, tant son bleu est clair et frais entre les chapeaux des cheminées. La femme va et vient sans répit, bouche ouverte puis bouche fermée sur les épingles à linge, tantôt chantant, tantôt muette, elle pend des couches, encore et toujours. Il se demande si elle le fait pour gagner sa vie ou si elle est l'esclave de vingt ou trente petits-enfants. Julia l'a rejoint. Ensemble, ils contemplent avec une sorte de fascination la silhouette charpentée. Comme il regarde la femme dans sa posture caractéristique, croupe puissante cambrée, bras épais levés vers la corde, il est pour la première fois frappé par sa beauté. Il n'aurait jamais pensé que le corps d'une femme de cinquante ans, enflé par les maternités, puis durci et racorni par le travail jusqu'à présenter le grain d'un navet blet, puisse être beau. Mais c'est un fait, et au fond, pourquoi pas ? Ce corps monolithique, tel un bloc de granit, cette peau rougie et rêche, sont à ceux d'une jeune fille ce que la baie d'églantier est à sa fleur. Pourquoi faudrait-il que le fruit lui cède en beauté ?

— Elle est belle, murmure-t-il.

— Elle fait du cent cinquante de tour de hanches, à l'aise, observe Julia.

— C'est son genre de beauté.

La taille souple de Julia tient sans peine au creux de son bras. Leurs flancs se touchent, de la hanche au genou. De leurs corps, aucun enfant jamais ne naîtra. C'est la seule chose qu'ils ne pourront jamais faire. Ce n'est que par le bouche à oreille, de pensée à pensée, qu'ils transmettront le secret. La femme d'en bas n'a pas de pensée. Elle n'a que la force de ses bras, son cœur chaud et son ventre fertile. Il se demande combien d'enfants elle a mis au monde. Facilement quinze, peut-être. Elle a eu son heure d'efflorescence, sa beauté d'églantine a duré un an peut-être, et puis elle s'est mise à gonfler comme un fruit fécondé, elle est devenue dure, rougeaude, rugueuse, et elle a passé sa vie à laver, cuisiner, frotter, repriser, balayer, cirer, ravauder, frotter, lessiver, pour ses enfants d'abord puis pour ses petits-enfants, plus de trente ans sans désespérer. Et au bout de trente ans, elle chante encore. La révérence mystique qu'il éprouve à son endroit se fonde il ne sait comment avec la vision du ciel clair et sans nuage qui s'étend à perte de vue derrière les cheminées. C'est drôle de se dire que le ciel est le même pour tout le monde, en Eurasie, en Estasie, et ici. Et que les hommes sous ce ciel sont eux aussi très semblables, par centaines de milliers de millions à travers le monde, ignorant l'existence les uns des autres, séparés par des murs de haine et de mensonge et pourtant presque exactement semblables, des hommes qui n'ont jamais appris à penser, mais accumulent dans leur cœur et leur ventre et leurs muscles la puissance qui renversera un jour le monde. S'il y a un espoir, il est du côté des prolos ! Sans avoir lu le livre jusqu'au bout, il devine que ce doit être le message final de Goldstein. L'avenir appartient aux prolos. Mais peut-il être sûr que, leur heure venue, le monde qu'ils construiront ne lui sera pas tout aussi étranger, à lui, Winston Smith, que celui du Parti ? Oui, il peut en être sûr, parce que ce sera du

moins un monde de raison. Là où règne l'égalité règne aussi la raison. Tôt ou tard, le temps viendra, la force se changera en conscience. Les prolos sont immortels, comment en douter en regardant cette vaillante silhouette dans la cour ? Au bout du compte, leur réveil adviendra. Et d'ici là, quand bien même il faudrait patienter un millénaire, ils resteront en vie contre toute attente, tels les oiseaux du ciel, se transmettant par la voie du corps la vitalité que le Parti ne partage pas et qu'il ne parvient pas davantage à étouffer.

— Tu te souviens, la grive qui chantait pour nous, la première fois, en lisière du bois ?

— Elle ne chantait pas pour nous, répond Julia. Elle chantait pour son plaisir. Même pas. Elle chantait, c'est tout.

Les oiseaux chantent, les prolos chantent, le Parti ne chante pas. À travers le monde, à Londres et à New York, en Afrique et au Brésil, et dans les terres mystérieuses et interdites au-delà des frontières, dans les rues de Paris et de Berlin, dans les villages de la plaine russe infinie, dans les bazars de Chine et du Japon — partout se dresse cette figure massive et indomptable, rendue monstrueuse par le travail et les maternités, qui trime de la naissance à la mort, et qui chante encore. De ces reins puissants, une race d'êtres lucides devra naître un jour. Vous êtes les morts ; à eux l'avenir. Mais vous pouvez partager cet avenir en maintenant l'esprit en vie comme ils maintiennent le corps en vie, et en transmettant la doctrine secrète qui dit que deux et deux font quatre.

— Nous sommes les morts, dit-il.

— Nous sommes les morts, répète pieusement Julia.

« Vous êtes les morts », dit une voix d'acier derrière eux.

Ils se séparent d'un bond. Winston sent ses tripes se glacer. Il voit le blanc des yeux de Julia, autour de ses iris. Le visage de la jeune femme a tourné au jaune laiteux. La traînée de rose qui subsiste sur ses pommettes ressort violemment, presque comme si elle flottait sur la peau.

« Vous êtes les morts », répète la voix d'acier.

— Il était derrière le tableau, souffle Julia.

« Il était derrière le tableau, dit la voix. Restez où vous êtes, pas un geste tant qu'on ne vous l'ordonne pas. »

Ça commence, ça commence enfin ! Ils ne savent que se regarder dans les yeux. Prendre la fuite, se sauver de la maison avant qu'il ne soit trop tard ne leur traverse pas l'esprit. Impensable de désobéir à la voix qui vient du mur. On entend un claquement, comme un loquet qu'on tournerait, puis un bruit de verre cassé. Le tableau est tombé, découvrant le télécran caché derrière lui.

— Maintenant ils nous voient, dit Julia.

« Maintenant nous vous voyons. Mettez-vous au milieu de la pièce, dos à dos, mains croisées derrière la tête. Sans vous toucher. »

Ils ne se touchent pas, pourtant Winston a l'impression de sentir le corps de Julia trembler. À moins que ce ne soit lui qui tremble. Il arrive tout juste à ne pas claquer des dents, mais ses genoux flageolent. Bruit de bottes en bas, dans la maison et au-dehors. Apparemment, la cour s'est remplie d'hommes. On tire un objet sur les pavés. La chanson de la femme s'est interrompue brutalement. Un choc métallique résonne longuement, comme si on avait lancé la bassine à l'autre bout de la cour. Puis des cris de colère fusent dans le plus grand désordre et s'achèvent par un hurlement de douleur.

— La maison est cernée, dit Winston.

« La maison est cernée », dit la voix.

Julia claque des mâchoires.

— Alors, on n'a plus qu'à se dire au revoir.

« Vous n'avez plus qu'à vous dire au revoir », dit la voix.

Et puis, une autre voix, tout à fait différente, une petite voix cultivée que Winston a l'impression d'avoir déjà entendue, interrompt : « Tiens, à propos, "Voici une chandelle pour monter dans ta chambrette, et voilà le couperet qui te coupera la tête" ! »

Quelque chose s'écrase sur le lit, dans le dos de Winston. Le haut d'une échelle vient de passer par la fenêtre en fracassant le cadre. Quelqu'un entre. On entend un piétinement de bottes dans l'escalier. La pièce est pleine d'hommes massifs, vêtus d'uniformes noirs, bottes ferrées aux pieds, matraque à la main.

Winston ne tremble plus. Ses yeux eux-mêmes bougent à peine. Il n'a qu'une idée en tête : se tenir tranquille, se tenir tranquille pour ne pas leur donner prétexte à cogner. Un homme, joue glabre de boxeur et bouche réduite à une fente, s'arrête face à lui en balançant sa matraque entre le pouce et l'index, d'un air pensif. Winston croise son regard. L'impression de nudité qu'il éprouve, mains derrière la nuque, visage et corps exposés, est presque insoutenable. L'homme tire un bout de langue blanche, lèche ce qui lui tient lieu de lèvres, et poursuit son chemin. Un autre fracas se fait entendre. Quelqu'un a pris le presse-papier sur la table et l'a brisé en miettes sur la pierre de la cheminée.

Le fragment de corail, minuscule tortillon pareil au bouton de rose en sucre qui orne le sommet d'un gâteau, roule sur le tapis. Qu'il est petit, qu'il est petit, finalement ! Un râle et un choc mat derrière lui ; il reçoit un coup violent dans la cheville qui manque le faire tomber. L'un des hommes a donné un coup de poing à Julia au niveau du plexus, qui l'a pliée en deux comme un mètre de poche. Elle se tord sur le sol, souffle coupé. Winston n'ose pas tourner la tête, ne serait-ce que d'un millimètre, mais à plusieurs reprises son visage livide et suffoquant entre dans son champ visuel. Malgré sa terreur, il a l'impression d'éprouver sa douleur dans son propre corps, cette douleur mortelle pourtant moins urgente que le besoin d'air. Il connaît cette sensation : la douleur terrible, déchirante qui est déjà là mais ne se ressent pas encore parce qu'il faut d'abord reprendre sa respiration. Puis deux des hommes la soulèvent par les genoux et les épaules, et la sortent de la pièce comme un sac. Winston entrevoit son visage à l'envers, jaune et révolté, les yeux fermés, une trace de rose sur chaque joue ; telle est la dernière image qu'il aura d'elle.

Il ne bouge pas, il fait le mort. Personne ne l'a encore frappé. Des pensées spontanées mais totalement oiseuses lui traversent l'esprit. Il se demande s'ils ont eu M. Charrington. Il se demande ce qu'ils ont fait à la femme de la cour. Il se rend compte qu'il a un besoin pressant d'uriner, ce qui l'étonne parce qu'il a uriné il y a deux ou trois heures. Il se rend compte que la pendule de la cheminée annonce neuf heures, ce qui veut dire 21:00. Sauf qu'il fait trop clair. Le jour devrait baisser, à 21:00 un soir d'août, non ? Peut-être qu'après tout Julia et lui se sont trompés ; ils auraient fait le tour du cadran et cru qu'il était 20:30 quand il était 08:30 le lendemain... Mais il ne creuse pas cette idée. Aucun intérêt.

Un autre pas, plus léger, dans le couloir. L'attitude des hommes en uniforme noir se fait aussitôt plus retenue. La physionomie de M. Charrington a changé, elle aussi. Son œil tombe sur les éclats du presse-papier.

— Ramassez-moi ça, jette-t-il sèchement.

Un homme se baisse pour obtempérer. Oublié, l'accent cockney. Winston comprend tout à coup que c'était lui, la voix du télécran, quelques minutes plus tôt. M. Charrington n'a pas quitté sa vieille veste en velours, mais ses cheveux, qui étaient presque blancs, sont devenus noirs. Il n'a plus ses lunettes. Il lance à Winston un regard aigu et rapide, comme pour vérifier son identité, puis ne s'occupe plus de lui. Il est encore reconnaissable, mais ce n'est plus le même homme. Son corps s'est redressé, toute sa personne paraît plus imposante. Moyennant de menus changements, son visage a subi une transformation complète. Les sourcils noirs ne sont plus aussi broussailleux, les rides ont disparu, tous les traits paraissent modifiés, jusqu'au nez qui est plus court. C'est le visage froid et attentif d'un homme qui peut avoir trente-cinq ans. Winston se dit que pour la première fois de sa vie il est en train de regarder en toute connaissance de cause un membre de la Mentopolice.

TROISIÈME PARTIE

Il ne sait pas où il est. Vraisemblablement au Ministère de l'Amour, mais il n'a aucun moyen d'en être certain.

Il est dans une cellule haute de plafond, sans fenêtres, aux murs de porcelaine blanche étincelante. Des lampes encastrées la baignent d'une lumière froide et il y règne un bourdonnement régulier qui doit provenir de la ventilation. Un banc, simple planche tout juste assez large pour s'asseoir, court le long du mur, seulement interrompu par la porte et, face à celle-ci, au fond, une cuvette de WC sans lunette de bois. Il y a quatre télécrans, un sur chaque mur.

Il ressent une douleur sourde dans le ventre. Elle s'y est logée depuis qu'on l'a fourré sans ménagement dans une camionnette fermée pour l'emmener. En même temps il a faim, une faim qui le ronge, malsaine. Peut-être vingt-quatre heures qu'il est à jeun, peut-être trente-six heures. Il ne sait toujours pas et ne saura peut-être jamais si on était le matin ou le soir quand on l'a arrêté. Depuis son arrestation, on ne lui a rien donné à manger.

Il est assis sur le banc et remue le moins possible, mains croisées sur les genoux : il a déjà appris l'immobilité, au moindre mouvement imprévu, le télécran hurle. Mais le besoin de nourriture se fait impérieux. Il donnerait n'importe quoi pour un bout de pain. Il se souvient vaguement qu'il doit y avoir quelques miettes dans la poche de sa combinaison. Il se peut même — car de temps en temps il sent quelque chose lui chatouiller la jambe — qu'il reste une assez grosse croûte. À la fin, la tentation prime sur la peur. Il glisse subrepticement la main dans sa poche.

« Smith ! braille la voix du télécran, 6079 Smith W ! Pas de mains dans les poches en cellule ! »

Il retrouve son immobilité, mains croisées sur les genoux. Avant d'être conduit ici, il a été emmené ailleurs, peut-être dans une prison ordinaire, ou une cellule temporaire à l'usage des patrouilles. Il ne sait pas combien de temps il y a séjourné. Plusieurs heures en tout cas. Sans pendule ni lumière naturelle, pas facile de deviner l'heure. Il se rappelle le boucan et la puanteur. C'était une cellule semblable à celle-ci, mais d'une crasse immonde, où s'entassaient dix ou quinze personnes en permanence. La plupart étaient des délinquants de droit commun, mais il y avait aussi quelques prisonniers politiques. Il est resté silencieux, adossé contre un mur, bousculé par des corps sales, trop obnubilé par la peur et le mal au ventre pour s'intéresser beaucoup à ce qui l'entourait mais il a tout de même remarqué une différence de comportement frappante entre les membres du Parti et les autres prisonniers. Les membres du Parti se taisaient, terrifiés, alors que les délinquants ordinaires semblaient se ficher pas mal de ce qui leur arrivait. Ils crachaient des insultes aux gardes, défendaient bec et ongles les effets qu'on venait leur confisquer, graffitaient des obscénités sur le sol, mangeaient ce qu'ils sortaient de mystérieuses cachettes dans leurs vêtements et gueulaient plus fort que le télécran quand il essayait de rétablir l'ordre. D'ailleurs, certains semblaient en bons termes avec les gardes, qu'ils appelaient par des surnoms et tentaient d'amadouer pour qu'ils leur passent des cigarettes par le judas. Les gardes, pour leur part, les traitaient avec une certaine indulgence même quand il leur fallait faire usage de la force. Il était beaucoup question des camps de travail où les prisonniers s'attendaient à être envoyés. Ce n'est « pas pire » dans les camps, s'il a bien compris, tant qu'on a les bons contacts et qu'on connaît les ficelles. La corruption, le favoritisme et le racket sous toutes ses formes y règnent en maîtres, ainsi que l'homosexualité et la prostitution, on y trouve même de l'alcool de contrebande à base de pomme de terre. Les postes de confiance y sont attribués aux seuls détenus de droit commun, gangsters et assassins surtout, qui forment une aristocratie. Quant aux sales besognes, elles reviennent aux membres du Parti.

Il y avait dans cette cellule un va-et-vient constant de prisonniers de tout poil, passeurs de drogue, voleurs, bandits, trafiquants au marché noir, ivrognes et prostituées. Certains poivrots étaient si violents que les autres prisonniers devaient se mettre à plusieurs pour les neutraliser. Est arrivée une femme d'une soixantaine d'années, monumentale épave, avec d'énormes seins tombants et de grosses mèches de cheveux blancs échappées de son chignon au cours de la mêlée. Elle se débattait en effet, hurlante, traînée par quatre gardes, un pour chacun de ses membres. Comme elle tentait de leur donner des coups de pied, ils lui ont arraché ses galoches et l'ont balancée tel un sac à linge sale sur les genoux de Winston, au risque de lui casser les jambes. La femme s'est redressée tant bien que mal, et leur a lancé un « fils de... ». Puis, s'apercevant qu'elle était assise sur une surface quelque peu irrégulière, elle s'est laissée glisser sur le banc.

— Ch'te d'mande pardon, mon p'tit ! J'ai pas fait esprès de m'asseoir sur toi, c'est ces connards qui m'ont flanquée là. Y savent pas traiter les dames, hein ?

Elle a marqué un temps, s'est tapoté la poitrine et a roté.

— Pardon, chuis pas dans mon assiette, moi.

Elle s'est penchée en avant pour vomir copieusement sur le sol.

— Ça fait du bien ! a-t-elle dit en s'adossant de nouveau au mur, paupières closes. Moi je dis toujours, faut rien garder sur l'estomac, faut pas que ça mijote, faut que ça sorte.

Revigorée, elle s'est tournée vers Winston pour mieux le voir et, apparemment, il lui a plu tout de suite. Elle lui a passé son bras épais autour des épaules et l'a attiré à elle, en lui soufflant son haleine chargée de bière et de vomi à la figure.

— Comment que tu t'appelles, mon p'tit ?

— Smith.

— Smith ? Ça alors, c'est marrant, moi aussi, je m'appelle Smith. Ben, a-t-elle ajouté sur un ton attendri, je pourrais être ta mère.

« Elle pourrait, en effet, s'est-il dit. Elle a l'âge et le physique, et on peut compter que les gens changent, en vingt ans de camp. »

Personne d'autre ne lui a adressé la parole. Il constate avec étonnement que les droits communs n'ont que faire des prisonniers du Parti. Ils les appellent les « politicosses », avec une indifférence méprisante. Il a eu l'impression que les prisonniers du Parti avaient une peur bleue de parler à qui

que ce soit, et surtout à leurs camarades. Une seule fois, alors que deux femmes étaient tassées l'une contre l'autre sur le banc, il a surpris dans le vacarme quelques mots chuchotés précipitamment, en particulier une allusion à une certaine « salle sang-un », qu'il n'a pas comprise.

Il y a peut-être deux ou trois heures qu'on l'a conduit ici. La douleur sourde dans son ventre ne cesse jamais ; tantôt elle s'aggrave, tantôt elle diminue, et son champ de conscience s'ouvre et se ferme à proportion. Quand la douleur augmente, elle l'obnubile, en même temps que sa fringale. Sitôt qu'elle décroît, il cède à la panique. Il y a des moments où il voit ce qui va lui arriver avec un réalisme qui lui coupe le souffle et accélère les battements de son cœur. Il sent les matraques s'écraser sur ses coudes, les bottes ferrées cogner ses tibias. Il se voit se rouler par terre pour crier grâce entre ses dents fracassées. Il ne pense guère à Julia. Il n'arrive pas à fixer son attention sur son sort. Il l'aime, il ne voudrait pas la trahir. Mais ce n'est qu'un fait, qu'il connaît comme il connaît les règles de l'arithmétique. Il ne l'éprouve pas, cet amour, et il ne se demande guère quel traitement elle est en train de subir. Il pense plus souvent à O'Brien avec une lueur d'espoir. O'Brien doit savoir qu'il a été arrêté. La Fraternité ne porte jamais secours à ses membres, a-t-il dit. Mais il reste la lame de rasoir. Ils lui enverront une lame de rasoir s'ils le peuvent. Il s'écoulera peut-être cinq secondes avant que les gardes fassent irruption dans la cellule. La lame mordra la chair, froide et brûlante à la fois, et les doigts qui la tiendront se couperont eux-mêmes jusqu'à l'os. Tout se ramène à son corps malade, qui se ratatine et tremble à la moindre douleur. Rien ne dit qu'il s'en servira, de cette lame de rasoir, à supposer qu'il en ait la possibilité. Il paraît plus naturel de continuer à exister au fil de l'instant, d'accepter une rallonge de vie de dix minutes, même avec la certitude que la torture est au bout.

Parfois, il essaie de calculer combien il y a de carreaux de porcelaine dans la cellule. Ce devrait être facile, mais il perd toujours le compte à un moment ou un autre. Le plus souvent, il se demande où il est, quelle heure il est. Tantôt il est persuadé qu'il fait grand jour dehors, tantôt il est tout aussi convaincu qu'il fait nuit noire. Ici, il le sait d'instinct, la lumière ne va jamais s'éteindre. Il y est, dans ce lieu où il n'y a pas de ténèbres. Il voit pourquoi O'Brien a semblé saisir l'allusion. Il n'y a pas de fenêtres au Ministère de l'Amour. Sa cellule peut se trouver au cœur de l'édifice comme au ras de la façade, dix étages au-dessus du sol, trente au-dessous. Il se déplace mentalement d'un point à l'autre et tente de deviner par les sensations de son corps s'il est perché dans les hauteurs ou enfoui dans les entrailles de la terre.

Un piétinement de bottes se fait entendre dans le couloir. La porte s'ouvre avec un claquement métallique. Un jeune officier à la silhouette impeccable, tout de cuir noir vêtu, uniforme étincelant, et dont le pâle visage géométrique évoque un masque de cire, entre d'un pas décidé. Il fait signe aux gardes, derrière lui, d'amener le prisonnier qu'ils escortent. Le poète Ampleforth arrive en traînant les pieds. La porte se referme en ferrailant de nouveau.

Ampleforth esquisse un ou deux mouvements indécis, comme s'il cherchait quelle autre porte franchir pour sortir, puis il se met à arpenter la cellule. Il n'a pas remarqué la présence de Winston car ses yeux troublés considèrent le mur à environ un mètre au-dessus de sa tête. Il n'a pas de chaussures et ses grands orteils sales sortent par les trous de ses chaussettes. Il y a plusieurs jours qu'il ne s'est pas rasé. Une barbe broussailleuse lui couvre le visage jusqu'aux pommettes et lui donne une mine patibulaire qui s'accorde mal avec son grand corps mou et ses gestes craintifs.

Winston tâche de se tirer de sa léthargie. Il faut qu'il parle à Ampleforth, au risque de faire glapir le télécran. Il n'est pas exclu que l'homme soit porteur de la lame de rasoir.

— Ampleforth...

Le télécran ne glapit pas. Ampleforth marque un temps, vaguement surpris. Il fixe lentement le regard sur Winston.

— Ah, Smith ! Toi aussi...

— Tu es là pour quoi ?

— À dire vrai...

Il s'assied gauchement sur le banc, en face de Winston.

— Il n'y a qu'un délit, hein ?

— Et tu l'as commis ?

— Il faut croire.

Il se prend le front et appuie sur ses tempes comme s'il faisait un effort pour se souvenir.

— Ça peut toujours arriver, j'ai réussi à me rappeler un cas. Un cas possible. C'était un faux-pas, sans aucun doute. Nous étions en train de mettre au point une édition définitive des poèmes de Kipling, et j'ai laissé le mot « God » en fin de vers. Je n'ai pas pu faire autrement ! ajoute-t-il avec un fond d'indignation, visage levé vers Winston. Impossible de changer le vers, le mot rimait avec « rod ». Tu te rends compte, il n'y a que douze rimes en « rod » en anglais ? Je me suis creusé la tête pendant des jours. Il n'y avait pas d'autre rime possible.

L'expression de son visage a changé ; la contrariété en a disparu, et pendant un instant il a l'air presque content. Une sorte d'enthousiasme cérébral, joie du cuistre qui vient de découvrir un détail qui n'intéresse que lui, éclaire sa physionomie malgré la crasse et la tignasse hirsute.

— Est-ce que tu t'es déjà dit que toute l'histoire de la poésie anglaise est déterminée par le fait que notre langue manque de rimes ?

Non, cette idée n'est jamais venue à Winston et, en la circonstance, il n'est pas persuadé qu'elle soit capitale.

— Tu sais quelle heure il est ?

Ampleforth paraît étonné, de nouveau.

— Je n'y ai guère pensé. Ils sont venus m'arrêter, il y a quoi, deux jours, trois peut-être...

Il parcourt les murs du regard, comme s'il s'attendait plus ou moins à y rencontrer une fenêtre.

— On ne fait pas la différence entre le jour et la nuit, ici. Je ne vois pas comment on saurait quelle heure il est.

Ils parlent quelques minutes à bâtons rompus puis, sans raison apparente, le télécran leur impose silence d'un coup de gueule. Winston reste assis sans rien dire, mains croisées. Ampleforth, trop corpulent pour tenir confortablement sur le banc, change de position, et entoure d'une main molle son genou droit, puis son genou gauche. Le télécran lui aboie de se tenir tranquille. Le temps passe. Vingt minutes, une heure, difficile à dire. De nouveau, bruit de bottes dans le couloir. Le ventre de Winston se noue. Bientôt, très bientôt, dans cinq minutes, tout de suite peut-être, le piétinement annoncera que c'est son tour.

La porte s'ouvre, le jeune officier à la physionomie glaciale fait son entrée dans la cellule. D'un geste bref, sa main désigne Ampleforth.

— Salle 101, dit-il.

Ampleforth sort gauchement entre les gardes, vaguement troublé, sans comprendre.

Winston a l'impression qu'il se passe longtemps. Son mal au ventre s'est réveillé. Ses pensées tournent en boucle, poussives, comme une boule qui retomberait perpétuellement dans les mêmes cases. Il n'entretient qu'une demi-douzaine d'idées. Son mal au ventre ; un bout de pain ; le sang et les hurlements ; O'Brien ; Julia ; la lame de rasoir. Son ventre se contracte de nouveau, les lourdes bottes approchent. La porte s'ouvre, et le courant d'air ainsi créé rabat une forte odeur de sueur séchée. Parsons entre dans la cellule, en short kaki et polo.

Sous le coup de la surprise, Winston oublie son propre sort.

— Toi ici ! s'écrie-t-il.

Parsons lui lance un regard ni curieux ni étonné, mais purement malheureux. Il se met à marcher de long en large d'un pas saccadé, manifestement il ne tient pas en place. Chaque fois qu'il tend ses genoux potelés, on voit qu'ils flageolent. Il a les yeux écarquillés et le regard fixe, comme s'il ne pouvait s'empêcher de contempler un objet au second plan.

— Tu es là pour quoi ? demande Winston.

— Mentocrime ! répond Parsons, des sanglots dans la voix.

Le ton implique à la fois la pleine reconnaissance de sa culpabilité et une sorte d'horreur incrédule à l'idée que le mot puisse s'appliquer à lui. Il s'arrête en face de Winston et le prend à témoin de manière vibrante :

— Ils vont pas me fusiller, d'après toi, mon vieux ? Ils te fusillent pas si tu n'as rien fait — parce que les pensées, ça se commande pas. J'aurai un procès équitable, c'est sûr. Pour ça, je leur fais confiance ! Ils auront mon dossier, hein ? Toi tu sais quel genre de type j'étais. Pas le mauvais gars, à ma façon. Pas brillant, ça d'accord, mais appliqué. Je me suis mis en quatre pour le Parti, non ? Je vais m'en tirer avec cinq ans, tu crois pas ? Ou même dix ? Un gars comme moi, ça peut se rendre utile dans un camp de travail. Ils vont pas me fusiller pour avoir déraillé une seule fois ?

— Tu es coupable ?

— Bien sûr que je suis coupable ! s'écrie Parsons en lançant un regard servile au télécran. Tu crois quand même pas que le Parti arrêterait un innocent !

Son faciès de grenouille s'apaise et s'auréole même d'une sorte d'onction.

— Le mentocrime est une abomination, mon vieux, énonce-t-il d'un ton sentencieux. C'est insidieux, ça s'empare de toi sans même que tu t'en rendes compte. Tu sais comment ça m'a pris ? Dans mon sommeil ! Eh oui, c'est comme ça. J'étais là à travailler comme une brute, à essayer de faire ma part, sans savoir que je pensais à mal. Et puis je me suis mis à parler en dormant. Tu sais ce qu'ils m'ont entendu dire ?

Il baisse la voix comme quelqu'un qui est forcé de proférer des obscénités pour une raison médicale.

« À bas Big Brother ! » Eh oui, j'ai dit ça, moi. Et pas qu'une fois, apparemment. Entre nous, mon vieux, je suis content qu'ils m'aient coincé avant que ça aille plus loin. Tu sais ce que je vais leur dire, au tribunal ? « Merci », je vais leur dire. « Merci de m'avoir sauvé avant qu'il ait été trop tard. »

— Qui t'a dénoncé ?

— C'est ma petite, répond Parsons avec une fierté dolente. Elle écoutait par le trou de la serrure. Elle m'a entendu et elle a filé alerter les patrouilles le lendemain même. Elle est futée, hein, pour une gamine de sept ans ? Je lui en veux pas. Je suis même fier d'elle. En tout cas, ça montre que je l'ai élevée comme il faut.

Il a encore quelques mouvements saccadés et regarde plusieurs fois le siège des WC avec envie. Puis il baisse précipitamment son short.

— Excuse, vieux, je peux pas me retenir, c'est l'attente.

Il pose son gros postérieur sur le siège. Winston se cache le visage dans les mains.

« Smith ! gueule la voix du télécran. 6079 Smith W, enlève tes mains ! On ne se cache pas le visage en cellule. »

Winston enlève ses mains. Parsons se soulage abondamment et bruyamment. Comme il apparaît que la chasse d'eau ne fonctionne pas, la cellule va puer abominablement pendant des heures.

Parsons est emmené. D'autres prisonniers vont et viennent, mystérieusement. Une fois, une femme s'entend diriger vers la salle 101, et il remarque qu'elle se ratatine et blêmit à cette annonce. Le temps passe ; si on l'a arrêté le matin, à présent on doit être l'après-midi ; si on l'a arrêté l'après-midi, il doit être minuit. Il y a six prisonniers dans la cellule, hommes et femmes. Tous restent assis sans bouger. Face à Winston se trouve un homme au menton fuyant et aux dents en avant qui lui donnent l'air d'un gros rongeur inoffensif. On croirait volontiers qu'il entasse des provisions dans ces bajoues marbrées si dodues. Ses yeux gris pâle passent de visage en visage, craintifs, et se détournent dès qu'ils croisent un regard.

La porte s'ouvre et un nouveau prisonnier entre, dont la physionomie glace aussitôt Winston. C'est un homme banal, ingénieur, technicien peut-être, à l'expression vindicative. Mais ce qui est frappant, c'est l'émaciation de son visage. Il n'est plus qu'une tête de mort. Par contraste, sa bouche paraît immense, tout comme ses yeux emplis d'une haine meurtrière et inextinguible contre on ne sait qui ou quoi.

L'homme s'assied sur le banc non loin de Winston. Winston ne jette plus un regard dans sa direction, mais sa tête torturée qui ressemble à une tête de mort s'est gravée avec une telle intensité dans son esprit que c'est comme s'il la voyait. Brusquement, il comprend ce qui se passe : l'homme est en train de mourir de faim. Visiblement, tous les autres viennent d'avoir la même idée. Un très léger frémissement parcourt le banc. Les yeux de l'homme au menton fuyant se posent furtivement sur la tête de mort, se détournent avec une expression coupable, puis sont attirés de nouveau vers lui irrésistiblement. Il se met à se tortiller sur le siège. Enfin, il se lève, traverse la cellule d'un pas mal assuré, plonge la main dans la poche de sa combinaison et, l'air penaud, lui tend un bout de pain crasseux.

Rugissement féroce et assourdissant du télécran. L'homme au menton fuyant fait un bond sur place. Le squelette a prestement mis les mains derrière son dos, comme pour démontrer au monde qu'il refuse ce présent.

« Bumstead ! rugit la voix. 2713 Bumstead J ! Lâche ce bout de pain. »

Il le laisse tomber sur le sol.

« Reste où tu es. Face à la porte. Pas un geste. »

L'homme au menton fuyant obtempère. Ses grosses joues flasques tressautent malgré lui. La porte s'ouvre. Le jeune officier entre et fait un pas de côté, découvrant derrière lui un garde trapu, avec des bras et des épaules énormes. Le garde se place face à l'homme au menton fuyant, puis, sur un signal de l'officier, il lui porte un coup terrible, de tout son poids, en plein dans la bouche. La force du direct le décolle du sol, son corps va valdinguer à l'autre bout de la cellule, où il est cueilli par le siège des toilettes. L'homme est sonné, son nez et sa bouche pissent un sang noir. Il piaule ou couine faiblement, comme inconscient de sa plainte. Puis il roule sur le côté et se met tant bien que mal à quatre pattes. Dans un flot de sang et de salive, il crache les deux parties d'un dentier.

Les prisonniers ne bougent pas, mains sur les genoux. L'homme au menton fuyant regagne sa place. Sur une moitié de sa figure, la chair prend une teinte violacée. Sa bouche tuméfiée n'est plus qu'une masse informe, rouge cerise, avec un trou noir au milieu. Un filet de sang goutte sur sa combinaison. Ses yeux gris passent sur les visages avec une expression plus coupable que jamais, comme s'il cherchait à savoir à quel point les autres le méprisent de s'être fait humilié.

La porte s'ouvre. D'un geste sobre, l'officier désigne la tête de mort.

— Salle 101, dit-il.

Cri étouffé, émoi à côté de Winston. L'homme s'est jeté à genoux sur le sol, mains jointes.

— Camarade officier, tu n'es pas obligé de m'emmener là-bas ! Est-ce que je n'ai pas déjà tout avoué ? Que veux-tu que je te dise de plus ? Il n'y a rien que je refuse d'avouer, rien du tout ! Dis-moi seulement ce que tu veux entendre et j'avoue tout de suite ! Écris-le et je signe tout ce que tu veux ! Mais pas la salle 101 !

— Salle 101, répète l'officier.

Le visage de l'homme, déjà très pâle, prend une teinte que Winston n'aurait pas crue possible : pas d'erreur, il tourne au verdâtre.

— Faites-moi tout ce que vous voudrez ! Ça fait des semaines que vous m'affamez. Finissez-en et laissez-moi mourir. Fusillez-moi. Pendez-moi. Condamnez-moi à vingt-cinq ans. Est-ce qu'il reste quelqu'un à donner ? Dites-moi qui, et je vous dirai tout ce que vous voulez. N'importe qui, et faites-lui ce que vous voudrez. J'ai une femme et trois enfants. Le plus grand n'a pas encore six ans. Vous pouvez les prendre tous et les égorger sous mes yeux, et je regarderai le spectacle. Mais pas la salle 101 !

— Salle 101, dit l'officier.

L'homme jette des regards affolés aux prisonniers qui l'entourent, comme pour chercher une victime de substitution. Ses yeux se posent sur le visage défoncé de l'homme au menton fuyant. Il le désigne de son bras décharné.

— C'est lui qu'il faut prendre, pas moi ! hurle-t-il. Vous n'avez pas entendu ce qu'il a dit quand on lui a démolé la gueule. Laissez-moi parler, je vais tout vous répéter. C'est lui qui est contre le Parti, pas moi !

Les gardes s'avancent. L'homme se met à crier d'un ton suraigu.

— Vous l'avez pas entendu ! Il y a eu un raté dans le télécran ! C'est lui qu'il vous faut, c'est pas moi, prenez-le !

Les deux gardes se sont baissés pour le saisir par les bras, mais il se jette sur le sol de la cellule et se cramponne à l'un des pieds de fer du banc. Il pousse un hurlement de bête, et les gardes tentent de lui faire lâcher prise, mais il s'accroche avec une force stupéfiante. Pendant peut-être vingt secondes, ils le tirent. Les prisonniers ne soufflent mot, mains croisées sur les genoux, et regardent droit devant eux. Le hurlement cesse ; l'homme n'a plus assez de souffle pour faire autre chose que s'arc-bouter. Et puis on entend un cri d'une autre nature. Un garde botté vient de lui donner un coup de pied qui lui a brisé les doigts. On le remet tant bien que mal en position debout.

— Salle 101, dit l'officier.

L'homme est extrait de la cellule, jambes flageolantes, tête pendant sur sa poitrine, il serre contre lui sa main écrasée, toute résistance abdiquée.

Il s'écoule une longue période de temps. S'il était minuit quand l'homme à la tête de mort a été emmené, alors c'est le matin. Si c'était le matin, alors on est maintenant l'après-midi. Winston est seul, il est seul depuis des heures. Les crampes qu'il éprouve à rester assis sur ce banc étroit sont si douloureuses que souvent il se lève et arpente la pièce, sans encourir les rappels à l'ordre du télécran. Le morceau de pain est resté là où l'homme au menton fuyant l'a laissé tomber. Au début, Winston a dû faire un effort terrible pour ne pas le regarder, mais maintenant la faim cède à la soif. Sa langue colle à son palais, il a un mauvais goût dans la bouche. Le bourdonnement et la lumière d'intensité toujours égale induisent une faiblesse chez lui, une sensation de vide dans sa tête. Il se lève parce que les articulations lui font trop mal, il se rassied presque aussitôt parce que la tête lui tourne et qu'il ne tient pas debout. Dès qu'il maîtrise plus ou moins ses sensations physiques, la terreur le reprend. Parfois, dans un espoir qui s'amenuise, il pense à O'Brien et à la lame de rasoir. Il n'est pas exclu que la lame lui parvienne dissimulée dans ses aliments, à supposer qu'on lui en donne. Plus obscurément, il pense à Julia. Quelque part, n'importe où, elle est en train de souffrir, pire que lui peut-être. En ce moment même, elle est peut-être en train de hurler de douleur. « Si je pouvais sauver Julia en doublant ma douleur, se dit-il, est-ce que je le ferais ? Oui, je le ferais. » Mais c'est une décision purement intellectuelle, qu'il prend parce qu'il sait qu'il doit la prendre. Il ne la ressent pas. Ici, on ne ressent rien, sinon la douleur et l'anticipation de la douleur. Et puis, quand on souffre pour de bon, peut-on vraiment souhaiter souffrir davantage, pour quelque raison que ce soit ? Cette question, cependant, il n'est pas encore en mesure d'y répondre.

Nouveau bruit de bottes. La porte s'ouvre. O'Brien entre.

Winston se lève d'un bond. Le choc lui ôte toute prudence. Pour la première fois depuis bien des années, il oublie la présence du télécran.

— Ils t'ont eu, toi aussi ? s'écrie-t-il.

— Ils m'ont eu il y a longtemps, dit O'Brien avec un soupçon d'ironie mêlée de regret.

Il s'écarte. Derrière lui apparaît un garde à la forte carrure, une longue matraque noire à la main.

— Tu le savais, Winston, dit O'Brien. Tu le savais très bien et tu l'as toujours su.

Oui, il le voit à présent, il l'a toujours su. Mais il n'est plus temps d'y penser. Il n'a d'yeux que pour la matraque, dans la main du garde. Elle peut s'abattre n'importe où, sur le haut de son crâne, sur le coin de son oreille, sur son bras, sur son coude...

Son coude ! Il s'est affaissé sur les genoux, comme paralysé ; de l'autre main, il tient le coude qu'on vient de frapper. Il voit trente-six chandelles jaunes. Impensable, impensable qu'un seul coup puisse faire aussi mal ! La lumière blanchit de nouveau et il distingue les deux hommes penchés sur lui. Le garde rit de ses contorsions. Voilà du moins la réponse à l'une de ses questions : jamais au grand jamais on ne saurait vouloir que la douleur augmente. De la douleur, on ne peut vouloir qu'une seule chose, qu'elle cesse. Il n'y a rien au monde qui soit aussi difficile à supporter. Face à elle, il n'y a plus de héros, plus de héros, se répète-t-il en se tordant sur le sol, main inutilement crispée sur son bras invalide.

Il est allongé sur quelque chose qui pourrait être un lit de camp fixé en hauteur, des sangles l'immobilisent. Il a dans la figure une lumière qui lui paraît plus forte que d'ordinaire. O'Brien se tient auprès de lui et l'observe avec attention. De l'autre côté, un homme en blouse blanche, avec une seringue hypodermique.

Les yeux ouverts, il ne prend conscience que peu à peu de ce qui l'entoure. Il a l'impression de remonter à la surface de cette pièce depuis des fonds sous-marins. Combien de temps y a-t-il passé, il ne sait pas. Depuis qu'ils l'ont arrêté, il ne distingue ni nuit ni jour. En outre, ses souvenirs sont discontinus. Il y a eu des moments où sa conscience, y compris la forme de conscience qu'on a dans son sommeil, s'est arrêtée net pour lui revenir après un passage à vide. Mais cet intervalle a-t-il duré des jours, des semaines, ou quelques secondes seulement, impossible à dire.

Avec le premier coup sur le coude, le cauchemar a commencé. Par la suite, il comprendra que ce qui s'est produit alors n'était qu'un préalable, un interrogatoire de routine, auquel presque tous les prisonniers sont soumis. Il y a un vaste éventail de crimes — espionnage, sabotage, etc. — que tous doivent avouer comme allant de soi. Si l'aveu n'est qu'une formalité, la torture, elle, est réelle. Combien de fois il a été frappé, combien de temps ces violences ont duré, il ne s'en souvient pas. Chaque fois il y avait cinq ou six hommes en uniforme noir sur lui en même temps. Ils l'ont cogné à coups de poing, à coups de matraque, de barre de fer, à coups de botte. Il y a eu des moments où il s'est roulé par terre sans plus de vergogne qu'une bête, en se tortillant dans le vain espoir d'échapper aux coups qu'ils lui portaient de plus belle, dans les côtes, le ventre, les coudes, les tibias, entre les cuisses, dans les testicules, au bas de l'échine. Il y a eu des moments où les sévices duraient, duraient indéfiniment, au point que ce qu'il trouvait le plus cruel, le plus impardonnable n'était pas que les gardes le cognent sans répit mais que lui n'arrive pas à perdre connaissance. Il y a eu des moments où il était tellement à bout qu'il implorait leur pitié avant même qu'ils n'aient commencé à le frapper, où la seule vue d'un poing levé suffisait à lui faire cracher un flot de crimes réels et imaginaires. Il y en a eu d'autres où il était fermement décidé à ne rien avouer du tout, où il a fallu lui arracher les mots entre deux râles de douleur, et d'autres encore où il a faiblement essayé de négocier avec lui-même en se disant : « Je vais avouer, mais pas tout de suite. Il faut que je tienne jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable. Encore trois coups de pied, deux, et je leur dis ce qu'ils veulent entendre. » Parfois il a été tabassé jusqu'à ne plus pouvoir tenir debout et jeté comme un sac à patates sur les dalles de pierre d'une cellule où on l'a laissé le temps qu'il récupère — pour le sortir et le frapper de nouveau. Il a connu aussi des périodes de récupération plus longues. Il n'en a qu'un souvenir flou parce qu'il les a passées à dormir, ou dans un état de stupeur. Il se rappelle une cellule avec un lit qui n'était qu'une planche fixée au mur, une cuvette en fer-blanc, un ordinaire de soupe chaude et de pain, parfois accompagné de café. Il se rappelle un barbier revêché venu lui raboter le menton et lui couper les cheveux à ras, puis des hommes en blouse blanche, professionnels et indifférents, qui ont pris son pouls, testé ses réflexes, retourné ses paupières, qui l'ont palpé avec rudesse pour déceler d'éventuelles fractures, et lui ont planté des aiguilles dans le bras pour le faire dormir.

Les tabassages se sont espacés au point de devenir plutôt une menace, une horreur à laquelle il pouvait être renvoyé à tout moment s'il ne donnait pas la réponse satisfaisante. Ses questionneurs n'étaient plus des nervis en uniforme noir mais des intellectuels du Parti, petits bonshommes rondelets aux mouvements vifs, un éclair dans les lunettes, qui se relayaient sur des périodes — croit-il, sans certitude aucune — de dix ou douze heures d'affilée. Ces interrogateurs faisaient en sorte qu'il ait mal en permanence, mais pas trop, car la douleur n'était pas leur levier principal. Ils le giflaient, lui tordaient les oreilles, lui tiraient les cheveux, lui refusaient la permission d'aller uriner, lui braquaient des lampes aveuglantes dans la figure jusqu'à ce que ses yeux larmoient, mais dans le seul but de l'humilier et d'anéantir sa capacité de raisonner, d'argumenter. Leur arme véritable était l'impitoyable interrogatoire qui durait des heures et des heures, qui le poussait à la faute, lui tendait des pièges, déformait tout ce qu'il disait pour le convaincre à tout instant de mensonge et de contradictions, au point qu'il se mettait à pleurer de honte et de fatigue nerveuse. Il lui est arrivé de pleurer une demi-douzaine de fois au cours d'une séance. La plupart du temps, ils lui hurlaient des insultes et menaçaient à la moindre de ses hésitations de le livrer aux gardes ; et puis parfois ils changeaient de ton, ils lui donnaient du « camarade », ils en appelaient au Sociang et à Big Brother en lui demandant avec tristesse s'il ne lui restait pas assez de loyauté envers le Parti, maintenant encore, pour vouloir défaire le mal qu'il avait fait. Quand il avait les nerfs en charpie après des heures d'interrogatoire, cet appel aux sentiments suffisait à le faire pleurer comme un veau. En fin de compte, le harcèlement verbal le brisait plus sûrement que les bottes et les poings des gardes. Il n'était plus qu'une bouche qui énonçait et qu'une main qui signait absolument tout ce qu'on lui demandait. Il n'avait qu'une préoccupation, deviner ce qu'ils voulaient lui faire avouer et l'avouer au plus vite, pour éviter que les sévices recommencent. Il a ainsi avoué avoir assassiné des membres éminents du Parti, distribué des tracts séditeux, détourné des fonds publics, vendu des secrets-défense, s'être livré au sabotage sous toutes ses formes. Il a avoué avoir été espion à la solde du gouvernement estasien dès 1968. Il a avoué être croyant, admirateur du capitalisme et pervers sexuel. Il a avoué avoir assassiné sa femme, lui qui sait bien, comme ses questionneurs sans doute, qu'elle est toujours vivante. Il a avoué avoir entretenu des contacts personnels avec Goldstein pendant des années, avoir adhéré à une organisation clandestine dont faisaient partie presque tous les hommes de sa connaissance. Autant tout avouer et compromettre tout le monde, c'est plus facile. En outre, d'une certaine manière, c'est la vérité. Il est vrai qu'il a été l'ennemi du Parti, et le Parti ne fait pas la différence entre la pensée et l'action.

Il a aussi des souvenirs d'un tout autre ordre. Ils se détachent dans sa mémoire, isolés, comme des images sur fond noir.

Il est dans une cellule où il ne fait ni nuit ni jour, il ne voit qu'une paire d'yeux. À proximité de lui, il y a un instrument au tic-tac lent et régulier. Les yeux grossissent et leur éclat augmente. Tout à coup, il est expulsé de son siège, il flotte, il plonge dans ces yeux qui le happent.

Il est attaché par des courroies sur un siège entouré de cadrans, sous des projecteurs aveuglants. Un homme en blouse blanche lit les cadrans. On entend le piétinement de lourdes bottes au-dehors. La porte s'ouvre avec un bruit métallique. L'officier au visage de cire entre résolument, suivi

par deux gardes.

— Salle 101, dit l'officier.

L'homme en blouse blanche ne se retourne pas ; il ne regarde pas davantage Winston, il ne s'intéresse qu'aux cadrans.

Winston roule le long d'un couloir grandiose, large d'un kilomètre, baigné d'une glorieuse lumière dorée, il rugit de rire et clame ses aveux à tue-tête. Il avoue tout, même ce qu'il a réussi à taire sous la torture. Il raconte sa vie à un auditoire qui la connaît déjà. Avec lui, les gardes, les questionneurs, les hommes en blouse blanche, O'Brien, Julia, M. Charrington, tous roulent ensemble dans le couloir, en hurlant de rire. Cette terrible menace à venir, on a réussi à la court-circuiter, elle ne s'est pas réalisée. Tout est arrangé, finie la douleur, le moindre détail de sa vie a été mis au jour, compris, pardonné.

Il tente de se lever du lit-planche avec la quasi certitude d'avoir entendu la voix d'O'Brien. Pendant tout son interrogatoire, sans qu'il l'ait jamais vu, il a eu le sentiment qu'il était tout proche, à la marge de son champ visuel. C'était lui qui dirigeait la procédure, lui qui lâchait les gardes sur Winston et lui aussi qui les empêchait de le tuer. Lui qui jugeait quand il fallait le faire crier de douleur, lui accorder un répit, quand il fallait lui donner à manger, quand il fallait qu'il dorme, qu'on lui injecte de la drogue dans le bras. C'était lui qui posait les questions et suggérait les réponses. Il était le tortionnaire, il était le protecteur, il était l'inquisiteur et il était l'ami. Et une fois — il ne se souvient pas s'il l'a entendue dans son sommeil, naturel ou induit par les barbituriques, voire à l'état de veille — une voix lui a murmuré à l'oreille : « Ne t'inquiète pas, Winston, tu es sous ma garde. Voilà bientôt sept ans que je te surveille. L'heure du tournant est arrivée. Je vais te sauver, je vais te rendre parfait. » Il n'est pas certain que c'était la voix d'O'Brien, mais c'était à coup sûr celle qui lui avait dit : « Nous nous retrouverons dans un lieu où il n'y a pas de ténèbres », lors de cet autre rêve, vieux de sept ans.

Il n'a pas souvenir que son interrogatoire ait pris fin. Après un passage au noir, la cellule, ou bien la salle, où il se trouve à présent s'est peu à peu matérialisée autour de lui. Il est allongé de tout son long sur le dos, incapable de bouger. Son corps est maintenu immobile en chaque point essentiel. Jusqu'à sa nuque, qui est bloquée il ne sait comment. O'Brien le regarde avec une gravité empreinte de tristesse. Vu d'en dessous, son visage aux traits grossiers paraît usé, il a des poches sous les yeux, des rides de fatigue du nez au menton. Il est plus âgé que Winston ne le croyait, il a peut-être quarante-huit, cinquante ans. Sa main est posée sur un cadran muni d'un levier, avec des chiffres autour.

— Je t'avais dit que si nous nous retrouvions, ce serait ici, lui rappelle O'Brien.

— Oui, répond Winston.

Sans préavis, sinon un petit geste de la main d'O'Brien, une lame de douleur le submerge. Une douleur effroyable, parce qu'il ne voit pas ce qui se passe et qu'il a l'impression qu'on va lui infliger une blessure mortelle. Il ne sait pas si la chose est effective ou s'il s'agit d'un électrochoc, mais il sent qu'on tire lentement sur ses jointures comme pour les disloquer. La douleur lui met la sueur au front, mais le pire, c'est la peur que sa colonne vertébrale se rompe. Il serre les dents et respire avec difficulté par le nez, en retenant ses cris aussi longtemps que possible.

— Tu crains que quelque chose casse dans ton corps d'une minute à l'autre, lui dit O'Brien, les yeux rivés à son visage. Tu as surtout peur pour ta colonne vertébrale. Tu te fais une image mentale très nette de ces vertèbres qui vont claquer, et de ta moelle qui va se répandre. C'est bien ce que tu penses, n'est-ce pas, Winston ?

Winston ne répond pas. O'Brien ramène le levier en arrière. La vague de douleur reflue aussi vite qu'elle a déferlé.

— Là, on était à 40. Les numéros du cadran vont jusqu'à 100, comme tu vois. Tu es prié de te souvenir que j'ai le pouvoir de t'infliger une douleur au moment et au degré qu'il me plaira. Si tu me racontes des mensonges, si tu essaies de me circonvenir d'une façon ou d'une autre, ou si tu veux jouer les imbéciles, tu vas crier de douleur immédiatement. Compris ?

— Oui.

O'Brien adopte une expression moins sévère. Il rajuste ses lunettes d'un air pensif, et fait quelques pas. Quand il reprend la parole, sa voix est douce et patiente. Il a l'air d'un médecin, d'un professeur, voire d'un prêtre, désireux d'expliquer et de persuader plutôt que de punir.

— Je me donne du mal avec toi, Winston, parce que j'estime que tu en vaux la peine. Tu sais parfaitement quel est ton problème. Tu le sais depuis des années, mais tu ne veux surtout pas le savoir. Tu as le cerveau dérangé. La mémoire défaillante. Tu es incapable de te rappeler des événements réels et tu te persuades d'en avoir vécu d'autres, qui n'ont jamais eu lieu. Ça se soigne, heureusement. Tu ne t'es jamais soigné parce que tu n'as pas voulu. Il aurait suffi d'un petit effort de volonté, mais tu n'y étais pas prêt. En cet instant même, je m'en rends bien compte, tu t'accroches à ta maladie parce que tu te figures que c'est une vertu. Prenons un exemple. À l'heure actuelle, avec quelle puissance l'Océanie est-elle en guerre ?

— Quand j'ai été arrêté, elle était en guerre contre l'Estasie.

— Contre l'Estasie. Bien. Et l'Océanie a toujours été en guerre contre l'Estasie, n'est-ce pas ?

Winston inspire. Il ouvre la bouche pour parler mais ne dit rien. Il n'arrive pas à détacher les yeux du cadran.

— La vérité, je te prie, Winston. La tiens. Dis-moi ce que tu crois te rappeler.

— Je me rappelle que jusqu'à une semaine avant mon arrestation, il n'était pas question de guerre contre l'Estasie, elle était notre alliée. La guerre, c'était contre l'Eurasie. Elle durait depuis quatre ans, et avant ça...

O'Brien l'arrête d'un geste de la main.

— Autre exemple. Il y a des années, tu as été victime d'une lubie gravissime. Tu as cru que trois hommes, anciens membres du Parti, nommés Jones, Aaronson et Rutherford — tous trois exécutés pour haute trahison et sabotage après des aveux on ne peut plus complets — étaient innocents des crimes dont on les accusait. Tu croyais avoir vu un document prouvant sans équivoque que leurs aveux étaient des faux. Il existait une certaine photographie qui t'a provoqué une hallucination. Tu as cru l'avoir tenue en main. C'était une photo un peu dans le genre de celle-ci.

Une coupure de journal rectangulaire vient d'apparaître entre les doigts d'O'Brien. Pendant peut-être cinq secondes, elle reste dans le champ visuel de Winston. Il s'agit bien d'une photo et ce qu'elle représente ne fait aucun doute. C'est la photo. C'est un exemplaire de la photo de Jones, Aaronson et Rutherford au congrès du Parti à New York ; celle sur laquelle il est tombé il y a onze ans, et qu'il a immédiatement détruite. Il ne l'a sous les yeux qu'un instant et elle disparaît aussitôt. Mais il l'a vue, il l'a vue sans aucun doute ! Il tente un effort désespéré, déchirant, pour dégager le haut de son corps. Impossible de bouger d'un seul centimètre dans quelque direction que ce soit. Pour l'instant, il a même oublié le cadran, tout ce qu'il veut, c'est tenir la photo en main de nouveau, ou du moins la voir.

— Elle existe ! s'écrie-t-il.

— Non, dit O'Brien.

Il traverse la pièce ; il y a un trou de mémoire sur le mur d'en face. O'Brien soulève le couvercle. Invisible, le frère petit bout de papier s'en va tourbillonner dans le courant d'air chaud, il disparaît dans un éclair de flamme. O'Brien se tourne vers Winston.

— Il n'en reste plus que des cendres, et encore, des cendres impossibles à identifier. De la poussière, plutôt. La photo n'existe pas, elle n'a jamais existé.

— Mais si, elle a existé ! Elle existe toujours ! Elle existe dans la mémoire, je m'en souviens, toi aussi tu t'en souviens.

— Moi non, je ne m'en souviens pas, dit O'Brien.

Le cœur de Winston sombre dans sa poitrine. C'est du doublepenser. Il est terrassé par un sentiment d'impuissance. Si seulement il avait la certitude qu'O'Brien ment, ce ne serait pas grave. Mais il se peut tout à fait que ce dernier ait oublié la photo. Et dans ce cas, il a déjà oublié qu'il a nié s'en souvenir, oublié qu'il a oublié. Comment être sûr qu'il s'agit d'un simple tour de passe-passe ? Peut-être que ce dédoublement délirant de l'esprit peut effectivement se produire — l'idée l'accable.

O'Brien le regarde d'un air pensif. Plus que jamais, on dirait un professeur qui se donne du mal pour un élève indiscipliné mais prometteur.

— Il y a un slogan du Parti qui concerne la maîtrise du passé, répète-le, je te prie.

— Qui contrôle le passé contrôle l'avenir, qui contrôle le présent contrôle le passé, récite Winston docilement.

— Qui contrôle le présent contrôle le passé, reprend O'Brien qui hoche lentement la tête en signe d'approbation. Selon toi, Winston, le passé a-t-il une existence réelle ?

De nouveau, le sentiment de son impuissance écrase Winston. Ses yeux se posent sur le cadran. Il ne sait pas s'il faut dire oui ou non pour éviter la douleur. Il ne sait même pas lequel des deux lui paraît la réponse juste.

O'Brien a un demi-sourire.

— Tu n'es guère métaphysicien, Winston. Jusqu'à cette minute, tu n'avais jamais réfléchi à ce que le mot « existence » recouvre. Je vais être plus précis. Est-ce que le passé a une existence concrète en un point de l'espace ? Y a-t-il quelque part un lieu, un monde d'objets matériels où le passé aurait encore cours ?

— Non.

— Alors où le passé existe-t-il, si tant est qu'il existe ?

— Dans les archives, il y est consigné.

— Dans les archives, et puis... ?

— Dans l'esprit humain, dans la mémoire des hommes.

— Dans la mémoire, très bien. Nous, le Parti, contrôlons toutes les archives comme nous contrôlons toutes les mémoires. Il s'ensuit que nous contrôlons le passé, d'accord ?

— Mais comment feriez-vous pour empêcher les gens de se souvenir ? s'écrie Winston, qui en oublie momentanément le cadran. C'est involontaire, ils n'y sont pour rien. Comment pourriez-vous contrôler la mémoire ? Vous n'avez pas contrôlé la mienne !

O'Brien retrouve une attitude sévère. Il a posé la main sur le cadran.

— Détrompe-toi, c'est toi qui ne l'as pas contrôlée. Et c'est ce qui t'amène ici. Tu es ici parce que tu as manqué d'humilité et d'autodiscipline. Tu n'as pas voulu accomplir l'acte de soumission qui est le prix de la santé mentale. Tu as préféré être un fou, une minorité réduite à un seul individu. Seul l'esprit discipliné peut voir la réalité, Winston. Tu crois que la réalité est quelque chose d'objectif, d'extérieur, qui existerait à part entière. Tu crois aussi qu'elle s'impose comme une évidence. Quand tu te persuades de voir quelque chose, tu te figures que tout le monde voit la même chose que toi. Mais je te le dis, Winston, il n'y a pas de réalité extérieure. La réalité existe dans l'esprit de l'homme, nulle part ailleurs. Je ne te parle pas de l'esprit de l'individu, qui peut se tromper, et de toute façon a la vie courte, mais du cerveau du Parti, lequel est collectif et immortel. Tout ce que le Parti tient pour vrai est la vérité. On ne saurait voir la vérité autrement que par ses yeux. Voilà ce que tu dois réapprendre, Winston, au prix d'un acte d'autodestruction, par un effort de volonté. Ta santé mentale passe par l'humilité.

Il se tait un moment, comme pour laisser Winston s'imprégner de ce qu'il vient de dire.

— Tu te rappelles que tu as écrit dans ton journal « La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre » ?

— Oui.

O'Brien lève la main gauche, pouce caché, quatre doigts tendus.

— Combien de doigts, Winston ?

— Quatre.

— Et si le Parti dit qu'il n'y en a pas quatre mais cinq, combien ?

— Quatre.

Le mot finit en un cri étranglé. L'aiguille a sauté sur 55. Son corps se couvre de sueur. L'air lui déchire les poumons et ressort sous la forme de râles qu'il n'arrive pas à réprimer, même en serrant les dents. O'Brien le regarde ; il tend toujours quatre doigts. Il rétrograde le levier. Cette fois la douleur est à peine moins violente.

— Combien de doigts, Winston ?

— Quatre.

L'aiguille monte à 60.

— Combien de doigts, Winston ?

— Quatre ! Quatre ! Que veux-tu que je te dise ? Quatre !

L'aiguille a dû faire un nouveau bond, mais il ne la regarde pas. La face sévère aux traits lourds et les quatre doigts tendus remplissent son champ visuel. Les doigts se dressent devant ses yeux telles d'énormes colonnes floues, on dirait qu'ils vibrent, mais pas d'erreur, il y en a quatre.

— Combien de doigts, Winston ?

— Quatre ! Arrête, arrête ! Tu peux pas me faire ça ! Quatre ! Quatre !

— Combien de doigts, Winston ?

— Cinq ! Cinq ! Cinq !

— Non, Winston, ça ne sert à rien. Tu mens. Tu penses toujours qu'il y en a quatre. Combien de doigts, je te prie ?

— Quatre ! Cinq ! Quatre ! Tout ce que tu veux mais arrête, arrête cette douleur !

Brusquement il se retrouve assis, le bras d'O'Brien autour de ses épaules. Il a peut-être perdu connaissance quelques secondes. Les liens qui l'immobilisaient sont desserrés. Il a très froid, il est saisi d'un tremblement irrésistible, il claque des dents, des larmes lui roulent sur les joues. Pendant un instant, il s'accroche comme un bébé à O'Brien, bizarrement réconforté par son bras lourd. Il a le sentiment qu'il est son protecteur, que la douleur lui vient d'ailleurs, d'une autre source, et que c'est lui qui l'en sauve.

— Tu n'apprends pas vite, Winston, lui dit O'Brien avec douceur.

— Qu'est-ce que j'y peux ? sanglote-t-il. Qu'est-ce que j'y peux si c'est ce que je vois ? Deux et deux font bien quatre.

— Parfois, Winston. Parfois ils font cinq. Parfois ils font trois. Parfois trois, quatre et cinq en même temps. Applique-toi. La santé mentale se mérite.

Il allonge Winston sur le lit. Ses membres sont de nouveau fermement maintenus, mais la douleur a reflué, le tremblement a cessé, le laissant seulement faible et glacé. O'Brien fait un signe de tête à l'homme en blouse blanche qui est resté immobile pendant la procédure. Celui-ci se penche et

observe les yeux de Winston, lui prend le pouls, pose une oreille contre sa poitrine, donne une tape par-ci par-là, puis adresse à O'Brien un signe d'acquiescement.

— On reprend, dit celui-ci.

La douleur envahit le corps de Winston. L'aiguille doit être sur 70, 75. Cette fois, il a fermé les yeux. Il sait que les doigts n'ont pas bougé et qu'il y en a toujours quatre. Tout ce qui compte, c'est de rester vivant jusqu'à la fin du spasme. Il ne se rend même plus compte s'il crie ou pas. La douleur décroît de nouveau. Il rouvre les yeux. O'Brien a baissé le levier.

— Combien de doigts, Winston ?

— Quatre, sûrement quatre. J'en verrais cinq si je pouvais. J'essaie d'en voir cinq.

— Qu'est-ce que tu veux ? Me persuader que tu en vois cinq ou en voir cinq de tes yeux ?

— En voir cinq de mes yeux.

— On recommence, dit O'Brien.

L'aiguille est peut-être sur 80, 90. Il ne se rappelle que par intermittences la cause de cette douleur. Derrière ses paupières vissées, une forêt de doigts se livrent à une danse, une sarabande, ils disparaissent pour resurgir. Il essaie de les compter, il ne sait plus pourquoi. Il sait seulement que tout calcul est impossible, à cause d'une égalité mystérieuse entre quatre et cinq. La douleur se dissipe de nouveau. Quand il ouvre les yeux, c'est pour découvrir qu'il voit toujours la même chose. Des doigts innombrables, telle une forêt en mouvement, traversent et retraversent son champ de vision. Il ferme les yeux.

— Combien de doigts est-ce que je tends, Winston ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus. Tu vas me tuer si tu recommences. Quatre, cinq, six, honnêtement, je ne sais pas.

— Mieux, commente O'Brien.

Une aiguille s'enfonce dans le bras de Winston. Presque aussitôt, une chaleur béate et bienfaisante inonde tout son corps. La douleur est déjà à moitié oubliée. Il ouvre les yeux et regarde O'Brien avec gratitude. À la vue de ce visage lourd et ridé, si laid et si intelligent, il éprouve un revirement affectif. S'il pouvait bouger, il tendrait la main et la lui poserait sur le bras. Il ne l'a jamais aimé aussi profondément qu'en cet instant, et pas seulement parce qu'il a fait cesser la douleur. Le sentiment d'autrefois lui revient : au fond, peu importe qu'O'Brien soit son ami ou son ennemi. C'est un homme à qui parler. Peut-être est-il moins crucial d'être aimé que d'être compris. O'Brien l'a torturé jusqu'à le rendre fou ou presque, et bientôt il l'enverra à la mort. Peu importe. Ils partagent une intimité plus profonde que l'amitié : quelque part, quand bien même les mots ne seraient pas prononcés, ils peuvent se retrouver pour parler. O'Brien le regarde avec une expression suggérant qu'il pourrait bien penser la même chose. Quand il reprend la parole, c'est sur le ton dégagé de la conversation.

— Tu sais où tu es, Winston ?

— Je ne sais pas, au Ministère de l'Amour, j'imagine.

— Tu sais depuis combien de temps tu es ici ?

— Je ne sais pas. Des jours, des semaines, des mois — des mois, je pense.

— Et pourquoi crois-tu que nous amenons les gens ici ?

— Pour qu'ils avouent.

— Non, pas pour ça. Cherche encore.

— Pour les punir.

— Non ! s'exclame O'Brien.

Sa voix a changé du tout au tout, son visage a pris une expression à la fois sévère et animée.

— Non, pas seulement pour obtenir tes aveux, ni pour te punir. Faut-il vraiment que je te dise pourquoi nous t'avons fait venir ici ? Pour te soigner ! Pour t'amener à la raison ! Veux-tu bien comprendre, Winston, que nous ne laissons jamais sortir de nos mains quelqu'un qui ne serait pas guéri ? Les crimes ineptes que tu as commis ne nous intéressent pas. L'acte en lui-même n'intéresse pas le Parti, c'est la pensée qui nous intéresse. Nous ne nous contentons pas de détruire nos ennemis, nous les transformons. Tu comprends ce que j'entends par là ?

Penché sur Winston, son visage tout proche paraît énorme et, vu d'en bas, il est d'une laideur affreuse. En outre, il est empreint d'une exaltation, d'une intensité maniaque. De nouveau, Winston sent son cœur se serrer. S'il le pouvait, il s'enfoncerait dans le lit pour se cacher. Il est convaincu qu'O'Brien va faire grimper l'aiguille par pure cruauté. C'est alors que l'homme s'écarte, au contraire, et fait quelques pas. Puis il reprend avec moins de véhémence :

— La première chose qu'il faut que tu comprennes, c'est qu'ici on ne fabrique pas de martyrs. Tu as lu des choses au sujet des persécutions religieuses du passé. Au Moyen Âge, c'était l'Inquisition. Elle a échoué. Elle qui s'était fixé pour but d'éradiquer l'hérésie, elle l'a perpétuée. Pour chaque hérétique brûlé sur le bûcher, il s'en dressait des milliers. Et pourquoi ? Parce que l'Inquisition mettait ses ennemis à mort sur la place publique, et sans qu'ils se soient repentis. C'était précisément pourquoi elle les tuait, d'ailleurs. Des hommes mouraient parce qu'ils refusaient de renoncer à leur vraie foi. Il va de soi que toute la gloire revenait alors à la victime, et la honte à l'Inquisiteur qui l'avait brûlée. Plus tard, au XX^e siècle, sont arrivés les totalitaires, comme on disait. Les nazis allemands et les communistes russes. Les Russes ont persécuté l'hérésie plus féroce encore que l'Inquisition. Et ils s'imaginaient avoir tiré les leçons des erreurs du passé. Du moins avaient-ils compris qu'il ne faut jamais faire de martyrs. Avant de livrer leurs victimes à un procès public, ils s'attachaient à leur retirer toute dignité. Ils les minaient par la torture et la solitude, les réduisaient à l'état de loques humaines misérables et serviles, qui avouaient tout ce qu'on leur dictait, se couvraient la tête de cendres, s'entre-accusaient, chacun prenant l'autre pour bouclier, tous implorant pitié. Et pourtant, au bout de quelques années, tout recommençait. Les morts étaient devenus des martyrs, leur avilissement oublié. Là encore, pourquoi ? D'abord parce que leurs aveux avaient de toute évidence été extorqués sous la torture et ne correspondaient pas à la vérité. Nous ne commettons pas ces erreurs. Tous les aveux prononcés ici sont vrais. Nous les rendons vrais. Et surtout, nous ne laissons pas les morts se dresser contre nous. Il faut que tu cesses de te figurer que la postérité te vengera, Winston. La postérité n'entendra jamais parler de toi. Tu seras soustrait au flot de l'histoire. Nous te transformerons en gaz et nous t'expédierons dans la stratosphère. Il ne restera rien de toi, pas même un nom sur un registre, pas même un souvenir dans un cerveau vivant. Tu seras réduit à néant dans le passé comme dans l'avenir. Tu n'auras jamais existé.

« Alors pourquoi prendre la peine de me torturer ? » songe Winston avec une amertume passagère. O'Brien s'interrompt, comme s'il avait pensé tout haut. Sa grosse face hideuse s'approche, les yeux un peu rétrécis.

— Tu es en train de te dire que si nous avons l'intention de t'anéantir de telle sorte que rien de ce que tu puisses dire ou faire n'ait la moindre importance, pourquoi prendre la peine de t'interroger avant ? C'est bien ce que tu étais en train de penser, non ?

— Oui.

O'Brien a un léger sourire.

— Tu jures dans le décor, Winston, tu fais tache, il faut t'effacer. Ne t'ai-je pas dit à l'instant que nous sommes différents des persécuteurs du passé ? Nous ne nous contentons pas d'une obéissance négative, pas même de la soumission la plus abjecte. Lorsque tu finiras par te rendre à nous, ce sera de ton plein gré. Nous ne détruisons pas l'hérétique qui nous résisterait. Nous le convertissons, nous nous emparons du plus secret de son être et nous le re-formons. Ce que nous brûlons, nous, c'est le mal, l'erreur qui l'habitent. Nous le ramenons à nous, non pas en apparence, mais sincèrement, cœur et âme. Nous l'assimilons avant de le tuer. Nous ne supportons pas qu'une pensée erronée existe où que ce soit dans le monde, si secrète et si vaine soit-elle. À l'instant de la mort même, nous n'autorisons aucune déviance. Autrefois, l'hérétique marchait au supplice fidèle à lui-même, en professant son hérésie avec exultation. Même la victime des purges russes pouvait porter sa rébellion dans son crâne en traversant le couloir qui menait au peloton d'exécution. Nous, nous rendons la cervelle parfaite avant de la faire sauter. Le commandement des anciens despotismes interdisait, c'était « Tu ne feras pas ». Le commandement des totalitaires prescrivait « Tu feras ». Le nôtre affirme « Tu seras ». Aucun de ceux que nous amenons ici ne se dresse jamais contre nous. Tous sont lavés de leurs fautes. Même ces trois misérables traîtres que tu as jadis crus innocents, Jones, Aaronson et Rutherford, nous avons bel et bien fini par les briser. J'ai moi-même pris part à leur interrogatoire. Je les ai vus peu à peu s'user, gémir, s'humilier, sangloter, et à la fin, ce n'était plus de douleur ou de peur, c'était de repentir. Lorsque nous en avons eu terminé avec eux, ils n'étaient plus que des coquilles vides. Il ne restait plus rien en eux, sinon le chagrin de ce qu'ils avaient commis, et l'amour pour Big Brother. C'était touchant de voir comme ils l'aimaient. Ils nous ont suppliés de les fusiller sans tarder, pour pouvoir mourir l'esprit encore pur.

Sa voix s'est faite rêveuse, presque. L'exaltation, l'enthousiasme dément se lisent toujours sur son visage. Il ne fait pas semblant, pense Winston, ce n'est pas un hypocrite, il croit chaque mot qu'il prononce. Ce qui l'opprime le plus, c'est la conscience de sa propre infériorité intellectuelle. Il observe cette silhouette si lourde et pourtant gracieuse qui arpente la pièce, entrant et sortant de son champ visuel. À tous égards, O'Brien est plus vaste que lui. Il n'y a pas une seule idée que Winston ait eue ou puisse avoir qu'O'Brien n'ait depuis longtemps passée au crible avant de la rejeter. Son esprit contient celui de Winston. Mais dans ce cas, comment se peut-il qu'O'Brien soit fou ? Ce doit être lui, Winston, qui l'est. O'Brien s'est arrêté et le considère de sa hauteur. Sa voix est redevenue sévère.

— Ne va pas t'imaginer que tu sauveras ta peau, Winston, si complète que soit ta capitulation. Aucun égaré n'est jamais épargné. Et même si nous choissions de te laisser aller jusqu'au terme naturel de ton existence, tu ne nous échapperas pas pour autant. Dis-toi bien que ce qui t'arrive ici est définitif. Nous allons te broyer de manière irréversible. Ce qui va t'arriver, tu ne t'en remettras pas quand bien même tu vivrais mille ans. Tu ne seras plus jamais capable d'un sentiment humain. Tout sera mort en toi. Plus jamais tu ne pourras connaître ni amour ni amitié, ni joie de vivre, ni rire, ni curiosité, ni courage, ni intégrité. Tu seras creux. Nous allons te vider de ta substance pour te remplir de nous.

Il marque un temps et fait signe à l'homme en blouse blanche. Winston sent qu'on pousse un instrument lourd derrière sa tête. O'Brien s'est assis à son chevet, de sorte que leurs visages sont presque au même niveau.

— Trois mille, annonce-t-il par-dessus la tête de Winston à l'homme en blouse blanche.

Deux tampons mous et légèrement humides viennent se fixer sur les tempes de Winston. Il gémit faiblement. Douleur en perspective, d'un nouveau genre. O'Brien pose une main rassurante, presque gentille, sur la sienne.

— Ça ne fera pas mal, cette fois. Regarde-moi dans les yeux.

Ces mots sont suivis d'une explosion dévastatrice, on dirait bien une explosion, même s'il n'est pas certain qu'elle fasse le moindre bruit. Il y a sans aucun doute un éclair aveuglant. Winston n'est pas blessé, il est prostré. Déjà allongé sur le dos quand le phénomène s'est produit, il a pourtant la curieuse sensation d'avoir été expédié au tapis. Un coup terrible quoique indolore l'a aplati. Et puis il s'est passé quelque chose dans sa tête. À mesure que sa vision redevient nette, il se rappelle qui il est, où il est, et reconnaît le visage penché sur le sien. Malgré tout, il reste quelque part un grand blanc, comme si on lui avait retiré une portion de cerveau.

— Ça va passer, dit O'Brien. Regarde-moi dans les yeux. Avec quel pays l'Océanie est-elle en guerre ?

Winston réfléchit. Il sait ce que veut dire « Océanie », il sait qu'il en est lui-même citoyen. Il se rappelle aussi l'Eurasie et l'Estasie, mais laquelle est en guerre contre laquelle, il n'en sait rien. À vrai dire, il n'était pas au courant qu'il y avait une guerre.

— Je ne m'en souviens pas.

— L'Océanie est en guerre contre l'Estasie. Tu t'en souviens, à présent ?

— Oui.

— L'Océanie a toujours été en guerre contre l'Estasie. Depuis ta naissance, depuis la naissance du Parti, depuis la naissance de l'histoire, la guerre dure sans interruption, toujours la même guerre. Tu t'en souviens ?

— Oui.

— Il y a onze ans, tu t'es construit une légende autour de trois condamnés à mort pour haute trahison. Tu prétendais avoir vu un papier apportant la preuve de leur innocence. Ce papier-là n'a jamais existé. Tu l'as inventé, et tu t'es persuadé de son existence toi-même. Est-ce que tu te souviens maintenant du moment où tu l'as inventé ?

— Oui.

— Il y a un instant, je t'ai montré les doigts de ma main. Tu en as vu cinq. Tu t'en souviens ?

— Oui.

O'Brien lève les doigts de sa main gauche, pouce caché.

— Il y a cinq doigts, ici. Tu en vois cinq ?

— Oui.

Et il les voit en effet, un instant fugace, avant qu'il y ait changement de décor dans sa tête. Il voit cinq doigts sans déformation. Puis tout redevient normal, et la vieille peur, la haine, le désarroi lui reviennent en force. N'empêche qu'il a bel et bien vécu cet instant — qui a duré, quoi, trente secondes — de certitude lumineuse où chaque suggestion d'O'Brien a comblé une zone blanche et s'est changée en vérité absolue, où deux et deux auraient pu faire trois tout aussi facilement que cinq si nécessaire. La lumière s'est éteinte avant qu'O'Brien n'ait laissé retomber sa main, mais même s'il est incapable de la retrouver, il se rappelle cette lumière comme on se rappelle une expérience intense qui remonte à une époque lointaine de sa vie où l'on était en effet un autre.

— Tu vois maintenant que c'est du moins possible.

— Oui.

O'Brien se redresse, l'air satisfait. À sa gauche, Winston voit l'homme en blouse blanche casser le bout d'une ampoule et tirer la pompe d'une seringue. O'Brien se tourne vers Winston avec un sourire. Du même geste qu'avant ou presque, il rajuste ses lunettes sur son nez.

— Tu te rappelles avoir écrit dans ton journal qu'il importait peu que je sois ton ami ou ton ennemi puisque j'étais du moins quelqu'un qui te comprenait et à qui tu pouvais parler ? Tu avais raison. J'ai plaisir à parler avec toi. Ta tournure d'esprit me plaît. Elle ressemble à la mienne, à ceci près que toi, il se trouve que tu es fou. Avant que nous terminions cette séance, tu peux me poser quelques questions si tu en as envie.

— N'importe quelle question ?

— N'importe.

Il voit que Winston a les yeux rivés au cadran.

— Il est éteint. Quelle est ta première question ?

— Qu'avez-vous fait de Julia ?

O'Brien sourit de nouveau.

— Elle t'a trahi, Winston. Tout de suite, sans réserves. J'ai rarement vu quelqu'un se rendre à nous aussi vite. Tu la reconnaîtrais à peine. Toute sa révolte, sa duplicité, sa folie, ses obscénités, tout a été consumé. Une conversion parfaite, un cas d'école.

— Vous l'avez torturée ?

O'Brien ne répond pas.

— Question suivante ?

— Est-ce que Big Brother existe ?

— Bien sûr qu'il existe. Le Parti existe. Big Brother est l'incarnation du Parti.

— Est-ce qu'il existe dans le même sens que j'existe ?

— Tu n'existes pas.

De nouveau, il est en butte à un sentiment d'impuissance. Il connaît, ou du moins imagine, les arguments qui prouvent sa non-existence. Mais ce ne sont que des non-sens, des jeux de langage. L'énoncé « tu n'existes pas » ne contient-il pas une absurdité logique ? Mais à quoi bon le dire ? Son cerveau se recroqueville à l'idée des arguments déments et imparables qu'O'Brien lui opposerait pour le démolir.

— Je crois que j'existe, avance-t-il avec lassitude. J'ai conscience de ma propre identité. Je suis né, je mourrai. J'ai des bras, des jambes. J'occupe un point spécifique de l'espace. Aucun autre objet tangible ne peut occuper le même en même temps. Dans ce sens, donc, est-ce que Big Brother existe ?

— C'est sans importance. Il existe.

— Est-ce qu'il va mourir un jour ?

— Bien sûr que non. Comment pourrait-il mourir ? Question suivante ?

— Est-ce que la Fraternité existe ?

— Ça, Winston, tu ne le sauras jamais. Même si nous décidons de te libérer quand nous en aurons fini avec toi, et si tu vis jusqu'à quatre-vingt-dix ans, tu ne découvriras jamais si la réponse à cette question est « oui » ou « non ». Tant que tu vivras, ce sera pour toi une énigme irrésolue.

Winston se tait. Sa poitrine se soulève un peu plus vite. Il n'a toujours pas posé la première question qui lui était venue à l'esprit. Il faut qu'il la pose et pourtant sa langue refuse de l'articuler. Une pointe d'amusement se lit sur le visage d'O'Brien. Ses lunettes elles-mêmes affichent une lueur ironique. Il sait, se dit Winston brusquement, il sait ce que je vais lui demander. Aussitôt, les mots lui jaillissent de la bouche.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la salle 101 ?

O'Brien ne change pas d'expression. Il répond sèchement :

— Tu le sais bien, ce qu'il y a dans la salle 101, Winston. Tout le monde sait ce qu'il y a dans la salle 101.

Il lève un doigt dans la direction de l'homme en blouse blanche. Manifestement, la séance est terminée. Une aiguille se plante dans le bras de Winston qui, presque aussitôt, sombre dans un sommeil profond.

— Ta réintégration passe par trois stades : apprendre, comprendre, et enfin accepter. Il est temps que tu abordes le deuxième stade.

Comme toujours, Winston est allongé sur le dos. Mais depuis peu, ses liens sont plus lâches. Ils le retiennent au lit mais il peut remuer les genoux, tourner la tête à droite ou à gauche, et lever les avant-bras. Le cadran lui-même lui inspire moins de terreur. Il peut échapper à ses tourments avec un peu de présence d'esprit : c'est surtout lorsqu'il fait montre de bêtise qu'O'Brien actionne le levier. Il leur arrive de passer toute une séance sans qu'il s'en serve. Il ne parvient pas à se rappeler combien de séances il y a eu. Le processus s'étend sur une longue période floue, des semaines peut-être, et les intervalles entre deux séances peuvent être de plusieurs jours comme ils peuvent être d'une heure ou deux.

— Quand tu es allongé ici, dit O'Brien, tu te demandes souvent — c'est toi qui me l'as dit — pourquoi le Ministère de l'Amour te consacre tant de temps et se donne tant de mal pour toi. À l'époque où tu étais libre, tu étais mystifié par la même question, fondamentalement. Tu saisais les mécanismes de la société où tu vivais, mais pas ses mobiles sous-jacents. Tu te souviens d'avoir écrit dans ton journal : « Je comprends comment, je ne comprends pas pourquoi » ? Et c'était lorsque tu réfléchissais au « pourquoi » que tu doutais d'avoir toute ta raison. Tu as lu le livre, le livre de Goldstein, en partie du moins. Est-ce qu'il t'a appris quelque chose que tu n'aurais pas déjà su ?

— Tu l'as lu ? demande Winston.

— C'est moi qui l'ai écrit, enfin, j'y ai collaboré. Car comme tu le sais, les livres ne sont jamais produits par une seule personne.

— C'est vrai, ce qu'il dit, ce livre ?

— Tant qu'il s'en tient à la description, oui. C'est le programme qu'il propose qui est absurde. L'accumulation secrète des connaissances, les lumières qui finiraient par faire tache d'huile, la révolution prolétarienne au bout du chemin, le renversement du Parti. Tu te doutais toi-même que tu y trouverais ce discours. Un tissu d'absurdités. Les prolétaires ne se révolteront jamais, pas plus dans mille ans que dans un million d'années. Ils en sont incapables. Je n'ai pas besoin de t'en dire la raison, tu la sais déjà. Si tu as nourri des rêves d'insurrection violente, il te faut y renoncer. Il n'y a pas moyen de renverser le Parti. Sa suprématie est éternelle. Tel doit être le point de départ de toutes tes pensées.

Il s'approche du lit.

— Éternelle ! Et maintenant, revenons à la question du pourquoi et du comment. Tu comprends assez bien comment le Parti se maintient au pouvoir. Maintenant, dis-moi pourquoi nous nous accrochons au pouvoir. Quel est notre mobile ? Pourquoi voudrions-nous le pouvoir ? Vas-y, parle, ajoute-t-il car Winston se tait.

Néanmoins, Winston attend quelques minutes. Une lassitude l'a envahi. Une fois de plus, le visage d'O'Brien s'est éclairé d'une lueur maniaque. Il sait d'avance ce que l'homme va dire. Que le Parti ne recherche pas le pouvoir à ses propres fins, mais seulement dans l'intérêt général. Qu'il recherche le pouvoir parce que les hommes du peuple sont lâches et fragiles, qu'il faut qu'ils soient gouvernés et méthodiquement leurrés par plus forts qu'eux. Que l'humanité a le choix entre la liberté et le bonheur, et que pour l'immense majorité c'est le bonheur qui est préférable. Que le Parti se veut l'éternel protecteur du faible, que c'est une secte d'hommes dévoués qui font le mal pour qu'il en sorte du bien, qu'il sacrifie son bonheur à celui des autres. Le plus terrible, songe Winston, le plus terrible c'est que, quand O'Brien va lui tenir ce langage, il va y croire. Ça se voit sur son visage : O'Brien sait tout. Il sait mille fois mieux que Winston ce qu'est vraiment le monde et dans quel état de dégradation les humains vivent, et par quels mensonges, quelles barbaries le Parti les y maintient. Il a tout compris, tout pesé, mais qu'à cela ne tienne. La fin justifie les moyens. Que faire contre un fou qui est plus intelligent que toi, qui écoute tes arguments en toute objectivité, mais persiste ensuite dans sa folie ?

— Vous nous gouvernez pour notre bien, répond-il d'une petite voix. Vous croyez que les hommes ne sont pas en mesure de se gouverner eux-mêmes, et c'est pourquoi...

Il sursaute et étouffe un cri. Son corps vient d'être déchiré par un spasme douloureux. O'Brien a poussé l'aiguille à 35.

— Réponse idiote, Winston, idiot ! Tu es trop malin pour dire des âneries pareilles.

Il remet le levier en position initiale et poursuit :

— Je vais te donner la réponse à ma question. La voici. Le Parti cherche le pouvoir en soi. Le bien d'autrui ne nous intéresse pas. Seul le pouvoir nous intéresse. Pas la richesse, ni le luxe, ni vivre le plus longtemps possible, ni le bonheur — le pouvoir, rien que le pouvoir pur. Ce que le pur pouvoir veut dire, tu vas le comprendre tout de suite. Nous différons des oligarchies du passé en ceci que nous savons ce que nous faisons. Tous les autres, même ceux qui nous ressemblaient, étaient des lâches et des hypocrites. Les nazis allemands et les communistes russes se sont beaucoup approchés de nos méthodes mais ils n'ont jamais eu le courage d'assumer leurs propres mobiles. Ils déclaraient — en toute bonne foi peut-être — prendre le pouvoir à leur corps défendant et pour un temps limité, parce que le paradis était au coin de la rue et que les hommes y seraient libres et égaux. Nous ne sommes pas comme eux. Nous savons que personne ne s'empare du pouvoir dans l'intention d'y renoncer un jour. Le pouvoir n'est pas un moyen, c'est une fin. On n'établit pas la dictature pour sauvegarder la révolution, on fait la révolution pour instaurer la dictature. Le but de la persécution, c'est la persécution. Le but de la torture, c'est la torture. Le but du pouvoir, c'est le pouvoir. Tu commences à me comprendre, maintenant ?

Winston est frappé, comme il l'a déjà été auparavant, par la fatigue qui transparaît sur les traits d'O'Brien. C'est un visage fort, charnu, brutal, un visage plein d'intelligence et de passion maîtrisée face auquel il se sent impuissant. Mais il est fatigué, poches sous les yeux, pommettes flasques. O'Brien se penche sur lui, approchant délibérément sa face usée.

— Tu te dis que j'ai un visage vieilli et usé. Tu te dis que je parle de pouvoir alors que je ne suis même pas capable d'empêcher ma décrépitude physique. Tu ne peux donc pas comprendre que l'individu n'est qu'une cellule parmi les autres ? L'usure de la cellule fait la vigueur de l'organisme.

Tu meurs, toi, quand tu te coupes les ongles ?

Il s'écarte du lit et se remet à arpenter la pièce, une main dans sa poche.

— Nous sommes les prêtres du pouvoir. Notre Dieu c'est le pouvoir. Mais dans l'état où tu es, le pouvoir n'est qu'un mot pour toi. Il est temps que tu t'en fasses une idée. La première chose qu'il faut que tu réalises, c'est qu'il est collectif. L'individu n'accède au pouvoir que lorsqu'il cesse d'être un individu. Tu connais le slogan du parti : Liberté est Servitude. T'est-il venu à l'esprit qu'il était réversible ? La servitude, c'est la liberté. Seul, et donc libre, l'être humain est toujours vaincu. C'est fatal parce que l'être humain est voué à la mort, ce qui est la pire faillite. Mais s'il parvient à se soumettre complètement et sans réserve, s'il parvient à échapper à son identité, s'il parvient à se fondre dans le Parti, alors il devient tout-puissant, il est immortel. Le second point à assimiler, c'est que le pouvoir est le pouvoir sur les êtres humains. Sur le corps, mais surtout sur l'esprit. Le pouvoir sur la matière — la réalité extérieure, comme tu dirais — n'a pas d'importance. Notre contrôle sur la matière est déjà absolu.

Un instant, Winston ignore le cadran. Il tente un effort violent pour se mettre en position assise, et ne réussit qu'à se donner un tour de reins.

— Mais comment pourriez-vous contrôler la matière ? s'écrie-t-il. Vous ne maîtrisez même pas le climat, ou la loi de la gravité. Sans parler de la maladie, la douleur, la mort...

O'Brien le fait taire d'un geste de la main.

— Nous contrôlons la matière parce que nous contrôlons l'esprit. La réalité loge à l'intérieur du crâne. Tu l'apprendras par degrés, Winston. Rien ne nous est impossible. Nous rendre invisibles, léviter — rien. Je pourrais m'élever au-dessus du sol comme une bulle de savon si l'envie m'en prenait. Je n'en ai pas envie parce que le Parti n'en a pas envie. Il faut que tu te débarrasses de ces idées du XIX^e siècle sur les lois de la nature. Les lois de la nature, c'est nous qui les faisons.

— Jamais de la vie ! Vous n'êtes même pas maîtres de la planète. Et l'Eurasie et l'Estasie, donc ? Vous ne les avez pas encore conquises.

— Simple détail. Nous les conquerrons quand bon nous semblera. Et dans le cas contraire, qu'est-ce que ça changerait ? Nous pouvons les chasser de notre champ de conscience. L'Océanie, c'est le monde.

— Mais le monde lui-même n'est qu'un grain de poussière, et l'homme est minuscule, sans défense. Depuis combien de temps existe-t-il ? Pendant des millions d'années, la terre a été inhabitée.

— Bêtise. La terre n'est pas plus vieille que nous. Comment le serait-elle ? Rien n'existe hors de la conscience de l'homme.

— Mais les roches renferment quantité d'os d'animaux disparus, mammoths, mastodontes et sauriens gigantesques qui vivaient ici longtemps avant qu'on ait entendu parler de l'homme.

— Tu les as déjà vus, ces os, Winston ? Bien sûr que non. Ce sont les biologistes du XIX^e siècle qui les ont inventés. Avant l'homme, il n'y avait rien. Après l'homme, s'il était voué à disparaître, il n'y aurait rien. Hors de l'homme, il n'y a rien.

— Mais l'univers entier existe hors de nous. Regarde les étoiles ! Il y en a qui sont à un million d'années-lumière. Elles sont pour toujours hors de notre portée.

— Les étoiles, qu'est-ce que c'est ? dit O'Brien avec indifférence. Des parcelles de feu, à quelques kilomètres. Nous pourrions les atteindre si nous le décidions. Ou bien les éteindre. La terre est le centre de l'univers, le soleil et les étoiles tournent autour d'elle.

Nouveau mouvement convulsif de Winston. Cette fois, il ne dit rien. O'Brien continue comme s'il répondait à une objection :

— Dans certaines circonstances, bien sûr, ce n'est pas vrai. Quand nous naviguons sur les océans, quand nous voulons prévoir une éclipse, nous trouvons souvent commode de considérer que la terre tourne autour du soleil, et que les étoiles sont à des millions de millions de kilomètres. Et alors ? Tu crois que nous ne sommes pas assez malins pour concevoir un double système d'astronomie ? Les étoiles peuvent être proches ou lointaines selon les besoins du moment. Crois-tu que nos mathématiciens soient en peine ? As-tu oublié le doublepenser ?

Winston se ratatine sur le lit. Il a beau dire ce qu'il veut, la réponse lui revient en boomerang pour l'assommer. Et pourtant il sait qu'il est dans le vrai, il le sait. Ce postulat que rien n'existe hors de la conscience, il doit bien y avoir moyen de démontrer qu'il est faux. N'en a-t-on pas dénoncé l'erreur depuis longtemps ? L'erreur portait même un nom, qu'il a oublié. Un léger sourire joue sur les lèvres d'O'Brien qui le regarde d'en haut.

— Je te l'ai dit, Winston, la métaphysique n'est pas ton fort. Le mot qui t'échappe, c'est solipsisme. Mais tu te trompes. Il ne s'agit pas ici de solipsisme. Ou alors de solipsisme collectif, si tu veux. Sauf que c'est différent, c'est même le contraire. Tout ceci n'est qu'une digression, ajoute-t-il sur un autre ton. Le vrai pouvoir, le pouvoir pour lequel il nous faut lutter jour et nuit, ce n'est pas le pouvoir sur les choses mais sur les hommes.

Il marque un temps, et reprend son air d'instituteur qui interroge un élève prometteur :

— Comment un homme affirme-t-il son pouvoir sur un autre, Winston ?

Winston réfléchit.

— En le faisant souffrir.

— Exactement. En le faisant souffrir. L'obéissance ne suffit pas. S'il ne souffre pas, comment savoir qu'il obéit à ta volonté et non à la sienne ? Le pouvoir s'éprouve en infligeant douleur et humiliation. Le pouvoir se réalise en mettant en pièces la pensée de l'homme pour la recomposer ensuite à sa guise. Est-ce que tu entends, maintenant, quel monde nous sommes en train de créer ? C'est l'antithèse exacte des niaiseries utopiques et hédonistes rêvées par les anciens réformateurs. Un monde de peur, de trahison et de tourment où on a le choix entre piétiner et être piétiné, un monde qui sera de plus en plus impitoyable, et non de moins en moins, à mesure qu'il se raffinera, qui ira vers toujours plus de douleur. Les anciennes civilisations prétendaient être fondées sur l'amour, ou la justice. La nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde, il n'y aura plus d'émotions, sinon la peur, la rage, le triomphe et l'avalissement de soi. Tout le reste, nous le détruirons, sans exception aucune. Déjà, nous brisons les habitudes de pensée qui datent d'avant la Révolution. Nous avons rompu le lien entre parents et enfants, entre les hommes, entre l'homme et la femme. Plus personne n'ose faire confiance à une épouse, à un ami. Mais dans l'avenir, il n'y aura plus ni épouses ni amis. Les enfants seront retirés à leur mère sitôt nés, comme on retire ses œufs à la poule. L'instinct sexuel sera éradiqué. Procréer deviendra une formalité annuelle, comme de faire renouveler sa carte de rationnement. Nous allons abolir l'orgasme. Nos neurologues y travaillent. Il n'y aura plus de loyauté, sinon envers le Parti. Plus d'amour, sinon pour Big Brother. Il n'y aura plus de rire, sinon le rire de triomphe devant l'ennemi défait. Il n'y aura plus d'art, de littérature, de science. Lorsque nous serons tout-puissants, nous n'aurons plus besoin de la science. On ne fera plus la différence entre la beauté et la laideur. Il n'y aura plus de curiosité, plus de plaisir à vivre les âges de la vie car tous les plaisirs qui nous feraient concurrence seront éliminés. Mais toujours — ne l'oublie pas, Winston — demeurera l'ivresse du pouvoir qui ne fera que croître et gagner en subtilité. Toujours, à tout moment, demeurera le frisson de la victoire, la délectation de piétiner l'ennemi réduit à l'impuissance. Si tu veux une image du futur, figure-toi une botte qui écrase un visage humain — indéfiniment.

Il se tait, comme s'il attendait que Winston parle. Winston a tenté de se ratatiner dans le lit. Il ne peut rien dire. Il a l'impression que son cœur se fige. O'Brien poursuit :

— Car rappelle-toi que ça n'aura pas de fin. Le visage sera toujours là pour qu'on l'écrase. L'hérétique, l'ennemi de la société, sera toujours là pour qu'on l'abatte, pour qu'on l'humilie indéfiniment. Tout ce que tu as subi depuis que tu es entre nos mains va continuer — en pire. L'espionnage, les trahisons, les arrestations, les tortures, les exécutions, les disparitions n'auront pas de fin. Ce sera un monde de terreur tout autant que de

triomphe. Plus le Parti sera puissant, moins il sera tolérant ; plus faible l'opposition, plus rigide le despotisme. Goldstein et ses hérésies vivront sans fin. Chaque jour, à tout moment, ils seront défaits, discrédités, ridiculisés, entraînés dans la boue — et pourtant ils survivront à jamais. Ce scénario que j'ai déroulé avec toi sept ans durant sera rejoué indéfiniment, de génération en génération, chaque fois sous des formes plus subtiles. Toujours nous tiendrons l'hérétique à notre merci, hurlant de douleur, brisé, méprisable, et au bout du compte, en tout point repentant, sauvé de lui-même, il se traînera à nos pieds sans qu'il soit besoin de le lui demander. Tel est le monde que nous préparons, Winston. Un monde de victoire sur victoire, triomphe sur triomphe, qui fera jouer, jouer sans fin le nerf du pouvoir. Je vois que tu commences à réaliser à quoi il ressemblera. Mais, à terme, tu feras plus que le comprendre, tu vas l'accepter, l'accueillir, lui appartenir.

Winston s'est suffisamment ressaisi pour parler.

— Vous n'y arriverez pas ! dit-il d'une petite voix.

— Qu'entends-tu par là, Winston ?

— Vous ne pourrez pas créer le monde que tu viens de décrire. Ce n'est qu'une chimère. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— On ne peut pas fonder une civilisation sur la peur, la haine et la cruauté. Elle ne pourrait jamais durer.

— Ah non ?

— Elle n'aurait aucune vitalité, elle se désintégrerait. Elle se suiciderait.

— Sottise. Tu crois que la haine épuise plus que l'amour. Pourquoi en serait-il ainsi ? Et quand bien même, qu'est-ce que ça changerait ? Admettons même que nous choisissons de nous user plus vite. Admettons même que nous accélérions le tempo de la vie humaine de sorte que les hommes soient séniles à trente ans. Et alors ? Ne comprends-tu donc pas que la mort de l'individu ne veut rien dire ? Le Parti, lui, est immortel.

Comme d'habitude, la voix a réduit Winston à l'impuissance par sa force de frappe. En outre, il est terrorisé à l'idée que, s'il persiste à le contredire, O'Brien actionne le levier. Et pourtant, il ne peut se taire. Faiblement, sans arguments, sans rien pour étayer son point de vue sinon l'horreur viscérale que lui inspirent les propos d'O'Brien, il repart à l'attaque.

— Je ne sais pas. Je m'en fiche. Vous échouerez d'une manière ou d'une autre. Quelque chose viendra à bout de vous. La vie viendra à bout de vous.

— Nous contrôlons la vie, Winston. Tu te figures que quelque chose qui s'appelle la nature humaine sera outragé par ce que nous faisons et se retournera contre nous. Mais c'est nous qui la créons, la nature humaine. Les hommes sont malléables à l'infini. À moins que tu ne sois revenu à ta vieille idée que les prolétaires ou les esclaves se soulèveront et nous renverseront. Ôte-toi ça de la tête. Ils sont impuissants comme du bétail. L'humanité, c'est le Parti. Les autres sont en dehors — quantité négligeable.

— Peu m'importe. À la fin ils vous battront. Ils vous verront tels que vous êtes, et alors ils vous tailleront en pièces.

— Vois-tu quelque prémice de ce que tu annonces ? Ou même quelque raison que cela se produise ?

— Non. Je crois, je sais que vous échouerez. Il y a quelque chose dans l'univers, je ne sais quoi, un esprit, un principe, dont vous n'arriverez jamais à triompher.

— Tu crois en Dieu, Winston ?

— Non.

— Quel est-il, alors, ce principe qui devrait nous défaire ?

— Je ne sais pas. L'esprit de l'homme.

— Et tu te considères comme un homme ?

— Oui.

— Si tu es un homme, Winston, alors tu es le dernier. Ta race est éteinte. Les héritiers, c'est nous. Comprends-tu que tu es seul ? Tu es hors de l'histoire, tu es non-existant.

Tout à coup, il change de ton, et lance avec plus de dureté :

— Et tu te considères moralement supérieur à nous, avec nos mensonges et notre cruauté ?

— Oui, je me considère supérieur.

O'Brien ne dit mot. Deux autres voix parlent. Au bout d'un moment, Winston reconnaît l'une des deux comme la sienne. Il s'agit de l'enregistrement de la conversation qu'il a eue avec O'Brien le soir où il s'est engagé dans la Fraternité. Il s'entend donc faire serment de mentir, voler, tuer, fabriquer des faux, encourager la consommation de drogues et la prostitution, propager des maladies vénériennes et jeter du vitriol au visage d'un enfant. O'Brien a un petit geste d'impatience, comme pour dire CQFD. Il tourne un bouton, les voix se taisent.

— Lève-toi de ce lit, ordonne-t-il.

Les liens se sont détendus. Winston descend, d'un pied mal assuré.

— Toi le dernier homme, reprend O'Brien, toi le gardien de l'esprit humain, tu vas te voir tel que tu es. Déshabille-toi.

Winston dénoue le bout de cordon qui retient sa combinaison dont la fermeture a été arrachée il y a longtemps. Il ne se rappelle pas si, depuis son arrestation, il lui est déjà arrivé de retirer tous ses vêtements. Sous la combinaison, son corps est emmaillotté dans des haillons jaunâtres infects, qu'on peinerait à identifier comme des vestiges de sous-vêtements. En les laissant tomber sur le sol, il aperçoit une glace à trois faces au fond de la pièce. Il s'en approche, puis s'arrête net. Cette vision lui a arraché un cri.

— Allez, dit O'Brien, va te mettre entre les faces du miroir, tu te verras aussi de profil.

Il s'est arrêté parce qu'il a pris peur. Un squelette voûté et grisâtre venait à sa rencontre. Sa physionomie est effroyable en elle-même, et pas seulement parce qu'il se reconnaît. Il s'approche du miroir. La créature semble projeter la tête en avant parce qu'elle avance courbée. C'est une tête de repris de justice, front bosselé, crâne déplumé, nez crochu, pommettes tavelées au-dessus desquelles les yeux ont une expression farouche, aux aguets. Les joues sont couturées, les lèvres rentrées. Assurément c'est son visage mais il lui semble avoir changé davantage au-dehors qu'au dedans. Les émotions qui s'expriment ne sont pas celles qu'il a vécues. Il est devenu un peu chauve. Au début, il a cru qu'il grisonnait mais c'est seulement son cuir chevelu qui est gris. Mis à part ses mains et le cercle de son visage, son corps est tout gris sous une couche de crasse qui paraît incrustée depuis des lustres. Ici et là, sous la saleté, il a des cicatrices encore rouges et, au niveau de sa cheville, l'ulcère variqueux fait une bosse enflammée où la peau se desquame. Mais le plus effarant, c'est sa maigreur. Sa cage thoracique n'est pas plus large que celle d'un squelette, ses jambes ont tant fondu que le genou est plus gros que la cuisse. Il comprend pourquoi O'Brien lui a dit de se regarder de profil. Sa colonne vertébrale présente une voussure spectaculaire. Ses maigres épaules se projettent en avant de sorte que la poitrine paraît creuse, le cou décharné ploie sous le poids du crâne. À l'estime, il jugerait que c'est le corps d'un homme de soixante ans, miné par une maladie pernicieuse.

— Il t'est arrivé de penser que mon visage, le visage d'un membre du Parti Intérieur, est vieux et usé. Que dis-tu du tien ?

O'Brien attrape Winston par l'épaule et le fait pivoter face à lui.

— Regarde dans quel état tu es ! Regarde cette crasse immonde qui couvre tout ton corps. Regarde la saleté entre tes orteils. Regarde cette infecte plaie purulente sur ta jambe. Tu pues comme un bouc, tu le sais ? Tu as sans doute cessé de t'en rendre compte. Regarde comme tu es maigre. Tu vois ? Je fais le tour de ton biceps entre le pouce et l'index. Je pourrais te briser la nuque comme on casse une baguette. Tu sais que tu as perdu vingt-cinq kilos depuis que nous t'avons pris en main ? Même tes cheveux tombent par poignées. Regarde !

Il tire dessus et en arrache une touffe entière.

— Ouvre la bouche. Neuf, dix, il te reste onze dents. Tu en avais combien quand tu es arrivé ? Et les rares qu'il te reste tombent toutes seules. Tiens, regarde !

Il saisit une des dents de devant entre son pouce et son index puissants. Winston ressent un élancement douloureux dans la mâchoire. O'Brien vient de lui arracher une incisive branlante. Il la jette à travers la cellule.

— Tu es en train de pourrir sur pied, tu pars en morceaux. Qu'est-ce que tu es ? Un sac d'ordures. Maintenant, retourne-toi et regarde-toi dans la glace. Tu la vois, cette chose qui te fait face ? C'est le dernier homme. Si tu es humain, telle est l'humanité. Allez, rhabille-toi.

Winston entreprend de se rhabiller avec des gestes lents et raides. Jusqu'à présent, sa maigreur et sa faiblesse lui étaient passées inaperçues. Une seule pensée l'agite : il doit être ici depuis plus longtemps qu'il ne croyait. Puis tout à coup, en fixant les pauvres hardes qui l'enveloppent, il est gagné par un sentiment de pitié pour son corps en ruine. Avant de comprendre ce qui lui arrive, il s'effondre sur un petit tabouret à côté du lit et éclate en sanglots. Il a conscience de sa laideur, de sa disgrâce, conscience d'être un sac d'os en haillons crasseux qui pleure sous l'éclairage cru, mais c'est plus fort que lui. O'Brien lui pose la main sur l'épaule, presque gentiment.

— Ça ne va pas durer toujours. Tu peux t'en sortir quand tu voudras. Tout dépend de toi.

— C'est ta faute. C'est toi qui m'as réduit à cet état.

— Non, Winston, c'est toi-même. C'est ce que tu as accepté en te dressant contre le Parti. Tout était en germe dans cet acte initial. Il n'est rien arrivé que tu n'aies pu prévoir.

Il marque un temps puis poursuit :

— Nous t'avons frappé, Winston. Nous t'avons brisé. Tu as vu dans quel état se trouve ton corps. Ton esprit ne vaut pas mieux. Je doute qu'il te reste beaucoup de fierté. Tu as reçu des coups de pied, des coups de fouet, des insultes, tu as hurlé de douleur, tu t'es roulé par terre dans ton sang et ton vomi. Tu as pleurniché, imploré pitié, tu as trahi tout le monde. Y a-t-il une seule indignité que tu n'aies subie ?

Winston a cessé de pleurer quoique des larmes lui perlent encore aux paupières. Il lève les yeux vers O'Brien.

— Je n'ai pas trahi Julia.

O'Brien le considère, pensif.

— Non, non, c'est tout à fait exact. Tu n'as pas trahi Julia.

La révérence particulière qu'il éprouve à l'égard d'O'Brien et dont rien ne semble venir à bout lui inonde le cœur une fois de plus. Qu'il est intelligent, qu'il est donc intelligent ! Il ne manque jamais de comprendre ce qui lui est dit. N'importe qui d'autre aurait promptement répondu qu'il a bel et bien trahi Julia. Que ne lui a-t-on pas extorqué sous la torture, en effet ! Il leur a dit tout ce qu'il savait d'elle, ses habitudes, son caractère, sa vie passée. Il a avoué le détail le plus futile de leurs rendez-vous, tout ce qu'il lui avait dit, tout ce qu'elle lui avait dit, leurs petits luxes obtenus au marché noir, leur liaison adultère, leurs minables complots contre le Parti — enfin, tout. Et pourtant, au sens où il l'entend, il ne l'a pas trahie. Il n'a pas cessé de l'aimer ; ses sentiments envers elle n'ont pas changé. O'Brien a compris ce qu'il voulait dire sans qu'il ait besoin de le lui expliquer.

— Dis-moi, demande-t-il, quand vont-ils m'abattre ?

— Dans longtemps, peut-être. Tu es un cas difficile. Mais ne perds pas espoir. Tôt ou tard, tout le monde guérit. À la fin, nous t'abattrons.

Il va beaucoup mieux. Il reprend du poids et des forces tous les jours, si l'on peut ici parler de jours.

La lumière blanche et le bourdonnement sont constants mais la cellule est un peu plus confortable que les précédentes : il y a un oreiller et un matelas sur la planche qui sert de lit, un tabouret pour s'asseoir. Ils lui ont fait prendre un bain et l'ont autorisé à se laver assez fréquemment dans une bassine en fer-blanc. Ils lui ont même fourni de l'eau chaude à cet effet. Ils lui ont donné des sous-vêtements neufs et une combinaison propre. Ils ont pansé son ulcère variqueux avec une pommade apaisante. Ils lui ont arraché ses dernières dents et lui ont octroyé un dentier tout neuf.

Des semaines ou des mois se sont écoulés, sans doute. Il lui serait maintenant possible d'enregistrer le passage du temps s'il en éprouvait la moindre envie, car on lui apporte à manger à intervalles réguliers, semble-t-il. Il reçoit en effet trois repas par vingt-quatre heures, selon son estimation ; il lui arrive de se demander vaguement s'il les reçoit le jour ou la nuit. Il s'étonne d'être aussi bien nourri, viande au menu un repas sur trois. Une fois, il y a même eu un paquet de cigarettes. Il n'avait pas d'allumettes, mais le garde qui lui apporte à manger sans un mot lui a donné du feu. La première fois qu'il a tenté de fumer, il a eu la nausée mais il a persévéré, et fait durer le paquet, ne fumant qu'une demi-cigarette après chaque repas.

Ils lui ont donné une ardoise avec un bout de crayon attaché dans le coin. Au début, il ne s'en est pas servi. Même éveillé, il baignait dans un état de torpeur. Souvent il restait allongé sans bouger d'un repas à l'autre, tantôt endormi, tantôt plongé dans des rêveries floues sans se donner le mal d'ouvrir les yeux. Il s'est depuis longtemps accoutumé à dormir avec une lumière crue dans la figure. Ça ne change pas grand-chose, sinon qu'on fait des rêves plus cohérents. Il rêve beaucoup durant cette période et ce sont toujours des rêves heureux. Il se trouve dans la Contrée dorée, ou assis parmi des ruines colossales et glorieuses, baignées de lumière, avec sa mère, avec Julia, avec O'Brien, sans rien faire d'autre que prendre le soleil et causer paisiblement. Les rares pensées qui lui viennent à l'état de veille tournent toujours autour de ses rêves. Il ne semble plus capable du moindre effort intellectuel maintenant que le stimulus de la douleur lui a été retiré. Il ne s'ennuie pas, il n'a aucun désir de converser ni de se distraire. Être seul sans avoir à appréhender les coups ni les interrogatoires, manger à sa faim, se tenir propre, le satisfait pleinement.

Petit à petit, il passe moins de temps à dormir mais il n'éprouve toujours pas le besoin de sortir de son lit. Son seul plaisir est de rester tranquille en sentant son corps reprendre des forces. Il se palpe ici ou là, pour s'assurer qu'il ne se leurre pas, que ses muscles s'arrondissent, que sa peau se tend. Enfin, il apparaît sans conteste qu'il reprend du poids, ses cuisses sont nettement plus grosses que ses genoux. Alors, sans conviction tout d'abord, il se met à faire de l'exercice régulièrement. Bientôt, il est capable de marcher trois kilomètres, calculés en pas dans sa cellule, et ses épaules voûtées se redressent. Il tente des exercices plus élaborés, et note avec stupeur et humiliation tout ce qu'il ne peut pas faire. Il ne peut pas marcher vite, il ne peut pas tenir son tabouret à bout de bras, il ne peut pas rester sur un pied sans tomber. Accroupi sur ses talons, il découvre que se lever lui cause des élancements atroces dans la cuisse et le mollet. Il se met à plat ventre et tente de se soulever à la force des bras, peine perdue, il ne décolle pas d'un centimètre. Mais au bout de quelques jours — et de quelques repas — ce tour de force lui-même est à sa portée. Vient un temps où il le réalise six fois de suite. À vrai dire, il devient fier de son corps et se met à nourrir la conviction intermittente qu'il est aussi en train de retrouver figure humaine. C'est seulement lorsqu'il passe machinalement la main sur son front dégarni que lui revient en mémoire le visage couturé et détruit qui lui a renvoyé son regard dans la glace.

Son esprit se fait plus actif. Il reste assis sur la planche du lit, adossé au mur, l'ardoise sur ses genoux, et se met en devoir de se rééduquer.

Il a capitulé, c'est entendu. En réalité, il le voit aujourd'hui, il était prêt à capituler longtemps avant de l'avoir décidé. Dès l'instant où il est entré au Ministère de l'Amour — et oui, pendant ces minutes où Julia et lui se trouvaient réduits à l'impuissance et où la voix d'acier du télécran leur donnait ses consignes — il a saisi la vanité, la légèreté de sa tentative pour se dresser contre le pouvoir du Parti. Il sait maintenant que la Mentopolice l'observait depuis sept ans tel le scarabée sous la loupe. Il n'a pas pu faire un geste ni dire un mot qui leur ait échappé, ni entretenir une réflexion qu'ils n'aient pu déduire. Jusqu'au grain de poussière blanche, qu'ils ont replacé sur la couverture de son journal. Ils lui ont passé des enregistrements, montré des photographies, certaines de Julia et lui. Oui, même ça... Il ne peut plus lutter contre le Parti. D'ailleurs, le Parti est dans le vrai. Il le faut bien : comment le cerveau collectif immortel pourrait-il se tromper ? Au nom de quels critères extérieurs évaluer ses jugements ? La santé mentale est bien une affaire de statistiques. Il suffit d'apprendre à penser de la même façon qu'eux. Seulement... !

Le crayon épais est malcommode à manier. Il se met à écrire les idées qui lui viennent. Il écrit d'abord en grosses majuscules maladroitement :

LIBERTÉ EST SERVITUDE

Puis, presque du même mouvement, il écrit au-dessous :

DEUX ET DEUX FONT CINQ

Mais là, il se produit un blocage. Son esprit, comme s'il reculait devant un obstacle, semble incapable de concentration. Il sait qu'il sait ce qui vient ensuite, mais sur le moment, impossible de s'en souvenir. Quand il s'en souvient, c'est seulement par le raisonnement conscient, et non spontanément. Il écrit :

DIEU EST POUVOIR

Il accepte tout. Le passé est modifiable. Le passé n'a jamais été modifié. L'Océanie est en guerre contre l'Estasie. L'Océanie a toujours été en guerre contre l'Estasie. Jones, Aaronson et Rutherford étaient coupables des crimes dont on les accusait. Il n'a jamais vu la photographie qui les disculpait. Elle n'a jamais existé, il l'a inventée. Il se rappelle s'être rappelé le contraire, mais il s'agissait de faux souvenirs, issus de ses illusions. Comme c'est facile, tout ça ! Il suffit de capituler, et le reste suit. Comme si, après s'être épuisé à nager à contre-courant, on décidait tout à coup d'aller dans le sens du flot. Rien ne change, ce n'est qu'une question d'attitude, ce qui est écrit se produira de toute façon. Il ne sait plus trop pourquoi il s'est révolté. Tout est facile, à ceci près...

Tout peut être vrai. Les prétendues lois de la nature sont des sottises. La loi de la gravité est une sottise. « Si je voulais, a dit O'Brien, je pourrais flotter au-dessus du sol comme une bulle de savon. » Winston raisonne comme suit : « S'il croit qu'il flotte, et si moi je crois que je le vois flotter, alors le phénomène se produit. » Tout à coup, telle une épave encombrante qui referait surface, une idée lui vient à l'esprit : « Ça n'existe pas, c'est un pur produit de l'imagination, c'est une hallucination. » Il la refoule aussitôt dans les profondeurs. L'erreur est flagrante. Elle présuppose que quelque part, hors de soi, il y aurait un « vrai » monde où se produiraient de « vrais » phénomènes. Mais comment serait-ce possible ? Que savons-nous de quoi que ce soit sinon par la pensée ? Tout se passe dans la tête. Et tout ce qui se passe dans la tête se passe effectivement.

Il n'a pas de mal à rejeter cette erreur, il ne risque pas d'y succomber. Il réalise néanmoins qu'elle n'aurait jamais dû lui venir à l'esprit. Le cerveau devrait se ménager un angle mort chaque fois qu'une pensée dangereuse se présente. Le processus devrait être automatique, instinctif. Haltocrime, comme on dit en néoparler.

Il s'astreint à s'exercer au haltocrime. Il se représente des propositions — la terre est plate, dit le Parti, la glace est plus lourde que l'eau, dit le Parti — et il s'entraîne à ne pas voir ni comprendre les arguments contre. Ce n'est pas facile. Il faut des facultés considérables de raisonnement et d'improvisation. Ainsi, les problèmes arithmétiques soulevés par l'énoncé « deux et deux font cinq » dépassent son entendement. Il faut aussi une forme d'athlétisme mental pour sauter d'une logique subtile à une ignorance parfaite des erreurs de logique les plus grossières. La bêtise est aussi nécessaire que l'intelligence, et tout aussi difficile d'accès.

Pendant ce temps-là, une part de lui se demande quand ils vont l'abattre. « Tout dépend de toi », a dit O'Brien, mais il sait qu'il ne peut rapprocher l'échéance par un acte délibéré. Ce pourrait être dans dix minutes comme ce pourrait être dans dix ans. Ils vont peut-être le maintenir à l'isolement pendant des années, l'envoyer dans un camp de travail, le libérer pendant un temps comme il arrive parfois. Il est parfaitement possible qu'avant son exécution il doive repasser par toutes les étapes du cérémonial de l'arrestation et des interrogatoires. La seule certitude, c'est que la mort ne vient jamais quand on l'attend. La tradition — qui relève du non-dit — veut qu'ils tirent dans le dos, toujours dans la nuque, sans préavis, au moment où on longe un couloir de cellule en cellule.

Un jour — mais ce n'est pas l'expression juste, ce pourrait tout aussi bien être arrivé une nuit —, une fois, donc, il s'est laissé aller à une rêverie étrange et bienheureuse. Il marchait dans un couloir, attendant la balle. Il savait qu'elle allait arriver incessamment. Tout était en place, lissé, réconcilié. Finis les doutes, finies les discussions, la souffrance, la peur. Son corps était sain et puissant. Il marchait sans effort, dans la joie du mouvement et avec la sensation d'avancer au soleil. Il ne longeait plus les étroits corridors blancs du Ministère de l'Amour, il se trouvait dans un vaste passage, large d'un kilomètre, celui où il avait cru marcher quand il était sous l'emprise de la drogue. Il était dans la Contrée dorée, il suivait le sentier à travers le pré tondu par les lapins. Il sentait l'herbe courte et élastique sous ses pas et la douceur du soleil sur son visage. En lisière du champ, les ormes frémuaient à peine, et quelque part, plus loin, coulait le ruisseau où les chevesnes nagent dans les trous d'eau sous les saules.

Tout à coup, il sursaute d'horreur. La sueur lui inonde l'échine. Il vient de s'entendre crier :

— Julia, mon amour ! Julia ! Julia ! Julia ! Julia !

Un instant, l'illusion de sa présence l'a submergé. Elle n'était pas seulement avec lui mais en lui, comme si elle s'était glissée dans sa peau. En cet instant, il l'a aimée bien plus fort que du temps où ils étaient ensemble et libres. Et puis, il a eu comme la certitude qu'elle était vivante, et qu'elle avait besoin de son aide.

Il se recouche et tente de se calmer. Qu'a-t-il fait ? Combien d'années vient-il d'ajouter à sa servitude par cet instant de faiblesse ?

Dans une minute, il va entendre un bruit de bottes dans le couloir. Ils ne pourront pas laisser un tel éclat impuni. Ils sauront, s'ils ne le savent déjà, qu'il a rompu l'accord passé avec eux. Il obéit au Parti, mais il le hait toujours. Autrefois, il dissimulait son esprit hérétique sous le masque de la conformité. Voilà qu'il vient de régresser : son intelligence a capitulé, mais il espérait conserver inviolé le fond de son cœur. Il sait qu'il a tort, mais il préfère avoir tort. Ils le comprendront, O'Brien le comprendra. Ce cri inconsidéré résonne comme un aveu.

Il va falloir tout recommencer. Ça prendra peut-être des années. Il se passe une main sur le visage, pour tenter de se familiariser avec sa nouvelle physionomie. Les joues profondément ridées, les pommettes saillantes, le nez aplati. En outre, depuis la fois où il s'est vu dans le miroir, on lui a fourni un dentier. Il n'est pas facile de conserver un visage indéchiffrable quand on ne sait pas au juste à quoi il ressemble. D'ailleurs, le contrôle des traits ne suffit pas. Pour la première fois il se doute que, quand on veut garder un secret, il faut aussi se le cacher à soi-même. Il faut savoir qu'il est là, mais tant qu'on n'en a pas besoin, il ne faut jamais le laisser émerger à la conscience sous quelque forme identifiable que ce soit. Désormais, il ne lui suffira plus de penser juste, il faudra aussi sentir juste, rêver juste, tout en gardant sa haine enfermée en lui comme une boule qui ferait partie de lui sans être liée au reste de sa personne, une sorte de kyste.

Un jour, ils vont décider de l'abattre. On ne sait jamais quand, mais il doit tout de même être possible de le deviner une dizaine de secondes à l'avance. Ils arrivent toujours par-derrière, quand on marche dans un couloir. Dix secondes devraient suffire. Juste le temps que le monde qu'il porte en lui opère son revirement. Et puis soudain, sans souffler mot, sans ralentir le pas, sans qu'un trait de son visage ne bouge, le masque tombera et les batteries de sa haine feront bang ! La haine se répandra en lui comme une immense flamme rugissante. Et presque au même instant, la balle aussi fera bang !, trop tard, ou trop tôt. Ils lui auront explosé la cervelle avant d'avoir pu la reconquérir. La pensée hérétique demeurera impunie, impénitente, hors de leur portée à jamais. Ils auront ouvert un gouffre dans leur propre perfection. Mourir en les haïssant, la voilà, la liberté.

Il ferme les yeux. C'est plus difficile que d'accepter une discipline intellectuelle. Il s'agit de se dégrader soi-même, de se mutiler. Il va falloir qu'il plonge au cœur de la fange la plus immonde. Qu'est-ce qui est le plus affreux, le plus répugnant de tout ? Il pense à Big Brother. L'énorme face — parce qu'on la voit sans cesse sur les affiches il se figure qu'elle mesure un mètre de large —, avec sa grosse moustache noire et ses yeux qui te suivent partout, semble lui entrer dans la tête en douceur, de son propre mouvement. Quels sont ses vrais sentiments envers Big Brother ?

Un bruit de bottes se fait entendre dans le couloir. La porte en acier s'ouvre avec un bruit métallique. O'Brien entre dans la cellule. Derrière lui, l'officier au visage de cire et les gardes en uniforme noir.

— Lève-toi, lui enjoint O'Brien. Viens ici.

Winston se place devant lui. O'Brien le prend par les épaules de ses mains puissantes et le regarde de près.

— Tu as songé à me tromper. C'est stupide. Tiens-toi droit. Regarde-moi en face.

Il marque un temps puis poursuit sur un ton plus aimable :

— Tu fais des progrès. Intellectuellement, il n'y a plus grand-chose à redire. C'est sur le plan affectif que tu stagnes. Dis-moi, Winston — et surtout ne mens pas, tu sais que je suis toujours en mesure de détecter les mensonges —, dis-moi quels sont tes vrais sentiments à l'égard de Big

Brother.

— Je le hais.

— Tu le hais. Bien. Alors il est temps que tu t'engages dans la dernière étape. Tu dois aimer Big Brother. Il ne suffit pas de lui obéir : tu dois l'aimer.

Il lâche Winston et le pousse sans brutalité vers les gardes.

— Salle 101, indique-t-il.

À chaque stade de son incarcération, Winston a su, ou cru savoir, où il se trouvait dans cet édifice sans fenêtres. Peut-être ressentait-il des différences de pression. Les cellules où les gardes l'ont battu se situaient en sous-sol. La salle où O'Brien l'a interrogé, en hauteur, sous les toits ou presque. Ici, il est à des mètres de profondeur, tout au fond.

La cellule est plus grande que la plupart de celles qu'il a connues, mais il ne fait guère attention à ce qui l'entoure. Ce qu'il repère, ce sont deux petites tables placées devant lui, chacune couverte d'un tapis de feutre vert, l'une à un mètre de lui, l'autre plus loin, près de la porte. Il est assis sur une chaise, attaché si serré qu'il ne peut bouger aucune partie de son corps, pas même la tête. Une sorte de tampon lui enserre la nuque et le contraint à regarder droit devant lui.

Pendant un moment, il est seul, puis la porte s'ouvre et O'Brien entre.

— Une fois, tu m'as demandé ce qu'il y a dans la salle 101. Je t'ai répondu que tu le savais déjà. Tout le monde le sait. Ce qu'il y a dans la salle 101, c'est ta pire terreur.

La porte s'ouvre de nouveau. Un garde entre avec un objet grillagé, boîte ou panier. Il le pose sur la table du fond. O'Brien lui faisant écran, Winston ne peut pas voir ce qu'il y a dedans.

— La pire terreur, poursuit O'Brien, varie d'un individu à l'autre. Pour les uns c'est d'être enterré vivant, pour d'autres brûlé vif, pour certains c'est la noyade, le pal et cinquante autres morts possibles. Il y a des cas où il s'agit de quelque chose d'assez banal, qui n'est même pas mortel.

Il s'est légèrement déplacé sur le côté, de sorte que Winston voit un peu mieux ce qu'il y a sur la table. C'est une cage plus ou moins rectangulaire, avec une poignée en haut, pour la transporter. Sur le devant on a fixé quelque chose qui ressemble à un masque d'escrimeur, face concave à l'extérieur. Bien que cette cage se trouve à trois ou quatre mètres de lui, il voit qu'elle est divisée en deux compartiments, avec des créatures dedans. Ces créatures sont des rats.

— Toi, dit O'Brien, ta pire terreur, ce sont les rats.

Un frémissement prémonitoire s'était emparé de Winston à la vue de la cage, sans qu'il ait su au juste de quoi il avait peur. Mais à présent, l'usage du masque fixé dessus s'impose à lui et il sent ses boyaux se liquéfier.

— Tu peux pas faire ça ! s'écrie-t-il d'une voix étranglée et aiguë. Tu peux pas, tu peux pas ! C'est impossible !

— Tu te souviens du moment de panique qui survenait dans tes rêves ? Tu butais contre un mur de ténèbres, et tu entendais un rugissement. Il y avait quelque chose de terrible, de l'autre côté du mur. Tu savais que tu savais ce que c'était, mais tu n'osais pas le mettre au jour. C'étaient ces rats qui se trouvaient de l'autre côté.

— O'Brien, dit Winston avec un effort pour maîtriser sa voix, tu sais que ce n'est pas nécessaire. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

O'Brien ne répond pas directement. Quand il reprend la parole, c'est sur ce ton de maître d'école qu'il affecte parfois. Il regarde loin devant lui d'un air réfléchi, comme s'il s'adressait à un public dans le dos de Winston.

— En elle-même, la douleur ne suffit pas toujours. Il est des occasions où la volonté humaine va résister à la douleur, y compris jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais pour chacun, en revanche, il existe quelque chose d'insoutenable, quelque chose qui ne peut pas se regarder en face. Ce n'est pas une question de courage ou de lâcheté. Quand on tombe dans le vide, il n'est pas lâche de se rattraper à une corde. Quand on remonte des profondeurs de la mer, il n'est pas lâche de remplir ses poumons d'air. Ce n'est qu'un instinct qu'il est impossible d'ignorer. Il en va de même des rats. Pour toi, ils représentent l'insoutenable. C'est une forme de pression que tu ne peux pas supporter, quand bien même tu le voudrais. Tu vas faire ce qu'on attend de toi.

— Mais quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Comment veux-tu que je le fasse si je ne sais pas ce que c'est ?

O'Brien prend la cage et la pose sur la table proche. Il l'installe avec soin sur le tapis vert. Winston entend son sang lui chanter aux oreilles. Il a le sentiment de se trouver dans une absolue solitude. Il est au milieu d'une vaste plaine vide, d'un désert plat inondé de soleil, où tous les bruits lui parviennent d'horizons lointains. Pourtant, la cage n'est pas à deux mètres de lui. Les rats sont énormes. Ils sont à l'âge où leur museau s'aplatit en leur donnant une expression féroce, et où leur pelage prend une teinte brune plutôt que grise.

— Le rat est un rongeur, dit O'Brien en continuant de s'adresser à un public invisible, mais un rongeur carnivore. Tu es au courant. Tu auras entendu parler de ce qui se passe dans les quartiers pauvres de cette ville. Il y a des rues où une femme n'ose pas laisser son bébé seul à la maison ne serait-ce que cinq minutes car il est clair que les rats vont l'attaquer et n'en laisser que les os en un rien de temps. Ils attaquent aussi les malades et les mourants. Ils font preuve d'une intelligence prodigieuse pour repérer les humains sans défense.

Un concert de couinements s'élève de la cage, Winston a l'impression qu'ils viennent de très loin. Les rats se battent. Ils font mine de se sauter à la gorge à travers la cloison. Winston entend aussi un gémissement de désespoir. Ce gémissement lui paraît extérieur à lui.

O'Brien s'empare de la cage et actionne quelque chose. On entend un bref déclic. Winston tente un effort désespéré pour s'arracher à la chaise, vain effort puisque toutes les parties de son corps et jusqu'à sa tête sont immobilisées. O'Brien rapproche la cage, qui n'est plus qu'à un mètre du visage de Winston.

— J'ai actionné la première manette. Tu comprends comment cette cage est conçue. Le masque va s'adapter sur ton crâne, sans laisser d'issue. Quand j'actionnerai cette autre manette, la porte de la cage coulissera, et les bêtes affamées jailliront comme des boulets de canon. Tu as déjà vu un rat faire un bond ? Ils vont te sauter à la figure et ronger ta chair. Parfois ils commencent par attaquer les yeux, parfois ils fouissent dans les joues pour dévorer la langue.

La cage se rapproche, elle est sur lui. Winston entend une cascade de cris aigus qui lui semblent poussés au-dessus de sa tête. Mais il lutte farouchement contre son affolement. Réfléchir, réfléchir, même s'il ne reste qu'une fraction de seconde, réfléchir est son seul espoir. Tout à coup, l'odeur de moisi des bêtes lui agresse les narines, infecte. Ses boyaux se convulsent violemment et il croit perdre connaissance. Pendant un instant il est fou, il n'est plus qu'un animal qui hurle. Pourtant il sort du noir en s'accrochant à une idée. Il y a une façon et une seule de sauver sa peau. Il faut qu'il interpose un autre être humain, le corps d'un autre, entre lui et les rats.

Le cercle du masque est assez grand pour lui boucher la vue de tout autre objet. La porte grillagée n'est plus qu'à une coudée de son visage. Les rats ont compris ce qui les attend. L'un des deux fait des bonds sur place, l'autre, vieux briscard pelé des égouts, se dresse, pattes roses accrochées aux barreaux, et renifle d'un air féroce. Winston voit ses moustaches et ses dents jaunes. De nouveau, la panique la plus noire s'empare de lui. Il est aveugle, sans défense, incapable de penser.

— C'était un châtiment courant dans la Chine impériale, commente O'Brien, plus didactique que jamais.

Le masque se referme sur lui, le grillage frotte contre sa joue. Et puis... non, ce n'est pas du soulagement, ce n'est qu'un espoir, une lueur d'espoir en tout cas. Trop tard peut-être. Mais il vient de comprendre que dans le monde entier il n'y a qu'une personne, et une seule, sur laquelle transférer ce châtiment, un seul corps qu'il puisse interposer entre lui et les rats. Et il se met à brailler frénétiquement :

— Faites ça à Julia ! Faites-le à Julia ! Pas à moi ! À Julia ! Faites-lui ce que vous voulez, je m'en fous. Défigurez-la, déchiquetez-la jusqu'à l'os. Mais me faites pas ça, pas à moi ! Faites-le à Julia !

Il tombe à la renverse au fond de gouffres infinis, pour échapper aux rats. Il est toujours attaché à sa chaise, mais il a traversé le plancher, les murs de l'édifice, la terre, les océans, l'atmosphère, l'espace, les abîmes entre les étoiles — loin, loin, loin, toujours plus loin des rats. Il est à des années-lumière, mais O'Brien reste à ses côtés. Il sent toujours le grillage froid contre sa joue. Alors, dans les ténèbres qui l'enveloppent, il entend un autre déclic, et il comprend qu'on n'a pas ouvert la porte de la cage, on l'a fermée.

Le Café du Châtaigner est presque désert. Un rayon de soleil oblique qui passe par une fenêtre vient se poser sur les tables poussiéreuses. 15:00, l'heure solitaire. Une musique ténue suinte des télécrans.

Winston est assis dans son coin habituel, il contemple son verre vide. De temps en temps, il lève les yeux vers un énorme visage qui le reluque, sur le mur d'en face. BIG BROTHER TE REGARDE, dit la légende. Sans qu'il l'ait appelé, un serveur arrive et remplit son verre de gin de la Victoire, où il fait gicler quelques gouttes d'une autre bouteille munie d'un bec verseur. C'est de la saccharine parfumée au clou de girofle, spécialité de la maison.

Il écoute le télécran. Pour l'instant, il ne diffuse que de la musique, mais il est susceptible à tout moment de proposer un bulletin spécial du Ministère de la Paix. Les nouvelles du front africain sont préoccupantes à l'extrême. Il s'en inquiète périodiquement depuis le matin. Une armée eurasiennne (l'Océanie est en guerre contre l'Eurasie ; l'Océanie a toujours été en guerre contre l'Eurasie) progresse vers le sud à une allure effarante. Le bulletin de midi n'a pas précisé dans quelle zone au juste, mais il est probable que l'embouchure du Congo soit déjà un champ de bataille. Brazzaville et Léopoldville sont en péril. Il n'est pas besoin de regarder la carte pour en tirer les conséquences. On ne risque plus seulement de perdre l'Afrique centrale ; pour la première fois de toute la guerre, c'est le territoire de l'Océanie qui est menacé.

Une émotion violente, non pas exactement de la peur, mais une sorte d'excitation générique, flambe en lui pour s'éteindre ensuite. Il cesse de penser à la guerre. Ces temps-ci, il n'arrive plus à se concentrer sur le moindre sujet plus de quelques minutes d'affilée. Il prend son verre et le descend cul sec. Comme toujours, un frisson le traverse, avec un haut-le-cœur. Cette gnôle est infâme. Le relent pharmaceutique du clou de girofle et de la saccharine ne parvient pas à masquer l'odeur de pétrole. Et le pire, c'est que cette odeur de gin, qui lui colle à la peau nuit et jour, est inextricablement liée dans son esprit à celle de ces...

Il ne les nomme jamais, même en pensée, et, dans la mesure du possible, il ne les visualise jamais non plus. Il n'en a qu'une semi-conscience, ils évoluent à proximité de son visage, leur odeur envahit ses narines. Le gin monte en lui, un rot passe entre ses lèvres violettes. Il a engraisé depuis qu'ils l'ont libéré, et il a retrouvé des couleurs — c'est le moins qu'on puisse dire. Ses traits ont épaissi ; la peau de son nez et de ses joues est d'un rouge cru, même son crâne dégarni est d'un rose de mauvais aloi. Toujours sans qu'il demande quoi que ce soit, un serveur lui apporte l'échiquier et le dernier numéro du *Times*, à la page du problème d'échecs. Puis, voyant que son verre est vide, il revient avec la bouteille de gin et le lui remplit. Plus besoin de commander. On connaît ses habitudes. L'échiquier est toujours là à l'attendre, la table d'angle lui est réservée. Même lorsque le café est bondé, il l'a pour lui tout seul, car personne ne tient à s'asseoir trop près de lui. Il ne prend plus la peine de compter ses verres. À intervalles irréguliers, on lui apporte un bout de papier sale censé être l'addition, mais il a l'impression qu'on ne lui compte jamais tout ce qu'il doit. Quand bien même ce serait l'inverse, peu importerait d'ailleurs, car il a de l'argent, à présent. Il a un emploi — une sinécure — bien mieux payé que le précédent.

La musique du télécran se tait et une voix lui succède. Winston a levé la tête, il écoute. Il ne s'agit pas d'un bulletin du front, cependant, mais seulement d'un communiqué du Ministère de l'Abondance. Le trimestre dernier, le dixième plan triennal pour les lacets de chaussures a dépassé ses objectifs de quatre-vingt-dix-huit pour cent.

Il considère le problème du jour, et dispose les pièces. L'issue est délicate, et met en jeu deux cavaliers. « Les blancs ouvrent et font mat en deux coups. » Winston lève les yeux vers le portrait de Big Brother. Les blancs gagnent toujours, songe-t-il avec un mysticisme nébuleux. Toujours, sans exception, c'est prévu. Depuis que le monde est monde, jamais les noirs n'ont remporté une partie d'échecs. N'est-ce pas là le symbole du triomphe éternel et sans faille du Bien sur le Mal ? L'immense visage lui rend son regard, empreint d'une puissance sereine. Les blancs gagnent toujours.

Après un silence, la voix du télécran ajoute, sur un ton plus grave : « Vous êtes priés de ne pas vous éloigner, une annonce importante sera faite à 15:30. 15:30 ! Il s'agit d'une nouvelle de la plus haute importance. Ne la manquez surtout pas. 15:30 ! » La petite musique se fait entendre de nouveau.

Winston sent son cœur s'émouvoir. Ce sera le bulletin du front. Son instinct lui dit que les nouvelles sont mauvaises. Toute la journée, l'idée d'une défaite écrasante en Afrique lui a traversé l'esprit par intermittences, avec des bouffées d'excitation. Il a eu l'impression de voir de ses yeux l'armée eurasiennne s'abattre sur la frontière inviolée et se déverser sur la pointe de l'Afrique comme une colonne de fourmis. Comment se fait-il qu'on n'ait pas réussi à les déborder ? Les contours de la côte de l'Afrique de l'Ouest sont nets dans sa mémoire. Il prend le cavalier blanc et le déplace sur l'échiquier. Là, voilà. À l'instant même où il voit la horde noire se précipiter vers le sud, il aperçoit une autre force mystérieusement assemblée qui se positionne subitement à l'arrière de leurs troupes, coupant leurs communications par terre comme par mer. Il sent que par sa seule volonté il est en train de faire exister cette force. Mais il faut agir vite. S'ils arrivent à prendre l'Afrique entière, s'ils ont des aérodromes et des bases de sous-marins au Cap, ils vont couper l'Océanie en deux. Et là, tout deviendra possible, la défaite, l'effondrement, la reconfiguration du monde, la destruction du Parti ! Il respire profondément. Des sentiments violemment contradictoires — en fait, il s'agit plutôt d'une stratification de sentiments dont il serait en peine de dire lequel est le plus profond — sont en train de l'assaillir.

Le spasme passe. Il remet le cavalier blanc à sa place, mais pendant un instant il n'arrive pas à se concentrer sur ce problème d'échecs. Ses pensées vagabondent une fois de plus. Presque machinalement, ses doigts tracent sur la poussière de la table :

« Ils ne peuvent pas s’immiscer dans ta tête », a-t-elle dit. Mais si, pourtant. « Ce qui t’arrive ici est définitif », a déclaré O’Brien. Parole de vérité. Il y a des choses, des actes, dont on ne se relève pas. Ils grillent une part de l’être, ils la cautérisent.

Il l’a vue, il lui a parlé. La chose ne présentait aucun danger. Il sait d’instinct qu’ils ne s’intéressent pour ainsi dire plus à ses faits et gestes. Il aurait pu prendre des dispositions pour la revoir si lui ou elle l’avait souhaité. À vrai dire, ils se sont rencontrés par hasard. Dans le parc, un jour de mars, par un temps de chien ; la terre était dure comme fer, l’herbe semblait morte, et il n’y avait pas le moindre bouton de fleur, sinon quelques crocus qui n’avaient sorti la tête que pour se faire lacérer par le vent. Il pressait le pas, mains gelées, yeux larmoyants, quand il l’a vue à moins de dix mètres de lui. Il a été saisi de découvrir à quel point elle avait changé, sans pouvoir dire en quoi au juste. Ils ont failli se croiser sans un signe, puis il s’est retourné et l’a suivie, sans trop de conviction. Il savait qu’il n’y avait pas de danger, que personne ne s’intéresserait à eux. Elle ne disait rien. Elle traversait la pelouse en diagonale, comme pour l’éviter, puis elle a semblé se résigner à ce qu’il lui emboîte le pas. Bientôt, ils se sont retrouvés parmi des buissons sans feuilles, trop grêles pour les protéger des regards comme de la bise. Ils se sont arrêtés. Il faisait un froid de gueux. Le vent sifflait dans les branchages, mettant à mal les rares crocus terreaux. Il lui a passé un bras autour de la taille.

Il n’y avait pas de télécran mais sans doute quelques micros bien cachés ; en outre, on pouvait les voir. Ça n’avait pas d’importance, plus rien n’avait d’importance. Ils auraient pu s’allonger sur le sol et le faire, s’ils avaient voulu. Sa chair a frémi d’horreur à cette idée. Julia n’a pas réagi à son étreinte, elle n’a même pas essayé de se dégager. Il a compris alors ce qui avait changé en elle. Ses joues s’étaient creusées et une longue cicatrice, cachée en partie par ses cheveux, lui barrait le front et la tempe, mais ce n’était pas ce qui avait changé. Sa taille s’était épaissie et, curieusement, avait perdu sa souplesse. Il s’est rappelé la fois où, après l’explosion d’une roquette, il avait aidé à tirer un cadavre coincé dans les ruines : il avait été stupéfié non seulement par le poids de ce corps, mais par sa rigidité et la difficulté qu’on avait à le traîner ; on aurait cru de la pierre plus que de la chair. Son corps à elle lui a fait cet effet. Il a deviné que la texture de sa peau devait avoir changé de même.

Il n’a pas tenté de l’embrasser, ils n’ont pas parlé. Comme ils retraversaient la pelouse, elle l’a regardé en face pour la première fois. Simple coup d’œil, plein de mépris et de dégoût. Il s’est demandé si ce dégoût tenait seulement au passé ou s’il lui était inspiré par son visage bouffi et l’eau que le vent faisait ruisseler de ses yeux. Ils se sont assis sur deux chaises de fer, côte à côte sans être trop proches. Il a vu qu’elle allait parler. Elle bougeait un peu son pied chaussé d’un lourd soulier, et a écrasé une brindille exprès. On aurait dit qu’elle avait les pieds plus larges.

— Je t’ai trahi, a-t-elle déclaré sans détour.

— Je t’ai trahie, a-t-il répondu.

Elle lui a jeté un nouveau regard de dégoût.

— Parfois, ils te menacent de quelque chose, de quelque chose qui est au-dessus de tes forces, à quoi tu ne peux même pas penser, alors tu leur dis : « Ne me le faites pas à moi, faites-le à un tel. » Après coup, tu pourras toujours prétendre que ce n’était qu’une ruse, et que tu l’as dit pour qu’ils arrêtent, sans le penser vraiment. Mais ce n’est pas vrai. Sur le moment tu le penses. Tu te figures qu’il n’y a pas d’autre moyen pour sauver ta peau, et tu es tout à fait prêt à la sauver comme ça. Tu veux vraiment qu’on le fasse à l’autre. Tu te fous pas mal qu’il souffre. Tu ne penses qu’à toi.

— Tu ne penses qu’à toi, a-t-il dit en écho.

— Et après, tu n’as plus les mêmes sentiments envers l’autre.

— Non, tu n’as plus les mêmes sentiments.

Ils n’avaient plus rien à se dire. Le vent plaquait leur mince combinaison contre leur corps. Presque aussitôt, il est devenu gênant d’être assis là en silence et puis il faisait trop froid pour rester immobile. Elle a dit qu’il fallait qu’elle prenne son métro, et elle s’est levée.

— Il faut qu’on se revoie, a-t-il dit.

— Oui, il faut qu’on se revoie.

Il l’a vaguement suivie, sur quelques pas, une enjambée derrière elle. Ils ne se parlaient plus. Elle n’essayait pas vraiment de le semer, mais elle marchait trop vite pour lui permettre de rester à sa hauteur. Il avait décidé de l’accompagner jusqu’à la station de métro, seulement tout à coup, traîner à sa suite dans le froid lui a paru à la fois vide de sens et insupportable. Il a été submergé par le désir non pas tant de s’éloigner d’elle que de retrouver le Café du Châtaigner, qui ne lui avait jamais paru aussi engageant. Il a eu une vision nostalgique de sa table, dans le coin, avec le journal, l’échiquier et le gin qui coulait à flots. Et puis surtout, il ferait chaud, là-bas. Une minute plus tard, pas tout à fait par inadvertance, il laissait un petit groupe de gens les séparer. Il a tenté mollement de la rattraper, puis il a ralenti et fait demi-tour. Au bout de cinquante mètres, il s’est retourné. Sans que la rue grouille de monde, il ne la voyait déjà plus. Elle pouvait être n’importe laquelle de cette dizaine de silhouettes pressées. Peut-être qu’il ne reconnaîtrait plus de dos son corps plus massif et plus raide.

« Sur le moment tu le penses », a-t-elle dit. Il le pensait. Il n’a pas fait que le dire, il l’a désiré. Il a désiré que ce soit elle et pas lui qu’on livre aux...

Quelque chose a changé dans la musique qui dégouline du télécran. Il s’y mêle une note fêlée, hostile, une note jaune. Et puis — peut-être que ce n’est pas réel, peut-être n’est-ce qu’un souvenir qui prend une forme sonore — une voix chante :

À l’ombre du grand châtaigner

Je t’ai trahie tu m’as vendu...

Ses yeux se gonflent de larmes. Un serveur qui passe remarque son verre vide et revient avec la bouteille de gin.

Il prend son verre et le renifle. Cette gnôle-là on ne s’y habitue pas, on la trouve plus infecte à chaque gorgée. Mais il y nage désormais comme un poisson dans l’eau. Elle est devenue sa vie, sa mort et sa résurrection. C’est le gin qui le précipite dans son sommeil de brute tous les soirs, le gin qui le requinque tous les matins. Quand il se réveille, rarement avant 11:00, les paupières collées, la bouche en feu, le dos cassé, il lui serait impossible de quitter la position horizontale s’il n’y avait pas la bouteille et la tasse placées à son chevet la veille. Aux heures méridiennes, il reste assis devant le télécran, l’œil vitreux, la bouteille à portée de main. De 15:00 à la fermeture, il fait partie des meubles au Châtaigner. Plus personne ne s’intéresse à ses faits et gestes, plus de sifflet pour le réveiller ni de télécran pour le chapitrer. De temps en temps, deux fois par semaine peut-être, il se rend au Ministère de la Vérité, dans un bureau poussiéreux et comme abandonné, pour y travailler un peu — travailler, façon de parler. Il a été nommé au sein d’un sous-sous-comité lui-même issu d’un des innombrables comités chargés de traiter les difficultés mineures liées à la compilation de la Onzième Édition du Dictionnaire de Néoparler. Ils s’appliquent à produire ce qu’on appelle un rapport d’étape, mais rapport sur quoi, ce n’est toujours pas franchement clair pour lui. Il s’agit plus ou moins de décider si la virgule doit se placer à l’intérieur des parenthèses ou à l’extérieur. Le comité compte quatre autres membres, qui sont des gens comme lui. Il y a des jours où ils se réunissent pour se disperser presque aussitôt, sans se cacher qu’en réalité il n’y a strictement rien à faire. Mais d’autres jours, ils s’attellent à leur tâche avec un semblant d’ardeur, en s’appliquant à rédiger les minutes de leurs travaux et à ébaucher de longs mémorandums qu’ils n’achèvent jamais — des jours où la discussion sur la discussion qui les oppose devient

byzantine et absconse, avec des arguties subtiles sur les définitions, des digressions énormes, des querelles, voire la menace d'en référer à une autorité supérieure. Et puis, brusquement, tout élan vital les abandonne, et ils se retrouvent à se regarder autour de la table, les yeux morts, fantômes qui pâlisent au chant du coq.

Le télécran se tait un moment. Winston relève la tête. Le bulletin ! Mais non, ce n'est que la musique qui change. Il a une carte de l'Afrique sous les paupières. Le mouvement des armées est un diagramme, une flèche noire orientée du nord au sud, une flèche blanche qui se dirige d'ouest en est, croisant sa trajectoire. Comme pour se rassurer, il contemple le visage imperturbable du portrait. Peut-on concevoir que la seconde flèche n'existe même pas ?

Son intérêt faiblit de nouveau. Il boit une bonne gorgée de gin, prend le cavalier blanc et tente un coup. Échec. De toute évidence, ce n'était pas ce qu'il fallait faire, parce que...

Sans qu'il l'ait sollicité, un souvenir vient flotter dans sa tête. Il voit une pièce éclairée à la bougie, un grand lit couvert d'une courteline blanche, et lui gamin de neuf-dix ans, assis par terre, en train d'agiter un cornet de dés et de rire, tout excité. Sa mère est assise en face de lui et rit, elle aussi.

Ce doit être à peu près un mois avant qu'elle disparaisse. C'est un instant de réconciliation où il a oublié la faim qui le tourmente et où son affection d'hier pour elle lui revient temporairement. Il se rappelle très bien cette journée, un jour de pluie battante, où des ruisseaux coulaient le long des carreaux et où il faisait trop sombre pour lire. L'ennui des deux enfants dans la chambre mal éclairée et exigüe était devenu insupportable. Winston se plaignait et grognait, réclamait en vain à manger, tournait en rond dans la pièce, mettait du désordre, et donnait des coups de pied dans les lambris au point que les voisins avaient tapé dans la cloison, tandis que la petite pleurait par intermittences. Sa mère avait fini par lui dire : « Allez, sois sage, et je vais t'acheter un jouet. Un beau jouet qui va te plaire. » Là-dessus elle était sortie sous la pluie pour aller à un petit bazar encore ouvert de temps en temps, et elle était revenue avec un jeu de Serpents et Échelles. Il se rappelle encore l'odeur du carton mouillé. En triste état, ce jeu ! Le plateau était fendu, et les minuscules dés de bois si mal taillés qu'ils tenaient à peine sur leurs faces. Il avait jeté un regard boudeur à l'objet, sans s'y intéresser. Mais alors sa mère avait allumé un bout de chandelle et ils s'étaient assis par terre pour jouer. Bientôt, il était surexcité, il hurlait de rire en voyant les petits pions grimper aux échelles, pleins d'espoir, puis glisser sur le dos des serpents et retomber à leur point de départ ou presque. Lui et sa mère avaient joué huit parties, chacun en gagnant quatre. Sa toute petite sœur, trop jeune pour comprendre le jeu, était calée contre un traversin et riait de les voir rire. Ils avaient été heureux tous les trois un après-midi durant, comme dans sa petite enfance.

Il chasse le tableau de son esprit. C'est un faux souvenir. Il lui en vient de temps en temps, ce qui n'est pas grave tant qu'on les reconnaît comme tels. Certaines choses sont bien arrivées, d'autres non. Il revient à l'échiquier et reprend le cavalier blanc. Aussitôt, la pièce tombe sur le côté avec fracas. Winston tressaille comme s'il avait reçu un coup d'épingle.

Un appel de trompette a transpercé l'air. C'est le bulletin ! Victoire ! Lorsque la sonnerie précède le bulletin d'informations, c'est toujours signe de victoire. Un frisson électrise le café. Les serveurs eux-mêmes ont sursauté et tendent l'oreille.

L'appel de trompette a fait naître une clameur considérable. Déjà, une voix babille sur le télécran, mais elle est noyée sous les ovations qui retentissent à l'extérieur. La nouvelle s'est répandue comme par magie dans les rues. Il parvient tout juste à entendre ce que dit le télécran : tout s'est passé comme il l'avait prévu, une vaste armée transportée par mer s'est rassemblée en secret, elle a porté un coup aux arrières de l'ennemi, la flèche blanche a croisé la queue de la flèche noire. Des bribes de formules triomphales parviennent à dominer le vacarme : « Vaste manœuvre stratégique, coordination parfaite, déroute totale, un demi-million de prisonniers, démoralisation complète de l'ennemi, contrôle de toute l'Afrique, fin de la guerre désormais à brève échéance, victoire, la plus grande victoire de l'histoire de l'humanité, victoire, victoire, victoire ! »

Sous la table, les pieds de Winston sont agités de mouvements convulsifs. Il n'a pas quitté son siège, mais dans sa tête il court, il court, il est dehors avec la foule, il crie sa joie à tue-tête. De nouveau, il lève les yeux vers le portrait de Big Brother. Le colosse qui enjambe le monde ! Le roc contre lequel les hordes de l'Asie viennent se fracasser ! Et dire que dix minutes plus tôt, oui, dix minutes seulement, il subsistait une équivoque dans son cœur, il se demandait encore si les nouvelles du front annonceraient victoire ou défaite. Ah, ce qui vient de périr va bien au-delà de l'armée eurasiennne ! Tant de choses ont changé en lui depuis ce premier jour au Ministère de l'Amour, et cependant la transformation ultime, indispensable, celle qui guérit, ne s'était jamais produite avant cet instant.

La voix du télécran déverse toujours son récit avec prisonniers, butin et massacres, mais la clameur du dehors s'est un peu résorbée. Les serveurs retournent à leur travail. L'un d'entre eux s'approche avec la bouteille de gin. Winston, tout à la béatitude de son rêve, ne se rend pas compte qu'on remplit son verre. Il ne court plus, n'ovationne plus. Il est de retour au Ministère de l'Amour, tout est pardonné, son âme blanche comme neige. Il est au banc des accusés, il avoue tout, il implique tout le monde. Il longe le couloir carrelé de blanc, il a l'impression de marcher en plein soleil, un garde armé dans son dos. La balle tant espérée lui pénètre dans le cerveau.

Il lève les yeux vers l'énorme face. Dire qu'il lui a fallu quarante ans pour apprendre quel sourire se cache derrière la moustache noire. Ô cruel et vain malentendu ! Ô exil volontaire et opiniâtre loin du sein aimant ! Deux larmes parfumées au gin roulent le long de son nez. Mais ce n'est rien, tout est bien, la lutte s'achève. Il a remporté la victoire sur lui-même. Il aime Big Brother.

APPENDICE

Principes du néoparler

Le néoparler était la langue officielle de l'Océanie, élaborée pour répondre aux besoins idéologiques du Sociang, ou socialisme anglais. En l'année 1984, il n'y avait encore personne qui le pratiquât comme seul idiome de communication, à l'oral ou à l'écrit. Les éditoriaux du *Times* étaient rédigés en néoparler, mais ce tour de force demeurait à la portée du seul spécialiste. On comptait que le néoparler finirait par supplanter l'obsoparler (ou langue standard, selon notre propre terminologie) vers 2050. En attendant, il gagnait du terrain régulièrement, tous les membres du Parti tendant à introduire davantage de ses vocables et de ses structures dans leurs phrases de tous les jours. La version usitée en 1984, version incarnée par les Neuvième et Dixième Éditions du Dictionnaire, n'était que provisoire, et contenait encore de nombreux mots superflus et formations archaïques appelés à disparaître ultérieurement. La version qui nous intéresse ici est celle, finale et aboutie, qui apparaît dans la Onzième Édition.

Le néoparler n'avait pas pour seul objectif de fournir un idiome propre à exprimer la représentation du monde et les habitudes mentales des adeptes du Sociang, il visait aussi à exclure tout autre mode de pensée. Le néoparler adopté une fois pour toutes et l'obsoparler tombé dans l'oubli, toute pensée hérétique, c'est-à-dire déviant des principes du Sociang, deviendrait littéralement impensable, si tant est du moins que la pensée dépende des mots. Son vocabulaire était conçu pour permettre une formulation exacte, voire subtile, de toute idée qu'un membre du Parti puisse vouloir émettre, à l'exclusion des autres, et ce y compris par des voies détournées. Il fallait donc créer de nouveaux mots, mais aussi et surtout éliminer les mots indésirables et dépouiller ceux qui restaient de leurs sens hétérodoxes, et d'ailleurs de tout sens second dans la mesure du possible. Prenons un seul exemple : le mot « libre » existait toujours, mais seulement dans des énoncés comme « ce siège est libre », « la voie est libre ». On ne pouvait pas l'employer au sens de « politiquement libre » ou « intellectuellement libre », puisque la liberté politique et intellectuelle n'existait plus, même réduite au seul concept, et par conséquent n'avait pas de nom. Indépendamment de la suppression de mots intrinsèquement hérétiques, réduire le vocabulaire était une fin en soi, et aucun mot qui ne fût pas indispensable n'avait gardé droit de cité. Le néoparler avait été élaboré non pas pour élargir mais pour rétrécir le champ de la pensée, objectif indirectement servi par la réduction radicale du nombre de mots.

Le néoparler était fondé sur la langue telle qu'on la connaît aujourd'hui, cependant nombre de ses phrases seraient quasi inintelligibles au locuteur actuel. Les mots étaient divisés en trois catégories, à savoir le vocabulaire A, le vocabulaire B (ou mots composés) et le vocabulaire C. Il sera plus simple de les aborder séparément mais les spécificités grammaticales de la langue seront envisagées dans la partie consacrée au vocabulaire A, puisque les mêmes règles s'appliquaient aux trois.

LE VOCABULAIRE A

Le vocabulaire A recouvrait le lexique du quotidien — manger, boire, travailler, s'habiller, monter et descendre des escaliers, se déplacer dans des véhicules, faire le jardin, la cuisine, etc. Il était composé presque exclusivement de mots que nous possédons déjà — frapper, courir, chien, arbre, sucre, maison, champ — mais, par rapport à la langue actuelle, leur nombre était extrêmement restreint et leur signification bien plus strictement définie. Toutes les ambiguïtés et les nuances de sens en avaient été expurgées. Autant que faire se pouvait, un mot de néoparler appartenant à cette classe n'était qu'une saccade sonore, exprimant un concept et un seul, sans équivoque. Il aurait été impossible d'employer ce vocabulaire à des fins littéraires ou dans le débat philosophique ou politique. Il n'avait pour but que d'exprimer des pensées simples et appliquées au domaine pratique, concernant d'ordinaire des objets concrets ou des actions physiques.

La structure du néoparler présentait deux particularités remarquables. La première était une interchangeabilité à peu près totale des catégories grammaticales. Tout mot de la langue (et ceci s'appliquait en principe jusqu'aux mots les plus abstraits comme « si » ou « quand ») pouvait s'employer indifféremment comme verbe, substantif, adjectif ou adverbe. Entre sa forme nominale et sa forme verbale, si la racine était commune, le mot demeurait invariable, cette règle impliquant *de facto* la destruction de nombreuses formes archaïques. Ainsi le mot « pensée » n'existait pas en néoparler. Il y était remplacé par « penser », qui faisait à la fois office de verbe et de nom. On ne suivait en l'occurrence aucun principe étymologique : dans certains cas c'était le nom générique qui était retenu, dans d'autres le verbe. Même lorsqu'un nom et un verbe de sens apparenté n'avaient pas la même racine, l'un des deux était fréquemment supprimé. Ainsi, par exemple, il n'y avait pas de verbe « couper » puisque sa fonction était avantageusement remplie par le nom-verbe « couteau ». Les adjectifs étaient formés par l'adjonction du suffixe *-eux* au mot, et les adverbes par celle du suffixe *-ment*. Ainsi, à partir de « vitesse », *vitesseux* signifiait « rapide », et *vitessement* « rapidement ». Certains de nos adjectifs actuels, tels que bon, fort, grand, noir, doux, demeuraient mais leur nombre total était très réduit. On n'en avait guère besoin, en effet, puisque toute forme adjectivale pouvait s'obtenir en ajoutant *-eux* à un nom. Aucun des adverbes actuels n'avait été retenu, en revanche, sauf pour quelques rares cas qui se terminaient déjà en *-ment*, invariable. Ainsi « bien » avait été remplacé par *bonment*.

En outre, tout mot — et là encore, tout mot de la langue sans exception — pouvait être mis à la forme négative par l'adjonction du préfixe *in-* ou renforcé par *double-* ou encore, si l'on voulait insister davantage, *doubleplus-* ; ainsi, *infroid* signifiait « chaud », *doublefroid* « très froid » et *doubleplusfroid* « extrêmement froid ». Tout comme dans notre langue actuelle, il était possible de modifier le sens de n'importe quel mot ou presque par des préfixes — et du même coup de réaliser une énorme économie de vocabulaire. Ainsi, étant donné le mot « bon », on n'avait pas besoin du mot

« mauvais » puisque le sens était aussi bien, et même mieux, rendu par *inbon*. Dans les cas où deux mots exprimaient des contraires, il suffisait de décider lequel des deux supprimer. « Sombre » pouvait être remplacé par *inclair*, ou « clair » par *insombre*, au choix.

Le second trait distinctif de cette grammaire était sa régularité. À quelques exceptions près, qui sont mentionnées plus bas, toutes les flexions suivaient les mêmes règles. Ainsi, tous les verbes prenaient la même terminaison au passé. Tous les pluriels se formaient en *s* ou *es* selon le cas.

Les seules catégories de mots acceptant encore des formes irrégulières étaient les pronoms personnels, les relatifs, les adjectifs démonstratifs ainsi que les auxiliaires verbaux. Ils suivaient tous leur ancien usage. On rencontrait aussi des irrégularités dans la formation des mots qui étaient dues à la nécessité d'un parler rapide et confortable. Un mot difficile à prononcer ou susceptible d'être entendu de travers passait *ipso facto* pour un mauvais mot ; c'est pourquoi il pouvait arriver qu'on ajoute une lettre afin de faciliter la prononciation, ou qu'on conserve une forme archaïque. Mais ce besoin se faisait surtout sentir pour les mots du tableau B. La raison pour laquelle la facilité d'élocution constituait une telle priorité apparaîtra plus loin.

LE VOCABULAIRE B

Le vocabulaire B comprenait des mots fabriqués sur mesure à des fins politiques. Des mots systématiquement dotés de connotations politiques mais forgés de surcroît pour imposer l'attitude mentale souhaitable à leur utilisateur. Qui n'aurait pas assimilé à fond les principes du Sociang aurait eu du mal à les employer correctement. Ils pouvaient parfois être traduits en obsoparler, voire empruntés au tableau A, mais au prix d'une longue paraphrase et au risque de perdre certaines nuances. Les mots du tableau B constituaient une sorte de sténophonie, qui contractait souvent tout un éventail d'idées en quelques syllabes, et qui était à la fois plus précise et plus puissante que la langue ordinaire.

Ces mots du tableau B étaient sans exception des mots composés¹, de deux termes ou plus, ou de portions de mots, accolés de façon à se prononcer facilement. L'amalgame qui en résultait était souvent un nom-verbe, dont les flexions suivaient les règles ordinaires. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le mot *bonpenser*, qui voulait dire en gros « orthodoxie », ou bien, si l'on choisissait de le prendre comme verbe, « penser de manière orthodoxe » : à partir du nom-verbe *bonpenser*, on dérivait l'adjectif *bonpenseux*, l'adverbe *bonpensement*, et le nom *bonpenseur*.

Les mots du tableau B n'étaient pas construits selon l'étymologie. Leurs composants pouvaient appartenir à toutes les catégories du discours, placés dans n'importe quel ordre et mutilés de n'importe quelle façon qui les rende plus faciles à prononcer tout en indiquant leur dérivation. Toujours pour des considérations liées à l'élocution, les formes irrégulières étaient plus répandues dans le tableau B que dans le tableau A. En principe, cependant, tous les mots de la liste B acceptaient des flexions, et toujours selon le même schéma.

Parmi ces mots, il y en avait de hautement sophistiqués, guère intelligibles à qui n'aurait pas maîtrisé la langue dans son ensemble. On n'en veut pour preuve que cet extrait du *Times* : « *Les obsopenseurs intriperessentent le Sociang.* » La traduction la plus courte en obsoparler donnerait : « Ceux dont les idées ont été formées avant la Révolution ne peuvent pas avoir une pleine compréhension émotionnelle du socialisme anglais. » Sauf que cette traduction n'est pas adéquate. Tout d'abord, pour bien saisir le sens plein de la phrase en néoparler citée plus haut, il fallait avoir une idée claire de ce qu'on entendait par Sociang. En outre, il fallait être profondément versé dans le Sociang pour apprécier la force du mot *triperessentir*, qui impliquait une adhésion enthousiaste et aveugle difficile à imaginer aujourd'hui ; ou du mot *obsopenser*, entaché d'une notion de perversité et de décadence. Mais la fonction particulière de certains mots de néoparler — dont *obsopenser*, précisément — n'était pas tant d'exprimer des significations que de les faire disparaître. Ces mots, nécessairement peu nombreux, avaient vu leur sens étendu au point qu'ils finissaient par englober des batteries de vocables qui, suffisamment recouverts par un seul terme générique, pouvaient désormais passer à la trappe. La plus grande difficulté pour les compilateurs du dictionnaire n'était pas d'inventer de nouveaux mots, mais, les ayant inventés, d'en établir solidement le sens. Autrement dit, de savoir avec certitude quelle gamme de mots ils allaient rendre caducs par leur simple existence.

Comme nous l'avons déjà vu dans le cas de « libre », les mots jadis entachés d'un sens hérétique étaient parfois conservés par commodité, mais à la seule condition de les expurger de tout sens indésirable. D'innombrables mots tels que honneur, justice, morale, internationalisme, démocratie, science ou religion, avaient purement et simplement disparu de la langue. Ils étaient recouverts par quelques mots-chapeaux qui les abolissaient. Ainsi, tous les mots tournant autour des concepts d'égalité et de liberté étaient contenus dans le seul terme *mentocrime*, tandis que tous ceux qui tournaient autour des concepts d'objectivité et de rationalisme étaient contenus dans le seul *obsopenser*. Davantage de précision eût été dangereux. Ce qu'on exigeait d'un membre du Parti, c'était une perspective analogue à celle des anciens Hébreux, qui savaient, sans savoir grand-chose d'autre, que toutes les nations excepté la leur adoraient de « faux dieux ». Ils n'avaient nul besoin de savoir que ces dieux se nommaient Baal, Osiris, Moloch, Astaroth et consort. Il est même probable que moins ils en savaient et mieux leur orthodoxie se portait. Ils connaissaient Jéhovah et ses commandements, et savaient par conséquent que tous les dieux dotés d'autres noms et d'autres attributs étaient faux. Un peu de la même manière, le membre du Parti savait ce qui constituait une conduite droite et, dans les termes les plus généraux et les plus flous, quelles déviations étaient possibles par rapport à elle. Sa vie sexuelle, par exemple, était entièrement régulée par deux mots de néoparler, *crimesexe*, désignant l'immoralité sexuelle, et *bonsexe*, la chasteté. La notion de *crimesexe* recouvrait tous les écarts possibles : la fornication, l'adultère et l'homosexualité, ainsi que d'autres perversions, auxquels s'ajoutait le rapport normal s'il était pratiqué pour lui-même. Il n'était pas nécessaire d'en faire l'énumération puisqu'ils étaient tous également répréhensibles, et — en principe — passibles de mort. Dans le tableau C, relatif aux sciences et techniques, il pouvait être nécessaire de donner des noms spécifiques à certaines aberrations sexuelles, mais le citoyen ordinaire n'en avait nul besoin. Il savait ce qu'il fallait entendre par *bonsexe*, c'est-à-dire un rapport sexuel normal entre homme et femme à des fins reproductrices, et sans plaisir physique chez la femme. Tout le reste relevait du *crimesexe*. En néoparler, il était rarement possible de creuser une idée hérétique au-delà de la seule perception qu'elle était hérétique en effet : les mots auraient manqué.

Aucun terme du vocabulaire B n'était idéologiquement neutre. Nombre d'entre eux constituaient des euphémismes. Ainsi *campjoie*, pour camp de travail, ou *Minipaix*, pour Ministère de la Paix, c'est-à-dire de la Guerre, signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils annonçaient. En revanche, d'autres assumaient avec un mépris ouvert la vraie nature de la société océanienne : *prolocame* renvoyait aux divertissements vulgaires et aux nouvelles falsifiées dont le Parti abreuvait le peuple. Par ailleurs, d'autres mots étaient ambivalents, positifs lorsque appliqués au Parti, négatifs lorsque appliqués à ses ennemis. Mais il existait en outre quantité de vocables qu'on aurait pu prendre pour de simples abréviations et qui tiraient leur couleur idéologique non de leur signification mais de leur structure.

Dans la mesure du possible, tout ce qui avait ou était susceptible d'avoir une résonance politique trouvait sa place au tableau B. Tout nom d'organisation ou de groupe, de doctrine, pays, institution, édifice public, était systématiquement abrégé selon l'habitude, à savoir en un seul vocable

facile à prononcer avec le minimum de syllabes tant que leur dérivation originale demeurait lisible. Au Ministère de la Vérité, par exemple, le Service des Archives, où Winston travaillait, était appelé *Servarche*, le Service Littérature, *Servlit*, celui des Téléprogrammes, *Servtél*, et ainsi de suite. En l'occurrence, le gain de temps n'était pas le seul but. Dès les premières décennies du XX^e siècle en effet, les mots et locutions télescopés constituaient un trait caractéristique du discours politique. On avait d'ailleurs observé que la tendance à employer des abréviations de ce type était plus fréquente dans les pays et organisations totalitaires. Des mots comme nazi, Gestapo, Komintern, Inprecor, agitprop en témoignent. Au début, la pratique avait été adoptée plus ou moins d'instinct, mais en néoparler elle était le fruit d'une démarche concertée ; on sentait qu'en abrégant un mot on en rétrécissait l'acception et on en modifiait discrètement le sens par élagage des associations qui l'auraient caractérisé dans sa forme complète. Les mots « Internationale communiste » évoquent un tableau composite de fraternité humaine, universelle, de drapeaux rouges, de barricades, avec Karl Marx et la Commune de Paris. Tandis que le mot « Komintern » suggère seulement une organisation au tissu serré et au corps de doctrine bien défini. Il renvoie à quelque chose d'aussi aisément identifiable, à la nature aussi précise ou presque, que « chaise » ou « table ». On peut le prononcer sans y penser outre mesure, alors qu'« Internationale communiste » est une formule qui oblige à s'attarder un tant soit peu. De même, les connotations de *Minivrai* sont moins nombreuses et plus maîtrisables que celles qui entourent « Ministère de la Vérité ». D'où l'habitude d'abrégier aussi souvent que possible mais également le souci quasi maniaque de rendre chaque mot facile à prononcer.

En néoparler, l'euphonie primait sur toute autre considération, à l'exception de l'exactitude du sens. La conformité aux règles de grammaire lui était toujours sacrifiée quand le besoin s'en faisait sentir. Et à juste titre puisqu'on s'efforçait d'avoir, à des fins essentiellement politiques, des mots dépourvus d'équivoque, des mots courts qui claquent, qu'on puisse prononcer vite et sans qu'ils suscitent trop d'échos dans l'esprit du locuteur. Les termes du vocabulaire B tiraient même un surcroît de force du fait qu'ils se ressemblaient souvent beaucoup. Presque invariablement, ils comportaient deux ou trois syllabes, dont l'accent tonique portait invariablement sur la dernière. Leur emploi encourageait une forme de caquetage, à la fois saccadé et monocorde : c'était précisément le but recherché. L'intention était en effet de rendre la parole, surtout si elle portait sur un sujet qui n'était pas neutre idéologiquement, aussi indépendante de la conscience que possible. Dans la vie quotidienne, il va de soi qu'il était parfois nécessaire de réfléchir avant de parler, mais un membre du Parti amené à prononcer un jugement politique ou éthique devait être en mesure de cracher l'opinion correcte avec l'automatisme de la mitrailleuse qui crache ses balles. Il était formé pour y parvenir et la langue lui fournissait un instrument infailible, sachant que la texture des mots, avec leur gutturalité et leur laideur appropriées à l'esprit du Sociang, favorisait le processus.

De même que le nombre restreint de vocables à sa disposition. Comparé au nôtre, le vocabulaire du néoparler était une peau de chagrin que l'on cherchait constamment à réduire encore. En effet, cette langue différait de toutes les autres en ceci que son répertoire de mots s'amenuisait au lieu de s'étendre avec le temps. Chaque élagage constituait un gain, puisque la tentation de réfléchir décroissait à proportion. À terme, on espérait qu'un langage articulé puisse sortir du larynx sans mobiliser les centres cérébraux supérieurs, objectif pleinement assumé dans le cas du mot *couaquer*, qui signifiait « caqueter comme le canard ». Comme divers autres mots du tableau B, *couaquer* admettait une ambivalence d'acception. Pourvu que s'y expriment des opinions orthodoxes, il était purement laudatif, et quand le *Times* disait d'un des orateurs du Parti qu'il était un *couaqueur doubleplusbon*, ce compliment chaleureux allait droit au cœur de l'intéressé.

LE VOCABULAIRE C

Le vocabulaire C constituait un supplément aux deux autres et ne comportait que des termes scientifiques et techniques proches des termes scientifiques en usage aujourd'hui, et formés à partir des mêmes racines, mais avec la préoccupation habituelle de les définir étroitement et de les expurger de tout sens indésirable. Ils obéissaient aux mêmes règles de grammaire que ceux des deux autres tableaux. Très peu d'entre eux avaient cours dans la langue quotidienne ou dans le discours politique. Le chercheur comme le technicien trouvaient les mots dont ils avaient besoin dans la liste consacrée à leur spécialité, mais ils avaient rarement plus qu'une connaissance rudimentaire des autres disciplines. Très peu de mots étaient communs à toutes les listes, et il n'existait pas de termes pour désigner de façon transdisciplinaire la fonction de la science comme habitude mentale ou méthode de réflexion. Il n'existait pas de mot pour « science », puisque toutes les acceptions en étaient suffisamment couvertes par celui de « Sociang ».

*

On va voir qu'en néoparler l'expression d'opinions hétérodoxes, au-delà d'un seuil très bas, était pour ainsi dire impossible. Il était certes possible de formuler des hérésies primaires, relevant du blasphème. On pouvait donc dire « Big Brother est *inbon* », mais cet énoncé intrinsèquement absurde pour des oreilles orthodoxes n'aurait pu être étayé par des arguments raisonnés faute des mots nécessaires. On ne pouvait entretenir d'idées hostiles au Sociang que sous une forme floue, car pour les exprimer il fallait passer par des termes très généraux amalgamant et condamnant des groupes entiers d'hérésies sans les définir pour autant. En fait, qui voulait user du néoparler à des fins non orthodoxes devait retraduire de façon illégitime certains mots en obsoparler. On pouvait ainsi déclarer en néoparler « Tous les hommes sont égaux », mais seulement comme on aurait dit « Tous les hommes sont roux ». Il n'y avait pas de faute de grammaire dans cet énoncé, mais il exprimait une contrevérité flagrante, dans la mesure où il signifiait que tous les hommes ont la même taille, le même poids ou la même force. Le concept d'égalité politique n'existait plus, et ce sens second avait donc été expurgé du mot « égal ». En 1984, lorsque l'obsoparler était encore l'idiome ordinaire de communication, il restait le danger théorique qu'en utilisant des mots de néoparler on se rappelle leur sens original. En pratique, cet écueil était facile à éviter pour tout sujet versé dans le doublepenser, mais deux générations plus tard, cet écart ne serait même plus possible. Un individu ayant grandi avec le néoparler pour seule langue ne saurait pas davantage que « égal » avait jadis fait référence à l'égalité politique, ou « libre » à la liberté intellectuelle, que, par exemple, une personne n'ayant jamais entendu parler des échecs ne devinerait les sens secondaires de « reine » et de « tour ». Ainsi, nombre de crimes et d'erreurs seraient hors de sa portée pour la seule raison que, innommables, ils seraient inimaginables. On pouvait en outre s'attendre qu'au fil du temps les caractéristiques du néoparler aillent en s'accroissant, que son registre se restreigne, que le sens des mots se rigidifie, et que le risque d'en user à des fins condamnables diminue à proportion.

Lorsque l'obsoparler aurait été supplanté une fois pour toutes, le dernier lien avec le passé serait rompu. L'histoire avait déjà été réécrite, mais des fragments de littérature subsistaient çà et là, résiduels malgré la censure, et tant qu'on conservait une connaissance de l'obsoparler, il était possible de les lire. Dans l'avenir, ces fragments, à supposer qu'ils survivent, seraient parfaitement intelligibles et intraduisibles. Il était impossible de rendre

en néoparler le moindre passage écrit en obsoparler sauf s'il renvoyait à des procédés techniques ou des actions quotidiennes de base, ou encore s'il était déjà potentiellement orthodoxe — *bonpenseur* en néoparler. En pratique, cela signifiait qu'aucun livre écrit avant 1960 ne pouvait être traduit *in extenso*. La littérature prérévolutionnaire ne pouvait relever que d'une traduction idéologique, c'est-à-dire qui en altère le sens en même temps que la langue. Prenons par exemple le passage célèbre de la Déclaration d'indépendance :

Nous tenons pour évidentes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau gouvernement...

Ce texte aurait été parfaitement impossible à rendre en néoparler si l'on avait voulu en garder le sens original. La traduction la plus approchante en aurait englouti la totalité sous le terme *mentocrime*. Une traduction complète n'aurait pu être qu'idéologique, et du coup les propos de Jefferson se seraient mués en panégyrique de l'absolutisme.

Une part non négligeable de la littérature du passé était déjà en cours de transformation. Pour des considérations de prestige, on préférait conserver la mémoire de certaines figures historiques, tout en remettant leurs œuvres magistrales dans le droit fil de la philosophie du Sociang. Divers auteurs, dont Shakespeare, Milton, Swift, Byron et Dickens entre autres, étaient donc en traduction. Au terme du processus, leurs écrits originaux, avec tout ce qui pouvait survivre de la littérature du passé, seraient détruits. Ces traductions représentaient un chantier de longue haleine qu'on n'espérait pas mener à bien avant la première ou la deuxième décennie du XXI^e siècle. Il existait aussi de vastes domaines de littérature purement utilitaire, manuels techniques indispensables, par exemple, qu'il fallait traiter de même. C'était essentiellement pour laisser du temps à ce travail préliminaire de traduction que l'adoption finale du néoparler avait été fixée à la date tardive de 2050.

1. Il y avait bien sûr des mots composés dans le vocabulaire A, tels que *parlécrire*, mais il s'agissait d'abréviations pratiques qui n'avaient aucune connotation idéologique.

Note de la traductrice

La traduction de *1984* a près de soixante-dix ans, et aucune autre ne lui avait succédé à ce jour. À la première version toute notre gratitude est due car c'est bien elle qui a « passé » le texte sur notre rive linguistique. Pour des raisons inconnues, son auteure avait choisi de laisser en anglais le nom de « Big Brother » à l'exclusion de tous les autres ; à la même époque, toutes les traductions européennes ont nommé le personnage « Grand Frère », allusion plus que transparente à l'aîné soviétique tenant sous sa botte fraternelle les pays voisins, ses cadets. Les Français, découvrant le roman d'Orwell, ont aussitôt assimilé ce Big Brother au totalitarisme et à la société de surveillance, de sorte qu'il paraît aujourd'hui impossible de revenir à « Grand Frère », appellation qui de surcroît ne serait plus nécessairement évocatrice pour un jeune public, ou, pis encore, évoquerait un autre type de personnage. Ironie supplémentaire soulignant s'il en était besoin l'historicité de notre pratique, l'émergence de l'anglais comme langue véhiculaire mondiale fait que le terme Big Brother peut être compris de tous ou presque — comme si la première traductrice avait manifesté un don de prescience... C'est donc bien Big Brother qui depuis ses affiches géantes regarde ici encore le protagoniste et le lecteur, mais l'œuvre arrive dans le domaine public ; d'autres traducteurs feront peut-être d'autres choix tant il est vrai que notre démarche est à la fois raisonnée, engagée et subjective sur le plan individuel mais s'entend aussi comme un élan collectif dont les explorations, les nuances et jusqu'aux contradictions font ressortir la richesse de l'œuvre et en sont la célébration.

Qu'il me soit ici permis de dire toute ma reconnaissance à Frédéric Regard, pour sa lecture audacieuse et rigoureuse de l'œuvre, et pour ses encouragements précieux.

Titre original :
1984

© 1949, *The Estate of the Late Sonia Brownell Orwell.*
© Éditions Gallimard, 2018, pour la présente traduction.

GEORGE ORWELL

1984

Année 1984 en Océanie. 1984 ? C'est en tout cas ce qu'il semble à Winston, qui ne saurait toutefois en jurer. Le passé a été oblitéré et réinventé, et les événements les plus récents sont susceptibles d'être modifiés. Winston est lui-même chargé de récrire les archives qui contredisent le présent et les promesses de Big Brother. Grâce à une technologie de pointe, ce dernier sait tout, voit tout. Il n'est pas une âme dont il ne puisse connaître les pensées. On ne peut se fier à personne et les enfants sont encore les meilleurs espions qui soient. Liberté est Servitude. Ignorance est Puissance. Telles sont les devises du régime de Big Brother. La plupart des Océaniens n'y voient guère à redire, surtout les plus jeunes qui n'ont pas connu l'époque de leurs grands-parents et le sens initial du mot « libre ». Winston refuse cependant de perdre espoir. Il entame une liaison secrète et hautement dangereuse avec l'insoumise Julia et tous deux vont tenter d'intégrer la Fraternité, une organisation ayant pour but de renverser Big Brother. Mais celui-ci veille...

Le célèbre et glaçant roman de George Orwell se redécouvre dans une nouvelle traduction, plus directe et plus dépouillée, qui tente de restituer la terreur dans toute son immédiateté mais aussi les tonalités nostalgiques et les échappées lyriques d'une œuvre brutale et subtile, équivoque et génialement manipulatrice.

Écrivain, chroniqueur et journaliste politique, George Orwell, de son vrai nom Eric Arthur Blair, est né en Inde en 1903 et mort à Londres en 1950 des suites de la tuberculose. Son œuvre riche et variée porte la marque de ses engagements. Il entendait faire « de l'écrit politique un art » et dénonça dans ses ouvrages, notamment 1984 et La ferme des animaux, les désordres politiques du XX^e siècle, les dérives du totalitarisme et les dangers de la manipulation mentale.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

1984

LA FERME DES ANIMAUX

Aux Éditions Ivrea

ET VIVE L'ASPIDISTRA

HOMMAGE À LA CATALOGNE : 1936-1937

LA FERME DES ANIMAUX

UN PEU D'AIR FRAIS

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE : 1941-1943

DANS LA DÈCHE À PARIS ET À LONDRES

ESSAIS, ARTICLES, LETTRES, VOL. 1. 1920-1940

LE QUAI DE WIGAN

ESSAIS, ARTICLES, LETTRES, VOL. 2. 1940-1943

UNE HISTOIRE BIRMANE

ESSAIS, ARTICLES, LETTRES, VOL. 3. 1943-1945

ESSAIS, ARTICLES, LETTRES, VOL. 4. 1945-1950

TELS, TELS ÉTAIENT NOS PLAISIRS et autres essais (1944-1949)

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE et autres essais (1931-1943)

Aux Nouvelles Éditions JMP

GEORGE ORWELL, CORRESPONDANCE AVEC SON TRADUCTEUR RENÉ-NOËL RAIMBAULT : correspondance inédite, 1934-1935

Aux Éditions Underbahn

1984

Aux Éditions Le Serpent À Plumes

UNE FILLE DE PASTEUR

Aux Éditions Agone

À MA GUISE : CHRONIQUES 1943-1947

ÉCRITS POLITIQUES (1928-1949) : sur le socialisme, les intellectuels & la démocratie

Cette édition électronique du livre
1984 de George Orwell
a été réalisée le 30 avril 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072730030 - Numéro d'édition : 318316)
Code Sodis : N89376 - ISBN : 9782072730047.
Numéro d'édition : 318317

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.